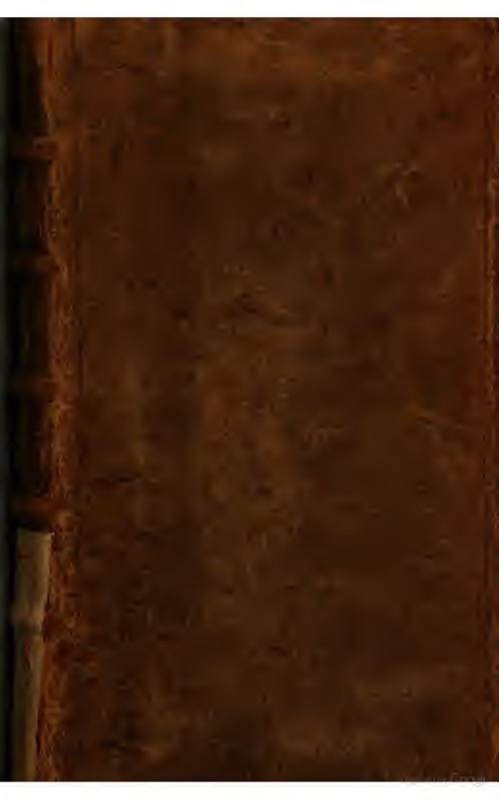
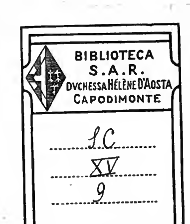



GALLIÆ
HELENÆ
AVGVSTÆ
DVCISSÆ
AN. DM.
EX LIBRIS
MCMV



HISTOIRE ANCIENNE.

TOME HUITIE'ME.

HISTOIRE
ANCIENNE
DES EGYPTIENS,
DES CARTHAGINOIS,
DES ASSYRIENS,
DES BABYLONIENS,
DES MEDES ET DES PERSES,
DES MACEDONIENS,
DES GRECS.

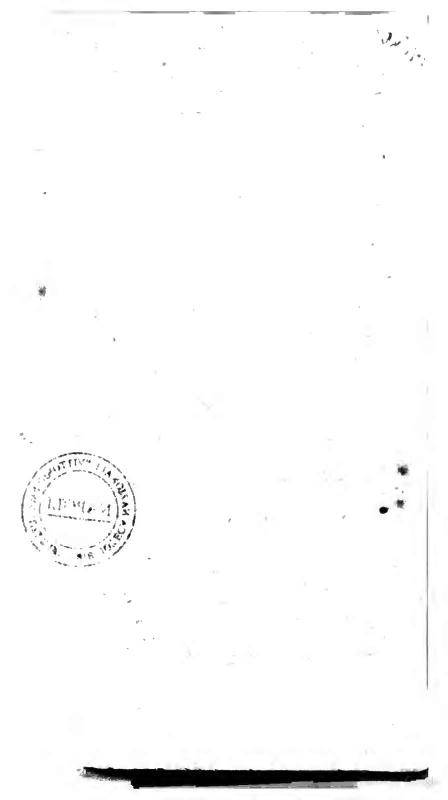
Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au College Roial, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME HUITIE'ME.

A PARIS,
Chez la Veuve ESTIENNE, Libraire, rue saint Jacques, vis-à-vis la rue du Plâtre, à la Vertu.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR.

JE DONNE de bonne heure le huitiéme Tome de l'Histoire Ancienne, & j'espére que le neuviéme suivra d'assez près, & qu'il pourra paroitre vers le mois d'Août prochain. Quoique le Public n'improuve point l'empressement avec lequel je le sers, je m'imagine toujours néanmoins avoir besoin de quelque apologie auprès de lui sur ce sujet, parce qu'il y a, ce me semble, dans cette promtitude à donner Livres sur Livres je ne sai quel air d'ostentation qui me blesse moi-même. A juger de mon Ouvrage par la variété & la multiplicité des Auteurs cités à la marge, on pourroit croire

qu'il demande une vaste érudition & un travail presque infini ; & cela seroit vrai, si l'on n'avoit point de secours, & qu'il falût défricher soi-même toutes ces matiéres. Mais on les trouve presque toutes rangées exactement année par année dans Ussérius, avec les citations des Auteurs ; & il ne s'agit plus que de consulter les originaux soit Grecs soit Latins à mesure qu'on en a besoin. M. Prideaux, dont les Livres sur l'Histoire des Juifs sont généralement estimés & avec raison, s'est beaucoup aidé de l'ouvrage chronologique du savant Archevêque d'Armach : & moi, à mon tour, je ne fais souvent que copier M. Prideaux. Cette liberté que j'ai prise de me saisir de tout ce qui m'accommode, m'épargne beaucoup de peine & de tems, mais aussi ne me laisse souvent que le mé-

rite d'un fidéle copiste. Si chaque Auteur que je pille venoit à revendiquer son bien, je me trouverois exposé au sort du Geai de la fable, qui s'étoit paré de plumes étrangéres ; avec cette différence pourtant, qu'il les donnoit pour siennes, & que j'avoue mes vols.

Pour aider la mémoire des Lecteurs, je mettrai ici sous un même point de vûe les noms, la suite, & la durée du régne des Rois de Macédoine, d'Egypte, & de Syrie, dont il est parlé dans ce huitiéme Volume.

MACEDOINE.

Philippe, pénultiéme roi de Macédoine, régne quarante-deux ans. An. M. 3784-3826.

EGYPTE.

Ptolémée Philopator régne 17 ans. 3783.

3800. Ptolémée Epiphane. 24 ans.
3824-3844. Ptolémée Philométor. 34 ans. Ce Volume ne renferme que les vingt premiéres années de son régne.

SYRIE.

3777. Séleucus Céraunus. 3 ans.
3781. Antiochus le Grand. 37 ans.
3817. Séleucus Philopator. 12 ans.
3829-3840. Antiochus Epiphane, frere de Séleucus Philopator, 11 ans.





LIVRE DIX-SEPTIEME.

SUITE
DE L'HISTOIRE
DES SUCCESSEURS
D'ALEXANDRE.

ARTICLE PREMIER.



CET ARTICLE renferme l'hiſtoire de vingt-ſept ans, qui eſt l'eſpace qu'a duré le régne de Ptolémée Philopator.

§. I.

PTOLEME'E PHILOPATOR *régne en Egypte. Court régne de* SELEUCUS CERAUNUS. *Son frere* ANTIOCHUS, *ſurnommé* LE GRAND, *lui ſuccéde. Fidélité d'Achéus à ſon égard. Hermias ſon premier Miniſtre écarte d'abord Epigéne le plus habile des Géné-*

raux, puis le fait mourir. Antiochus soumet les rebelles dans l'Orient. Il se défait d'Hermias. Il entreprend de recouvrer la Célé-Syrie sur Ptolémée Philopator, & s'y rend maître des plus fortes villes. Après une courte tréve, la guerre recommence en Syrie. Bataille de Raphia, où Antiochus est entiérement défait. Colére & vengeance de Philopator contre les Juifs, parce qu'ils refusent de le laisser entrer dans le Sanctuaire. Antiochus fait la paix avec Ptolémée. Il tourne ses armes contre Achéus qui s'étoit révolté: il s'en saisit enfin par trahison, & le fait mourir.

AN.M.3778.
Av.J.C.226.
Polyb. lib. 4. pag. 315. & lib. 5. p. 386.
Hieron. in Daniel.
Appian. in Syriac. p. 131.
Justin. lib. 29. cap. 1.

J'AI MARQUÉ dans le Livre précédent qu'en Egypte Ptolémée Philopator, avoit succédé à Ptolémée Evergéte son pere. D'un autre côté, Séleucus Callinicus étoit mort chez les Parthes. Il avoit laissé deux fils, Séleucus & Antiochus. Le premier, qui étoit l'aîné, lui succéda, & prit le surnom de *Céraunus*, ou *le Foudre*, qui lui convenoit très mal. Car c'étoit un Prince très foible de corps & d'esprit, & qui n'a jamais rien fait qui réponde à l'idée que donne ce

nom. Son régne fut fort court, & ſon autorité fut mal établie dans l'armée & dans les provinces. Ce qui l'empécha de la perdre tout-à-fait fut qu'Achéus ſon couſin, fils d'Andromaque frere de ſa mere, homme de cœur & de tête, prit le maniement de ſes affaires réduites à un fort triſte état par la mauvaiſe conduite de ſon pere. Pour Andromaque, il fut pris par Ptolémée dans les guerres qu'il eut avec Callinicus, & retenu priſonnier à Alexandrie pendant tout ſon régne, & une partie du ſuivant.

Attale, roi de Pergame, s'étant ſaiſi de toute l'Aſie Mineure, depuis le mont Taurus juſqu'à l'Helleſpont, Séleucus marcha contre lui, & laiſſa la Régence de la Syrie à Hermias Carien. Achéus l'accompagna dans cette expédition, & lui rendit tous les ſervices que le méchant état de ſes affaires lui put permettre. AN.M.3780. AV.J.C.224.

Comme il n'y avoit point d'argent pour paier l'armée, & que la foibleſſe du Roi le faiſoit mépriſer des ſoldats, Nicanor & Apaturius, deux des premiers Officiers, firent une conſpiration contre lui pendant qu'il étoit dans la Phrygie, & l'empoiſonnérent. AN.M.3781. AV.J.C.223.

Achéus vengea sa mort. Il en fit mourir les deux principaux auteurs, & tous ceux qui y avoient trempé avec eux. Il ménagea ensuite l'armée avec tant de prudence & de résolution, qu'il la retint dans le devoir, & empécha Attale de profiter des avantages que lui donnoit cet accident, qui, sans sa bonne conduite, auroit fait perdre à l'Empire de Syrie tout ce qui lui restoit de ce côté-là.

Séleucus étant mort sans enfans, l'armée offrit la Couronne à Achéus : plusieurs des provinces en firent autant. Il fut assez généreux pour la refuser alors, quoique dans la suite il se crut forcé d'en user autrement. Dans la conjoncture présente, non seulement il n'accepta pas la Couronne, mais il la conserva soigneusement à l'héritier légitime, Antiochus frere du défunt Roi, qui n'étoit que dans sa quinziéme année. Séleucus, en partant pour l'Asie Mineure, l'avoit envoié en Babylonie * pour son éducation. Il y étoit quand son frere mourut. On le fit venir de là à Antioche, où

* *A Séleucie, qui étoit dans cette province, & la capitale de l'Orient au lieu de Babylone, qui ne subsistoit plus, ou du moins étoit déserte.*

il monta ſur le trône, & le remplit pendant trente-ſix ans. A cauſe de ſes grandes actions, on lui a donné le ſurnom de *Grand*. Achéus, pour lui aſſurer la ſucceſſion, fit un détachement de l'armée qu'il lui envoia en Syrie, avec Epigéne*, un des plus habiles Généraux du feu Roi. Il garda le reſte pour les beſoins de l'Etat du côté où lui-même ſe trouvoit.

Dès qu'Antiochus eut pris poſſeſſion de la Couronne, il envoia en Orient deux freres, Molon & Alexandre : le premier pour gouverner la Médie, & le ſecond la Perſe. Achéus fut chargé des provinces de l'Aſie Mineure. Epigéne eut le commandement des troupes qu'on tint auprès de la perſonne du Roi ; & Hermias le Carien fut déclaré ſon premier Miniſtre, comme il l'avoit été ſous ſon frere. Achéus reprit bientôt tout ce qu'Attale avoit enlevé à l'Empire de Syrie, & l'obligea à ſe réduire à ſon roiaume de Pergame. Alexandre & Molon, mépriſant la jeuneſſe du Roi, ne furent pas plutôt affermis dans leurs Gouvernemens, qu'ils ne voulurent plus le reconnoitre, & chacun d'eux ſe rendit

AN. M. 3782. Av. J.C. 222. *Polyb. lib. 5. pag.* 386.

Souverain dans la province qui lui avoit été confiée. Les ſujets de mécontentement qu'Hermias leur avoit donnés contribuérent beaucoup à leur revolte.

Ce Miniſtre étoit dur. Des plus petites fautes, il en faiſoit des crimes, & les puniſſoit avec la derniére rigueur. C'étoit un petit eſprit, mais fier, plein de lui-même, attaché à ſon ſentiment, & qui auroit cru ſe deshonorer s'il eût demandé ou ſuivi conſeil. Il ne pouvoit ſouffrir que perſonne partageât avec lui le crédit & l'autorité. Tout mérite lui étoit ſuſpect, ou, pour mieux dire, lui étoit odieux. Il en vouloit ſur tout à Epigéne, qui paſſoit pour un des Capitaines de ſon tems les plus habiles, & en qui les troupes avoient une entiére confiance. C'étoit cette réputation même qui faiſoit ombrage au Miniſtre, & il ne pouvoit diſſimuler ſa mauvaiſe volonté à ſon égard.

AN. M. 3783. AV. J. C. 221. *Polyb. lib. 5. pag. 386-395.* Antiochus avoit aſſemblé ſon Conſeil au ſujet de la revolte de Molon, pour ſavoir quel parti il devoit prendre, & s'il étoit néceſſaire qu'il marchât lui-même contre ce rebelle, ou s'il devoit tourner du côté de la Célé-

Syrie pour arréter les entrepriſes de Ptolémée. Epigéne parla le premier, & dit qu'il n'y avoit point de tems à perdre : que le Roi devoit inceſſamment ſe tranſporter en perſonne dans l'Orient, afin de profiter des momens & des occaſions favorables pour agir contre les révoltés : que, quand il y ſeroit, ou Molon n'auroit pas la hardieſſe de remuer ſous les yeux de ſon Prince & d'une armée ; ou, s'il perſiſtoit dans ſon deſſein, les peuples, touchés de la préſence de leur Prince, & réveillant leur zêle & leur affection pour ſon ſervice, ne manqueroient pas de le lui livrer bientôt. Mais que l'important étoit de ne lui point laiſſer le tems de ſe fortifier. Hermias ne put s'empécher de l'interrompre, & avec un ton d'aigreur & de ſuffiſance, il dit que de faire marcher le Roi contre Molon avec ſi peu de troupes, c'étoit livrer ſa perſonne entre les mains des révoltés. Sa véritable raiſon étoit la crainte qu'il avoit de courrir les riſques de cette expédition. Ptolémée étoit pour lui beaucoup moins redoutable. On pouvoit, ſans rien craindre, attaquer un Prince qui ne s'occupoit que de plaiſirs. L'avis

d'Hermias l'emporta. Il fit donner la conduite de la guerre contre Molon & d'une partie des troupes à Xénon & à Théodote : & le Roi marcha avec l'autre partie de l'armée du côté de la Célé-Syrie.

En arrivant à Séleucie près du Zeugma, il y trouva Laodice, fille de Mithridate roi de Pont, qu'on lui amenoit pour l'épouser. Il s'y arrêta quelque tems pour célébrer ce mariage, dont la joie fut bientôt troublée par la nouvelle qu'on reçut d'Orient, que ses Généraux, trop foibles pour faire tête à Molon & à Alexandre qui s'étoient joints, avoient été obligés de se retirer, & de les laisser maîtres du champ de bataille. Antiochus vit alors la faute qu'il avoit faite de ne pas suivre l'avis d'Epigéne, & vouloit abandonner le dessein de la Célé-Syrie pour aller avec toutes ses forces arrêter cette rébellion. Hermias persista avec opiniatreté dans son premier sentiment. Il crut dire des merveilles en déclarant d'un ton emphatique & sententieux, *Qu'il convenoit au Roi de marcher en personne contre des Rois, & d'envoier ses Lieutenans contre les rebelles.* Le Roi eut encore la foiblesse de se rendre à l'avis d'Hermias.

On a peine à comprendre combien toutes les expériences sont inutiles à un Prince inappliqué, & qui vit sans réflexion. Ce Ministre adroit, insinuant, artificieux; qui savoit s'accommoder à tous les goûts & à toutes les inclinations de son Maître; inventif & industrieux pour trouver de nouveaux moiens de lui plaire, avoit eu l'art de se rendre nécessaire en le déchargeant du poids des affaires; de sorte qu'Antiochus ne croioit pas pouvoir se passer de lui: & quoi qu'il entrevît dans sa conduite & dans ses conseils plusieurs choses qui le choquoient, il ne vouloit point se donner la peine de les approfondir, & il n'avoit pas la force de reprendre l'autorité qu'il lui avoit abandonnée. Ainsi se rendant encore ici à son avis, non par conviction, mais par foiblesse & par indolence, il se contenta d'envoier un Général & des troupes dans l'Orient, & reprit l'expédition de la Célé-Syrie.

Le Général qu'il envoia fut Xénétas Achéen, dont la Commission portoit que les deux premiers Généraux lui donneroient leurs troupes, & serviroient sous lui. Il n'avoit jamais AN.M. 3784. Av.J.C. 220.

commandé en Chef, & tout ſon mérite étoit d'être ami & créature du Miniſtre. Parvenu à une place, à laquelle il n'avoit jamais oſé aſpirer, il devint fier à l'égard des autres Officiers, & plein d'audace & de témérité à l'égard des ennemis. Le ſuccès fut tel qu'on devoit l'attendre d'un ſi mauvais choix. En paſſant le Tigre, il donna dans une embuſcade où l'ennemi l'attira par un ſtratagéme ; & il y périt lui & toute ſon armée. Cette victoire ouvrit aux rebelles la province de Babylonie & toute la Méſopotamie, dont ils ſe virent par là les maîtres ſans aucune oppoſition.

Antiochus cependant s'étoit avancé dans la Célé-Syrie juſques à la vallée qui eſt entre les deux chaines de montagnes du Liban & de l'Anti-Liban. Il trouva les paſſages de ces montagnes ſi bien fortifiés, & ſi bien défendus par Théodote Etolien, à qui Ptolémée avoit confié le Gouvernement de cette province, qu'il fut obligé de retourner ſur ſes pas, ſans pouvoir paſſer outre. La nouvelle qu'il reçut de la défaite de ſes troupes dans l'Orient, hâta encore ſans doute ſa retraite. Il aſſembla ſon Conſeil, &

remit de nouveau l'affaire des rebelles en délibération. Epigéne, après avoir dit d'un ton modeste, que le parti le plus sage auroit été de marcher d'abord contr'eux pour ne leur point laisser le moien de se fortifier comme ils avoient fait, ajouta que c'étoit une nouvelle raison maintenant de ne plus perdre de tems, & de donner tous ses soins à une guerre qui pouvoit entraîner la ruine de l'Empire si on la négligeoit. Hermias, qui se crut offensé par ce discours, commença par s'emporter violemment contre Epigéne, en le chargeant de reproches & d'injures, & conjura le Roi de ne point renoncer à l'entreprise de la Célé-Syrie, qu'il ne pouvoit abandonner sans marquer de la légéreté & de l'inconstance, ce qui ne convenoit point du tout à un Prince aussi sage & aussi éclairé qu'il étoit. Tout le Conseil baissoit les yeux de honte. Antiochus lui-même souffroit beaucoup. Il fut conclu d'une voix unanime qu'il faloit marcher à grandes journées contre les rebelles. Alors Hermias, qui vit bien que la résistance seroit inutile, changé tout d'un coup en un autre homme, embrassa le sentiment com-

mun avec une ſorte d'empreſſement, & ſe montra plus ardent qu'aucun autre à en preſſer l'exécution. Les troupes marchérent donc vers Apamée, qui étoit le lieu du rendez-vous.

A peine en étoit-on ſorti, qu'il s'éleva une ſédition dans l'armée au ſujet d'un reſte de paie qui étoit dû aux ſoldats. Un contretems ſi fâcheux jetta le Roi dans une grande conſternation, & dans une mortelle inquiétude. En effet le péril étoit preſſant. Hermias, trouvant le Roi dans cet embarras, le raſſura, & lui promit de paier ſur le champ tout ce qui étoit dû à l'armée : mais il lui demanda par grace qu'il ne menât point Epigéne avec lui à cette expédition, par ce qu'après l'éclat qu'avoit fait leur brouillerie, on ne pouvoit plus eſpérer d'agir de concert dans les opérations de la guerre comme le bien du ſervice le demandoit. Sa vûe étoit de commencer par refroidir l'eſtime & l'affection d'Antiochus à l'égard d'Epigéne par ſon abſence, ſachant bien que les Princes oublient facilement la vertu & les ſervices d'un homme éloigné.

Cette propoſition fit une peine extrême au Roi, qui ſentoit le beſoin

qu'il avoit de retenir auprès de lui, dans une expédition ſi importante, un Général auſſi habile & auſſi expérimenté que l'étoit Epigéne. Mais, [a] comme Hermias s'étoit étudié de loin à l'obſéder & à s'emparer de lui par toutes ſortes de voies, en lui fourniſſant des vûes d'économie, en le gardant à vûe, en le gagnant par ſes complaiſances & ſes flateries, ce pauvre Prince n'étoit point ſon maître. Le Roi conſentit donc, quoi qu'avec beaucoup de répugnance, à ce qu'on lui demandoit, & Epigéne eut ordre de ſe retirer à Apamée. Cet événement ſurprit & effraia tous les Courtiſans, qui craignirent pour eux un pareil ſort : mais l'armée, qui venoit de recevoir ſa paie, s'en conſola, & ſe crut fort obligée au Miniſtre qui l'avoit fait paier. Ainſi s'étant aſſuré des Grands par la crainte, & des troupes par ce paiement, il ſe mit en marche avec le Roi.

La diſgrace d'Epigéne bornée à un

a Περιεχόμενος δὲ καὶ προκατειλημμένος οἰκονομίαις, καὶ φυλακαῖς, καὶ θεραπείαις ὑπὸ τῆς Ἑρμείου κακοηθείας, οὐκ ἦν αὐτοῦ κύριος. Circumventus & præoccupatus œconomiis, & cuſtodiis, & obſequiis, Hermiæ malignitate, ſui non erat dominus. *C'eſt une traduction literale.*

simple exil, outre qu'elle ne satisfaisoit pas pleinement sa vengeance, ne calmoit pas ses inquiétudes pour l'avenir, & lui faisoit craindre un retour. Il travailla efficacement à le prévenir. Alexis, Gouverneur de la Citadelle d'Apamée, lui étoit entiérement dévoué : & qui ne le seroit pas à un Ministre tout-puissant, & maître de toutes les graces ? Il le charge de le défaire d'Epigéne, & lui en prescrit les moiens. En conséquence, Alexis gagne un des domestiques d'Epigéne, & à force de présens & de promesses l'engage à glisser dans les papiers de son Maître une lettre qu'il lui donna. Elle étoit écrite & signée, à ce qu'il paroissoit, par Molon, l'un des Chefs des rebelles, qui remercioit Epigéne de la conspiration qu'il avoit formée contre le Roi, & lui communiquoit des moiens sûrs pour l'exécuter. Quelques jours après, Alexis l'alla trouver, & lui demanda s'il avoit reçu quelque lettre de Molon. Epigéne, surpris d'une telle demande, marqua son étonnement, & en même tems son indignation. L'autre répondit qu'il avoit ordre de fouiller dans ses papiers. On y trouva en ef-

fet la prétendue lettre, & sans autre examen ni autre formalité Epigéne fut mis à mort. Le Roi, sur la simple inspection de la lettre, crut le crime bien avéré & bien prouvé. La Cour n'en jugea pas de même : mais la crainte tenoit toutes les langues liées & muettes. Que les Princes sont malheureux, & qu'ils sont à plaindre !

Quoique la saison fût déja fort avancée, Antiochus passa l'Euphrate, rassembla toutes ses troupes, & pour être plus à portée, & entrer de bonne heure en campagne au printems, il les mit en quartiers d'hiver dans le voisinage en attendant la belle saison.

Dès qu'elle fut venue, il les fit marcher du côté du Tigre, passa ce fleuve, força Molon d'en venir à une action, & remporta sur lui une victoire si complette, que le rebelle voiant tout perdu, se tua lui-même de desespoir. Son frere Alexandre étoit alors en Perse, où Néolas, un autre de leurs freres, qui s'étoit échapé de cette bataille, lui en apporta la triste nouvelle. Se voiant sans ressource, ils tuérent premiérement leur mere, puis leurs femmes, & leurs enfans, & enfin se tuérent eux-mêmes, pour ne

AN.M.3784.
AV J.C.220.

pas tomber entre les mains du Vainqueur. Voila la fin qu'eut cette rébellion, qui causa la ruine entiére de tous ceux qui y avoient eu part. Digne récompense de quiconque ose prendre les armes contre son Prince !

Après cette victoire, les débris de l'armée vaincue se soumirent au Roi, qui se contenta de leur faire une forte réprimande, & leur pardonna leur faute. Il les envoia dans la Médie sous le commandement de ceux qu'il avoit chargés du soin des affaires de cette province ; & retournant de là à Séleucie sur le Tigre, il y passa quelque tems à donner les ordres nécessaires pour rétablir son autorité dans les provinces où s'étoit faite la revolte, & ramener tout à l'ancien ordre.

Tout cela s'étant exécuté par les personnes qu'il jugea propres à le faire, il marcha contre les Atropatiens, qui occupoient le pays situé à l'occident de la Médie, & qu'on appelle à présent la Géorgie. Leur Roi, nommé Artabasane, étoit un vieillard fort cassé, qui fut si effraié de l'approche d'Antiochus avec une armée victorieuse, qu'il envoia faire sa soumission, & fit la paix aux conditions

qu'on jugea à propos de lui imposer.

On reçut dans ce tems-là la nouvelle qu'il étoit né un fils au Roi : ce qui fut un grand sujet de joie pour toute la Cour & pour toute l'armée. Hermias, dès ce moment, songea aux moiens de se défaire du Roi, dans l'espérance qu'après sa mort il ne manqueroit pas d'être nommé tuteur du jeune Prince, & que sous son nom il exerceroit un empire absolu. Il étoit devenu odieux à tout le monde par sa hauteur & son insolence. Les peuples gémissoient sous un gouvernement que l'avarice & la cruauté du premier Ministre leur rendoient insupportable. Leurs plaintes n'arrivoient point jusqu'au trône, dont toutes les avenues leur étoient fermées. Personne n'osoit faire connoitre au Roi l'oppression des peuples. On savoit qu'il craignoit de voir la vérité, & qu'il abandonnoit à la cruauté d'Hermias tous ceux qui entreprenoient de parler contre lui. Il avoit ignoré jusques-là les injustices & les violences qu'Hermias exerçoit sous son nom. Il commença enfin à ouvrir les yeux : mais il craignoit lui-même ce Ministre, dont il s'étoit rendu dé-

AN.M.3783. Av.J.C.219. *Polyb. lib. 5. pag. 399-401.*

pendant, & qui avoit pris ſur lui une autorité abſolue, en profitant du caractére indolent de ce Prince, qui d'abord étoit bien aiſe de ſe décharger ſur lui du ſoin & de l'embarras de toutes les affaires.

Apollophane ſon médecin, en qui il avoit grande confiance, & qui par ſa place avoit un libre accès auprès de lui, prit ſon tems pour lui repréſenter le mécontentement général des peuples, & le danger où il étoit lui-même de la part d'un tel Miniſtre. Il l'avertit de prendre garde à ſa perſonne, de peur qu'il ne lui arrivât comme à ſon frere en Phrygie d'être la victime de l'ambition de ceux en qui il avoit le plus de confiance. Qu'il étoit viſible qu'Hermias formoit quelque deſſein, & qu'il n'y avoit point de tems à perdre ſi on vouloit le prévenir. Voila les ſervices réels qu'un Officier attaché à la perſonne du Prince, & véritablement affectionné, peut & doit lui rendre. Voila l'uſage qu'il doit faire de l'accès libre que ſon Maître lui donne, & de la confiance dont il l'honore.

Antiochus étoit environné de Courtiſans qu'il avoit comblés de bien-

faits, dont aucun n'osoit hazarder sa fortune en lui disant la vérité. On a bien raison de dire, qu'une des graces les plus signalées que Dieu puisse accorder aux Rois, est de les délivrer de la langue des flateurs, & du silence des gens de bien.

Le Roi, comme je l'ai déja dit, avoit commencé à former des soupçons sur son Ministre, mais il ne s'en étoit ouvert à personne, parce qu'il ne savoit à qui se fier. Il fut bien aise que son Médecin lui eût donné cet avis; & il prit des mesures avec lui pour se défaire d'un Ministre si généralement haï, & si dangereux. Il s'écarta un peu de l'armée, sous prétexte de sa santé, & il emmena Hermias pour lui tenir compagnie; & dans une promenade où il l'avoit attiré assez loin de tous ceux que le Roi crut qui auroient pu prendre son parti, il le fit assassiner par sa suite. Cette mort causa une joie universelle dans tout l'Empire. Cet homme cruel & hautain avoit gouverné tout avec dureté & violence, & n'avoit jamais pu souffrir qu'on ouvrît d'avis contraire au sien, ou qu'on apportât d'opposition à ses desseins, sans perdre ceux qui avoient eu le courage

de le faire. Aussi s'étoit-il fait universellement haïr. Cette haine parut sur tout à Apamée. Car dès qu'on y eut la nouvelle de sa mort, toute la ville en furie courut lapider sa femme & ses enfans.

Polyb. lib. 5. pag. 401.

Antiochus, après avoir rétabli si heureusement ses affaires dans l'Orient, & avoir rempli les gouvernemens des provinces de personnes de mérite, & en qui il avoit le plus de confiance, ramena encore son armée en Syrie, & l'y mit en quartiers d'hiver. Il passa le reste de l'année à Antioche à tenir de fréquens Conseils avec ses Ministres sur les opérations de la campagne suivante.

Ce Prince avoit encore deux entreprises bien dangereuses à exécuter, pour rétablir entiérement la sûreté & la gloire de l'Empire de Syrie : la premiére contre Ptolémée pour recouvrer la Célé-Syrie ; & l'autre contre Achéus qui venoit d'usurper l'Asie Mineure.

Ptolémée Evergéte s'étant emparé de toute la Célé-Syrie au commencement du régne de Séleucus Callinicus, comme il a été dit ci-devant ; le Roi d'Egypte étoit encore en possession

d'une bonne partie de cette province, & Antiochus trouvoit ce voiſinage bien incommode.

Pour ce qui eſt d'Achéus, on a déja vû comment il avoit refuſé la Couronne qu'on lui avoit offerte après la mort de Séleucus Céraunus, & l'avoit miſe ſur la tête d'Antiochus le ſucceſſeur légitime ; qui, pour récompenſer ſes ſervices, lui avoit donné le Gouvernement de toutes les provinces de l'Aſie Mineure. Sa valeur & ſa bonne conduite les avoient toutes enlevées à Attale roi de Pergame qui s'en étoit ſaiſi, & qui s'y étoit déja aſſez bien fortifié. Tant de ſuccès lui attirérent l'envie des Grands. Le bruit ſe répandit à la Cour qu'il ſongeoit à uſurper la Couronne, & que dans cette vûe il entretenoit des liaiſons ſecrettes avec Ptolémée. Soit que ces ſoupçons fuſſent fondés ou non, il crut devoir prévenir les mauvais deſſeins de ſes ennemis. Il prit la Couronne qu'il avoit refuſée auparavant, & ſe fit déclarer Roi.

Il devint bientôt l'un des plus puiſſans Princes de l'Aſie, & chacun recherchoit avec empreſſement ſon alliance. Cela parut clairement dans une

Polyb. lib. 4. pag. 314-319.

guerre qui survint pour lors entre les Rhodiens & les Bizantins, à l'occasion d'un tribut que ceux-ci avoient imposé sur tous les vaisseaux qui passoient par le Détroit : tribut qui étoit fort à charge aux Rhodiens à cause du grand commerce qu'ils faisoient dans la mer noire. Achéus, sollicité vivement par ceux de Byzance, avoit promis de les secourir. Cette nouvelle consterna les Rhodiens, aussi bien que Prusias roi de Bithynie qu'ils avoient attiré dans leur parti. Dans l'extrême embarras où ils se trouvoient, il leur vint dans l'esprit un expédient pour détacher Achéus des Byzantins, & l'engager dans leurs intérêts. Andromaque son pere, frere de Laodice que Séleucus avoit épousée, étoit actuellement retenu prisonnier à Alexandrie. Ils députérent vers Ptolémée, pour lui demander en grace sa liberté. Le Roi, qui étoit bien aise aussi de s'attacher Achéus, de qui il pouvoit tirer de grands services contre Antiochus avec qui il étoit en guerre, accorda volontiers aux Rhodiens leur demande, & leur remit entre les mains Andromaque. Ce fut un présent bien agréable pour

Achéus, mais qui fit perdre courage aux Bizantins. Ils consentirent à remettre les choses sur l'ancien pié, & à ôter le nouveau droit qui avoit causé la guerre. La paix fut ainsi rétablie entre les deux peuples, & Achéus en eut tout l'honneur.

C'est contre lui & contre Ptolémée qu'Antiochus songeoit à tourner ses armes. Voila les deux guerres dangereuses qu'il avoit sur les bras, & ce qui faisoit le sujet des délibérations du Conseil, pour savoir laquelle des deux il entreprendroit la premiére. Après une mûre délibération, on résolut de commencer par marcher contre Ptolémée, avant que d'attaquer Achéus, à qui l'on se contenta pour lors de faire de grandes menaces; & toutes les troupes eurent ordre de se rendre à Apamée, pour être emploiées contre la Célé-Syrie.

AN.M.3785. Av.J.C.219. *Polyb. lib. 5. pag. 402-409.*

Dans un Conseil qui s'y tint avant que l'armée se mît en marche, Apollophane médecin du Roi représenta qu'on alloit faire une grande faute, si l'on s'avançoit dans la Célé-Syrie en laissant derriére soi Séleucie entre les mains de l'ennemi, & si près de la capitale de l'Empire. Son avis entraî-

na tout le Conseil par l'évidence des raisons dont il étoit soutenu : car cette ville est sur la même riviére qu'Antioche, & n'est qu'a cinq lieues audessous, près de l'embouchure. Quand Ptolémée Evergéte fit l'invasion dont on a parlé, pour soutenir les droits de sa sœur Bérénice, il avoit pris cette ville, & y avoit mis une bonne garnison Egyptienne, qui avoit conservé cette place importante vingt-sept ans entiers. Outre les autres incommodités qu'elle causoit à ceux d'Antioche, elle leur coupoit entiérement la communication avec la mer,& ruinoit tout leur commerce. Car Séleucie étant située près de l'embouchure de l'Oronte, étoit le port d'Antioche, & cette derniére ville souffroit extrêmement par là. Toutes ces raisons clairement & fortement exposées par Apollophane, déterminérent le Roi & son Conseil à suivre son plan, & à faire l'ouverture de la campagne par le siége de Séleucie. On y mena toute l'armée, on investit la place, on la prit d'assaut, & on en chassa tous les Egyptiens.

Ensuite Antiochus marcha en diligence dans la Célé-Syrie, où Théodote l'Etolien, qui en tenoit le Gouvernement

vernement de Ptolémée, lui promettoit de le mettre en possession de tout le pays. On a vû comment il l'avoit repoussé vigoureusement l'année d'auparavant. Cependant on n'avoit pas été content à la Cour d'Egypte de ce qu'il avoit fait dans cette rencontre. Ceux qui gouvernoient le Roi avoient attendu davantage de son courage, & s'étoient imaginés qu'il n'avoit tenu qu'à lui de faire quelque chose de plus. On le fit venir à Alexandrie pour rendre compte de sa conduite, & on ne parloit pas de moins que de lui faire perdre la tête. A la vérité, quand on eut oui ses raisons, il fut absous, & renvoié dans son Gouvernement : mais il ne leur pardonna pas l'injure qu'ils lui avoient faite de l'accuser si injustement. Il fut si piqué de cet affront, qu'il résolut de s'en venger.

La dissolution & la mollesse de toute la Cour, qu'il avoit vûes de près, augmentoient encore son indignation & son ressentiment. Il ne pouvoit supporter de dépendre du caprice de gens si vils & si méprisables. En effet, il ne se peut rien imaginer de plus débauché & de plus abominable que la vie de Philopator pendant tout le cours

de ſon régne : & ſa Cour répondoit parfaitement aux exemples qu'il lui donnoit. On croit qu'il avoit empoiſonné ſon pere, & c'eſt ce qui lui fit donner le ſurnom de * *Philopator* par antiphraſe. Il fit mourir ouvertement ſa mere Bérénice, & ſon frere unique Magas. Quand il ſe fut défait des perſonnes qui pouvoient lui donner des avis ou de la jalouſie, il s'abandonna aux plaiſirs les plus infames, & ne ſongea plus qu'à ſatisfaire ſon luxe, ſa brutalité, & les paſſions les plus honteuſes. Son premier Miniſtre étoit Soſibe, homme tout propre à ſervir un maître comme lui, & qui ne ſongeoit qu'à ſe maintenir à quelque prix que ce fût dans ſa place. On conçoit aiſément que dans une telle Cour les femmes étoient toutes-puiſſantes.

Théodote, qui avoit de l'honneur, ne put ſe réſoudre à dépendre de pareils gens, & réſolut de chercher un autre maître plus digne de ſes ſervices. Il ne fut pas plutôt de retour dans ſon Gouvernement, qu'il s'aſſura de la ville de Tyr & de celle de Ptolémaïde, & ſe déclara pour le roi Antiochus, vers qui il dépécha inceſſam-

* *Ce mot ſignifie*, Amateur de ſon pere.

ment l'exprès dont j'ai parlé, pour l'inviter à y venir.

Nicolas, un des Généraux de Ptolémée, quoique du même pays que Théodote, ne voulut pas le ſuivre dans ſa déſertion, & demeura attaché à Ptolémée en ſuivant ſon premier engagement. Dès que Théodote eut pris Ptolémaïde, Nicolas alla l'y aſſiéger, ſe ſaiſit des paſſages du mont Liban pour arrêter Antiochus qui s'avançoit dans le deſſein de le dégager, & les défendit juſqu'à la derniére extrémité. Il fut enfin contraint par la force de les abandonner, & par ſa retraite Antiochus ſe trouva maître de Tyr & de Ptolémaïde, où Théodote reçut ſes troupes.

Il trouva dans ces deux places les magazins que Ptolémée y avoit mis pour le ſervice de ſon armée, & une flote de quarante voiles. Il donna le commandement de ces vaiſſeaux à ſon Amiral Diognéte, qui eut ordre de ſe rendre devant Péluſe, où le Roi avoit deſſein d'aller auſſi par terre pour entamer l'Egypte de ce côté-là. Mais étant informé que c'étoit la ſaiſon où l'on inondoit le pays en ouvrant les digues du Nil, & qu'ainſi il lui ſeroit

impossible de s'avancer alors dans l'Egypte, il abandonna ce dessein, & emploia toutes ses forces à réduire le reste de la Célé-Syrie. Il emporta plusieurs places par force : d'autres se soumirent à lui : enfin il se rendit maître de Damas capitale de la province, aiant trompé par un stratagéme Dinon qui en étoit Gouverneur.

Polyæn. lib. 4. cap. 15.

La derniére action de cette campagne fut le siége de Dora, place maritime dans le voisinage du mont Carmel. Cette place se trouva si forte d'assiéte, & si bien fortifiée par Nicolas, qu'il lui fut impossible de la prendre. Il fut obligé d'accepter la proposition qu'on lui fit d'une tréve de quatre mois avec Ptolémée ; & ce fut un prétexte honorable pour ramener son armée à Séleucie sur l'Oronte, où il lui assigna des quartiers d'hiver. Il donna le Gouvernement de toutes les conquêtes de cette année à Théodote l'Etolien.

Polyb. lib. 5. pag. 409-415.

Pendant cette tréve on travailla à un Traité entre les deux Couronnes ; mais les deux partis ne cherchoient qu'à gagner du tems. Ptolémée en avoit besoin pour travailler aux préparatifs de la guerre, & Antiochus

pour réduire Achéus. Celui-ci ne se contentoit pas de l'Asie Mineure qu'il avoit déja : il vouloit détrôner Antiochus, & lui enlever tous ses Etats. Il faloit donc, pour arréter ses desseins, qu'Antiochus ne fût pas occupé sur la frontiére, ou engagé dans des conquêtes éloignées.

Dans ce Traité, le principal point à démêler fut de savoir à qui avoient été données la Célé-Syrie, la Phénicie, la Samarie, & la Judée, dans le partage de l'Empire d'Alexandre qui s'étoit fait entre Ptolémée, Séleucus, Cassandre, & Lysimaque, après la mort d'Antigone tué à la bataille d'Ipsus. Ptolémée les réclamoit, comme aiant été assignées par ce Traité à Ptolémée Soter son bisaieul. Antiochus de son côté prétendoit que ç'avoit été à Séleucus Nicator, & qu'ainsi elles lui appartenoient de droit comme à l'héritier & au successeur de ce Roi à l'Empire de Syrie. Une autre difficulté arrétoit les Commissaires. Ptolémée vouloit qu'Achéus fût compris dans le Traité, & Antiochus s'y opposoit absolument, disant que c'étoit une chose indigne & criante qu'un Roi, comme Ptolémée, prît le parti d'un

rebelle, & voulût le soutenir dans sa revolte.

AN.M.3786. AV.J.C.218. Pendant ces contestations, où personne ne vouloit céder, le tems de la tréve s'écoula, & n'étant convenus de rien, il falut de nouveau avoir recours à la voie des armes. Nicolas l'Etolien avoit donné tant de preuves de valeur & de fidélité pendant la derniére campagne, que Ptolémée lui donna le commandement en chef; & il fut chargé de tout ce qui pouvoit regarder le service du Roi dans les provinces qui faisoient le sujet de la guerre. Périgéne l'Amiral se mit en mer avec la flote, pour agir de son côté contre l'ennemi. Nicolas choisit Gaza, pour le rendez-vous de ses troupes. On y avoit envoié d'Egypte toutes les provisions nécessaires. De là il mena son armée au mont Liban, où il se saisit de tous les passages entre cette chaîne de montagnes & la mer, par lesquels il faloit nécessairement que passât Antiochus, résolu de l'y attendre, & de l'y arrêter par la supériorité que lui donnoient les postes avantageux qu'il occupoit.

Antiochus cependant ne demeuroit pas dans l'inaction. Il disposoit tout

par mer & par terre pour une attaque vigoureuse. Il donna le commandement de sa flote à Diognéte son Amiral, & se mit lui-même à la tête de son armée de terre. Les flotes cotoioient les armées de part & d'autre, de sorte que toutes les forces de mer & de terre des deux partis se rencontrérent aux passages que Nicolas avoit saisis. Pendant qu'Antiochus attaquoit Nicolas par terre, les flotes commencérent aussi à se battre. L'action s'engagea donc en même tems par mer & par terre. Sur mer, les choses furent assez égales : mais sur terre, Antiochus eut l'avantage, & obligea Nicolas à se retirer à Sidon, après avoir perdu quatre mille hommes tués ou faits prisonniers. Périgéne l'y suivit avec la flote Egyptienne. Antiochus les y poursuivit par mer & par terre dans le dessein de les y assiéger. Il trouva cependant que cette conquête seroit trop difficile, à cause du grand nombre de troupes qui étoient dans la place, où elles avoient en abondance tout ce qui leur étoit nécessaire; & il ne voulut pas en former le siége. Il envoia sa flote à Tyr, & marcha en Galilée. Après s'en être

emparé par la prise de plusieurs villes, il passa le Jourdain, entra dans le pays de Galaad, & prit possession de tout ce pays, autrefois l'héritage des Tribus de Ruben & de Gad, & d'une moitié de Manassé.

La saison étoit trop avancée pour tenir plus lontems la campagne. Il repassa donc le Jourdain, laissa le Gouvernement de la Samarie à Hippolochus & à Kéréas, qui avoient quitté le parti de Ptolémée pour prendre le sien, & leur donna cinq mille hommes pour la tenir en bride. Il ramena le reste des troupes à Ptolémaïde, où il leur donna des quartiers d'hiver.

An. M. 3787. Av. J.C. 217. Polyb. lib. 5. pag. 421-428.

Au printems on se remit en campagne. Ptolémée fit marcher vers Péluse soixante & dix mille hommes d'infanterie, cinq mille chevaux, & soixante & treize éléphans. Il se mit à leur tête, les conduisit au travers des deserts qui séparent l'Egypte de la Palestine, & vint camper à Raphia entre Rhinocorura & Gaza. Ce fut là que les armées ennemies se rencontrérent. Celle d'Antiochus étoit un peu plus nombreuse que l'autre. Il avoit soixante-douze mille hommes

d'infanterie, ſix mille chevaux, & cent deux éléphans. Il vint camper d'abord à dix ſtades, & bientôt après à cinq ſeulement de l'ennemi. Pendant qu'ils furent ſi près les uns des autres, il y avoit continuellement des actions entre les partis pour l'eau, ou pour le fourage; & entre des particuliers qui vouloient ſe diſtinguer. *Une demie lieue.*

Théodote l'Etolien, qui avoit lontems ſervi ſous les Egyptiens, entra un ſoir dans leur camp à la faveur des ténébres pour n'être pas reconnu, accompagné ſeulement de deux perſonnes. On le prit pour un Egyptien. Il paſſe, & va juſqu'à la tente de Ptolémée dans le deſſein de le tuer, & de finir la guerre par un coup ſi hardi: mais le Roi ne s'y trouva pas. Il tua ſon premier Médecin au lieu de lui, bleſſa deux autres perſonnes, & pendant le bruit & l'allarme que cette action cauſa, il ſe ſauva, & revint à ſon camp.

Enfin les deux Rois, réſolus de décider leur querelle, rangérent leurs armées en bataille. Ils alloient devant leurs lignes d'un corps à l'autre pour animer leurs troupes. Arſinoé, ſœur & femme de Ptolémée, ne ſe conten-

ta pas d'exhorter les soldats avant l'action : elle ne quitta point son mari pendant le fort même du combat. L'issue de la bataille fut, qu'Antiochus à la tête de son aile droite défit l'aile gauche des ennemis. Mais pendant que, par une ardeur inconsidérée, il s'échaufoit à la poursuite, Ptolémée, qui avoit eu le même succès à l'autre aile, chargea en flanc le centre d'Antiochus qui se trouva découvert, & le rompit avant que ce Prince pût revenir à son secours. Un vieil Officier, qui vit où rouloit la poussiére; conclut que leur centre étoit battu, & le montra à Antiochus. Quoique, dans le moment même, il fit faire volte face, il arriva trop tard pour réparer sa faute, & trouva tout le reste de son armée rompu & mis en fuite. Il falut songer à faire lui-même sa retraite. Il se retira à Raphia, d'où il regagna ensuite Gaza, après avoir perdu dans cette bataille dix mille hommes tués, & quatre mille faits prisonniers. Se voiant par là hors d'état de tenir la campagne contre Ptolémée, il abandonna toutes ses conquêtes, & ramena à Antioche ce qu'il put ramasser des débris de son

armée. Cette bataille de Raphia ſe donna en même tems que celle où Annibal battit le Conſul Flaminius ſur le bord du lac Thraſyméne en Etrurie.

Après la retraite d'Antiochus, tous les peuples de Célé-Syrie & de Paleſtine s'empreſſérent de ſe rendre à Ptolémée. Aiant été lontems ſoumis aux Egyptiens, ils aimoient mieux leurs anciens maîtres qu'Antiochus. La Cour du Vainqueur fut bientôt pleine de Députés de toutes les villes qui venoient lui faire leurs ſoumiſſions, & lui apporter des préſens. Il y en avoit entr'autres de la Judée. Ils furent tous biens reçus.

Ptolémée voulut faire un tour dans les provinces qu'il avoit reconquiſes. Jéruſalem fut une des places qu'il viſita. Il y * vit le Temple : il y offrit même des ſacrifices au Dieu d'Iſrael : & y fit des oblations & des dons conſidérables. Mais ne ſe contentant point

Maccab. lib. 3. cap. 1.

* *Le troiſiéme livre des Maccabées, dont cette hiſtoire eſt tirée, n'eſt point reçu dans l'Egliſe au nombre des Livres Canoniques, non plus que le quatriéme. Ils ſont, pour l'ordre des tems, antérieurs aux deux premiers. M. Prideaux, en parlant du troiſiéme, dit qu'il eſt indubitable que le fond de l'hiſtoire eſt vrai, quoi que l'Auteur en ait altéré quelques circonſtances par des récits fabuleux.*

de le voir de la cour de dehors, au dela de laquelle il n'étoit permis à aucun Gentil de passer, il vouloit absolument entrer dans le Sanctuaire, & jusques dans le Lieu très Saint, où personne n'entroit que le Souverain Sacrificateur une fois l'an, au grand jour de l'Expiation. Le bruit qui s'en répandit causa une grande émeute. Le Souverain Sacrificateur lui représenta la sainteté du lieu, & la loi formelle de Dieu qui lui en défendoit l'entrée. Les Prêtres & les Lévites s'assemblérent pour s'y opposer, & le peuple pour le conjurer de ne le pas faire. Par tout on n'entendoit que lamentations qu'arrachoit l'idée de la profanation du Temple, & par tout on levoit les mains au ciel pour prier Dieu de l'empécher. Toutes ces oppositions, bien loin d'arréter le Roi, ne servirent qu'à augmenter le desir qu'il avoit de satisfaire sa curiosité. Il perça jusques dans la seconde cour, & comme il se mettoit en devoir d'avancer pour entrer dans le Temple même, Dieu le frapa d'une terreur subite qui le mit dans un si grand desordre, qu'il falut l'emporter à demi mort. Il quitta la ville le cœur plein

de rage contre toute la nation Juive à cause de ce qui lui étoit arrivé, & la menaça hautement de s'en venger. Il le fit en effet, & l'année suivante il excita une cruelle persécution, sur tout contre les Juifs d'Alexandrie, qu'il voulut contraindre d'adorer les fausses divinités.

Dès qu'Antiochus, après la bataille de Raphia, fut arrivé à Antioche, il envoia une ambassade à Ptolémée pour lui demander la paix. Ce qui le porta à faire cette démarche, c'est qu'il se défioit de ses peuples : car il s'aperçut que son autorité & son crédit avoient fort diminué depuis sa derniére défaite. D'ailleurs il étoit tems de songer à Achéus, & d'arréter ses progrès qui augmentoient tous les jours. Pour prévenir le danger qui le menaçoit de ce côté-là, il jugea que le meilleur parti étoit de faire la paix avec Ptolémée à quelque prix que ce fût, de peur d'avoir en même tems sur les bras deux ennemis si puissans, qui l'attaquant des deux côtés ne manqueroient pas à la fin de l'accabler. Il donna donc plein pouvoir à ses Ambassadeurs de céder à Ptolémée les provinces qui causoient leur différent,

Polyb. lib. 5. pag. 428. Justin. l. 30. cap. 1. Hieron. in Daniel. cap. 11.

c'eſt-à-dire toute la Célé-Syrie & la Paleſtine. La Célé-Syrie comprenoit la partie de la Syrie qui eſt entre les montagnes du Liban & celles de l'Anti-Liban ; & la Paleſtine, tout le pays qui étoit autrefois l'héritage des Enfans d'Iſraël : & la côte de ces deux provinces étoit ce que les Grecs appelloient la Phénicie. Antiochus conſentoit à céder tout ce pays-là au Roi d'Egypte pour acheter la paix dans cette conjoncture, aimant mieux céder cette partie de ſes Etats, que de courrir riſque de tout perdre. On conclut donc une tréve pour un an ; &, avant qu'elle fut expirée, la paix fut faite ſur ce pié-là. Ptolémée, qui auroit pu profiter de ſa victoire, & faire la conquête de tout l'Empire de la Syrie, deſiroit auſſi de ſon côté de terminer la guerre, pour ſe livrer ſans partage & ſans diſtraction à ſes plaiſirs. Les peuples, qui connoiſſoient ſa molleſſe & ſa lâcheté, ne pouvoient comprendre comment il avoit eu de ſi heureux ſuccès ; & en même tems ils lui ſavoient mauvais gré de lui voir conclure ainſi une paix, par laquelle il ſe lioit les mains. Le mécontentement qu'on en conçut, fut la principale

ſource des deſordres qui éclatérent enfin dans l'Egypte par une rebellion ouverte : de ſorte que Ptolémée, en voulant éviter une guerre étrangére, en attira une au milieu de ſes propres Etats.

Antiochus, après avoir fait la paix avec Ptolémée, donna toute ſon application à la guerre contre Achéus, & fit tous les préparatifs pour la commencer. Il paſſa enfin le mont Taurus, & entra dans l'Aſie Mineure pour la réduire. Il y fit une ligue avec Attale roi de Pergame, en vertu de laquelle ils joignirent leurs forces contre leur ennemi commun. Ils le preſſérent ſi fort, qu'il leur abandonna la campagne, & ſe renferma dans Sardes. Antiochus en forma le ſiége. Achéus le ſoutint plus d'un an. Il faiſoit ſouvent des ſorties, & il y eut quantité d'actions au pié des murailles de la ville. Enfin, par une ruſe de Ligoras, un des Commandans d'Antiochus, on prit la ville. Achéus ſe retira dans le Château, & s'y défendoit encore, quand il fut livré par deux traîtres Crétois. Cette hiſtoire mérite d'être raportée, & confirme la vérité du proverbe qui diſoit que

AN.M.3788.
AV.J.C.216.
Polyb. lib. 5. pag. 444.

les [a] *Crétois étoient des menteurs & des fourbes.*

Polyb. lib. 8. Pag. 522-531.

Ptolémée Philopator avoit fait un Traité avec Achéus, & étoit fort fâché de le voir si étroitement bloqué dans le Château de Sardes. Il chargea Sosibe du soin de l'en tirer à quelque prix que ce fût. Il y avoit alors à la Cour de Ptolémée un Crétois fort rusé, nommé Bolis, qui avoit demeuré lontems à Sardes. Sosibe le consulta, & lui demanda s'il ne sauroit point quelque expédient pour réussir à faire échaper Achéus. Le Crétois lui demanda du tems pour y songer ; & quand il revint trouver Sosibe, il offrit de l'entreprendre, & lui expliqua la maniére dont il vouloit conduire l'affaire. Il lui dit qu'il avoit un ami intime, qui étoit aussi son proche parent, nommé Cambyle, Capitaine dans les troupes de Créte au service d'Antiochus : qu'il commandoit alors dans un Fort derriére le Château de Sardes : qu'il l'engageroit à laisser sauver Achéus par ce côté-là. Son plan fut approuvé. On l'envoie en diligence à Sardes pour

a Κρῆτες ἀεὶ ψεῦσται, κακὰ θηρία. *S. Paul. Epist. ad Tit. I. 12.*

l'exécuter, & on lui compte dix talens pour ses besoins, avec promesse d'une somme plus considérable s'il réussit. Après son arrivée, il communique l'affaire à Cambyle. Ces deux malheureux conviennent, pour en tirer plus de profit, d'aller déclarer leur dessein à Antiochus. Ils offrirent à ce Prince, comme ils l'avoient résolu, de jouer si bien leur rôle, qu'au lieu de faire sauver Achéus, ils le lui ameneroient, moiennant une récompense considérable qu'ils partageroient entr'eux, aussi bien que les dix talens que Bolis avoit déja reçus.

Dix mille écus.

Antiochus fut ravi de cette ouverture, & leur promit une récompense suffisante pour les engager à lui rendre cet important service. Bolis, par le moien de Cambyle, entra sans peine dans le Château, où les lettres de créance qu'il avoit de Sosibe & de quelques autres amis d'Achéus, lui gagnérent la confiance entiére de ce Prince infortuné. Il se mit entre les mains de ces deux scélérats, qui, d'abord qu'il fut hors du Château, se saisirent de sa personne, & le livrérent à Antiochus. Il lui fit aussitôt trancher la tête, & termina par là cette

AN.M.3789.
AV.J.C.215.

guerre d'Asie. Car, dès que ceux qui tenoient encore bon dans le Château, apprirent la mort d'Achéus, ils se rendirent ; & peu de tems après toutes les autres places des provinces d'Asie en firent autant.

Il est rare que les rebelles aient une fin heureuse ; &, quoique la perfidie de ces traitres fasse horreur, & excite l'indignation, on ne se sent point porté à plaindre le sort malheureux d'Achéus, qui s'en étoit rendu digne par son infidélité à l'égard de son Prince.

Polyb. lib. 5. pag. 444. Ce fut à peu près dans ce tems-ci qu'éclata le mécontentement des Egyptiens contre Philopator. Polybe dit qu'il causa une guerre civile : mais ni lui, ni aucun autre, n'en donnent le détail.

An. M. 3794. Av. J. C. 210. Liv. lib. 27. n. 4. On lit aussi dans Tite-Live, que les Romains, quelques années après, envoiérent des Députés vers Ptolémée & Cléopatre, la même sans doute que celle qui est appellée auparavant Arsinoé, pour renouveller avec l'Egypte leur ancienne amitié & alliance. Ils portérent pour présent au Roi, une robe & une tunique de pourpre, avec une * chaise d'ivoire ; & à la Reine,

* Elle n'étoit accordée à Ro-

une robe brodée, & une écharpe de pourpre. De tels présens nous marquent l'heureuse simplicité qui régnoit alors parmi les Romains.

me qu'aux premières dignités.

Philopator eut alors * d'Arsinoé, sa femme & sa sœur, un fils, qui fut nommé Ptolémée Epiphane, & qui lui succéda à l'âge de cinq ans. Tout l'Empire témoigna une grande joie à cette naissance. La Syrie se distingua entre toutes les provinces, & les plus considérables du pays allérent pour ce sujet en grand équipage à Alexandrie. Joseph, dont j'ai parlé ailleurs, qui étoit Receveur général de ces provinces, trop âgé pour faire ce voiage, y envoia en sa place le plus jeune de ses fils, nommé Hircan, qui avoit beaucoup d'esprit & beaucoup d'agrément dans les maniéres. Le Roi & la Reine le reçurent très favorablement, & lui firent l'honneur de le faire manger à leur table. Dans un de ces repas, les convives, qui le méprisoient comme un jeune homme sans esprit & sans expérience, mirent

AN.M.3795. Av.J.C.209. *Justin lib. 30. cap. 4.*

Joseph. Antiq. lib. 12. cap. 4.

* *Justin l'appelle Eurydice. S'il ne se trompe point, cette même Reine avoit trois noms : Arsinoé, Cléopatre, Eurydice. Mais Cléopatre étoit un nom commun aux Reines d'Egypte, comme celui de Ptolémée aux Rois.*

devant lui les os des viandes qu'ils avoient mangées. Un boufon, qui faisoit rire le Roi par ses bons mots : » Vous voiez, Sire, dit-il, la quantité d'os qu'il y a devant Hircan ; & » vous pouvez juger par là de quelle » sorte son pere ronge toute la Syrie. Ces paroles firent rire le Roi, & il demanda à Hircan d'où venoit donc qu'il y avoit devant lui une si grande quantité d'os. » Il ne faut pas, » Sire, lui répondit-il, s'en étonner. » Car les chiens mangent les os avec la » chair, comme vous voiez qu'ont fait » ceux qui sont à la table de votre Majesté, en montrant les autres : mais » les hommes se contentent de manger la chair, & laissent les os, comme j'ai fait. « Les moqueurs pour lors furent moqués, & demeurérent muets & confus. Quand le jour où l'on devoit faire les présens fut arrivé, comme Hircan avoit répandu le bruit qu'il n'avoit que cinq talens à offrir, on s'attendoit qu'il seroit fort mal reçu du Roi, & l'on s'en faisoit un plaisir par avance. Les plus grands présens que firent tous les autres ne montérent pas à plus de vingt talens. Mais Hircan offrit au Prince cent jeu-

Cinq mille écus.

Vingt mille écus.

nes garçons qu'il avoit achetés, bien faits & bien vétus, qui lui présentérent chacun un talent; & à la Reine cent jeunes filles très bien parées, dont chacune fit aussi un pareil présent à cette Princesse. Toute la Cour fut extraordinairement étonnée d'une si grande & si surprenante magnificence. Le Roi & la Reine renvoiérent Hircan comblé de marques d'amitié & de bonté.

Philopator, depuis la célébre victoire qu'il remporta à Raphia sur Antiochus, s'étoit livré à toutes sortes de plaisirs & de débauches. Agathoclée sa concubine, Agathocle frere de cette concubine, & leur mere, le gouvernoient entiérement. Le jeu, les excès du vin, les déréglemens les plus infames, faisoient toute son occupation. Il passoit les nuits en débauches, & les jours en festins pleins de dissolutions. Oubliant absolument qu'il étoit roi, au lieu de s'appliquer au gouvernement de son roiaume, il se piquoit de conduire la musique, & de jouer lui-même des instrumens. Les femmes disposoient de tout. Elles [a] seu-

AN.M.3797. Av.J.C.207. *Justin. l. 30. cap. 1. & 2. Polyb. in Excerpt. Vales. lib. 15. & 16.*

[a] Tribunatus, præfecturas, & ducatus mulieres ordinabant; nec quisquam in regno suo minùs, quàm ipse rex, poterat. *Justin.*

les donnoient les charges, les commandemens, les gouvernemens ; & perſonne n'avoit moins de crédit dans le roiaume que le Roi même. Soſibe, vieux Miniſtre ruſé, qui avoit ſervi ſous trois régnes, conduiſoit les affaires de l'Etat, où ſa longue expérience l'avoit rendu fort habile, non pas tout-à-fait comme il vouloit, mais comme les favoris le lui permettoient: & il étoit aſſez ſcélérat, pour ſuivre aveuglément les volontés les plus injuſtes d'un Prince corrompu & de ſes indignes favoris.

Liv. lib. 17. cap. 4. Arſinoé, ſœur & femme du Roi, n'avoit aucun pouvoir à la Cour. Les Favoris & le Miniſtre n'avoient ni égards ni ménagemens pour elle. Elle de ſon côté n'avoit pas aſſez de patience pour ſouffrir tout ſans ſe plaindre. On s'ennuia de ſes plaintes continuelles. Le Roi, & les perſonnes qui le gouvernoient, ordonnérent à Soſibe de les en défaire. Il le fit, & ſe ſervit pour cela d'un nommé Philammon, dont un aſſaſſinat ſi cruel & ſi barbare ne fut pas apparemment l'apprentiſſage.

Cette derniere action, ajoutée à tant d'autres, déplut ſi fort au peuple, que Soſibe fut obligé, avant la

mort du Roi, de quitter ſon emploi. On lui donna pour ſucceſſeur Tlépoléme, jeune homme de qualité, qui s'étoit ſignalé à l'armée par des actions de valeur & de prudence. Il eut toutes les voix dans un grand Conſeil qui ſe tint pour ce choix. Soſibe lui mit entre les mains le cachet du Roi, qui étoit la marque de ſa Charge. Tlépoléme en fit les fonctions, & gouverna toutes les affaires du Roiaume, tant que le Roi vécut. Mais, quoique ce terme ne fut pas long, il ne fit que trop voir qu'il n'avoit pas les qualités néceſſaires pour ſoutenir dignement un ſi grand emploi. Il n'avoit ni l'expérience, ni l'habileté, ni l'application de ſon prédéceſſeur. Comme il étoit chargé du maniement des finances, & que toutes les graces du Roi & tous les paiemens paſſoient par ſes mains, tout le monde, comme c'eſt l'ordinaire, s'empreſſoit à lui faire la cour. Il faiſoit de grandes largeſſes, mais ſans choix & ſans diſcernement, & preſque toujours à ceux qui étoient de ſes parties de plaiſir. Les louanges outrées des flateurs qui l'environnoient ſans ceſſe, lui firent croire qu'il avoit un mérite ſupérieur à tous les

autres. Il prit des airs de hauteur : il donna dans le faste & les dépenses, & se rendit à la fin insupportable à tout le monde.

Les guerres d'Orient m'ont fait suspendre le récit de ce qui s'est passé pendant ce tems-là dans la Gréce : je vais maintenant le reprendre.

§. II.

Les Etoliens se déclarent contre les Achéens. Bataille de Caphyes perdue par Aratus. Les Achéens ont recours à Philippe, qui prend leur défense. Troubles à Lacédémone. Mort funeste de Cléoméne en Egypte. On choisit deux Rois à Lacédémone. Cette République se joint aux Etoliens.

Strab. lib. 10. pag. 450. Polyb. 331. & 746. Pausan. lib. 10. pag. 650.

LES ETOLIENS, sur tout dans le tems dont nous parlons, étoient devenus un peuple fort puissant dans la Gréce. Leur domaine primitif s'étendoit depuis le fleuve Achéloüs jusqu'au détroit du golfe de Corinthe & aux Locres surnommés Ozoles. Mais, par la suite des tems, ils s'étoient emparés de plusieurs villes dans l'Acarnanie, dans la Thessalie, & dans d'autres contrées voisines. Ils vivoient à peu

peu près sur terre, comme les pirates sur mer, c'est-à-dire de brigandages & de rapines. Uniquement attentifs au gain, ils n'en trouvoient point de honteux ni d'illicite ; & ils ne connoissoient ni les loix de la paix, ni celles de la guerre. Ils étoient fort endurcis aux fatigues, & intrépides dans les combats. Ils se distinguérent particuliérement dans la guerre contre les Gaulois qui firent une irruption dans la Gréce, & ils se montrérent de zélés défenseurs de la liberté publique contre les Macédoniens. L'accroissement de leur puissance les avoit rendu fiers & insolens. Cette fierté parut dans la réponse qu'ils firent aux Romains lorsqu'ils leur envoiérent des Ambassadeurs pour leur ordonner de laisser l'Acarnanie en paix. Ils témoignérent, si nous en croions Trogue Pompée, ou Justin son abbréviateur, un souverain mépris pour Rome, honteux réceptacle dans son origine, disoient-ils, de brigands & de voleurs, fondée & bâtie par un fratricide, & formée par l'assemblage de femmes enlevées par force à leurs parens. Ils ajoutoient, que les Etoliens s'étoient toujours distin-

Justin. l. 28. cap. 2.

gués dans la Gréce autant par leur courage que par leur noblesse : qu'ils n'avoient redouté ni Philippe, ni Alexandre son fils ; & que pendant que ce dernier faisoit trembler toute la terre, ils avoient osé rejetter ses Edits & ses Ordonnances. Qu'ainsi les Romains prîssent garde de provoquer contre eux des armes, qui avoient exterminé les Gaulois, & méprisé les Macédoniens. On peut juger par ces traits du caractére des Etoliens, dont il sera beaucoup parlé dans la suite.

Polyb. lib. 4. pag. 272-292. Plut. in Arato pag. 1049.

Depuis que Cléoméne de Sparte avoit perdu son roiaume, & qu'Antigone, par la victoire qu'il remporta à Sélasie, avoit en quelque sorte pacifié la Gréce, les peuples du Péloponnése, qui étoient las des premiéres guerres, & qui croioient que l'état présent des affaires dureroit toujours, avoient entiérement négligé les armes & le métier de la guerre. Les Etoliens songérent à profiter de cette indolence. Ils ne pouvoient souffrir la paix, pendant laquelle ils étoient obligés de vivre à leurs dépens, eux qui étoient accoutumés à ne vivre que de brigandages. Antigone les avoit tenus en respect, & les avoit

empéchés de rien entreprendre contre leurs voisins : mais, après sa mort, ils mépriſérent la jeuneſſe de Philippe, entrérent à main armée dans le Péloponnése, & ravagérent les terres des Meſſéniens. Aratus, irrité de cette insolence & de cette perfidie, & voiant que Timoxéne, qui étoit alors Capitaine Général des Achéens, cherchoit à gagner du tems, parce que son année alloit expirer, comme il étoit nommé pour lui ſuccéder l'année ſuivante, il avança de cinq jours son Généralat pour courir au ſecours des Meſſéniens. Aiant donc aſſemblé les Achéens, dont la vigueur & les forces avoient été affoiblies par le repos & l'inaction, il fut battu près de Caphyes dans une grande bataille qui s'y donna. AN M.3783. Av. J C.221.

On rejetta la cauſe de cette défaite ſur Aratus, & ce n'étoit point ſans fondement. Il tâcha de prouver que la perte qu'on lui imputoit, n'étoit pas arrivée par ſa faute. Du reſte, s'il avoit manqué en quelque choſe au devoir d'un bon Capitaine, il en demanda pardon, & pria qu'on examinât ſes actions avec moins de rigueur que d'indulgence. Cette modeſtie changea l'eſprit de toute l'Aſſem-

blée, dont la fureur se tourna contre ses accusateurs, & on ne se servit ensuite que de ses conseils dans tout ce qu'on voulut entreprendre. Mais le souvenir de l'échec qu'il avoit reçu, rallentit beaucoup son courage. Il se conduisit plutôt en sage citoien, qu'en grand capitaine; & quoique les Etoliens lui donnassent souvent de grandes prises sur eux, il n'en profita point, & leur laissa ravager presque impunément tout le pays.

Les Achéens se virent donc obligés de tendre encore les mains à la Macédoine, & d'appeller à leur secours le Roi Philippe, dans l'espérance que l'affection qu'il portoit à Aratus, & la confiance qu'il avoit en lui, le leur rendroient favorable. En effet Antigone, en mourant, avoit recommandé sur toutes choses à Philippe de s'attacher à Aratus, & de se gouverner par ses conseils quand il traiteroit avec les Achéens. Quelque tems auparavant, il l'avoit envoié dans le Péloponnése pour s'y former sous ses yeux & par ses avis. Aratus lui fit le meilleur accueil qu'il lui fut possible, le traita avec toutes les distinctions que méritoit son rang,

& s'appliqua à lui inſpirer tous les principes & les ſentimens capables de le mettre en état de gouverner ſagement un auſſi grand roiaume que celui auquel il étoit deſtiné. Auſſi ce jeune Prince étoit retourné en Macédoine plein d'affection pour Aratus, & dans les diſpoſitions les plus favorables pour les intérêts de la Gréce.

Mais les Courtiſans, qui avoient intérêt d'écarter un homme d'une probité auſſi reconnue que l'étoit Aratus, pour s'emparer ſeuls de l'eſprit du jeune Prince, le lui rendirent ſuſpect, & le portérent à ſe déclarer ouvertement contre lui. Bientôt après néanmoins, reconnoiſſant qu'on l'avoit trompé, il punit ſévérement les délateurs, unique moien d'écarter pour toujours d'auprès des Princes la calomnie, que l'impunité, & quelquefois la récompenſe, enhardiſſent & arment contre les plus gens de bien. Philippe rendit à Aratus toute ſa confiance, & réſolut de ne ſe plus conduire que par ſes conſeils. On s'en aperçut en pluſieurs occaſions, mais ſurtout dans l'affaire de Lacédémone. Cette ville malheureuſe étoit continuellement agitée de ſéditions. Dans

Polyb. pag. 292-294.

une de ces émeutes on tua un des Ephores, & avec lui plusieurs autres citoiens, parce qu'ils tenoient le parti de Philippe. Quand ce Prince fut arrivé de Macédoine, il écouta les Députés de Sparte à Tégée où il les avoit mandés. Dans le Conseil plusieurs étoient d'avis qu'il traitât cette ville comme Alexandre avoit traité celle de Thébes. Il rejetta cette proposition avec horreur, & se contenta de faire punir les principaux auteurs de la sédition. On admira cette modération & cette sagesse dans un jeune Roi qui n'avoit que dix-sept ans, & l'on ne douta point que ce ne fût l'effet des bons conseils d'Aratus. Il n'en fit pas toujours le même usage.

Polyb. lib. 4. pag. 294-299. Etant arrivé à Corinthe, il reçut les plaintes de plusieurs villes contre les Etoliens, & d'un commun consentement la guerre leur fut déclarée. C'est ce qu'on appelle la guerre des Alliés. Elle commença à peu près dans le tems qu'Annibal songeoit à assiéger Sagonte. Ce Décret fut envoié à toutes les villes, & ratifié dans l'Assemblée générale des Achéens. Ceux d'Etolie, de leur côté, se préparérent à la guerre, & mirent à leur tête Sco-

pas, le principal auteur des troubles qu'ils avoient excités, & des violences qu'ils avoient commises. Philippe ramena ses troupes en Macédoine, & pendant les quartiers d'hiver travailla sérieusement aux préparatifs de la guerre. Il songea à se fortifier du secours des alliés, dont peu répondirent à ses vûes, colorant de faux prétextes leur retardement. Il envoia aussi vers le Roi Ptolémée, pour le prier de ne point aider les Etoliens ni de troupes ni d'argent.

Cléoméne étoit actuellement en Egypte : mais comme une licence affreuse régnoit dans cette Cour, & que le Roi ne s'occupoit que de plaisirs & de débauches, il y menoit une vie fort triste. Cependant Ptolémée, dans le commencement de son régne, ne laissa pas de se servir de Cléoméne. Car, comme il craignoit son frere Magas, qui, à cause de sa mere, avoit beaucoup de crédit & de pouvoir parmi les gens de guerre, il approcha de lui Cléoméne, & l'admit dans ses Conseils les plus secrets, où il cherchoit les moiens de se défaire de son frere. Cléoméne seul s'y opposa, représentant qu'un Roi ne sauroit

AN.M.3784. Av.J.C.220. *Plut. in Cleom. pag.* 820-823.

avoir de Miniſtres plus affectionnés à ſon ſervice, & plus obligés à l'aider à porter le peſant fardeau de la roiauté, que ſes propres freres. Cet avis prévalut pour lors : mais bientôt Ptolémée revint à ſes craintes & à ſes défiances, & il s'imagina ne pouvoir s'en délivrer qu'en ôtant la vie à celui qui en étoit la cauſe. Alors il ſe crut en fureté, ſe flatant de n'avoir plus d'ennemis à craindre ni au dedans ni au dehors, parce qu'Antigone & Séleucus n'avoient laiſſé en mourant pour ſucceſſeurs que Philippe & Antiochus, que leur âge lui faiſoit mépriſer. Dans cette ſécurité, il ſe livra tout entier aux plaiſirs. Nul ſoin, nulle application n'en interrompoit le cours. Ni ſes Courtiſans, ni ceux qui avoient des charges dans l'Etat, n'oſoient l'approcher. A peine daignoit-il faire la moindre attention à ce qui ſe paſſoit dans les Etats voiſins de ſon Roiaume. C'étoit cependant ſur quoi ſes prédéceſſeurs veilloient plus que ſur les affaires même de l'intérieur de l'Etat. Maîtres de la Célé-Syrie & de Cypre, ils tenoient les Rois de Syrie en reſpect par mer & par terre. Comme les villes les plus conſidérables, les poſtes

Polyb. lib. 5. pag. 380-385.

& les ports qui sont le long de la côte depuis la Pamphylie jusqu'à l'Hellespont, & les lieux voisins de Lysimachie leur étoient soumis, de là ils observoient les Puissances de l'Asie, & les îles mêmes. Dans la Thrace & la Macédoine, comment auroit-on osé remuer pendant qu'ils commandoient dans Ene, dans Maronée, & dans des villes encore plus éloignées ? Avec une domination si étendue, & tant de places fortes qui leur tenoient lieu de barriéres, leur propre roiaume étoit en sureté. C'étoit donc avec grande raison qu'ils tenoient toujours les yeux ouverts sur ce qui se passoit au dehors. Ptolémée, au contraire, dédaignoit de se donner cette peine. La débauche & le vin faisoient toutes ses délices, comme toutes ses occupations.

Dans cette disposition, on juge aisément quel cas il faisoit de Cléoméne. Quand celui-ci eut nouvelle qu'Antigone étoit mort, que les Achéens étoient engagés dans une grande guerre contre les Etoliens, que les Lacédémoniens s'étoient unis avec les derniers contre les peuples d'Achaïe, & de Macédoine, & que tout sembloit le rappeller dans sa patrie, alors il de-

manda avec empressement de sortir d'Alexandrie. Il supplia le Roi de lui donner des troupes & des munitions suffisantes pour s'en retourner. Ne pouvant obtenir cette grace, il pria qu'on le laissât du moins partir avec sa famille, & qu'on lui permît de profiter de l'occasion favorable qui se présentoit de rentrer dans son roiaume. Ptolémée étoit trop occupé de ses plaisirs pour daigner prêter l'oreille à cette priére de Cléoméne.

Sosibe, qui pour lors avoit dans le roiaume une grande autorité, assembla ses amis ; & dans ce Conseil il fut résolu de ne donner à Cléoméne ni flote ni provisions. Ils croioient cette dépense inutile, parce que depuis la mort d'Antigone les affaires du dehors du roiaume ne leur paroissoient d'aucune importance. D'ailleurs ce Conseil craignoit qu'Antigone n'étant plus, & n'y aiant plus personne pour résister à Cléoméne, ce Prince, après s'être soumis en peu de tems la Gréce, ne devînt pour l'Egypte un ennemi fâcheux & redoutable : d'autant plus qu'il avoit étudié à fond l'état du roiaume, qu'il en connoissoit le fort & le foible, qu'il avoit un souverain mé-

pris pour le Roi, & qu'il voioit quantité de parties du roiaume séparées & fort éloignées, sur lesquelles on pouvoit trouver mille occasions de tomber. Ce furent là les raisons sur lesquelles on ne jugea pas à propos d'accorder à Cléoméne la flote & les secours qu'il demandoit. D'un autre côté, laisser partir, après un refus méprisant, un Prince hardi & entreprenant comme celui-ci, c'étoit s'en faire un ennemi qui tôt ou tard se ressouviendroit de cette insulte. Sosibe ne crut pas même qu'il y eût de la sureté à le laisser libre dans Alexandrie. Un mot échapé imprudemment à Cléoméne lui revint alors dans l'esprit. Dans un Conseil où l'on délibéroit au sujet de Magas, le Ministre avoit témoigné craindre que ce Prince n'excitât du tumulte par le moien des soldats étrangers : *Je vous réponds d'eux*, dit Cléoméne, en parlant de ceux du Péloponnése ; *& vous pouvez compter qu'au premier signe que je leur donnerai, ils prendront les armes pour vous.* Sosibe n'hésita plus. Sur une accusation inventée à plaisir, & qu'il appuia d'une fausse lettre que lui-même avoit supposée à ce malheureux

Prince, il détermina le Roi à le faire arrêter, & à l'enfermer dans une maison sûre, où il lui fourniroit toujours le même entretien, & où il lui laisseroit la liberté de voir ses amis, mais non celle de sortir.

Ce traitement jetta Cléoméne dans un chagrin mortel, & dans une noire mélancolie. Comme il ne voioit aucune fin ni aucune issue à ses maux, il prit avec ses amis, qui le venoient visiter, une résolution que le seul desespoir pouvoit lui suggérer : c'étoit de repousser par les armes l'injustice de Ptolémée, de soulever contre lui le peuple, de mourir d'une maniére digne de Sparte, & de ne pas attendre, comme des victimes engraissées, qu'on vînt les immoler.

Ses amis aiant trouvé le moien de le tirer de sa prison, ils courent tous ensemble les armes à la main dans toutes les rues, exhortant & appellant le peuple à la liberté : mais personne ne s'émeut. Ils tuent le Gouverneur de la ville qui venoit à leur rencontre, & quelques autres Seigneurs. Ils prennent le chemin de la Citadelle, pour en enfoncer les portes, & délivrer les prisonniers : mais ils trouvé-

rent ces portes bien fermées & bien barricadées. Cléoméne, déchu de son espérance, alloit errant çà & là par toute la ville, sans que personne se présentât pour le suivre, ni pour le combattre, mais ils prenoient tous la fuite saisis de fraieur. Alors, voiant que leur entreprise ne pouvoit réussir, ils la terminérent par une fin tragique & sanglante, en s'entrégorgeant tous les uns les autres, pour se dérober à la honte du supplice. Ainsi finit Cléoméne, après avoir régné seize années à Sparte. Le Roi fit mettre son corps en croix, & condanna à la mort sa mere, ses enfans, & toutes les femmes qui l'accompagnoient. Quand on eut mené cette malheureuse Princesse au lieu du supplice, elle ne demanda d'autre grace, sinon qu'on la fît mourir avant ses enfans. Mais ce fut par eux qu'on commença, tourment plus cruel pour une mere que la mort même : après quoi elle présenta la gorge à l'Exécuteur, sans avoir prononcé d'autre parole que celle-ci : *Ah, mes enfans, où êtes-vous venus?*

Le dessein que formérent Agis & Cléoméne de réformer Sparte, & d'y rétablir l'ancienne discipline, étoit

certainement très louable en lui-même ; & ils avoient raison l'un & l'autre de croire, que dans un Etat entiérement infecté & corrompu comme étoit alors celui de Sparte, vouloir corriger les abus en détail, & retrancher peu à peu les desordres, c'étoit couper les têtes de l'Hydre, & qu'il falloit aller tout d'un coup à la racine du mal. Mais je ne sai si la [a] maxime de Platon n'auroit pas lieu ici, qui est de n'entreprendre dans une République libre que ce que l'on peut faire accepter aux citoiens par la voie de la persuasion, sans jamais emploier celle de la violence. N'est-il pas quelquefois des maladies desespérées à un point, que les remédes ne peuvent qu'avancer la mort ? N'y [b] a-t-il pas aussi quelquefois des desordres qui ont tellement pris le dessus dans un Etat, que de tenter alors une réforme, c'est une entreprise qui n'aboutit qu'à faire sentir la foiblesse des Magistrats & des loix ? Mais, ce qui ne peut s'excuser

a Jubet Plato, quem ego auctorem vehementer sequor, Tantum contendere in republica, quantum probare civibus tuis possis : vim neque parenti neque patriæ afferre oportere. *Cic. lib. 1. Epist. 9. ad Famil.*

b Decebat omittere potiùs prævalida & adulta vitia, quàm hoc adsequi, ut palam fieret quibus flagitiis impares essemus. *Tacit. Annal. lib. 3. cap. 53.*

dans Cléoméne, c'est d'avoir, contre toute raison & toute justice, égorgé les Ephores pour faire réussir son entreprise : conduite absolument tyrannique, & indigne d'un Spartiate, & encore plus d'un Roi; & qui sembla autoriser les Tyrans qui depuis firent tant souffrir Lacédémone. Aussi a-t-il été traité lui-même par certains historiens de Tyran, & [a] c'est à lui qu'ils ont commencé la succession des Tyrans de Sparte.

Depuis trois ans que Cléoméne avoit quitté Sparte, on n'avoit point songé à y nommer des Rois, parce qu'on espéroit toujours qu'il pourroit revenir, & qu'on conservoit pour lui une grande estime & un grand respect. Dès qu'on eut appris sa mort, on procéda à l'élection des Rois. On nomma d'abord Agésipolis, encore enfant, qui étoit de l'une des deux familles roiales, & on lui donna pour Tuteur Cléoméne son oncle. Ensuite on choisit Lycurgue, dont aucun des ancêtres n'avoit régné, mais qui avoit gagné les Ephores, en leur donnant à chacun un talent. C'étoit mettre la roiau- *Polyb. lib. 4. pag. 304.* *Mille écus.*

a Post mortem Cleomenis, qui primus Tyrannus Lacedæmone fuit. *Liv. lib. 34. n. 26.*

té à un bien vil prix. Ils eurent bientôt lieu de se repentir de ce choix, qui étoit contre toutes les loix, & qui jusques-là n'avoit point eu d'exemple. Le parti des factieux, ouvertement opposé à Philippe, & qui exerçoit dans la ville les derniéres violences, avoit présidé à ce choix. Aussitôt après ils firent déclarer Sparte en faveur des Etoliens.

§. III.

Diverses expéditions de Philippe contre les ennemis des Achéens. Etrange abus qu'Apelle son Ministre fait de sa confiance. Irruption de Philippe dans l'Etolie : Therme pris d'emblée : excès qu'y commirent les soldats de Philippe : prudente retraite de ce Prince. Troubles dans le camp : punition de ceux qui en étoient les auteurs. Irruption de Philippe dans la Laconie. Nouvelle intrigue des Conjurés : leur punition. On parle de paix entre Philippe & les Achéens d'un côté, & les Etoliens de l'autre. Enfin elle se conclut.

AN. M. 3784. Av. J.C. 220. Polyb. lib. 4. pag. 294-306. Nous avons vû auparavant que Philippe, roi de Macédoine, appellé par les Achéens pour les secourir,

étoit venu à Corinthe où ſe tenoit leur Aſſemblée générale, & que là, d'un commun accord, on avoit déclaré la guerre aux Etoliens. Le Roi retourna enſuite en Macédoine pour travailler aux préparatifs de la guerre.

Philippe engagea dans l'alliance des Achéens Scerdilède. C'étoit, comme je l'ai déja dit, un petit roi d'Illyrie. Les Etoliens, dont il étoit allié, lui avoient manqué de parole, en refuſant de lui donner une certaine partie du butin qu'ils avoient fait dans la priſe de Cynéthe comme ils en étoient convenus; il embraſſa avec joie cette occaſion de ſe venger de leur perfidie.

Démétrius de Phare s'attacha auſſi à Philippe. Nous avons vû que les Romains, pour qui il s'étoit d'abord déclaré, l'avoient gratifié de pluſieurs des villes qu'ils avoient conquiſes dans l'Illyrie. Comme le principal revenu de ces petits Princes avoit conſiſté juſques-là dans le butin qu'ils faiſoient ſur leurs voiſins, quand les Romains furent éloignés, il ne put s'empêcher de piller les villes & les terres du pays qui étoient de leur domaine. D'ailleurs, Démétrius, auſ-

Polyb. lib. 3. pag. 171-174. lib. 4. pag. 285. 305. 330.

si bien que Scerdiléde, avoit, dans la même vûe, navigé au dela de la ville d'Issus, ce qui étoit directement contraire au principal article du Traité conclu avec la Reine Teuta. Pour toutes ces raisons les Romains déclarérent la guerre à Démétrius. Le Consul Emilius l'attaqua vivement, lui enleva ses meilleures places, l'assiégea lui-même dans sa ville de Phare. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il s'en sauva. La ville se rendit aux Romains. Dépouillé de tous ses Etats, il se réfugia vers Philippe, qui le reçut à bras ouverts. Les Romains en furent fort indignés, & lui envoiérent des Ambassadeurs pour redemander Démétrius. Philippe, qui rouloit dès lors dans sa tête le dessein qui éclata bientôt après, n'eut point d'égard à leur demande. Démétrius passa le reste de sa vie auprès de lui. C'étoit un homme plein de courage & de hardiesse, mais téméraire & inconsidéré dans ses entreprises, & dont le courage étoit absolument destitué de prudence & de jugement.

Liv. lib. 22. n. 33.

Les Achéens, prêts de s'engager dans une guerre considérable, envoiérent vers leurs alliés. Ceux d'A-

carnanie se joignirent volontiers à eux, quoiqu'ils courussent grand risque, étant les plus voisins de l'Etolie, & par conséquent les plus exposés aux incursions de ce peuple. Polybe loue extrêmement leur fidélité.

Les Epirotes ne marquérent pas tant de bonne volonté, & parurent vouloir demeurer neutres : cependant peu après ils se déclarérent.

On envoia aussi des Députés au Roi Ptolémée, pour le prier de ne point aider les Etoliens ni d'argent, ni de troupes.

Les Messéniens, pour l'intérêt desquels d'abord on s'étoit engagé dans cette guerre, répondirent mal à la juste espérance qu'on avoit qu'ils la soutiendroient de toutes leurs forces.

Les Lacédémoniens s'étoient d'abord déclarés pour les Achéens : mais la faction contraire fit changer le décret, & ils se joignirent aux Etoliens. C'est dans cette conjoncture, comme je l'ai déja dit, qu'on nomma pour Rois à Sparte Agésipolis & Lycurgue.

Aratus le jeune, fils du grand Aratus, exerçoit alors la premiére magistrature chez les Achéens, & Scopas chez les Etoliens.

Polyb. lib. 4. pag. 325-330. Philippe partit de Macédoine avec quinze mille hommes d'infanterie, & huit cens chevaux. Aiant paſſé la Theſſalie, il arriva dans l'Epire. S'il avoit marché droit contre les Etoliens, il les auroit ſurpris & battus. Mais, à la priére des Epirotes, il forma le ſiége d'Ambracie, qui le retint quarante jours, & donna aux ennemis le tems de ſe préparer & de l'attendre. Ils firent plus. Scopas, menant avec lui une partie des troupes Etoliennes, pénétra juſques dans la Macédoine, y fit un grand ravage, & revint promtement chargé de butin, ce qui lui fit beaucoup d'honneur, & encouragea extrêmement ſes troupes. Cependant elles n'empéchérent point Philippe d'entrer dans l'Etolie, & de s'y rendre maître d'un grand nombre de places importantes. Il auroit achevé de la ſoumettre : mais la nouvelle qu'il reçut que les Dardaniens * ſongeoient à faire une irruption dans ſon roiaume, l'obligea d'y retourner. Il promit aux Ambaſſadeurs des Achéens en partant qu'il reviendroit au plutôt à leur ſecours. Sa promte arrivée décon-

* *C'étoient des peuples voiſins de la Macédoine, ſitués au nord de ce roiaume.*

·ta les Dardaniens, & arréta leur
ṭreprise. Il revint en Thessalie, dans
dessein de passer le reste de l'été à
ṛissa.

Cependant Dorimaque, que les oliens venoient d'élire pour Géné-l, entra en Epire, ravagea tout le ıt pays, & n'épargna pas même le mple de Dodone. *Polyb. pag. 330-336.*

Philippe, quoique dans le fort de hiver, étant parti de Larissa, arriva Corinthe, sans qu'on eût eu aucun ·is de sa marche. Il y manda Aras le pere, & marqua dans une lettre son fils, qui cette année comman-ıit les troupes, l'endroit où il de-ıit les conduire. Le rendez-vous oit à Caphyes. Euripidas, qui ne voit rien de l'arrivée de Philippe, enoit un détachement d'Eléens de us de deux mille hommes pour ra-ıger le territoire de Sicyone. Ils ımbérent entre les mains de Philip-:, & tous, à l'exception de cent, fu-nt pris, ou tués.

Le Roi, aiant trouvé Aratus le jeu-: avec ses troupes au rendez-vous arqué, marcha vers Psophis pour ı faire le siége. C'étoit une entre-:ise très hardie. La place passoit pour *Ville de l'Arcadie.*

être presque imprenable, tant à cause de sa situation naturelle, que par les fortifications qu'on y avoit ajoutées. La saison de l'hiver où l'on étoit avoit ôté toute crainte aux habitans qu'on voulût ou qu'on pût les attaquer. Cependant Philippe en vint à bout. La ville, puis la Citadelle se rendirent après quelque résistance. Comme ils ne s'attendoient à rien moins qu'à un siége, le manque de vivres & de munitions avança beaucoup la prise de la place. Philippe abandonna généreusement cette ville aux Achéens, pour qui elle étoit d'une extrême importance, leur témoignant qu'il n'avoit rien plus à cœur que de leur faire plaisir, & de les bien convaincre de son affection, & de son zèle pour leurs intérêts. Un Prince qui agiroit toujours de la sorte, seroit véritablement grand, & feroit honneur à la Roiauté.

De là, après s'être rendu maître de quelques autres villes qu'il laissa de même à ses alliés, il passa chez les Eléens pour y faire le dégât. Ce pays étoit fort peuplé & fort riche, & les habitans de la campagne fort à leur aise. Autrefois cette terre étoit com-

me sacrée, à cause des jeux olympiques qui s'y célébroient de quatre ans en quatre ans, & tous les peuples de la Gréce étoient convenus de n'y jamais toucher, & de n'y point porter leurs armes. Les Eléens avoient perdu ce privilége par leur faute, s'étant ingérés comme les autres dans les guerres de la Gréce. Philippe y fit un grand butin, & y enrichit ses troupes : après quoi il se retira à Olympie.

Parmi les Courtisans de Philippe *Id. pag. 338. 339.* Apelle tenoit le premier rang, & avoit un grand crédit sur l'esprit de son Maître, dont il avoit été Tuteur : mais, comme cela est assez ordinaire, il abusoit étrangement de son pouvoir pour vexer les particuliers & les peuples. Il s'étoit mis en tête de réduire les Achéens à l'état où étoient ceux de Thessalie, c'est-à-dire de les soumettre absolument aux volontés des Ministres de Macédoine, en ne leur laissant que le nom & un vain phantôme de liberté. Pour les accoutumer à ce joug, il n'y avoit point de mauvais traitemens qu'il ne leur fît souffrir. Aratus en fit ses plaintes à Philippe, qui en fut fort indigné, & l'assura

qu'il y mettroit ordre, & que rien de pareil n'arriveroit dans la suite. En effet il ordonna à Apelle de ne rien commander aux Achéens que de concert avec leur Général. C'étoit agir bien mollement avec un Ministre, qui abusoit de sa confiance d'une maniére si indigne, & qui méritoit d'être entiérement disgracié. Les Achéens, charmés des bontés que leur témoignoit Philippe, & des ordres qu'il avoit donnés pour leur procurer du repos & de la sûreté, ne cessoient d'exalter ce Prince, & de faire valoir toutes ses bonnes qualités. En effet il avoit toutes celles qui rendent un Roi recommandable : de la vivacité d'esprit, de la mémoire, le talent de la parole, & une grace naturelle dans tout ce qu'il faisoit; une beauté de visage, accompagnée d'un air noble & majestueux qui lui attiroit le respect; de la douceur, de l'affabilité, & un panchant à faire plaisir; enfin un courage, une hardiesse, une expérience dans la guerre qui passoit son âge : de sorte qu'on ne peut comprendre le changement étrange qui arriva depuis dans ses mœurs & dans sa conduite.

Philippe aiant pris Aliphéra, qui étoit une place très forte, presque toutes celles du pays, allarmées d'un succès si étonnant, & lasses d'être sous le pouvoir tyrannique des Etoliens, se rendirent à lui. Ainsi en assez peu de tems il devint maître de toute la Tryphalie. *Polyb. pag. 339-343.*

Dans ce même tems, Chilon Lacédémonien, prétendant que le trône lui appartenoit à plus juste titre qu'à Lycurgue qu'on y avoit placé, entreprit de l'en chasser, & de s'y établir à sa place. Aiant engagé dans son parti environ deux cens citoiens, il entra à main armée dans la ville, tüa les Ephores qu'il trouva tous ensemble à table, & marcha droit à la maison de Lycurgue pour l'égorger. Mais au bruit de ce tumulte il s'étoit sauvé. Chilon se rendit ensuite dans la place publique, exhorta les citoiens à recouvrer leur liberté, & leur fit de grandes promesses. Voiant que rien ne branloit, & qu'il avoit manqué son coup, il se condanna lui-même à l'exil, & se retira dans l'Achaïe. On est étonné de voir Sparte, autrefois si jalouse de sa liberté, & maitresse de toute la Gréce jusqu'à la bataille de Leuctres, remplie maintenant de *Id. pag. 343. 344.*

troubles & de séditions, & asservie honteusement à des espéces de Tyrans, elle qui n'en pouvoit souffrir le nom. Voila le fruit du violement des loix de Lycurgue, & sur tout de l'introduction de l'or & de l'argent dans Sparte, qui y firent entrer peu à peu avec eux l'esprit de domination, l'avarice, le faste, le lúxe, la mollesse, le déréglement des mœurs, & tous les autres vices qui accompagnent ordinairement les richesses.

Polyb. lib. 4. pag. 344-349. Philippe s'étant rendu à Argos, y passa le reste de l'hiver. Apelle son Ministre n'avoit pas renoncé aux vûes qu'il avoit formées d'asservir les Achéens. Aratus, pour qui le Roi avoit conçu une estime toute particuliére, & en qui il avoit une grande confiance, mettoit un obstacle insurmontable à ses desseins. Il songea à s'en délivrer. Pour cela il fit venir à la Cour sous main tous ceux qui étoient ses ennemis secrets, & travailla à les bien mettre dans l'esprit du Prince. Puis, dans les conversations qu'il avoit avec lui, il lui faisoit entendre que tant qu'Aratus auroit du crédit dans la République des Achéens, lui Philippe n'y auroit aucun pouvoir, & que comme le

dernier des citoiens il feroit affervi à fuivre leurs loix & à fe conformer à leurs ufages : au lieu que s'il faifoit mettre en place quelqu'un qui dépendît de lui, il pourroit agir en maître, & impofer la loi aux autres, au lieu de la recevoir. Les nouveaux amis appuioient ces réflexions, & enchériffoient encore fur les raifonnemens d'Apelle. Cette idée d'un pouvoir defpotique flata le jeune Roi ; & c'eft la grande tentation des Princes. Il alla exprès à Egium, où fe tenoit l'Affemblée des Etats pour l'élection d'un nouveau Général ; & fit tant par fes promeffes & par fes menaces qu'il donna l'exclufion à Philoxéne qui étoit porté par Aratus, & fit tomber le choix fur Epérate qui lui étoit abfolument contraire. Dévoué aveuglément aux volontés de fon Miniftre, il ne s'apercevoit pas qu'il fe dégradoit & fe diffamoit lui-même, rien n'étant plus odieux aux Compagnies libres, telles qu'étoient ces Affemblées des Grecs, que de donner l'atteinte même la plus légére à la liberté des fuffrages.

Le choix étoit tombé fur un fujet tout-à-fait indigne, comme il arrive ordinairement quand les élections font

contraintes & forcées. Epérate étant ſans mérite & ſans expérience, tomba dans un mépris général. Comme Aratus ne ſe méloit plus des affaires, il ne ſe faiſoit plus rien de bien, & tout alloit en dépériſſant. Philippe, ſur qui en retomboit tout le blame, ſentit bien alors qu'on lui avoit fait prendre un très méchant parti. Il ſe tourna donc encore du côté d'Aratus, lui rendit ſon amitié & ſa confiance; & voiant qu'après cette démarche ſes affaires proſpéroient viſiblement, & que ſa réputation & ſa puiſſance augmentoient de jour en jour, il ne voulut plus prendre conſeil que de lui, comme du ſeul homme de qui venoient toute ſa grandeur & toute ſa gloire. Qui ne croiroit pas qu'après des preuves ſi évidentes & ſi réitérées, d'un côté de l'innocence d'Aratus, de l'autre de la noire malice d'Apelle, Philippe ſeroit détrompé pour toujours, & comprendroit lequel des deux avoit pour ſon ſervice un zêle plus ſincére. La ſuite fera voir que la jalouſie ne s'éteint qu'avec l'objet qui l'excite, & que les Princes reviennent difficilement des préventions qui flatent leur autorité.

On en eut bientôt une nouvelle preuve. Comme les Eléens refusoient les conditions avantageuses que Philippe leur offroit par le canal d'un certain Amphidame, Apelle lui fit entendre que ce refus si déraisonnable étoit l'effet des mauvais services que lui rendoit sous main Aratus, quoi qu'il affectât au dehors de prendre vivement ses intérêts : que lui seul avoit détourné Amphidame d'appuier auprès des Eléens comme il auroit dû, & comme il s'y étoit engagé, les offres que le Roi leur faisoit. Et sur tout cela il composoit une histoire, & citoit plusieurs témoins. Le Roi eut l'équité d'exiger de son Ministre qu'il lui répétât les mêmes choses en présence de l'accusé. Il le fit avec un air d'assurance, ou plutôt d'impudence, capable de déconcerter le plus homme de bien. Il ajouta même que le Roi porteroit l'affaire devant le Conseil des Achéens, & lui en laisseroit la décision. C'est ce qu'il auroit souhaité, comptant sûrement que par son crédit il viendroit à bout de l'y faire condanner. Aratus aiant pris la parole pour se défendre, commença par supplier le Roi de vouloir bien ne rien

croire légérement de tout ce qu'on lui imputoit. Que c'étoit une justice qu'un Roi, encore plus que tout autre, devoit à un accusé, d'ordonner un sévére examen sur tous les chefs d'accusation, & jusques-là de suspendre son jugement. Il demandoit en conséquence qu'Apelle fût obligé de produire ses témoins, celui sur tout de qui il prétendoit tenir tout ce qu'il avoit avancé contre lui, & qu'on n'omît aucun des moiens usités & prescrits pour constater un fait, avant que de porter l'affaire au Conseil public. Le Roi trouva la demande d'Aratus fort raisonnable, & promit de lui donner satisfaction. Mais le tems s'écouloit, sans qu'Apelle se mît en devoir de produire ses preuves. Et comment l'auroit-il fait? Un événement imprévû aména Amphidame comme par hazard à la ville de Dyme, où étoit Philippe pour régler quelques affaires. Aratus saisit l'occasion, & pressa le Roi de s'informer de tout par lui-même. Il le fit, & reconnut que l'accusation n'avoit pas le moindre fondement. Aratus fut déclaré innocent, mais le calomniateur ne fut point puni.

L'impunité le rendit encore plus hardi. Il continua ses intrigues secrettes pour écarter ceux qui lui faisoient ombrage. Quatre personnes sur tout, sans compter Apelle, partageoient les principales charges de la Couronne ; & en même tems la confiance du Prince. C'étoit Antigone qui les avoit nommés dans son testament, & qui leur avoit assigné à chacun leur place. Sa principale vûe avoit été de prévenir & d'arréter par ce choix les brigues & les mouvemens presque inévitables pendant la minorité d'un Prince enfant. Deux de ces Seigneurs étoient entiérement dévoués à Apelle, c'étoient Léontius & Mégaléas. Il ne disposoit pas de même des deux autres, qui s'appelloient Taurion & Alexandre ; le premier étoit chargé des affaires du Péloponnése, le second avoit le commandement des Gardes. Le Ministre vouloit faire tomber leurs charges à des Seigneurs dont il fût bien sûr, & qui lui fussent parfaitement vendus. Il s'y prit differemment à leur égard. Car, dit Polybe, les gens de Cour savent se retourner; & ils emploient tantôt les louanges, tantôt les calomnies, pour parvenir à

leurs fins. Quand on parloit de Taurion, il s'appliquoit à relever son mérite, son courage, son expérience ; & en parloit comme d'un homme qui méritoit que le Roi l'attachât de plus près à sa personne : c'étoit afin de le retenir à la Cour, & de faire tomber à quelqu'une de ses créatures le gouvernement du Péloponnése qui étoit d'une grande importance, & qui demandoit la présence de celui qui en étoit revêtu. S'agissoit-il d'Alexandre, il ne manquoit aucune occasion de le décrier dans l'esprit du Prince, & même de le lui rendre suspect, afin de l'écarter de la Cour, & de faire donner sa place à quelqu'un dont il fût maître. Polybe marquera dans la suite quel fut le succès de toutes ces menées secrettes. Il insinue ici seulement qu'Apelle enfin fut pris lui-même dans ses piéges, & qu'il éprouva le traitement qu'il préparoit aux autres. Mais nous le verrons commettre encore auparavant l'injustice la plus noire & la plus criante contre ce même Aratus, & porter ses desseins criminels jusques sur le Prince même.

Polyb. lib. 5. pag. 350-365. J'ai déja dit que Philippe aiant reconnu plus d'une fois qu'on l'avoit

trompé, avoit rendu ſes bonnes graces & ſa confiance à Aratus. Soutenu par ſon crédit & par ſes conſeils il ſe rendit à l'Aſſemblée des Achéens, qui avoit été indiquée en ſa conſidération à Sicyone. Sur le raport qu'il fit de l'état de ſes finances, & du preſſant beſoin qu'il avoit d'argent pour l'entretien & la ſubſiſtance de ſes troupes, il fut arrêté qu'on lui fourniroit cinquante talens dans le moment même qu'il commenceroit à mettre ſes troupes en marche, avec trois mois de paie pour ſes ſoldats, & dix mille meſures de froment : & que dans la ſuite, tant qu'il feroit la guerre en perſonne dans le Péloponnéſe, on lui fourniroit chaque mois dix-ſept talens.

Cinquante mille écus.

Dix-ſept mille écus.

Quand les troupes, revenues de leurs quartiers d'hiver, ſe furent raſſemblées, le Roi délibéra dans ſon Conſeil ſur les opérations de la campagne prochaine. Il fut réſolu d'agir par mer, parce que c'étoit un moien ſûr de partager les forces des ennemis par l'incertitude où ils ſeroient de quel côté on devoit les attaquer. C'étoit aux Etoliens, aux Lacédémoniens & aux Eléens que Philippe devoit faire la guerre.

Pendant que le Roi, qui étoit retourné à Corinthe, y formoit ſes Macédoniens à tous les exercices de la marine, Apelle qui ſentoit ſon crédit diminué, & qui ne pouvoit ſouffrir qu'on ne ſuivît plus ſes conſeils mais ceux d'Aratus, prit des meſures ſecrettes pour faire échouer toutes les entrepriſes du Roi. Sa vûe étoit de ſe rendre néceſſaire à ſon Maître, & de le forcer par la déroute de ſes affaires à ſe jetter entre les bras d'un Miniſtre, qui en avoit le plus de connoiſſance, & qui étoit en poſſeſſion de les manier. Quelle noirceur! Apelle engagea Léontius & Mégaléas ſes deux confidens à s'acquiter négligemment de toutes leurs fonctions dans les poſtes qui leur ſeroient confiés. Pour lui, ſous prétexte de quelque affaire il ſe rendit à Chalcis: & là, comme tout le monde exécutoit ponctuellement ſes ordres, il arréta les convois d'argent qu'on envoioit au Roi, & le réduiſit à une telle diſette, qu'il ſe vit obligé de mettre en gage ſa vaiſſelle d'argent pour ſes propres beſoins, & pour l'entretien de ſa maiſon.

Philippe s'étant mis en mer, arriva le ſecond jour à Patres, & de là

étant abordé dans la Céphallénie, il forma le siége de Palée, ville qui par sa situation devoit lui être d'une grande commodité pour en faire sa place d'armes, & pour infester de là les terres des ennemis. Il fit avancer les machines, & travailler aux mines. Une des maniéres d'ouvrir les bréches, étoit de creuser la terre jusques sous le fondement des murailles. Quand on y étoit parvenu, on étaioit & on soutenoit les murailles par de gros pieux de bois, auxquels ensuite les mineurs mettoient le feu, & se retiroient; & bientôt l'on voioit tomber de longs pans de murailles. Comme les Macédoniens avoient travaillé avec une ardeur incroiable, en très peu de tems il se fit une bréche large de six cens toises. Léontius fut commandé avec ses troupes pour monter à cette bréche. Pour peu d'effort qu'il eût voulu faire, la prise de la ville étoit sûre. Mais il attaqua les ennemis mollement, & fut repoussé avec grande perte des siens, de sorte que Philippe fut obligé de lever le siége. *Ile de la mer Ionienne.*

Dès qu'il l'eut formé, les ennemis avoient envoié Lycurgue avec quelques troupes dans la Messénie, & Do-

rimaque avec une moitié de l'armée dans la Theſſalie, pour obliger Philippe par cette double diverſion à quitter ſon entrepriſe. Il arriva bientôt des Députés de la part des Acarnaniens & des Meſſéniens. Philippe, qui avoit levé le ſiége aſſembla ſon Conſeil, pour examiner de quel côté il devoit porter ſes armes. Les Meſſéniens repréſentoient qu'en un jour on pouvoit arriver de Céphallénie dans leur pays, & accabler tout d'un coup Lycurgue, qui ne s'attendoit pas à une attaque ſi promte. Léontius appuia fort cet avis. Sa raiſon ſecrette étoit, que le retour devenant impraticable à Philippe à cauſe des vents qui lui ſeroient pour lors abſolument contraires, il ſeroit obligé d'y reſter, & qu'ainſi la campagne ſe paſſeroit ſans rien entreprendre. Les Acarnaniens au contraire demandoient qu'on marchât droit contre l'Etolie, qui ſe trouvoit dénuée de troupes : que l'on ravageroit tout le pays impunément, & qu'on empécheroit Dorimaque de faire une irruption dans la Macédoine. Aratus ne manqua pas de ſe déclarer pour ce dernier avis : & le Roi, qui depuis la lâche attaque de Palée commençoit à ſe défier de Léontius, s'y rendit auſſi.

Aiant pourvû au beſoin preſſant des Meſſéniens, il partit de Céphallénie, aborda le ſecond jour à Leucade, de là entra dans le golfe d'Ambracie, & arriva un peu devant le jour à Limnée. Auſſitôt il donna ordre aux ſoldats de prendre de la nourriture, de ſe décharger de la plus grande partie de leurs bagages, & de ſe tenir prêts à marcher. L'après-dinée, Philippe aiant laiſſé les bagages ſous bonne garde, partit de Limnée ; & au bout d'environ ſoixante ſtades (trois lieues) il fit alte, pour donner à ſon armée le tems de prendre de la nourriture & du repos. Puis il marcha toute la nuit, & arriva au point du jour au fleuve Achéloüs, dans la vûe de ſe jetter bruſquement & à l'improviſte ſur Therme. Léontius conſeilla au Roi de s'arréter quelque tems, ſous prétexte de donner aux ſoldats fatigués d'une longue marche le tems de reſpirer, mais en effet pour procurer aux Etoliens le loiſir de ſe diſpoſer à la défenſe. Aratus, au contraire, qui ſavoit que l'occaſion paſſe & s'échape rapidement, & que l'avis de Léontius étoit une trahiſon maniſeſte, conjura Philippe de ſaiſir le moment favorable, & de partir ſans délai.

Le Roi, déja piqué & en défiance contre Léontius, part sur le champ, passe l'Achéloüs, & marche droit à Therme par un chemin très âpre & très difficile, creusé entre des rochers fort escarpés. C'étoit la capitale du pays, où les Etoliens chaque année tenoient leurs foires & leurs assemblées solennelles, tant pour le culte des dieux, que pour l'élection des Magistrats. Comme cette ville passoit pour imprenable à cause de sa situation avantageuse, & que jamais ennemi n'avoit osé en approcher, les Etoliens y laissoient tous leurs meilleurs effets & toutes leurs richesses, & les y croioient fort en sureté. La surprise fut extrême, quand, vers la fin du jour, ils virent Philippe y entrer avec son armée.

Après avoir fait pendant la nuit un butin immense, les Macédoniens dressérent leur camp. Le matin on résolut d'emporter tout ce qui se trouveroit d'un plus grand prix. On amassa le reste par monceaux à la tête du camp, & on y mit le feu. On prit de même les armes qui étoient suspendues aux galeries du temple : on mit à part les meilleures pour s'en servir

au befoin, & le refte, qui montoit à plus de quinze mille, fut réduit en cendres. Jufques-là il n'y avoit rien que de jufte, rien qui ne fût felon les loix de la guerre.

Les Macédoniens ne s'en tinrent pas là. Tranfportés de fureur par le fouvenir des ravages qu'avoient fait les Etoliens à Die & à Dodone, ils mirent le feu aux galeries du temple, briférent tous les préfens qui y étoient appendus, & entre lefquels il y en avoit d'une beauté & d'un prix extraordinaire. On ne fe contenta pas de bruler les toits, on rafa le temple. Les ftatues, dont il y avoit au moins deux mille, furent renverfées. On en mit en piéces un grand nombre : on n'épargna que celles que l'on connut par les infcriptions ou par la figure être des ftatues de dieux. On écrivit fur les murailles ce vers:

Voi Dium, c'eft de là que le coup eft parti.

L'horreur qu'avoient infpiré à Philippe & à fes alliés les facriléges commis à Die par les Etoliens, leur perfuadoit fans doute qu'il étoit permis de s'en venger par les mêmes crimes, & que ce qu'ils faifoient n'étoit qu'une jufte

représaille. On me permettra, dit Polybe, d'en penser autrement. Pour appuier son sentiment, il cite trois grands exemples tirés de la famille même du Prince dont il condanne ici la conduite. Antigone, après avoir vaincu en bataille rangée Cléoméne roi des Lacédémoniens, & s'être rendu maître de Sparte, loin de sévir contre les temples & les choses sacrées, ne sévit pas même contre les vaincus, mais il les rétablit au contraire dans la forme de gouvernement qu'ils avoient reçue de leurs peres, & les combla de marques de bonté & d'amitié. Philippe, à qui la famille roiale étoit redevable de toute sa splendeur, & qui défit les Athéniens à Chéronée, ne leur fit sentir sa puissance & sa victoire que par des bienfaits, leur rendant les prisonniers sans rançon, prenant soin lui-même des morts, faisant porter leurs os à Athénes par Antipater, & donnant des habits à ceux des prisonniers qui en avoient plus besoin. Enfin, Alexandre le grand, dans les violens excès de sa colére contre Thébes qui la lui fit raser, loin d'oublier le respect qu'il devoit aux dieux, eut soin qu'on ne fit pas, même par imprudence, le moin-

dre tort aux temples & aux autres lieux ſacrés : & , ce qui eſt encore plus admirable , dans la guerre qu'il fit contre les Perſes qui avoient pillé & brulé preſque tous les temples de la Gréce, il épargna & reſpecta tous les lieux conſacrés au culte des Dieux.

Il eût été à ſouhaiter, continue Polybe, que Philippe , attentif à ces grands exemples de ſes ancêtres , eût eu plus à cœur de paroitre avoir ſuccédé à leur modération & à leur magnanimité, qu'à leur trône & à leur puiſſance. Les loix de la guerre, à la vérité, obligent ſouvent de renverſer les citadelles & les villes, de combler les ports, de prendre les hommes & les vaiſſeaux , d'enlever les fruits & autres choſes ſemblables, pour diminuer les forces des ennemis, & augmenter les nôtres. Mais détruire ce qui ne peut nous cauſer aucun dommage, ou qui n'avance point la défaite des ennemis, bruler des temples, briſer des ſtatues & autres pareils ornemens d'une ville , il n'y a qu'une fureur & une rage forcenée qui ſoit capable d'un tel emportement. Ce n'eſt pas pour perdre & ruiner ceux qui nous ont fait tort, que l'on doit leur

déclarer la guerre ſi l'on eſt équitable: mais c'eſt pour les porter à reconnoitre & à réparer leurs fautes. Le but de la guerre n'eſt pas d'enveloper dans la même ruine les innocens & les coupables, mais plutôt de ſauver les uns & les autres. C'eſt un homme de guerre & un payen qui parle ainſi.

Si, dans cette occaſion, Philippe ſe montra peu religieux, il y parut un excellent Capitaine. Sa vûe, en ſe mettant ſur mer, étoit d'aller ſurprendre la ville de Therme, en profitant de l'abſence d'une partie des troupes Etoliennes. Pour couvrir ſon deſſein, il prend un long circuit, qui laiſſe les ennemis dans l'incertitude du lieu où il veut tomber, & qui les empêche de ſonger à ſe ſaiſir des pas des montagnes & des défilés où l'on pouvoit l'arréter tout court. Il y avoit des riviéres à paſſer: il faloit uſer d'une extrême diligence, & tourner tout court ſur l'Etolie par une marche promte & forcée. C'eſt ce qu'il fait, ſans écouter les mauvais conſeils des traîtres. Il laiſſe ſes bagages pour rendre ſon armée moins peſante. Il paſſe les défilés ſans trouver aucun obſtacle, & entre dans Therme comme s'il y étoit

tombé du ciel, tant il avoit caché & brusqué sa marche, sans qu'il paroisse qu'on en eût eu le moindre soupçon.

Sa retraite ne fut pas moins admirable. Pour se l'assurer, il avoit fait occuper plusieurs postes importans, s'attendant bien qu'en descendant, son arriére-garde sur tout ne manqueroit pas d'être attaquée. Elle le fut en effet à deux reprises différentes : mais les sages précautions qu'il avoit prises rendirent inutiles les efforts des ennemis.

Une entreprise si bien concertée, conduite avec tant de secret, & exécutée avec tant de prudence & de promtitude, passe les forces d'un Prince à l'âge où étoit alors Philippe, & porte le caractére d'un vieux guerrier, exercé de longue main dans toutes les finesses & dans toutes les ruses de la guerre. On ne peut guéres douter, & le narré de Polybe l'insinue assez clairement, qu'Aratus, comme il avoit été l'auteur d'un si beau projet, n'en ait été aussi comme l'ame & le grand mobile dans toutes ses suites. J'ai déja fait observer qu'il étoit plus propre à conduire une ruse de guerre, à former des entreprises extraordi-

naires, & à les faire réussir par ses conseils hardis, qu'à les exécuter lui-même. Quel bonheur pour un jeune Roi d'avoir dans ses troupes un Général de ce caractére, prudent, habile, aguerri, instruit par une longue expérience & rompu dans toutes les parties de la science militaire; d'en savoir discerner le mérite; d'en connoitre, d'en sentir tout le prix; d'être docile à ses avis, quoique souvent contraires à son goût & à son sentiment particulier; & de se laisser guider par de si sages conseils! Après l'heureux succès d'une action, celui qui a donné le conseil disparoit, & toute la gloire en retombe sur le Prince. Plutarque, qui appuie ce que je viens de dire, trouve qu'il étoit également glorieux, à Philippe d'avoir été assez docile pour suivre de bons avis, & à Aratus d'avoir été assez habile pour les donner.

Plut. in Arato, pag. 1049.

Quand Philippe, qui avoit repris le chemin par où il étoit venu, fut arrivé à Limnée, s'y trouvant en repos & en sureté, il offrit aux dieux des sacrifices en action de graces des bons succès dont ils avoient favorisé ses entreprises, & fit un grand festin aux Officiers, qui n'étoient pas moins

ſenſibles que lui à la gloire qu'il venoit de s'acquerir. Il n'y eut que Léontius & Mégaléas qui ſe firent un vrai chagrin du bonheur de leur Prince. Chacun s'aperçut d'abord qu'ils ne prenoient point autant de part que le reſte de la compagnie à la joie d'une ſi heureuſe expédition. Pendant le repas ils répandirent leur bile contre Aratus par des railleries injurieuſes & outrageantes. Ils ne s'en tinrent pas à des paroles. Au ſortir de la table, comme ils avoient la tête échaufée de colére & de vin, ils le pourſuivirent à coup de pierres juſques dans ſa tente. Tout le camp fut en émeute. Ce bruit arriva juſqu'aux oreilles du Roi, qui s'étant fait informer exactement de ce qui étoit arrivé, condanna Mégaléas à une amende de vingt talens, (vingt mille écus) & le fit mettre en priſon. Léontius, averti de ce qui lui étoit arrivé, vint ſuivi de pluſieurs ſoldats à la tente du Roi, perſuadé que le jeune Prince auroit peur de ce cortége, & changeroit bientôt de réſolution. Arrivé devant le Roi, *Qui a été aſſez hardi*, demanda-t-il, *pour porter les mains ſur Mégaléas, & pour le mettre en priſon? C'eſt moi*, répondit fiérement

le Roi. Léontius fut effraié : il jetta quelque soupir, & se retira fort en colére. Quelques jours après, il se rendit caution de l'amende imposée à Mégaléas ; & celui-ci fut mis en liberté.

Polyb. lib 5. pag. 365-372. Pendant l'expédition de Philippe contre l'Etolie, Lycurgue roi de Sparte avoit fait une entreprise contre les Messéniens : mais elle n'eut point de suites. Dorimaque, qui avoit mené un corps de troupes Etoliennes assez considérable en Thessalie, dans l'espérance de ravager le pays, & d'obliger Philippe à lever le siége de Palée pour aller secourir ses alliés, y trouva des troupes prêtes à le bien recevoir. Il n'osa pas les attaquer. La nouvelle de l'irruption de Philippe dans l'Etolie l'obligea de s'y rendre à la hâte pour défendre son propre pays. Quelque diligence qu'il fit, il y arriva trop tard : les Macédoniens en étoient déja sortis.

Philippe conduisoit son armée avec une promtitude qu'on a peine à concevoir. Etant parti de Leucade avec sa flote, & étant arrivé à Corinthe, il fit tirer ses vaisseaux à sec au port de Léchée, y débarqua ses troupes, les mit

en marche, & paſſant par Argos il arriva le douziéme jour à Tégée, où il avoit donné le rendez-vous aux alliés. Sparte, qui avoit appris par le bruit public ce qui s'étoit paſſé à Therme, fut véritablement allarmée quand elle vit ce jeune vainqueur ſur ſes terres, où l'on ne s'attendoit pas qu'il dût arriver ſi bruſquement. Il y eut quelques actions entre les deux armées, où Philippe eut toujours l'avantage. J'en omets le détail, pour ne point trop allonger cette hiſtoire. Il montra par tout un courage & une prudence ſupérieures à ſon âge, & cette expédition ne lui fit guéres moins d'honneur que celle d'Etolie. Après avoir ravagé tout le pays, & fait beaucoup de butin, il retourna par Argos à Corinthe.

Il y trouva des Ambaſſadeurs de Rhodes & de Chio, qui venoient offrir leur médiation, & porter les deux parties à un traité de paix. Le Roi, diſſimulant ſes véritables intentions, leur dit qu'il avoit toujours ſouhaité & qu'il ſouhaitoit encore avoir la paix avec les Etoliens, & les chargea, en les congédiant, de les y diſpoſer. Il deſcendit enſuite à Léchée, pour

paſſer de là dans la Phocide, où il avoit deſſein d'entreprendre quelque choſe de plus important.

La cabale formée par Léontius, Mégaléas, & Ptolémée, (ce dernier étoit auſſi un des principaux Officiers de Philippe) aiant épuiſé tous les moiens ſecrets pour écarter & pour perdre tous ceux qui leur étoient oppoſés ou ſuſpects, & voiant avec douleur que ces reſſorts cachés n'avoient pas eu le ſuccès qu'elle en attendoit, prit la réſolution de ſe rendre redoutable au Prince même, en ſe ſervant du crédit qu'ils avoient auprès des troupes pour les indiſpoſer contre le Roi, & pour ſe les attacher. La plus grande partie de l'armée étoit reſtée à Corinthe. L'abſence du Roi leur parut une occaſion favorable pour exécuter leurs deſſeins. Ils repréſentérent aux ſoldats armés à la légére & à ceux de la garde, qu'ils s'expoſoient pour le ſalut commun à tout ce que la guerre avoit de plus pénible & de plus périlleux : que cependant on ne leur rendoit point juſtice, & qu'on n'obſervoit pas à leur égard l'ancien uſage dans la diſtribution du butin. Les jeunes gens, échaufés par ces diſcours

ſéditieux,

séditieux, se divisent par troupes & par pelotons, pillent les logemens des Courtisans les plus distingués, & s'emportent jusqu'à forcer les portes de la maison du Roi, & à en briser les tuiles. Il s'excita un grand tumulte dans la ville. Philippe en étant averti, vient de Léchée en diligence. Il assemble les Macédoniens dans le théatre, & par un discours mêlé de douceur & de sévérité il leur fait sentir le tort qu'ils avoient. Dans le trouble & la confusion où tout étoit alors, les uns disoient qu'il faloit saisir & punir les auteurs de la sédition, les autres qu'il valoit mieux calmer les esprits doucement, & ne plus penser à ce qui étoit arrivé.

Le Roi étoit encore jeune. Son autorité n'étoit pas entiérement affermie dans l'esprit du peuple, & parmi les troupes. Il avoit contre lui les premiers Officiers de la Couronne, qui avoient été les Régens du roiaume pendant sa minorité, qui avoient rempli toutes les places de leurs créatures, qui s'étoient soumis tous les Ordres de l'Etat, qui avoient le commandement des troupes, qui de longue main s'étoient appliqués à s'en attirer l'af-

fection, & qui avoient partagé entr'eux le maniement de toutes les affaires. Dans une conjoncture si délicate, il ne crut pas qu'il fût à propos de faire de l'éclat, de peur d'aigrir les esprits par des châtimens emploiés à contretems. Il dissimula donc pour le présent, fit semblant d'être satisfait, & aiant exhorté ses troupes à l'union & à la paix, il reprit le chemin de Léchée. Depuis ce soulévement il ne lui fut plus si facile d'exécuter dans la Phocide ce qu'il avoit projetté.

Léontius, ne voiant plus rien à espérer après les tentatives qu'il avoit faites sans succès, eut recours à Apelle. Il envoia courriers sur courriers pour lui apprendre le danger où il se trouvoit, & pour le presser de venir le joindre. Ce Ministre, pendant son séjour à Chalcis, y disposoit de tout avec une autorité souveraine, & par cette raison extrêmement odieuse. A l'entendre, le Roi, jeune encore, n'étoit maître de rien, & ne suivoit que les impressions qu'il lui donnoit. Il s'arrogeoit à lui seul le maniement de toutes les affaires, comme aiant un plein pouvoir de faire tout à son gré. Les Magistrats de Macédoine & de

Thessalie, les Officiers chargés de la régie des affaires, lui raportoient tout. Dans toutes les villes de Gréce à peine faisoit-on mention du Prince, soit qu'on eût des résolutions à prendre, des affaires à régler, des jugemens à porter; soit qu'il fût question de décerner des honneurs, ou d'accorder des graces. Apelle se réservoit tout, & faisoit tout.

Il y avoit lontems que Philippe étoit informé de cette conduite, & il la supportoit avec peine. Aratus le pressoit souvent d'y mettre ordre, & tâchoit de le tirer de son irrésolution & de sa servitude. Mais le Roi dissimuloit, sans faire connoitre à personne de quel côté il panchoit, & à quoi il se détermineroit. Apelle, qui ne savoit rien de ses dispositions à son égard, persuadé au contraire qu'il ne paroitroit pas plutôt devant le Roi qu'on le consulteroit sur tout, accourut de Chalcis au secours de Léontius.

Quand il arriva à Corinthe, Léontius, Ptolémée, & Mégaléas, qui commandoient les corps de troupes les plus distingués, engagérent la jeunesse à aller au devant de lui. Apelle, re-

çu de la ſorte avec grande pompe & grand appareil, & accompagné d'une grande troupe d'Officiers & de ſoldats, va d'abord deſcendre au logis du Roi, où il prétendoit entrer comme autrefois. Mais l'huiſſier, qui avoit le mot, l'arréte bruſquement, en lui diſant que le Roi étoit occupé. Etonné d'une réception ſi extraordinaire à laquelle il ne s'attendoit pas, il délibére lontems ſur le parti qu'il avoit à prendre, & enfin ſe retire tout confus. Il [a] n'y a rien de ſi fragile qu'une puiſſance empruntée, & qui n'eſt point appuiée ſur ſes propres fondemens. Le brillant cortége dont il s'étoit fait ſuivre ſe diſſipa ſur le champ, & il arriva à ſon logis ſuivi de ſes ſeuls domeſtiques. Vive image, dit Polybe, de ce qui ſe paſſe à la Cour des Rois, & de ce que doivent craindre les Courtiſans les plus accrédités. Il ne faut que peu de jours pour voir tout enſemble & leur élévation, & leur chute. Semblables à des jettons, qui d'un moment à l'autre paſſent de la plus grande valeur à la plus petite au gré de celui

a Nihil rerum mortalium tam inſtabile ac fluxum eſt, quàm fama potentiæ non ſua vi nixæ. *Tacit. Annal. lib.* 13. *cap.* 19.

qui calcule ; ſelon qu'il plait au Prince de leur être ou favorable ou contraire, aujourd'hui ils ſont dans le plus grand crédit, & demain dans la derniére miſére & dans un mépris général. Mégaléas, averti par la diſgrace du Premier Miniſtre de ce qu'il avoit à craindre pour lui-même, ne penſa plus qu'à ſe mettre à couvert par la fuite, & il ſe retira à Thébes, laiſſant Léontius engagé pour vingt talens dont il avoit répondu pour ſes complices.

Le Roi, ſoit pour ne pas pouſſer Apelle au deſeſpoir, ſoit qu'il ne ſe crût pas encore aſſez affermi pour faire un coup d'éclat, ou par un reſte de conſidération & de reconnoiſſance pour ſon Tuteur & ſon Gouverneur, continua de s'entretenir quelquefois avec lui, & lui laiſſa quelques autres honneurs ſemblables : mais il l'exclut du Conſeil, & du nombre de ceux qu'il invitoit à ſouper. S'étant rendu à Sicyone, les Magiſtrats lui offrirent un logement : il préféra celui d'Aratus qu'il ne quittoit point, & avec qui il paſſoit les jours entiers. Il donna ordre à Apelle de s'en aller à Corinthe.

Aiant ôté à Léontius le commandement des troupes qu'il avoit, lesquelles furent envoiées ailleurs sous prétexte d'un besoin pressant, il le fit mettre en prison, en apparence pour le paiement des vingt talens dont il avoit répondu pour Mégaléas, mais en effet pour s'assurer de sa personne, & pour sonder les dispositions des troupes. Léontius fit savoir cette nouvelle à l'Infanterie dont il avoit été le Chef, qui aussitôt députa au Roi pour lui présenter une requête, portant que, si on chargeoit Léontius de quelque nouvelle accusation qui eût mérité qu'on le mît en prison, il ne décidât rien qu'elle ne fût présente : que s'il lui refusoit cette grace, elle prendroit ce refus pour un mépris & une injure insigne : (telle étoit la liberté dont les Macédoniens étoient en possession d'user avec leur Roi) mais que si Léontius n'étoit renfermé que pour le paiement des vingt talens, elle s'offroit de paier en commun cette somme. Ce témoignage d'affection ne fit qu'irriter la colére du Roi, & accélérer la mort de Léontius.

Sur ces entrefaites arrivérent d'Etolie les Ambassadeurs de Rhodes &

de Chio, après avoir fait consentir les Etoliens à une tréve de trente jours. Ils assurérent le Roi que ce peuple étoit disposé à la paix. Philippe accepta la tréve, & écrivit aux alliés d'envoier leurs Plénipotentiaires à Patres pour traiter de la paix avec les Etoliens. Il partit aussi de Léchée pour s'y trouver, & y arriva après deux jours de navigation.

Il reçut alors des lettres envoiées par Mégaléas de la Phocide aux Etoliens, dans lesquelles ce perfide exhortoit les Etoliens à ne rien craindre, & à continuer la guerre : que Philippe étoit aux abois faute de munitions & de vivres ; & il ajoutoit à cela des choses fort injurieuses à ce Prince. Sur la lecture de ces lettres, Philippe jugeant bien qu'Apelle en étoit le principal auteur, le fit arréter avec son fils. Il envoia en même tems à Thébes, pour y faire juger Mégaléas ; qui n'attendit pas la décision des Juges, & se donna la mort à lui-même. Apelle & son fils furent aussi mis à mort peu de tems après.

Je ne sai si l'on trouve dans l'histoire un exemple plus remarquable de l'empire qu'un Favori peut pren-

dre sur l'esprit de son jeune Maître pour satisfaire impunément son avarice & son ambition. Apelle avoit été Tuteur de Philippe, & comme tel chargé de son éducation. Il avoit été Chef du Conseil de Régence établi par le feu Roi. Cette double qualité de Tuteur & de Gouverneur, d'un côté avoit inspiré au jeune Prince, comme cela étoit naturel & raisonnable, des sentimens de docilité, d'estime, de respect,& de confiance à l'égard d'Apelle; & d'un autre côté avoit fait prendre à Apelle sur son pupille un air d'autorité & de commandement, dont il ne se désaisit jamais dans la suite. Philippe ne manquoit point d'esprit, de jugement,de pénétration.Quand il fut dans un âge plus avancé, il sentit dans quelles mains il étoit tombé,mais il s'aveugloit lui-même sur les défauts de son Maître. Il avoit reconnu plus d'une fois la basse jalousie d'Apelle contre tout mérite éclatant, & sa haine déclarée contre les sujets du Roi les plus capables de le bien servir. Les preuves contre lui de vexations & de concussions, se renouvelloient tous les jours par des plaintes réitérées qui rendoient le gouvernement odieux &

insupportable. Tout cela ne faisoit nulle impression, ou n'en faisoit qu'une très légére sur l'esprit du jeune Prince, que le Ministre s'étoit asservi & avoit subjugué jusqu'au point de s'en faire craindre. On a vû ce qu'il lui en couta pour rompre ce charme.

Cependant les Etoliens souhaitoient toujours avec ardeur que la paix se conclût. Ils étoient las d'une guerre, où rien n'avoit répondu à leur attente. Ils s'étoient flatés de n'avoir affaire qu'à un Roi jeune & sans expérience, & avoient espéré de s'en jouer comme d'un enfant : Philippe au contraire leur avoit fait connoitre qu'en sagesse & en résolution il étoit homme fait, & qu'eux s'étoient conduits en enfans dans toutes leurs entreprises. Mais aiant appris le soulévement des troupes & la conjuration d'Apelle & de Léontius, ils reculérent le jour où ils devoient se trouver à Patres, dans l'espérance qu'il s'éleveroit à la Cour quelque sédition, dont le Roi ne se tireroit qu'avec peine. Philippe, qui dans le fond ne souhaitoit rien plus que de rompre les conférences sur la paix, saisit avidement l'occasion que

Polyb. lib. 5. pag. 376. 377.

les ennemis eux-mêmes lui en fournissoient, & engagea les alliés qui étoient venus au rendez-vous à continuer la guerre. Ensuite il mit à la voile, & retourna encore à Corinthe. Il permit aux Macédoniens de s'en aller par la Thessalie prendre leurs quartiers d'hiver dans leur pays: puis cotoiant l'Attique sur l'Euripe, il alla de Cenchrée à * Démétriade, où il trouva Ptolémée, le seul des conjurés qui restoit, & le fit condanner à mort par une assemblée de Macédoniens.

* *Ville de la Thessalie maritime.*

Tout ceci arriva au tems qu'Annibal campoit en Italie sur le Po; & qu'Antiochus, après s'être soumis la plus grande partie de la Célé-Syrie, avoit envoié ses troupes en quartiers d'hiver. Ce fut aussi alors que Lycurgue, roi des Lacédémoniens, s'enfuit en Etolie pour se dérober à la colére des Ephores, qui sur un faux bruit que ce Roi avoit dessein de brouiller, s'étoient assemblés pendant la nuit, & étoient venus chez lui pour se saisir de sa personne. Mais, sur le pressentiment qu'il eut de cette violence, il prit la fuite avec sa famille. Il fut rappellé peu de tems après quand on

eut reconnu la fausseté des soupçons formés contre lui. L'hiver venu, Philippe s'en retourna en Macédoine.

Chez les Achéens, Epérate étoit dans un mépris général. Personne n'obéissoit à ses ordres : le pays étoit tout ouvert & sans défense, & souffrit beaucoup de ravages. Les villes abandonnées, & ne recevant pas de secours, étoient à l'extrémité, & ne pouvoient fournir leur contingent qu'avec peine. Les troupes étrangéres, dont on reculoit de jour en jour le paiement, servoient comme on les paioit, & il en désertoit un grand nombre. Tout cela arrivoit par le peu de tête du Chef : on a vû comment il fut choisi. Heureusement pour les Achéens le tems de sa Magistrature expiroit. Il quitta cette charge au commencement de l'été, & Aratus le pere fut mis en sa place.

Philippe, dans son voiage en Macédoine, avoit pris Bylazore, la plus grande ville de Péonie, & la plus avantageusement située pour faire des courses de Dardanie dans la Macédoine : de sorte que s'en étant rendu maître, il n'avoit presque plus rien à crain- *Polyb. lib. 5. pag. 435.*

dre de la part des Dardaniens.

AN.M.3787. AV.J.C.217. Après la priſe de cette ville, il reprit le chemin de la Gréce. Il jugea à propos de mettre le ſiége devant Thébes de Phthiotide, d'où les Etoliens faiſoient des courſes continuelles & de grands ravages ſur les terres de Démétriade, de Pharſale, & même de Lariſſe. L'attaque fut rude, & la défenſe très vigoureuſe : mais enfin les aſſiégés, craignant d'être pris d'aſſaut, rendirent la ville. Par cette conquête Philippe mettoit en ſureté la Magnéſie & la Theſſalie, & enlevoit aux Etoliens un grand butin.

Il reçut encore là des Ambaſſadeurs de Chio, de Rhodes, de Byzance, & de la part de Ptolémée, au ſujet de la paix : & il leur répondit, comme il avoit déja fait auparavant, qu'il vouloit bien qu'elle ſe fit, & qu'ils n'avoient qu'à ſavoir des Etoliens s'ils ſeroient dans les mêmes diſpoſitions. Ce n'eſt pas qu'en effet il deſirât fort la paix, mais il ne vouloit pas ſe déclarer.

Il partit enſuite avec ſes *favoris pour ſe trouver aux Jeux Néméens à Argos. Pendant qu'il aſſiſtoit à un des

combats, arrive de Macédoine un courrier qui lui donne avis que les Romains avoient perdu une grande bataille dans la Toſcane près du Lac de Thraſyméne, & qu'Annibal étoit maître du plat pays. Le Roi ne montra cette lettre qu'à Démétrius de Phare, & lui défendit d'en parler. Celuici ſaiſit cette occaſion pour lui repréſenter qu'il devoit au plutôt laiſſer la guerre d'Etolie, pour attaquer les Illyriens, & paſſer enſuite en Italie. Il ajoutoit que la Gréce déja ſoumiſe en tout, lui obéiroit également dans la ſuite : que les Achéens étoient entrés d'eux-mêmes & de plein gré dans ſes intérêts : que les Etoliens, abbattus & rebutés par les mauvais ſuccès de la guerre préſente, ne manqueroient pas de les imiter. Que s'il vouloit ſe rendre maître de l'univers, noble ambition qui ne convenoit mieux à perſonne qu'à lui, il faloit commencer par paſſer en Italie, & la conquerir : qu'après la défaite des Romains dont il venoit d'apprendre la nouvelle, le tems étoit venu d'exécuter un ſi beau projet, & qu'il n'y avoit plus à héſiter. Un Roi jeune, heureux dans

ses exploits, hardi, entreprenant, & outre cela né d'un sang qui s'étoit toujours flaté de parvenir un jour à l'Empire universel, ne pouvoit être qu'enchanté d'un pareil discours.

Cependant, comme il se possédoit, & que maître de ses sentimens il n'en montroit que ce qui convenoit au bien de ses affaires, qualité bien estimable & bien rare dans un âge si peu avancé, il ne marqua point trop d'empressement pour la paix, quoiqu'alors il la souhaitât avec beaucoup d'ardeur. Il fit dire seulement aux villes alliées d'envoier leurs Plénipotentiaires à Naupacte pour délibérer en commun sur la paix. Pressé par les Etoliens, il se rendit lui-même bientôt tout près de cette ville à la tête de ses troupes. On étoit de tous côtés si las de la guerre, qu'on n'eut pas besoin de longues conférences. Le Roi fit proposer aux Etoliens par les Ambassadeurs des Alliés pour premier article, que de part & d'autre on garderoit ce qu'on avoit. Ils y consentirent. On convint facilement des autres articles. Le Traité fut ratifié, & chacun se retira dans son pays. Cette paix de Philippe & des

Achéens avec les Etoliens, la bataille perdue par les Romains près du Lac de Thrasyméne, & celle qu'Antiochus perdit à Raphia, tous ces événemens arrivérent dans la troisiéme année de la cent quarantiéme Olympiade. AN.M.3787.

Dans la premiére Conférence particuliére qui s'étoit tenue devant le Roi & les Ambassadeurs des Alliés, l'un d'eux c'étoit Agélas de Naupacte, appuia son avis de raisons qui méritent d'être ici raportées, & que Polybe a cru devoir insérer toutes entiéres dans son récit. Il dit qu'il seroit à souhaiter que les Grecs n'eussent jamais de guerre les uns contre les autres : que ce seroit un grand bienfait des dieux, si, n'aiant que les mêmes sentimens, ils se tenoient tous pour ainsi dire par la main, & réunissoient toutes leurs forces pour se mettre à couvert des insultes des Barbares. Si cela ne se pouvoit pas absolument, que du moins, dans les conjonctures présentes, ils devoient s'unir ensemble, & veiller à la conservation de la Gréce. Qu'il n'y avoit pour sentir la nécessité de cette union, qu'à jetter les yeux sur les armées formi-

dables des deux puiſſans peuples qui ſe faiſoient actuellement la guerre. Qu'il étoit évident à quiconque avoit la moindre teinture des maximes de politique, que jamais les vainqueurs, ſoit Carthaginois ou Romains, ne ſe borneroient à l'Empire de l'Italie & de la Sicile, mais que ſans doute ils pouſſeroient leurs projets beaucoup plus loin. Que tous les Grecs en général devoient être attentifs au péril dont ils étoient menacés, & ſur tout Philippe. Que ce Prince n'auroit rien à craindre, ſi, au lieu de travailler à la ruine des Grecs, & de faciliter leur défaite à leurs ennemis, comme il avoit fait juſqu'alors, il prenoit à cœur leurs intérêts comme les ſiens propres, & veilloit à la défenſe de toute la Gréce comme ſi c'étoit ſon propre roiaume. Que par cette conduite il gagneroit l'affection des Grecs, qui de leur côté lui demeureroient inviolablement attachés dans toutes ſes entrepriſes, & déconcerteroient par leur fidélité pour lui tous les projets que les étrangers pourroient former contre ſon roiaume. Que ſi, au lieu de ſe contenter de demeurer ſur la

défenſive, il avoit envie d'entrer en action, & de faire quelque grande entrepriſe, il n'avoit qu'à ſe tourner du côté d'Occident, & ſe rendre attentif aux événemens de la guerre d'Italie. Que, pourvû qu'il ſe mît en état de ſaiſir habilement la premiére occaſion qui ne manqueroit pas de ſe préſenter, tout ſembloit lui fraier le chemin à l'Empire univerſel. Que, s'il avoit quelque choſe à démêler avec les Grecs, il en remît la diſcuſſion à un autre tems. Que ſur tout il eût ſoin de ſe conſerver toujours la liberté de faire la paix ou d'avoir la guerre avec eux quand il voudroit. Que s'il ſouffroit que la nuée qui s'élevoit du côté d'Occident vînt fondre ſur la Gréce, il étoit fort à craindre qu'il ne fût plus en leur pouvoir ni de prendre les armes, ni de traiter de paix, ni de décider leurs affaires à leur gré & de la maniére qu'ils le jugeroient à propos.

On ne peut rien imaginer de plus ſenſé que ce diſcours, qui eſt une claire prédiction de ce qui devoit arriver à la Gréce, dont les Romains ſe rendront bientôt les maîtres abſolus. C'eſt ici, pour la premiére fois que la vûe

des affaires d'Italie & d'Afrique influe dans celles de la Gréce, & en conduit les mouvemens. Dans la suite, ni Philippe ni les autres puissances de la Gréce ne se réglérent plus sur l'état de leur pays, pour faire la guerre ou la paix : ils portérent leur vûe & leur attention vers l'Italie. Les peuples de l'Asie & les Insulaires firent bientôt après la même chose. Tous ceux qui depuis ce tems-là ont eu sujet de n'être pas contens de Philippe, ou d'Attale, n'ont plus compté sur les secours ou sur la protection d'Antiochus, ni de Ptolémée : ils ne se sont plus tournés vers le Midi ou l'Orient : ils n'ont eu les yeux attachés que sur l'Occident. Tantôt c'étoit aux Carthaginois, tantôt aux Romains qu'on envoioit des Ambassadeurs. Il en venoit aussi à Philippe de la part des Romains, qui, connoissant la hardiesse de ce Prince, craignoient qu'il ne vînt augmenter l'embarras où ils se trouvoient. C'est ce que la suite de l'histoire va nous faire connoitre.

§. IV.

Philippe conclut un Traité avec Annibal. Il reçoit un échec à Apollonie de la part des Romains. Son changement de conduite : sa mauvaise foi : ses déréglemens. Il fait empoisonner Aratus. Les Etoliens font alliance avec les Romains. Attale, roi de Pergame, s'y joint, aussibien que les Lacédémoniens. Machanidas devient Tyran de Sparte. Diverses expéditions de Philippe & de Sulpitius Préteur des Romains, dans l'une desquelles Philopémen se distingue.

La guerre des Carthaginois & des Romains, c'est-à-dire des deux plus puissans peuples qui fussent alors, attiroit l'attention de tous les Rois & de tous les peuples de la terre. Philippe, roi de Macédoine, s'y croioit d'autant plus intéressé, que ses Etats n'étoient séparés de l'Italie que par la mer Adriatique, que nous appellons aujourd'hui le golfe de Venise. Quand il apprit par le bruit public qu'Annibal avoit passé les Alpes, il fut bien aise à la vérité de voir les Romains & les Carthaginois en guer-

Liv lib. 23. num. 33. 34. & 38.

re les uns contre les autres ; mais, comme l'événement étoit incertain, il ne voioit pas encore clairement
AN.M.3788. quel parti il devoit embrasser. Trois
AV.J.C.216. victoires remportées de suite par Annibal ne lui laissérent plus lieu d'hésiter, & levérent tous ses doutes. Il lui envoia des Ambassadeurs, qui malheureusement tombérent entre les mains des Romains. Ils furent conduits vers le Préteur Valérius Lévinus, campé alors près de Lucérie. Le Chef de l'Ambassade (il se nommoit Xénophane) sans se déconcerter, répondit d'un ton ferme que Philippe l'avoit envoié pour faire alliance & amitié avec le peuple Romain, & qu'il avoit des ordres pour les Consuls, aussi bien que pour le Sénat & pour le peuple de Rome. Lévinus, ravi de joie qu'au milieu de la défection des anciens alliés un Roi si puissant songeât à faire alliance avec les Romains, traita les Ambassadeurs avec le plus d'honnêteté qu'il lui fut possible, & leur donna une escorte pour les conduire. Etant arrivés en Campanie, ils s'échapérent, & se rendirent au camp d'Annibal, où ils conclurent avec lui un Traité, dont les condi-

tions portoient ; » Que le Roi Philippe passeroit en Italie avec une flote » de deux cens vaisseaux, & ravageroit les côtes maritimes, & qu'il emploieroit ses forces par terre & par » mer pour aider les Carthaginois. » Que ceux-ci, lorsque la guerre seroit » terminée, demeureroient maîtres de » toute l'Italie & de Rome, & que » tout le butin seroit pour Annibal. » Qu'après la conquête de l'Italie, ils » passeroient par mer dans la Gréce, » & y feroient la guerre avec qui il » conviendroit au Roi ; & que tant » les villes du Continent, que les Iles » situées vers la Macédoine, demeureroient en propre à Philippe & à » son Roiaume. Annibal de son côté envoia aussi des Ambassadeurs à Philippe, pour tirer de lui la ratification du Traité. Ils partirent avec ceux de Macédoine. J'ai remarqué ailleurs que dans ce Traité, dont Polybe nous a conservé la teneur en entier, il est fait une mention expresse d'un grand nombre de divinités des deux peuples comme présentes à ce Traité, & dépositaires des sermens qui en accompagnoient la cérémonie. On ne trouve point dans Polybe une grande par-

Polyb. lib. 7. pag. 502-507.

tie des choſes que Tite Live raporte avoir été réglées par ce Traité.

Les Ambaſſadeurs qui étoient partis de compagnie, furent malheureuſement aperçus & arrétés par les Romains. Le menſonge de Xénophane ne lui réuſſit pas comme la premiére fois. On reconnut les Carthaginois à leur air, à leur habillement, & encore plus à leur langage. On les trouva chargés de lettres d'Annibal pour Philippe, & d'une copie du Traité. On les conduiſit à Rome. Dans l'état où étoient pour lors les affaires des Romains qui avoient ſur les bras Annibal, c'eſt tout dire ; la découverte d'un nouvel ennemi auſſi puiſſant que Philippe devoit leur cauſer une extrême allarme. Mais c'eſt dans ces occaſions que paroiſſoit la grandeur Romaine. Sans ſe troubler ni ſe déconcerter, ils prirent toutes les meſures néceſſaires pour ſoutenir cette nouvelle guerre. Philippe aiant appris l'avanture des Ambaſſadeurs, envoia à Annibal une ſeconde ambaſſade, qui fut plus heureuſe que la premiére, & raporta le Traité. Mais ces contretems firent qu'on ne put rien entreprendre cette année-là, & tinrent encore les choſes en ſuſpens.

Philippe n'étoit plus occupé que du grand dessein de porter la guerre en Italie. Il avoit auprès de lui Démétrius de Phare, qui ne cessoit d'allumer en lui de plus en plus ce desir, moins par zêle pour les intérêts de ce Prince, que par haine contre les Romains qui l'avoient dépouillé de ses Etats, dans lesquels il croioit ne pouvoir se rétablir que par ce moien. C'est par son conseil qu'il avoit fait la paix avec presque tous ses ennemis, pour donner tous ses soins & toute son application à cette guerre, dont la pensée ne le quittoit ni jour ni nuit, de sorte que dans tous ses réves il ne parloit que de guerre & de combats contre les Romains, & se réveilloit souvent en sursaut plein de sueur, & tout hors de lui-même. Ce Prince, encore jeune, étoit naturellement vif & ardent dans tout ce qu'il entreprenoit. Ses heureux succès, les espérances que lui donnoit Démétrius, & le souvenir des grandes actions de ses prédécesseurs, allumoient en lui une ardeur qui prenoit tous les jours de nouvelles forces. *Polyb. lib. 5. pag. 439. & 445-447.*

Pendant l'hiver il songea à équiper une flote, non pour hazarder un com- *Liv. lib. 23. n. 40.*

bat naval contre les Romains, il n'étoit pas en état de le tenter, mais pour transporter ses troupes en Italie avec plus de promtitude, & surprendre les ennemis lorsqu'ils l'attendroient le moins. Il fit donc construire chez les Illyriens cent ou six vingts barques, & après avoir exercé pendant quelque tems les Macédoniens à la manœuvre de la chiourme, il se mit en mer. Il s'empara de la ville d'Orique, située au côté occidental de l'Epire. Valérius, Commandant de la flote qui étoit à Brinde, en aiant été averti, partit sur le champ avec ce qu'il avoit de vaisseaux prêts à faire voile, reprit le lendemain Orique où Philippe n'avoit laissé qu'une légére garnison, & envoia un assez gros détachement au secours d'Apollonie dont Philippe avoit formé le siége. Névius, Officier habile & expérimenté, qui commandoit ce détachement, aiant débarqué ses troupes à l'embouchure de la riviére d'Aous, sur laquelle Apollonie est située, prit un chemin détourné, & entra de nuit dans la ville sans que les ennemis s'en aperçussent. Les Macédoniens, se croiant sans péril parce qu'ils se voioient

voioient séparés des ennemis par la mer, étoient dans une grande sécurité, & avoient négligé toutes les précautions que la guerre prescrit, & qu'une exacte discipline demande. Névius, qui en avoit été informé, sortit de nuit de la ville sans faire de bruit, & arriva dans le camp où tout étoit endormi. Les cris de ceux qui furent attaqués les premiers aiant éveillé les autres, ils ne songérent qu'à fuir, & à se sauver. Le Roi lui-même, encore à demi endormi & presque nud, eut bien de la peine à gagner ses vaisseaux. Les soldats l'y suivirent en foule. Il y en eut près de trois mille pris ou tués. Valérius, qui étoit resté à Orique, à la premiére nouvelle de cette sortie, avoit envoié sa flote vers l'embouchure de la riviére, pour en fermer la sortie à Philippe. Ce Prince, se voiant sans issue & sans ressource, après avoir mis le feu à ses vaisseaux, retourna par terre en Macédoine, menant avec lui les tristes débris de ses troupes presque entiérement desarmées & dépouillées.

Il y avoit déja quelque tems que Philippe, en qui jusques-là l'on avoit remarqué & admiré beaucoup de qua- *Plut. in Arat. pag. 1049. 1052. Polyb. lib. 8. pag. 518. 519.*

lités d'un grand Roi, avoit commencé à changer de caractére & de conduite ; & l'on attribuoit ce changement aux mauvais conseils de ceux qui l'environnoient, qui, pour lui plaire, ne cessoient de le louer, d'entrer dans toutes ses passions, & de lui faire entendre que la grandeur d'un Roi consistoit à gouverner avec empire, & à se faire obéir aveuglément & sans résistance. Au lieu de la douceur, de la sagesse, de la modération qu'il avoit fait paroitre jusques-là, on le vit traiter les villes & les peuples, non seulement avec fierté & hauteur, mais encore avec injustice & dureté ; & n'étant plus sensible comme auparavant à sa réputation, il s'abandonna sans retenue à toutes sortes de débauches & de déréglemens. Effet trop ordinaire de la flaterie, dont le poison subtil corrompt presque toujours les meilleurs Princes, & ruine tôt ou tard toutes les belles espérances qu'on en avoit conçues !

Il semble que l'échec qu'il avoit reçu devant Apollonie, en le couvrant de honte, devoit abbattre son orgueil, & le rendre plus traitable. Il ne fit qu'aigrir son humeur, & l'on auroit

dit que ce Prince vouloit ſe venger ſur ſes ſujets & ſur ſes alliés de l'affront qu'il avoit reçu de ſes ennemis.

S'étant rendu dans le Péloponnéſe peu de tems après ſa défaite, il fit tous ſes efforts pour tromper & ſurprendre les Meſſéniens. Mais ſes ruſes aiant été découvertes, il leva le maſque, & ravagea tout le pays. Aratus, qui étoit plein de probité & d'honneur, ne put tenir contre une injuſtice ſi criante, & s'en plaignit hautement. Il avoit déja commencé dès auparavant à ſe retirer inſenſiblement de la Cour: ici il crut devoir rompre abſolument avec un Prince qui ne reſpectoit plus le public, & qui ne gardoit plus aucune meſure avec lui-même. Car il ſavoit le commerce qu'il avoit eu avec ſa belle-fille, dont il avoit été très affligé: mais il n'en avoit rien dit à ſon fils, à qui il n'auroit de rien ſervi de connoitre ſa honte, lorſqu'il étoit dans l'impuiſſance de s'en venger.

Comme cette rupture ne put ſe faire ſans éclat, Philippe, à qui les plus grands crimes ne coutoient plus rien, réſolut de ſe défaire d'un Cenſeur incommode, dont l'abſence même lui

reprochoit tous ſes deſordres. La grande réputation d'Aratus, & le reſpect qu'on avoit pour ſa vertu, l'empéchérent de recourir à la force ouverte & à la violence. Il chargea Taurion, l'un de ſes confidens, de le faire mourir par quelque voie ſecrette en ſon abſence. Il fut obéi. Taurion aiant fait amitié avec Aratus, & s'étant inſinué dans ſa familiarité, l'invita pluſieurs fois à manger chez lui; & dans l'un de ſes repas il lui donna du poiſon : non de ces poiſons violens & promts, mais de ceux qui allument dans le corps un feu lent, & qui le conſument peu à peu; & qui ſont d'autant plus dangereux, qu'ils avertiſſent moins.

Aratus connut fort bien la cauſe de ſon mal : mais comme il n'auroit rien avancé de s'en plaindre, il le ſupporta patiemment ſans en dire un mot, comme une maladie ordinaire & commune. Un jour ſeulement, aiant craché du ſang en préſence d'un ami qui étoit dans ſa chambre, comme il vit que cet ami en étoit ſurpris : *Voila, mon cher Céphalon*, dit Aratus, *le fruit de l'amitié des Rois.* Il mourut de cette maniére à Egium, lorſqu'il étoit Ca-

pitaine Général pour la dix-ſeptiéme fois.

Les Achéens vouloient qu'il fût enterré dans le lieu où il étoit mort, & ſe préparoient à lui élever un tombeau qui répondît à la gloire de ſa vie, & aux ſervices qu'il leur avoit rendus. Mais les Sicyoniens obtinrent cet honneur pour leur ville, dont Aratus étoit natif; & changeant leur deuil en fête, couronnés de chapeaux de fleurs & vétus de robes blanches, ils allérent prendre le corps à Egium, & le portérent en pompe à Sicyone en danſant, & en chantant en ſon honneur des hymnes & des cantiques. Ils choiſirent le lieu le plus éminent, où ils l'enterrérent comme le Fondateur & le Sauveur de leur ville, & ce lieu s'appella depuis *Aratium*. Du tems de Plutarque, c'eſt-à-dire environ trois cens ans après, on lui offroit encore tous les ans deux ſacrifices ſolennels : le premier, le jour qu'il délivra la ville du joug de la tyrannie, & ce ſacrifice portoit le nom de *Soteria*; & l'autre, le jour qu'il vint au monde. Pendant le ſacrifice, des chœurs de muſique chantoient ſur la lyre des cantiques, & le Maître des chœurs, à la tête des

enfans & des jeunes hommes, faisoit une procession autour de l'autel. Le Sénat, couronné de chapeaux de fleurs, suivoit cette procession avec une grande partie des habitans.

On ne peut nier qu'Aratus n'ait été un des plus grands hommes de son tems. Il peut être regardé en quelque sorte comme le Fondateur de la République des Achéens : c'est lui du moins qui lui donna la forme & l'éclat qu'elle a conservés lontems depuis, & qui en ont fait un des plus puissans Etats de la Gréce. Mais il fit une faute considérable en appellant au secours de cette République les Rois de Macédoine, qui en devinrent les maîtres & les tyrans : & ce fut, comme nous l'avons remarqué, la jalousie contre Cléoméne roi de Sparte qui l'engagea dans cette démarche.

Il en fut bien puni par la maniére dont Philippe le traita. Son fils Aratus eut un sort encore plus déplorable. Car ce Prince, devenu profondément scélérat, dit Plutarque, & qui affectoit d'ajouter l'outrage à la cruauté, emploia contre lui, non les poisons mortels, mais ceux qui font perdre la raison, & qui jettent dans la dé-

mence ; & par ce moien il lui fit faire des choses indignes & affreuses, qui l'auroient entiérement deshonoré si elles avoient été volontaires & faites de sens rassis. De sorte que, quoiqu'il fût encore fort jeune & dans la fleur de son âge, la mort fut regardée pour lui, non comme un malheur, mais comme le reméde & la fin de ses maux.

Vers ce tems-là Philippe fit une expédition contre les Illyriens, qui eut un heureux succès. Il souhaitoit depuis lontems de se rendre maître de la ville de Lissus : mais il desespéroit de pouvoir prendre le Château, qui passoit pour imprenable, tant il étoit bien situé, & bien fortifié. Ne pouvant réussir par la force, il eut recours à la ruse. Un petit vallon séparoit la ville du château. Il découvrit dans cet intervalle un endroit couvert d'arbres, & fort propre à cacher une embuscade. Il y plaça de nuit l'élite de ses troupes. Le lendemain il attaqua la ville d'un autre côté. Les habitans, qui étoient en grand nombre, se défendirent très courageusement, & pendant quelque tems l'avantage fut égal de part & d'autre. Enfin ils firent

Polyb. lib. 8. pag. 519-521.

une furieuſe ſortie, & pouſſérent vivement les aſſiégeans. La garniſon du château, qui vit que Philippe battoit en retraite, crut ſa défaite aſſurée, & voulant avoir part au butin, ſortit pour le plus grand nombre, & ſe joignit aux habitans. Cependant ceux qui étoient en embuſcade attaquérent le château, & l'emportérent ſans beaucoup de réſiſtance. En même tems, ſur le ſignal dont on étoit convenu, les fuiards tournérent viſage, & pourſuivirent les habitans juſques dans la ville, qui ſe rendit peu de jours après.

An.M.3793. Av.J.C.211. *Liv. lib. 26. n. 24-26.*

M. Valérius Lévinus, en qualité de Préteur, avoit eu pour département la Gréce & la Macédoine. Il ſentit bien de quelle importance il étoit, pour diminuer les forces de Philippe, de lui débaucher quelques-uns de ſes alliés. Les Etoliens étoient les plus puiſſans de tous. Il commença par ſonder dans des entretiens particuliers la diſpoſition des principaux de la nation, & après les avoir gagnés, il ſe rendit à l'Aſſemblée générale. Là, après avoir expoſé en quel heureux état ſe trouvoient actuellement les affaires des Romains, & l'avoir prouvé par la priſe de Syracuſe

en Sicile, & par celle de Capoue en Italie; il exalta la générosité & la fidélité des Romains envers leurs alliés. Il ajouta que les Etoliens devoient s'attendre à être d'autant mieux traités par les Romains, qu'ils seroient les premiers des peuples d'outre-mer qui auroient fait amitié avec eux. Que Philippe & les Macédoniens étoient pour eux des voisins dangereux, de qui ils avoient tout à craindre. Que Rome avoit déja rabatu de beaucoup leur fierté, & qu'elle sauroit bien les réduire, non seulement à restituer aux Etoliens les places qu'ils leur avoient enlevées, mais à craindre eux-mêmes pour leur propre pays. Que pour ce qui regardoit les Acarnaniens qui s'étoient détachés du corps & de la société des Etoliens, elle les y feroit rentrer sous les mêmes conditions qui leur avoient été prescrites quand ils y furent admis, ou même les leur soumettroit entiérement.

Scopas qui occupoit alors la premiére charge chez les Etoliens, & Dorimaque celui de leurs citoiens qui étoit le plus accrédité, appuiérent fort le discours & les promesses du

Préteur, & enchérirent beaucoup sur ce qu'il avoit dit de la grandeur & de la puissance Romaine, parce qu'ils n'étoient pas obligés de garder sur ce sujet autant de retenue que lui, & qu'on étoit plus disposé à les croire qu'un étranger qui parloit pour les intérêts de sa patrie. Ce qui les touchoit le plus, étoit l'espérance de se rendre maîtres de l'Acarnanie. Le Traité fut donc conclu entre les Romains & les Etoliens. On laissa aux Eléens, aux Lacédémoniens, à Attale roi de Pergame, à Pleurate & Scerdiléde, tous deux rois, le premier dans la Thrace, l'autre dans l'Illyrie; on leur laissa, dis-je, la liberté d'entrer, s'ils le vouloient, dans le Traité aux mêmes conditions. Elles portoient, » Que les » Etoliens feroient au plutôt la guerre » à Philippe : Que les Romains leur » fourniroient au moins vingt cinq galéres à cinq rangs de rames : Que » les villes qu'on prendroit depuis l'Etolie jusqu'à l'île de Corcyre (Corfou) demeureroient en propre aux » Etoliens, tout le butin & tous les » prisonniers aux Romains. Que les » Romains travailleroient à rendre les » Etoliens maîtres de l'Acarnanie. Que

» les Etoliens ne pourroient faire la » paix avec Philippe qu'à condition » que ce Prince seroit tenu de retirer » ses troupes des terres des Romains » & de celles de leurs alliés ; ni les » Romains avec Philippe que sous la » même clause. « Les actes d'hostilité commencérent sur le champ. On prit quelques villes sur Philippe : après quoi Lévinus se retira à Corfou, bien persuadé que le Roi avoit assez d'affaires & d'ennemis sur les bras, pour être hors d'état de penser à l'Italie & à Annibal.

Philippe étoit en quartier d'hiver à Pella, quand il apprit la nouvelle du Traité des Etoliens. Afin de pouvoir marcher au plutôt contr'eux, il travailla à régler les affaires de la Macédoine, & à la mettre en sûreté contre les insultes des voisins. Scopas de son côté se prépare à porter la guerre contre les Acarnaniens : qui se voiant dans l'impuissance de tenir tête en même tems à deux peuples aussi puissans qu'étoient les Etoliens & les Romains, prirent néanmoins les armes plutôt par desespoir que par raison, & résolurent de vendre bien cher leurs vies. Aiant envoié dans l'Epire qui

étoit tout proche, leurs femmes, leurs enfans, & tous les vieillards au dessus de soixante ans, tous ceux qui restoient depuis quinze ans jusqu'à soixante s'engagent par serment de ne revenir de la guerre que vainqueurs, prononcent contr'eux-mêmes les plus terribles imprécations s'ils manquent à leur engagement, & prient seulement les Epirotes d'enfermer dans un même tombeau ceux qui auront été tués dans le combat, avec cette inscription : CI GISENT LES ACARNANIENS, QUI SONT MORTS EN COMBATTANT POUR LEUR PATRIE CONTRE LA VIOLENCE ET L'INJUSTICE DE CEUX D'ETOLIE. Pleins de courage ils partent dans le moment, & vont au devant de l'ennemi jusqu'aux frontiéres de leur pays. Une telle résolution effraia les Etoliens. D'ailleurs ils apprirent que Philippe s'étoit déja mis en marche pour venir au secours de ses alliés. Ils rebroussérent chemin, & s'en retournérent chez eux : Philippe en fit autant.

Dès l'entrée du printems, Lévinus assiégea Anticyre *, qui se rendit peu de tems après. Il l'abandonna aux Etoliens, & retint seulement le butin

* Ville d'Achaïe dans la Phocide.

pour lui. Il y reçut la nouvelle qu'on l'avoit nommé Conful en fon abfence, & que P. Sulpitius venoit pour prendre fa. place.

Dans le Traité entre les Romains & ceux d'Etolie on avoit invité plusieurs autres peuples & plusieurs Rois à y entrer. Il paroit qu'Attale, Pleurate, & Scerdiléde profitérent de cette invitation. Les Etoliens exhortérent ceux de Sparte à en faire autant. Chlénéas leur Député repréfenta vivement aux Lacédémoniens tous les maux dont les Rois de Macédoine les avoient accablés ; le deffein qu'ils avoient toujours eu & qu'ils avoient encore d'opprimer la liberté de la Gréce ; en particulier l'impiété facrilége dont avoit ufé Philippe en pillant un temple dans la ville de Therme, la noire perfidie & la cruauté qu'il avoit exercées contre les Mefféniens. Il ajouta qu'ils n'avoient rien à craindre de la part des Achéens, lefquels, après toutes les pertes qu'ils avoient faites dans la derniére campagne, fe trouveroient fort heureux de pouvoir défendre leur pays : que pour Philippe, quand il verroit les Etoliens l'attaquer par terre, les Ro-

Polyb. lib. 9. pag. 561-572.

mains & Attale par mer, il ne songeroit point a porter ses armes dans la Gréce. Il conclut, en demandant que les Lacédémoniens persévérassent dans l'alliance qu'ils avoient faite avec l'Etolie, ou que du moins ils demeurassent neutres.

Lyciscus, Député des Acarnaniens, parla après lui, & se déclara d'abord ouvertement pour les Macédoniens. Il fit valoir les services que Philippe, & après lui Alexandre, avoient rendus à la Gréce en attaquant & ruinant les Perses qui en étoient les plus anciens & les plus cruels ennemis. Il fit souvenir les Lacédémoniens de la douceur & de la clémence qu'avoit montré à leur égard Antigone lorsqu'il se rendit maître de Sparte. Il insista sur la honte & sur le danger qu'il y avoit de donner entrée dans la Gréce à des Barbares, il appelloit ainsi les Romains. Il dit qu'il étoit de la sagesse des Spartiates de prévoir de loin l'orage qui commençoit à se former en Occident, & qui sans doute bientôt éclateroit, d'abord sur la Macédoine, puis sur la Gréce entiére, dont il causeroit la ruine. » Pourquoi vos » ancêtres, leur dit-il, précipitérent-

» ils dans un puits celui qui venoit de
» la part de Xerxès les inviter à se
» soumettre & à se joindre à ce Prin-
» ce ? Pourquoi Léonide votre Roi,
» avec ses trois cens Spartiates, affron-
» ta-t-il la mort ? N'étoit-ce pas pour
» défendre la liberté commune de la
» Gréce ? Et maintenant on vous ex-
» horte à la livrer à d'autres Barbares,
» d'autant plus dangereux, qu'ils pa-
» roissent plus modérés. Que les Eto-
» liens se deshonorent, s'ils le veu-
» lent, par cette honteuse prévarica-
» tion : elle leur convient, à eux qui
» ignorent ce que c'est que la gloire,
» & qui ne sont sensibles qu'à un sor-
» dide intérêt. Pour vous, Spartiates,
» défenseurs nés de la liberté & de
» l'honneur de la Gréce, vous soutien-
» drez jusqu'à la fin un titre si glo-
» rieux.

Le fragment de Polybe, où ces deux harangues sont raportées, en demeure là, & ne marque point quel en fut le succès. La suite de l'histoire fait connoitre que Sparte se joignit aux Etoliens, & entra dans le Traité commun. Elle étoit pour lors partagée en deux factions, dont les intrigues & les disputes, poussées jusqu'aux derniéres

violences, excitoient de grands troubles dans la ville. L'une portoit avec chaleur les intérêts de Philippe, l'autre étoit ouvertement déclarée contre lui. Celle-ci prévalut. Il paroit que Machanidas étoit à la tête, & que profitant des troubles qui agitoient pour lors la République, il s'en rendit le maître, & en devint le Tyran.

An.M.3796. Av.J.C.208. *Liv. lib. 27. n. 29-33. Polyb. lib. 10. pag. 612.*

P. Sulpitius & le Roi Attale étant arrivés avec leur flote au secours des Etoliens, ceux-ci conçurent de grandes espérances, & la terreur se répandit dans le parti contraire, d'autant plus que Machanidas Tyran de Sparte attaquoit déja les terres des Achéens, dont il étoit tout voisin. Aussitôt les Achéens & leurs alliés députent vers Philippe, & le pressent de venir en Gréce pour les défendre & les soutenir. Il ne tarda pas. Les Etoliens, sous la conduite de Pyrrhias qui cette année avoit été nommé leur Général conjointement avec le Roi Attale, s'avancent à sa rencontre jusqu'à Lamia.

Ville de Thessalie dans la Phthiotide.

Pyrrhias avoit avec lui les troupes qu'Attale & Sulpitius lui avoient envoiées. Philippe le battit deux fois, & les Etoliens furent obligés de se renfermer dans les murs de Lamia. Phi-

lippe se retira à Phalare avec son armée.

Ville aussi de Thessalie.

Pendant le séjour qu'il y fit, il arriva des Ambassadeurs de la part de Ptolémée roi d'Egypte, des Rhodiens, des Athéniens, & des habitans de Chio. Ils étoient chargés de faire tous leurs efforts pour établir une paix solide entre Philippe & les Etoliens. Ce n'étoit pas tant par bonne volonté pour ceux-ci, que par la peine qu'ils avoient de voir Philippe entrer si fort dans les affaires de la Gréce, ce qui pouvoit le rendre plus puissant que leurs intérêts ne le demandoient. Car ses conquêtes sur les Achéens & sur leurs alliés lui facilitoient le moien de devenir maître de toute la Gréce, à quoi ses prédécesseurs avoient toujours aspiré, & lui ouvroient même une entrée dans les villes que Ptolémée possédoit hors de l'Egypte. Philippe renvoia la délibération sur la paix à l'Assemblée prochaine des Achéens, & cependant accorda aux Etoliens une tréve de trente jours. Quand il se fut rendu à l'Assemblée, les Etoliens, par les propositions déraisonnables qu'ils firent, otérent toute espérance d'accommodement. Philippe indigné que

les vaincus prétendissent lui faire la loi, déclara qu'en venant à l'assemblée il n'avoit point du tout compté sur la droiture & la sincérité des Etoliens, mais qu'il étoit bien aise de convaincre ses Alliés qu'il desiroit véritablement la paix, & que les Etoliens seuls y mettoient obstacle. Il partit de là, après avoir laissé aux Achéens quatre mille hommes pour les soutenir, & se rendit à Argos, où l'on étoit prêt de donner les jeux Néméens, dont il étoit bien aise d'augmenter la célébrité par sa présence.

Pendant qu'il étoit occupé à la célébration de ces Jeux, Sulpitius étant parti de Naupacte, & aiant débarqué entre Sicyone & Corinthe, ravagea tout le plat pays. Philippe, sur cette nouvelle, quitta les Jeux, marcha promtement contre les ennemis, & les trouvant chargés de butin, il les mit en fuite, & les poursuivit jusqu'à leurs vaisseaux. De retour aux Jeux il fut reçu avec un applaudissement général, d'autant plus qu'aiant quitté son diadéme & sa pourpre roiale, il s'égaloit & se confondoit avec tous les spectateurs, spectacle bien agréable & bien flateur pour des villes li-

bres. Mais autant que ses maniéres simples & populaires l'avoient fait aimer, autant bientôt ses débauches énormes le rendirent odieux. Il alloit de nuit dans les maisons en simple particulier, & y exerçoit toutes sortes de licences. Il n'étoit pas sûr aux peres & aux maris de vouloir s'y opposer, & ils couroient risque de leur vie.

Quelques jours après la célébration des Jeux, Philippe, avec les Achéens, qui avoient pour Capitaine Général Cycliade, aiant passé la riviére de Larisse, s'avance jusqu'à la ville d'Elis, qui avoit reçu une garnison Etolienne. Le premier jour il ravagea les terres voisines : puis il s'approcha de la ville en bataille rangée, & fit avancer quelques corps de cavalerie jusqu'aux portes, pour engager les Etoliens à faire une sortie. Ils sortirent en effet : mais Philippe fut bien étonné de voir parmi eux des troupes Romaines. Sulpitius étant parti de Naupacte avec quinze galéres, & aiant débarqué quatre mille hommes, étoit entré de nuit dans la ville d'Elis. Le combat fut rude. Damophante, Général de la cavalerie des Eléens, aiant aperçu Philopémen qui commandoit celle des

Plut. in Philop. pag. 360.

Achéens, s'avança hors des rangs, & courut impétueusement contre lui. Celui-ci l'attendit de pié ferme, & le prévenant il le renversa d'un coup de pique aux piés de son cheval. Démophante tombé, sa cavalerie prit la fuite. J'ai déja parlé de Philopémen, & bientôt je le ferai connoitre plus en détail. D'un autre côté l'infanterie Eléene combattoit avec avantage. Le Roi voiant que les siens commençoient à plier, pousse son cheval au milieu de l'infanterie Romaine. Son cheval, percé d'un coup de javelot, le jette par terre. Alors le combat devint furieux, chacun de son côté faisant des efforts extraordinaires, les Romains pour se saisir de Philippe, les Macédoniens pour le sauver. Le Roi signala son courage en cette occasion, aiant été obligé de combattre lontems à pié au milieu de la cavalerie. Il se fit dans ce combat un grand carnage. Enfin aiant été enlevé par les siens, & mis sur un autre cheval, il se retira. Il alla camper à cinq mille de là, & le lendemain aiant attaqué un Château où s'étoit retirée une grande multitude de paysans avec tous leurs troupeaux, il fit quatre mille prisonniers,

& prit vingt mille bêtes tant de gros que de menu bétail : avantage qui pouvoit le consoler de l'affront qu'il venoit de recevoir à Elis.

Dans ce moment il reçut nouvelles que les Barbares avoient fait une irruption dans la Macédoine. Il partit sur le champ pour aller défendre son pays, aiant laissé aux alliés deux mille cinq cens hommes de son armée. Sulpitius avec sa flote se retira à Egine, où il se joignit au Roi Attale, & y passa l'hiver. Quelque tems après les Achéens livrérent un combat aux Etoliens & aux Eléens près de Messéne, où ils eurent l'avantage.

§. V.

Education & grandes qualités de Philopémen.

Philopemen, dont il sera beaucoup parlé dans la suite, étoit de Mégalopolis, ville de l'Arcadie dans le Péloponnése. Il reçut une excellente éducation par les soins de Cassandre de Mantinée, qui, après la mort de son pere, par reconnoissance pour les services importans qu'il en avoit reçus, servit au jeune pupille de Tuteur & de Gouverneur. *Plut. in Philop. pag. 356-361.*

Au sortir de l'enfance il fut mis entre les mains d'Ecdémus & de Démophane, citoiens de Mégalopolis, qui avoient été dans l'école d'Arcésilas fondateur de la Nouvelle Académie. Le but de la philosophie, dans ces tems-là, étoit de porter les hommes à servir leur patrie, & de les former par ses préceptes au gouvernement de la République & au maniement des grandes affaires. C'est l'avantage inestimable que procurérent à Philopémen les deux Philosophes dont nous parlons, par où ils le rendirent le bonheur commun de la Gréce. Aussi, comme on dit que les meres aiment plus leurs derniers enfans qu'elles ont dans un âge avancé, la Gréce, comme aiant enfanté Philopémen dans sa vieillesse, & après tous les grands personnages qu'elle avoit portés, l'aima singuliérement, & se plut à augmenter sa puissance à mesure qu'elle voioit croitre sa réputation. Il fut appellé *le dernier des Grecs*, comme Brutus dans la suite *le dernier des Romains*: sans doute pour marquer que la Gréce, après Philopémen, n'avoit produit aucun grand homme, ni qui fût digne d'elle.

Aiant pris Epaminondas pour son

modéle, il imita admirablement sa prudence à délibérer & à résoudre, son activité & son audace à exécuter, & son parfait desintéressement : mais pour sa douceur, sa patience, sa modération dans les différens qui naissent ordinairement dans le gouvernement d'un Etat, c'est ce qu'il ne put jamais imiter. Un certain esprit de contention, qui étoit la suite de son caractére violent & emporté, le rendoit plus propre aux vertus guerriéres qu'aux vertus politiques.

Aussi, dès son enfance, il n'aimoit que les gens de guerre, & il ne s'appliquoit volontiers qu'aux exercices qui pouvoient le rendre propre à cette profession ; à combattre armé, à monter à cheval, à lancer le javelot. Et comme il paroissoit très bien constitué & très bien formé pour la Lutte, & que quelques amis particuliers l'exhortoient à s'y appliquer, il leur demanda si cet exercice des Athlétes étoit propre à faire un bon soldat. Ils ne purent s'empécher de lui répondre, que la vie des Athlétes, obligés de garder un régime fixe & réglé, de prendre de certaines nourritures & toujours aux mêmes heures, & de

donner un certain tems au sommeil, pour conserver leur embonpoint qui faisoit la plus grande partie de leur mérite; que cette vie, dis-je, étoit toute différente de celle des gens de guerre, qui sont souvent dans la nécessité de supporter la faim & la soif, le froid & le chaud, & qui n'ont point toujours des heures marquées ni pour la nourriture, ni pour le repos. Depuis cette réponse il eut un souverain mépris pour les exercices athlétiques, ne les jugeant d'aucune utilité pour le bien public & pour l'Etat, & les trouvant dès là peu dignes d'un homme qui a quelque élévation, quelques talens, & quelque amour pour sa patrie.

Dès qu'il fut sorti des mains de ses Gouverneurs & de ses Maîtres, il se mit dans les troupes que la ville de Mégalopolis envoioit faire des courses dans la Laconie, pour piller & pour en emmener des troupeaux & des esclaves. Et dans toutes ces courses, il étoit toujours le premier quand on sortoit, & le dernier quand on revenoit.

Pendant qu'il n'y avoit point de troupes en campagne, il occupoit son loisir

loiſir à ſe rendre robuſte & léger par les exercices de la chaſſe, ou bien il s'appliquoit à cultiver la terre, car il avoit un bel héritage à une lieue de la ville, où il alloit très ſouvent après ſon dîner ou après ſon ſouper. Le ſoir il ſe jettoit ſur une méchante paillaſſe comme l'un de ſes eſclaves, & paſſoit ainſi la nuit. Le lendemain, à la pointe du jour, il alloit avec ſes vignerons travailler à la vigne, ou mener la charrue avec ſes laboureurs : après quoi il s'en retournoit à la ville, où il vaquoit aux affaires publiques avec ſes amis & les Magiſtrats.

Tout ce qu'il gagnoit à la guerre, il le dépenſoit en chevaux & en armes; ou bien il l'emploioit à paier la rançon de ceux de ſes citoiens qui avoient été faits priſonniers. Il tâchoit d'augmenter ſon revenu en mettant ſes terres en valeur, qui eſt le plus juſte de tous les gains; & il ne ſe contentoit pas de s'y arrêter en paſſant & pour ſon ſeul plaiſir, mais il y donnoit tous ſes ſoins, perſuadé qu'il n'y a rien qui convienne plus à un homme de probité & d'honneur que de faire profiter ſon bien en s'abſtenant de celui des autres.

Je prie les Lecteurs, pour juger sainement de ce que je dis ici de Philopémen, de vouloir se transporter d'esprit dans les siécles dont je parle, & de se souvenir de l'estime & de l'usage que toutes les nations policées, les Hébreux, les Perses, les Grecs, les Romains, faisoient de la culture des terres, & du travail des mains. Tout le monde sait que ces derniers, je veux dire les Romains, après avoir remporté de célébres victoires, & être descendus du char de triomphe couronnés de lauriers & de gloire, retournoient aussitôt à leurs métairies d'où on les avoit tirés pour les mettre à la tête des armées, & alloient conduire la charrue & les beufs avec ces mêmes mains qui venoient de vaincre & de défaire les ennemis. Nos mœurs, nos usages ne trouvent rien que de vil & de méprisable dans un pareil exercice : mais c'est un malheur pour nous. Le luxe, en corrompant nos mœurs, a perverti notre jugement. Il nous fait regarder comme grand & estimable, ce qui n'est digne que de mépris ; & il attache au contraire une idée de mépris & de bassesse à ce qui a une véritable grandeur & une solide beauté.

Philopémen écoutoit volontiers les discours des Philosophes, & lisoit avec plaisir leurs traités ; non pas tous indifféremment, mais seulement ceux qui pouvoient l'aider à faire du progrès dans la vertu. De toutes les grandes idées d'Homére, il ne cherchoit & ne retenoit que celles qui peuvent aiguiser le courage, & porter aux grandes actions ; & ce Poéte en est plein, jamais écrivain n'aiant peint la valeur avec des traits si vifs. Pour ce qui regarde les autres lectures, il aimoit sur tout à lire les traités d'Evangelus qu'on appelle *les Tactiques*, c'est-à-dire l'Art de ranger des troupes en bataille, & les histoires de la vie d'Alexandre. Car il pensoit qu'il faloit toujours raporter les paroles aux actions, les préceptes à la pratique : estimant peu des lectures qui n'ont pour but que de satisfaire une vaine curiosité, ou de procurer un plaisir rapide & passager.

Quand il avoit lu les préceptes & les régles des Tactiques, il ne faisoit nul cas d'en voir les démonstrations par des plans dressés sur des planches : mais il en faisoit l'application sur les lieux mêmes en pleine campagne. Car,

dans ſes marches, il obſervoit exactement la poſition des lieux hauts & des lieux bas ; toutes les coupures & les irrégularités du terrain ; toutes les différentes formes & figures que les bataillons & les eſcadrons ſont obligés de prendre à cauſe des ruiſſeaux, des ravins, des défilés, qui les forcent de ſe reſſerrer ou de s'étendre : & après y avoir fait de ſérieuſes réflexions en lui-même, il en raiſonnoit avec ceux qui l'accompagnoient.

Il étoit dans ſa trentiéme année lorſque Cléoméne, roi de Lacédémone, attaqua Mégalopolis. Nous avons vû quel courage & quelle grandeur d'ame il fit paroitre dans cette occaſion. Il ne ſe ſignala pas moins, quelques mois après, dans la bataille de Sélaſie, où Antigone remporta une célébre victoire ſur le même Cléoméne. Ce Prince, touché d'un mérite ſi éclatant dont il avoit été témoin par lui-même, lui fit les offres les plus avantageuſes pour l'attacher à ſon ſervice. Il les refuſa par l'attachement qu'il avoit pour ſa patrie, & parce que d'ailleurs il ſe ſentoit une répugnance naturelle pour la vie de la Cour, qui exige mille aſſujettiſſemens,

& où il n'eſt pas poſſible de conſerver ſa liberté. Ne voulant pas néanmoins demeurer oiſif & ſans occupation, il paſſa en Créte où il y avoit de la guerre, pour apprendre encore mieux le métier des armes. La Créte fut pour lui une excellente école, où il fit de grands progrès, & où il acheva de ſe former dans l'art militaire. Il y trouva des hommes très belliqueux, très adroits à toutes ſortes de combats, très tempérans, & accoutumés à une diſcipline très ſévére.

Après y avoir ſervi quelque tems, il s'en retourna chez les Achéens avec un ſi grand nom, qu'à ſon arrivée il fut fait Général de la cavalerie. Il commença par examiner l'état de ſes troupes, où il ne trouva aucun ordre, aucune diſcipline. Il ne put diſſimuler ni ſouffrir ce relâchement. Il alla lui-même de ville en ville, exhortant en particulier tous les jeunes gens, les piquant d'honneur, les animant par la vûe des récompenſes, emploiant quelquefois la ſévérité & les châtimens quand il trouvoit des eſprits indociles & rebelles. Il leur faiſoit faire ſouvent des exercices, des revûes, des

tournois dans les lieux où il pouvoit avoir le plus de ſpectateurs. Par ce moien, en très peu de tems, il les rendit tous ſi robuſtes, ſi adroits, ſi courageux, & en même tems ſi légers & ſi promts, que toutes les évolutions & tous les mouvemens à droit, à gauche, ou de la tête à la queue, ſoit de tous les eſcadrons enſemble, ſoit de chaque Cavalier ſeul, ſe faiſoient avec une adreſſe & une facilité, qui euſſent preſque donné lieu de croire que toute cette Cavalerie n'étoit qu'un ſeul & même corps qui ſe remuoit d'un mouvement libre & volontaire.

Dans le combat près de la ville d'Elis, qui eſt le dernier dont nous avons parlé, & où il commandoit la cavalerie, il ſe fit un grand honneur ; & tout le monde avoua qu'il n'étoit ni au deſſous d'aucun ſoldat pour des coups de main, ni inférieur aux plus vieux Capitaines en ſageſſe & en prudence, & qu'il étoit également propre & à combattre & à commander.

Il eſt vrai que le premier qui éleva la Communauté des Achéens à ce haut degré de gloire & de puiſſance où elle parvint, ce fut Aratus. Avant lui ils

étoient mépriſés & foibles , parce qu'ils étoient deſunis, & que chaque ville ne travailloit que pour elle & pour ſes propres interêts. Aratus les releva en les uniſſant & en les liguant toutes enſemble, & ſa vûe étoit de faire de tout le Péloponnéſe un ſeul corps & une ſeule puiſſance, que cette union auroit rendu invincible. Il réuſſit moins dans ſes entrepriſes par ſon courage & ſa hardieſſe , que par ſa prudence, ſon adreſſe, ſon affabilité, ſa douceur , & , ce qu'on a regardé comme un défaut dans ſon gouvernement, par les liaiſons d'amitié qu'il contracta avec les Princes étrangers, auxquels par là ſa République demeura ſoumiſe. Mais, dès que Philopémen eut commencé à prendre en main le gouvernement , comme il étoit grand homme de guerre, & qu'il avoit fait pancher la victoire de ſon côté dans tous ſes premiers combats, il releva le courage des Achéens , & les trouvant en état de réſiſter par eux-mêmes à leurs ennemis, il leur fit ſecouer le joug des puiſſances étrangéres.

Il réforma beaucoup de choſes dans les troupes des Achéens, & changea

leur ordonnance de bataille & leur armure, qui étoient très défectueuses. Il leur fit prendre de grands & forts boucliers, leur donna de bonnes lances, les arma de bons casques, de bonnes cuirasses, & de bons cuissarts; & par là il les accoutuma à combattre de pié ferme & en gagnant toujours du terrain, au lieu de courir & de voltiger comme des troupes légérement armées, qui escarmouchent plutôt qu'elles ne combattent.

Il travailla ensuite à une autre réforme, bien plus difficile, mais encore plus importante en un sens : ce fut de modérer & de régler leur luxe & leur excessive dépense. Je dis modérer : car il ne crut pas pouvoir déraciner entiérement cette forte passion qu'ils avoient pour la parure & pour l'éclat. Il se contenta d'abord de lui substituer un autre objet, en leur inspirant du goût pour une autre magnificence, qui consistoit à se distinguer par leurs chevaux, par leurs armes, & par tout l'équipage de guerre. Cette ardeur passa jusqu'aux femmes, qui n'étoient plus occupées qu'à travailler pour leurs maris ou pour leurs enfans. On ne voioit entre les mains des

femmes que des casques qu'elles ornoient de pennaches teints dans les plus vives couleurs, & des cottes d'armes de cavaliers, & des casaques de soldats qu'elles brodoient. Cette vûe seule augmentant leur audace, excitoit en eux un vif desir d'affronter les plus grands dangers, & une sorte d'impatience d'aller se couvrir de gloire. La somptuosité dans toutes les autres choses qui attirent les yeux, dit Plutarque, entraîne immanquablement après elle le luxe, & inspire une secrette mollesse à ceux qui les regardent & qui s'y livrent: les sens enchantés & éblouis par ces charmes trompeurs conspirant à séduire l'esprit même, & à l'affoiblir par leurs douces sollicitations. Mais au contraire, la magnificence qui a les armes pour objet, releve le courage & le fortifie.

D'autres grands hommes ont pensé de même que Philopémen. Plutarque observe que Brutus, qui dans tout le reste avoit accoutumé les Capitaines à fuir toute superfluité, étoit persuadé que la richesse des armes que les soldats ont toujours entre leurs mains, & dont ils se couvrent, releve le cou-

Plut. in Brut. pag. 1001.

rage des hommes qui ont du cœur & de l'ambition, & rend plus âpres au combat les avares, en les forçant de défendre avec courage des armes qu'ils regardent comme une possession précieuse & honorable. Le même Auteur dit que ce qui acquit à Sertorius les bonnes graces des Espagnols, c'est qu'il leur donnoit avec profusion de l'or & de l'argent pour dorer leurs casques, & enrichir leurs boucliers. C'étoit aussi le sentiment de [a] César, qui avoit soin de donner à ses soldats des armes brillantes d'or & d'argent, non seulement pour la pompe & l'éclat, mais pour les rendre plus fermes dans le combat par la crainte de perdre des armes d'un tel prix.

Il ne faut pas dissimuler que des Capitaines d'un aussi grand nom que ceux que je viens de nommer, pensoient diversement. Mithridate, instruit par ses malheurs de l'inutilité d'une armée magnifique, bannit toutes ces armes dorées & enrichies de pierreries, & il commença à les regarder comme la richesse du vain-

Plut. in Lucullo, pag. 496.

a Habebat tam cultos milites, ut argento & auro politis armis ornaret, simul & ad speciem, & quo tenaciores eorum in prælio essent metu damni.

queur, & non comme la force de ceux qui les portent. Papirius, ce célébre Dictateur, qui répara si avantageusement par la défaite des Samnites l'affront que les Romains avoient reçu aux fourches Caudines, disoit [a] à ses troupes qu'il faut que le soldat ait quelque chose de hérissé, & que la dorure lui sied mal : que le fer & le courage doivent faire sa gloire & sa fierté. En effet, ajoutoit-il, l'or & l'argent, à parler vrai, sont moins des armes que des dépouilles. Cette parure brille avant l'action, & devient hideuse à travers le sang & le carnage. L'ornement du soldat, c'est la bravoure : le reste suit toujours la victoire. Un ennemi riche est la proie du vainqueur, quelque pauvre qu'il soit. Tout le monde sait [b] qu'Alexandre le Grand parloit de la même sorte de la

a Horridum militem esse debere, non cælatum auro argentoque, sed ferro & animis fretum. Quippe illa prædam veriùs quàm arma esse; nitentia ante rem, deformia inter sanguinem & vulnera. Virtutem esse militis decus, & omnia illa victoriam sequi: & ditem hostem quamvis pauperis victoris præmium esse. *Liv. lib. 9. n. 40.*

b Aciem hostium auro purpuraque fulgentem intueri jubebat, prædam non arma gestantem. Irent, & imbellibus feminis aurum viri eriperent. *Q. Curt. lib. 3. cap. 10.*

richesse & de la magnificence des armes Persannes.

Ce n'est pas à moi à décider, dans cette variété de sentimens, lesquels de ces grands hommes pensoient plus juste. Mais on ne peut qu'admirer l'habileté & l'adresse de Philopémen, qui trouvant le luxe établi & dominant dans sa nation, ne crut pas devoir entreprendre de l'extirper entiérement, & se contenta de lui donner un objet plus louable, & plus digne d'hommes courageux.

Quand Philopémen eut accoutumé la jeunesse à chercher sa parure dans ses armes, il l'exerça & la forma lui-même avec grand soin à toutes les parties de la discipline militaire. Les jeunes gens de leur côté se prêtoient avec grand plaisir aux leçons qu'il leur donnoit par raport aux évolutions militaires, & il y avoit entr'eux une forte émulation à qui les exécuteroit avec plus de facilité & de promtitude. L'ordre de bataille qu'il leur enseigna, leur plut merveilleusement, parce que des rangs bien serrés leur parurent plus difficiles à rompre : & leurs armes, quoi que beaucoup plus pesantes qu'auparavant, leur devin-

rent plus aisées & plus légéres, parce qu'ils les manioient & les portoient plus volontiers à cause de leur éclat & de leur beauté, & qu'il leur tardoit de les essaier, & de les voir teintes du sang de leurs ennemis.

Il faut avouer que Philopémen, de quelque côté qu'on l'envisage, est un grand homme de guerre, & un beau modéle pour tous ceux que la Providence appelle à la profession des armes. Je ne puis trop exhorter nos jeunes Officiers, & notre jeune Noblesse, à étudier avec attention un si parfait modéle, & à s'y conformer en tout ce qui est imitable pour eux. Nos jeunes Seigneurs sont pleins de courage, de sentimens d'honneur, d'amour de la patrie, de zêle pour le service de leur Prince : la guerre qui vient de s'allumer tout d'un coup dans l'Europe, & à laquelle ils se portent avec une ardeur incroiable, en est une preuve bien sensible ; & encore plus ce qui s'est passé en Italie & sur le Rhein. Ils ont du feu, de la vivacité, de l'esprit, & ne manquent point de talens, & des qualités qui peuvent conduire à tout ce qu'il y a de plus grand.

Mais ils manquent quelquefois d'une éducation mâle & vigoureuse, seule capable de former de grands hommes en quelque genre que ce soit. Nos mœurs, tournées malheureusement par un goût presque général vers la mollesse, les délices, le luxe, les plaisirs, l'admiration des choses vaines, & l'amour d'un faux éclat, énervent le courage dès les plus tendres années, & émoussent en nous cette pointe de vertu Gauloise qui nous étoit naturelle.

Si notre jeune Noblesse étoit élevée comme le fut Philopémen, je parle de ce qui est compatible avec nos mœurs; que de bonne heure elle prît du goût pour des études solides, pour la bonne philosophie, pour l'histoire, pour la politique; qu'elle se proposât pour modéles tant de grands Capitaines que le dernier siécle a portés; qu'elle se rendît disciple de ceux qui se distinguent aujourd'hui parmi nous; qu'elle comprît bien une fois que la vraie grandeur ne consiste point à l'emporter sur les autres par le faste & la dépense, mais à s'en distinguer par un solide mérite; enfin qu'elle mît son

plaisir & sa gloire à se former dans l'art militaire, à en étudier toutes les parties, à en saisir le vrai point & le vrai but, & à n'omettre aucun des moiens qui peuvent l'y perfectionner : quels Officiers, quels Commandans, quels Héros la France ne fourniroit-elle pas! Un seul homme jetta cette ardeur & cette émulation parmi les Achéens. Qu'il feroit à souhaiter, (& pourquoi ne l'espérerions-nous pas ?) que quelqu'un de nos Princes grand en tout, en courage comme en naissance, fît revivre dans nos armées cet ancien goût de simplicité, de frugalité, de générosité; & tournât le goût de la nation vers le beau, le solide, & l'honnête ! Nulle conquête n'approcheroit de cette gloire.

§. VI.

Diverses expéditions de Philippe & de Sulpitius. Digression de Polybe sur les Signaux par le feu.

Nous avons dit que le Proconsul Sulpitius & le Roi Attale étoient demeurés à Egine pendant les quartiers d'hiver. Ils en sortirent dès que

AN.M.3797. Av. J.C. 207. *Polyb. lib.* 10. *pag.* 612-614. *Liv. lib.* 28. *n.* 5-8.

le printems fut venu, & se rendirent à Lemnos avec leurs flotes, qui jointes ensemble faisoient soixante galéres. Philippe de son côté, pour être en état de faire face à l'ennemi soit par terre soit par mer, s'avança vers Démétriade. Les Ambassadeurs des alliés y vinrent de tous côtés pour implorer son secours dans le danger pressant où ils se trouvoient. Il les écouta favorablement, & leur promit à tous de leur envoier du secours selon que le tems & le besoin l'exigeroient. Il le fit en effet, & envoia différens corps de troupes en différens endroits, pour les mettre en sûreté contre l'attaque des ennemis : après quoi il retourna à Démétriade. Et afin de pouvoir courir à propos au secours des alliés qui seroient attaqués, il établit dans la Phocide, dans l'Eubée, & dans la petite île de Péparéthe des signaux, & plaça de son côté sur le Tisée, montagne fort haute de Thessalie, des gens pour les observer, afin d'être averti promtement de la marche des ennemis, & des endroits qu'ils auroient dessein d'attaquer. J'expliquerai dans la suite en quoi consistoient ces signaux.

Le Proconſul & le Roi Attale s'avancérent vers l'Eubée, & formérent le ſiége d'Orée qui en eſt une des principales villes. Elle avoit deux châteaux très bien fortifiés, & pouvoit faire une longue réſiſtance : mais Plator, qui y commandoit pour Philippe, la livra par trahiſon aux aſſiégeans. Il avoit donné exprès les ſignaux trop tard, pour que Philippe pût la ſecourir. Il n'en fut pas ainſi de Chalcis, que Sulpitius avoit aſſiégée auſſitôt après qu'Orée eut été priſe. Les ſignaux y furent donnés à propos, & le Commandant, ſourd & inacceſſible aux promeſſes du Proconſul, ſe préparoit à faire une bonne défenſe. Sulpitius vit bien qu'il avoit fait une tentative imprudente, & il eut la ſageſſe d'y renoncer ſur le champ. La ville étoit très bien fortifiée par elle-même, & d'ailleurs ſituée ſur l'Euripe, ce détroit fameux, [a] dans lequel le flux

a Haud alia infeſtior claſſi ſtatio eſt. Nam & venti ab utriuſque terræ prætaltis montibus ſubiti ac procelloſi ſe dejiciunt, & fretum ipſum Euripi, non ſepties die, ſicut fama fert, temporibus ſtatis reciprocat : ſed temere, in modum venti nunc huc nunc illuc verſo mari, velut monte præcipiti devolutus torrens rapitur. Ita nec nocte, nec die, quies navibus datur. *Liv.*

& le reflux n'arrivent pas ſept fois ſeulement par jour, à des tems fixes & marqués, comme c'eſt le bruit commun dit Tite-Live, mais où il eſt bien plus fréquent, & où les flots ſont agités tantôt d'un côté tantôt de l'autre avec tant de violence, qu'on diroit que ce ſont des torrens qui ſe précipitent du haut des montagnes: de ſorte que les vaiſſeaux n'y peuvent jamais trouver ni repos ni ſûreté.

Attale aſſiégea Opunte, ville ſituée aſſez près de la mer chez les Locriens dans l'Achaïe. Philippe fit une diligence extraordinaire pour la ſecourir, aiant fait en un ſeul jour plus de ſoixante mille, c'eſt-à-dire plus de vingt lieues. La ville venoit d'être priſe quand il en approcha, & il auroit pu ſurprendre Attale qui la ravageoit, ſi celui-ci, averti de ſon arrivée, ne ſe fût retiré précipitamment. Philippe le pourſuivit juſqu'au bord de la mer.

Attale s'étant retiré à Orée, & là aiant appris que Pruſias roi de Bithynie étoit entré dans ſes Etats, il reprit le chemin de l'Aſie; & Sulpitius retourna à l'île d'Egine. Philippe, après

avoir pris plusieurs petites villes, & fait échouer le dessein de Machanidas Tyran de Sparte qui songeoit à attaquer les Eléens occupés à préparer la célébration des Jeux Olympiques, se rendit à l'Assemblée des Achéens qui se tenoit à Egium, où il comptoit trouver la flote Carthaginoise, & la joindre à la sienne : mais sur la nouvelle du départ de celle des Romains & d'Attale, elle s'étoit retirée.

Philippe [a] avoit une vraie douleur de ce que, quelque diligence qu'il pût faire, il n'arrivoit jamais à tems pour exécuter ses projets ; la fortune, disoit-il, prenant plaisir à lui enlever sous ses yeux toutes les occasions, & à rendre ses courses & tous ses mouvemens inutiles. Il dissimula pourtant son chagrin dans l'assemblée, & y parla avec un air de fermeté & de confiance. Aiant pris les dieux & les hommes à témoin qu'il n'avoit manqué aucune occasion de se mettre en marche pour chercher par tout l'ennemi,

a Philippus mœrebat & angebatur, cùm ad omnia ipse raptim isset, nulli tamen se rei in tempore occurrisse ; & rapientem omnia ex oculis elusisse celeritatem suam fortunam. *Liv.*

il ajouta qu'il ne pouvoit dire de quel côté il y avoit eu le plus de promtitude, ou du ſien à voler au ſecours des alliés, ou de celui des ennemis à ſe dérober de ſes mains par la fuite. Que c'étoit déja de leur part un aveu qu'ils ſe croioient inférieurs à lui en forces : mais qu'il eſpéroit remporter bientôt ſur eux une victoire complette, qui en ſeroit une preuve ſenſible. Ce diſcours raſſura beaucoup les alliés. Après avoir donné les ordres néceſſaires, & fait quelques légéres expéditions, il retourna en Macédoine, pour y porter la guerre contre les Dardaniens.

Digreſſion de Polybe ſur les ſignaux par le feu.

LA MATIERE que traite ici Polybe eſt aſſez curieuſe par elle-même, & d'ailleurs elle a aſſez de raport avec l'hiſtoire dont je parle actuellement, pour faire excuſer une digreſſion qui ne ſera pas extrêmement longue, & que l'on peut paſſer ſi l'on craint qu'elle n'ennuie. Je la raporterai preſque mot à mot telle qu'elle eſt dans Polybe. Tite-Live dans le récit des faits que je viens de raporter, & qu'il a

copié presque literalement d'après Polybe, fait [a] mention de ces mêmes signaux par le feu : mais il se contente de les indiquer simplement, parce que l'invention n'en étant pas dûe aux Romains, cela regardoit moins son histoire. Mais cet artifice des signaux, qui fait une partie de l'art militaire, appartient proprement à l'histoire des Grecs, & montre jusqu'à quel point de perfection ils avoient porté toutes les parties de ce grand art, les réflexions sérieuses qu'ils avoient faites sur tout ce qui y a quelque raport, & le détail étonnant où ils étoient entrés pour la construction des machines & des différentes armures, & pour les signaux.

Comme la maniére de donner des signaux par le feu, dit Polybe, quoique d'un grand usage dans la guerre, n'a pas été jusqu'à présent traitée avec exactitude, je croi qu'il est à propos *Polyb. lib. 10. pag. 614-618.*

a Philippus, ut ad omnes hostium motus posset occurrere, in Phocidem atque Eubœam, & Peparethum mittit, qui loca alta eligerent, unde editi ignes apparerent : ipse in Tisæo (mons est in altitudinem ingentem cacuminis editi) speculam posuit, ut ignibus procul sublatis, signum, ubi quid molirentur hostes, momento temporis acciperet. *Liv. lib.* 28 *n.* 5.

de ne point paſſer légérement ſur cette matiére, mais de m'y arréter un peu, pour en donner une connoiſſance plus parfaite.

C'eſt une vérité reconnue de tout le monde, que l'occaſion peut beaucoup en toutes choſes, mais principalement dans la guerre. Or de tout ce qui s'eſt inventé pour la ſaiſir, rien n'eſt plus utile que les ſignaux par le feu. Que les choſes viennent de ſe paſſer, ou qu'elles ſe paſſent actuellement, il eſt facile par ce moien de les faire ſavoir à trois ou quatre journées de là, & quelquefois même à une plus grande diſtance : & par là on ſe met en état de recevoir à point nommé le ſecours dont on a beſoin.

Autrefois cette maniére d'avertir, parce qu'elle étoit trop ſimple, n'étoit preſque d'aucune utilité. Car, pour en faire uſage, il faloit être convenus de certains ſignaux : & comme il y a une infinité de divers événemens, la plupart ne pouvoient ſe connoitre par cette voie. Par exemple, pour ne point ſortir de l'hiſtoire que je raporte, il étoit aiſé de faire ſavoir qu'il étoit ar-

rivé une armée navale à Orée, à Péparéthe, ou à Chalcis, parce qu'on avoit prévû ces cas, & qu'on étoit convenu des ſignaux qui pouvoient les marquer. Mais une revolte ſubite, une trahiſon, un grand meurtre commis dans la ville, & d'autres choſes pareilles qui arrivent aſſez ſouvent, & qu'on ne peut prévoir; ces ſortes d'événemens, qui demandent néanmoins que ſur le champ on en délibére, & qu'on y apporte un promt reméde, ne pouvoient s'annoncer par le moien des fanaux. Car il n'eſt pas poſſible de convenir d'un ſignal pour des événemens qu'il n'eſt pas poſſible de prévoir.

Enée *, cet Auteur dont nous avons un Ouvrage ſur les devoirs d'un Général d'armée, s'eſt efforcé de remédier à cet inconvénient: mais il s'en faut beaucoup qu'il ne l'ait fait avec

* *Enée vivoit du tems d'Aristote. Il écrivit un ouvrage ſur l'art militaire. Cinéas, Conſeiller de Pyrrhus, fit un abrégé de ce Livre. Pyrrhus écrivit auſſi ſur la même matiére.* Ælian. Tact. cap. 1. *Cicéron fait mention de ces deux derniers dans une de ſes lettres.* Summum me ducem literæ tuæ reddiderunt. Planè neſciebam te tam peritum eſſe rei militaris. Pyrrhi te libros & Cineæ video lectitaſſe. *Lib. 9. Epiſt. 25. ad Papir. Poetum.*

tout le succès qu'on auroit souhaité, & qu'il s'étoit proposé lui-même. On en va juger.

Ceux, dit-il, qui veulent s'entredonner des signaux pour des affaires pressantes, doivent commencer par préparer deux vaisseaux de terre, qui soient également larges par tout & également profonds. C'est assez qu'ils aient quatre piés & demi de profondeur, & un pié & demi de largeur. Il faut avoir ensuite des morceaux de liége qui soient proportionnés à l'ouverture de ces vaisseaux, mais qui aient un peu moins de largeur, [pour pouvoir descendre aisément jusqu'au fond des vaisseaux.] On fiche au milieu de ce liége un bâton, qui doit être dans l'un & dans l'autre des deux vases d'une égale grandeur. On divise ce bâton par des intervalles bien marqués de trois doigts chacun, pour y écrire les choses qui arrivent le plus ordinairement dans une guerre. Sur l'un de ces intervalles par exemple : IL EST ENTRE' DE LA CAVALERIE DANS LE PAYS. Sur l'autre : IL EST ARRIVE' DE L'INFANTERIE PESAMMENT ARME'E. Sur le troisiéme : DE L'INFANTERIE

FANTERIE LEGERE. Sur le ſuivant : DE L'INFANTERIE ET DE LA CAVALERIE. Sur un autre : DES VAISSEAUX. Enſuite : DES VIVRES. Et ainſi du reſte, juſqu'à ce qu'on ait rempli tous les intervalles des choſes que l'on prévoit qui peuvent vraiſemblablement arriver dans la guerre dont il s'agit.

Après cela il faut obſerver que les deux vaiſſeaux aient chacun un petit tuiau ou robinet d'une égale groſſeur, afin que les eaux ſe vuident également. Pour lors on remplit d'eau les vaſes : on poſe deſſus les morceaux de liége avec leurs bâtons, & l'on ouvre les robinets. Cela fait, il eſt clair que, les vaſes étant égaux, le liége deſcendra, & les bâtons s'enfonceront dans les vaſes, à proportion que ceux-ci ſe vuideront. Pour être plus ſûr de cette juſteſſe, il eſt bon d'en faire l'épreuve auparavant, & d'examiner ſi tout s'accorde & concourt enſemble par une exécution uniforme de part & d'autre.

Quand on s'en eſt bien aſſuré, on porte les deux vaſes aux deux endroits où l'on doit donner & obſerver les

ſignaux : on y verſe de l'eau, & on y met le liége avec le bâton. A meſure qu'il arrivera quelqu'une de ces choſes qui auront été écrites ſur les bâtons, on leve un flambeau, un fanal, & on le tient élevé juſqu'à ce que de l'autre côté on en leve un autre. [Ce premier ſignal n'eſt que pour s'aſſurer de part & d'autre qu'on eſt prêt & attentif.] Alors on baiſſe le fanal, & on ouvre les robinets. Quand l'intervalle, c'eſt-à-dire l'endroit du bâton où la choſe dont on veut avertir eſt écrite, ſera deſcendu au niveau des vaſes, celui qui donne le ſignal leve ſon flambeau ; & de l'autre côté ſur le champ le correſpondant ferme le robinet de ſon vaſe, & regarde ce qui eſt écrit ſur la partie du bâton qui touche à l'ouverture du vaiſſeau, ſi de part & d'autre tout a été exécuté avec la même promtitude, de part & d'autre on lira la même choſe.

Quoi que cette maniére ſoit différente de celle qui ſe pratiquoit dans les premiers tems, où l'on ne faiſoit autre choſe que de demeurer d'accord d'un ſimple ſignal qui devoit marquer l'événement qu'on deſiroit ſavoir, &

dont on étoit convenu; néanmoins elle eſt encore trop vague & trop indéterminée. Car il n'eſt pas poſſible de prévoir toutes les choſes qui peuvent arriver dans une guerre : & quand on pourroit les prévoir, il ſeroit impoſſible de les marquer toutes ſur un bâton. D'ailleurs, quand il arrivera quelque choſe à quoi on ne s'attendoit pas, comment en avertir ſelon cette méthode ? Ajoutez que ce qui eſt écrit ſur le bâton, n'eſt point du tout précis & circonſtancié. On n'y voit pas combien il eſt entré de cavalerie, ou d'infanterie; ni en quel endroit du pays ſont ces troupes; ni combien il eſt arrivé de vaiſſeaux, ni ce qu'on a de vivres. Car, pour marquer ces ſortes de particularités ſur le bâton, il auroit falu les prévoir; & cela n'eſt pas poſſible. Cependant c'eſt ce qu'il importe le plus de ſavoir. Car le moien d'envoier du ſecours, ſi l'on ne ſait ni combien l'on aura d'ennemis à combattre, ni où ils ſont ? Comment avoir confiance en ſes forces, ou s'en défier, en un mot comment prendre ſon parti, ſans ſavoir combien de vaiſſeaux ou combien de vivres il

eſt venu de la part des ennemis ?

La derniére méthode a pour auteur Cléoxéne, d'autres l'attribuent à Démoclite : mais nous l'avons perfectionnée ; c'eſt toujours Polybe qui parle. Elle fixe tout, & par ſon moien on peut avertir de tout ce qui ſe paſſe : elle demande ſeulement beaucoup de précaution & d'exactitude. La voici.

On prend les vingt-quatre lettres de l'alphabet, on les diviſe en cinq parties, & on les inſcrit dans une tablette de haut en bas ſelon leur ordre naturel ſur cinq colonnes, cinq dans chacune, excepté la derniére qui n'en a que quatre.

L'alphabet étant rangé de la ſorte, celui qui doit donner le ſignal, commencera par montrer deux fanaux, deux flambeaux, & il les tiendra levés juſqu'à ce que de l'autre côté on en ait auſſi levé deux. Ce premier ſignal ſervira à faire connoitre que de part & d'autre on eſt prêt : après quoi on baiſſe ces flambeaux.

Il s'agit maintenant de faire lire dans cet alphabet à celui que l'on inſtruit de loin ce qu'on lui veut appren-

dre. Celui qui donne le ſignal élevera des flambeaux à ſa gauche pour faire connoitre par leur nombre à l'autre dans quelle colonne il doit prendre les lettres pour les écrire à meſure qu'on les lui montrera ; de ſorte que ſi c'eſt la premiére colonne, il n'éleve qu'un flambeau ; ſi c'eſt la ſeconde, il en éleve deux ; & ainſi du reſte, & cela toujours à gauche. Il en fera autant à ſa droite, pour marquer à celui qui reçoit le ſignal quelle lettre d'une colonne il faudra qu'il obſerve & qu'il écrive. Voilà de quoi ils conviendront mutuellement.

Après ces conventions chacun s'étant mis à ſon poſte, il faudra que celui qui donne le ſignal ait un inſtrument * géométrique garni de deux tuiaux, afin qu'il connoiſſe par l'un la droite, & par l'autre la gauche de celui qui doit lui répondre. On dreſſera la tablette proche de cet inſtrument, & l'on élevera à droit & à gauche un ſolide de dix piés de largeur, & environ de la hauteur d'un homme, afin que les flambeaux qu'on éle-

* *On en trouvera la figure à la fin de ce petit Traité.*

vera au deſſus faſſent une lumiére ſûre & aiſée à diſcerner ; & que quand on voudra les abaiſſer, ils ſoient entiérement cachés derriére.

Tout cela diſpoſé ainſi de part & d'autre, je ſuppoſe par exemple qu'on veuille annoncer, que *Cent hommes de l'île de Créte ſe ſont retirés chez les ennemis.* On choiſira d'abord les mots qui marqueront cela en moins de lettres qu'il ſera poſſible, comme : *Krétois* * *cent ont déſerté* ; ce qui exprime la même choſe avec beaucoup moins de lettres. On l'annoncera ainſi.

La premiére lettre eſt un K, qui eſt dans la ſeconde colonne. On élevera donc à gauche deux flambeaux, pour marquer à celui qui reçoit le ſignal que c'eſt la ſeconde colonne qu'il doit examiner. Puis on en élevera cinq à droit, qui feront connoitre que la lettre qu'on cherche eſt la cinquiéme de la ſeconde colonne, c'eſt-à-dire un K.

Enſuite on élevera quatre flambeaux à gauche, pour marquer le ** P

* *Cela eſt ainſi diſpoſé dans le grec.*

** *Le* rho, *ou* r, *s'écrit ainſi en lettre majuſcule dans la langue grecque.*

qui eſt dans la quatriéme colonne : puis deux à droit , pour l'avertir que cette lettre eſt la ſeconde de la quatriéme colonne. On fera la même choſe pour les lettres ſuivantes.

Par cette méthode, il n'arrive rien qu'on ne puiſſe annoncer d'une maniére fixe & déterminée. Si l'on y emploie pluſieurs fanaux, c'eſt parce que chaque lettre demande d'être indiquée deux fois : la premiére, pour ſavoir dans quelle colonne elle ſe trouve ; la ſeconde, pour ſavoir quel rang elle tient dans la colonne indiquée. Mais, d'un autre côté, ſi l'on obſerve exactement tout ce qui a été preſcrit, l'indication ſera ſûre. Pour parvenir à cette exactitude dans l'opération même, il faudra s'y être beaucoup exercé auparavant.

Voila ce que propoſe Polybe, grand homme de guerre comme on ſait, & grand politique : dont les vûes, par cette raiſon, ne doivent pas être mépriſées. On pourroit les perfectionner par la réflexion, & en faire uſage en pluſieurs occaſions. C'eſt dans des pays de montagne que ces ſignaux étoient emploiés.

On m'a prêté une brochure imprimée en 1702. qui a pour titre : *L'Art des signaux, tant pour la terre que pour la mer.* L'écrit est dédié au Roi par le sieur Marcel, Commissaire de la Marine à Arles. Cet Auteur prétend avoir communiqué plusieurs fois, à deux lieues de distance (dans l'intervalle du tems qu'il auroit falu à un homme pour bien écrire & former exactement les lettres du même discours) un avis imprévû d'une page d'écriture.

Je ne sai point quelle étoit cette nouvelle invention, ni quel succès elle a eu : mais il me semble que ces sortes de découvertes ne sont point à négliger. Dans tous les tems & dans tous les pays on a été fort curieux de trouver & d'emploier des moiens de recevoir ou de donner aux autres de promtes nouvelles ; & les signaux par le feu en sont un des principaux.

Pausan. lib. 2. pag. 130. Dès les tems fabuleux, lorsque les cinquante Danaïdes égorgérent toutes en une seule nuit leurs maris, excepté Hypermnestre qui épargna Lyncée, on dit que l'une & l'autre s'étant sauvés par la fuite, & étant arrivés chacun de son côté en un lieu de sûreté,

ils se le firent savoir mutuellement par des signaux de feu; & que de là étoit venue la fête des Flambeaux établie à Argos.

Agamemnon, en partant pour l'expédition de Troie, avoit promis à Clytemnestre, que le jour même que la ville seroit prise, il l'avertiroit de sa victoire par les feux qu'il feroit allumer. Il lui tint parole, comme on le voit dans la tragédie d'Eschyle qui porte le nom de ce Prince : où la sentinelle, chargée d'observer ce signal, marque qu'elle passoit de bien mauvaises nuits dans ce fâcheux poste.

On [a] voit dans les Mémoires que César nous a laissés sur la guerre des Gaules, qu'il emploioit aussi ce moien.

Le même César en raporte un autre usité chez les Gaulois. Lorsqu'il arrivoit quelque chose d'extraordinaire, ou qu'on avoit besoin d'un promt secours, ils s'entr'avertissoient par des cris redoublés, qui étoient portés d'un lieu à un autre; de sorte *Caes. Bell. Gall. lib. 7.*

a Celeriter, ut antè Cæsar imperaverat, ignibus significatione facta, ex proximis castellis eò concursum est. *Caes. Bell. Gall. lib. 2.*

que le maſſacre des Romains qui avoit été fait à Orléans au lever du ſoleil, fut ſû ſur les huit à neuf heures du ſoir en Auvergne à quarante lieues de là.

Coel. Rhodig. lib. 18. cap. 8.

On parle d'une voie bien plus courte. On prétend que le Roi de Perſe, lorſqu'il porta la guerre dans la Gréce, avoit diſpoſé des eſpéces de ſentinelles d'un lieu à un autre qui ſe communiquoient par la voix les nouvelles que l'on vouloit faire porter au loin ; & qu'elles pouvoient arriver d'Athénes à Suſe (l'eſpace eſt de plus de cent cinquante lieues) en quarante huit heures.

On raporte * auſſi qu'un Sidonien propoſa à Alexandre le Grand un moien infaillible pour établir une communication promte & ſûre entre tous les pays de ſa domination. Il ne lui demandoit que cinq jours pour la plus grande diſtance de ſes Etats héréditaires & la plus éloignée de ſes conquêtes des Indes. Le Roi, regardant cette offre comme une vi-

* *Vigénère, dans ſes obſervations ſur le ſeptiéme livre des guerres de Céſar dans la Gaule, raporte ce fait ſans citer précifement l'auteur.*

sion, la rejetta avec mépris : mais il s'en repentit bientôt. Avec raison : l'épreuve n'en coutoit rien.

Diodore dit que les Perses plaçoient des gens qui avoient bonne voix sur des hauteurs assez proches l'une de l'autre pour qu'ils pussent s'entendre, & ils se crioient l'un à l'autre la chose qui étoit arrivée. Ainsi la nouvelle voloit de bouche en bouche par toutes les Satrapies ou Gouvernemens jusqu'aux extrémités du Roiaume : de sorte qu'en un jour elle arrivoit à un lieu éloigné de trente journées de chemin. Il faloit bien des voix, & la nouvelle n'étoit guéres secrette. *Lib. 19. pag. 666.*

Pline raporte un moien d'une autre espéce, qui n'est pas tout-à-fait sans vraisemblance. Décimus Brutus défendoit la ville de Modéne assiégée par Antoine, qui la serroit de près, & ne lui laissoit aucun moien de faire savoir de ses nouvelles aux Consuls, aiant fait des lignes autour de la ville, & fait dresser des filets dans la riviere. Brutus se servit de pigeons, aux piés desquels il attacha ses lettres, qui arrivérent en sûreté où il *Plin. lib. 7. cap. 37.*

vouloit. Que [a] servoient à Antoine, dit Pline, les retranchemens & les sentinelles ? que lui servoient les filets qu'il avoit fait tendre ? Le nouveau courier prit sa route par les airs.

Les voiageurs raportent que, pour porter des nouvelles d'Alexandrette à Alep lorsque les vaisseaux sont arrivés dans ce port, on se sert de pigeons qui ont des petits à Alep ; on leur attache au col ou aux piés un billet, contenant les nouvelles qu'on veut communiquer. Les pigeons s'envolent, s'élevent fort haut, & vont à tire d'aile à Alep, où l'on prend les bulletins. On emploie le même moien en plusieurs autres endroits.

a Quid vallum, & vigil obsidio, atque etiam retia amne prætexta profuere Antonio, per cœlum eunte nuntio ?





DESCRIPTION de l'Inſtrument emploié dans ces ſignaux par le feu.

M. Chevalier, Profeſſeur de Mathématiques au Collége Roial, l'un de mes Collégues & de mes amis, a bien voulu, à ma priére, tracer la figure de l'Inſtrument dont parle ici Polybe, & y ajouter l'explication ſuivante.

Voici comme je conçois l'Inſtrument décrit par Polybe pour ſe communiquer des nouvelles à une grande diſtance par des ſignaux de feu.

A B eſt une Traverſe de bois de 4 ou 5 piés de long ſur 5 ou 6 pouces de large, & 2 ou 3 trois pouces d'épaiſſeur. A ſes extrémités ſont attachées à tenons & mortoiſes, & bien perpendiculairement par leur milieu, deux autres tringles de bois CD, EF de même largeur & épaiſſeur que la traverſe, & de 3 ou 4 piés de long. Les côtés de ces tringles doivent être bien paralléles, & leur ſurface ſupérieure très unie. On tracera ſur le milieu de la ſurface de chacune de ces tringles une ligne droite paralléle à leurs côtés, & par conſéquent ces lignes ſeront paralléles entr'elles. A un

pouce & demi ou deux pouces de distance de ces lignes, & précisément au milieu de la longueur de chaque tringle, on enfoncera solidement & bien à plomb une vis de fer ou de cuivre, (2) dont la partie supérieure, qui doit être ronde ou cylindrique, & avoir 5 ou 6 lignes de diamétre, excédera la surface des tringles de 7 ou 8 lignes.

Ces tringles servent à placer deux Tuiaux ou cylindres creux GH, IK, au travers desquels se font les observations. Ces tuiaux doivent être exactement cylindriques, & faits de quelque métal dur & solide pour ne se point déjetter. On leur donnera un pié de longueur plus qu'aux tringles qui les portent: ainsi ils les déborderont de 6 pouces à chaque bout. Il faut que ces tuiaux soient attachés & fixés sur deux régles de même métal, qui auront dans le milieu de leur longueur une petite partie excédente & arondie, (3) d'environ un pouce. Cette partie (3) sera percée dans son milieu d'un trou bien rond d'environ un demi pouce de diamétre; de sorte qu'appliquant les régles qui portent ces tuiaux sur les tringles de bois

CD, EF, ce trou soit exactement rempli par la partie excédente & cylindrique de la vis (2) qu'on y a mise; sans qu'ils puissent varier. La tête de la vis peut surpasser de quelques lignes la surface de la régle. Il faut observer que les tuiaux puissent tourner avec leur régle de métal autour de ces vis pour les aligner sur les massifs P, Q, derriére lesquels se font les signaux de feu, suivant les différentes distances des lieux où se feront les signaux.

On doit noircir les Tuiaux en dedans, afin que l'œil appliqué à l'un de leurs bouts ne reçoive point de raions réfléchis. Il faut aussi placer vers le bout du côté de l'observateur un Diaphragme de 3 ou 4 lignes d'ouverture; & placer à l'autre bout deux fils, l'un vertical, & l'autre horisontal, qui se croisent dans l'axe du tuiau.

Au milieu de la Traverse A B on fait un trou rond de 2 pouces de diamétre, pour porter le pié LMNOP qui porte toute la machine, & autour duquel elle tourne comme sur un pivot. L'on peut nommer cette machine Alidade, quoiqu'elle soit différente de celles que l'on applique à des cercles, demi-cercles, & même à des quarrés

géométriques, dont on se sert pour lever des cartes, des plans, faire des arpentages &c., mais elle a le même usage, qui est de prendre des alignemens.

Celui qui donne le signal, & celui qui le reçoit, doivent avoir chacun un semblable instrument : autrement celui qui reçoit le signal ne pourroit distinguer si les signaux qu'on lui donne sont à droit ou à gauche de celui qui les fait, ce qui est essentiel, dans l'exécution de Polybe.

Les deux massifs P, Q destinés à marquer la droite & la gauche de celui qui donne les signaux, à découvrir ou cacher les feux, suivant les circonstances de l'observation doivent être plus ou moins grands, & plus ou moins éloignés l'un de l'autre, selon que la distance entre les lieux où se donnent & reçoivent les signaux sera plus ou moins grande.

On n'a cherché dans la description de la machine précédente qu'à expliquer la maniére dont on pourroit exécuter l'idée de Polybe pour donner des signaux par des feux ; sans en approuver l'usage pour des distances un peu considérables. Car il est certain

que quelque machine que l'on puisse faire, ces signaux de 2, 3, 4 & 5 flambeaux ne se distingueront point à une distance de 5 ou 6 lieues ou plus, comme il le suppose. Il faudroit pour cela, non des flambeaux qu'on puisse hausser ou baisser à la main, mais des feux très grands & étendus, comme des charettées de paille ou de bois, pour qu'ils pussent être aperçus, & par conséquent des massifs d'une grandeur énorme pour les cacher.

L'on ne connoissoit point les Lunettes d'approche du tems de Polybe, elles n'ont été découvertes ou perfectionnées que dans le dernier siécle. Elles auroient rendu ces signaux possibles à une distance beaucoup plus grande que de simples tuiaux : mais je doute encore qu'elles pussent être emploiées à l'usage auquel Polybe destine ces signaux, pour une distance plus grande que deux ou trois lieues. Mais je croi qu'une place assiégée pourroit communiquer ses besoins à une armée de secours, ou lui marquer combien de tems elle est en état de se défendre, afin qu'elle prît ses mesures ; & que réciproquement l'armée de secours pourroit communiquer ses

desseins à la ville assiégée, sur tout en se servant de lunettes d'approche.

§. VII.

Célèbre victoire remportée près de Mantinée sur Machanidas Tyran de Sparte par Philopémen. Estime qu'on faisoit de ce Général. Nabis succéde à Machanidas ; traits de son avarice & de sa cruauté. Paix générale conclue entre Philippe & les Romains, dans laquelle furent compris tous les Alliés de part & d'autre.

LES ROMAINS, uniquement occupés de la guerre contre Annibal, à laquelle ils avoient résolu de mettre fin, prirent peu de part à celle des Grecs, & les laissérent en repos pendant les deux années qui vont suivre.

AN.M.3798. AV.J.C.206. *Polyb. lib. 11. pag. 629. 631.* Dans la premiére, Philopémen fut nommé Capitaine Général des Achéens. Revêtu de cette premiére charge de la République, il assembla ses Alliés avant que de songer à se mettre en campagne, & les exhorta fortement à seconder son zêle par leur courage & leur bonne volonté, & à soutenir dignement sa réputation & la leur. Il insista beaucoup sur le

ſoin qu'on devoit prendre, non plus de la beauté & de la magnificence des habits, ce qui ne convient qu'à des femmes, & encore à des femmes d'un mérite médiocre ; mais de la propreté & de l'éclat des armes, ce qui ſied bien à des hommes occupés de leur propre gloire, & du bien de la patrie.

Son diſcours fut écouté avec un applaudiſſement général, de maniére qu'au ſortir de l'aſſemblée on montroit au doit ceux que l'on voioit vétus magnifiquement : tant une exhortation faite à propos par un homme reſpectable, a de force, non ſeulement pour détourner les hommes du mal, mais encore pour les porter au bien ; ſur tout quand ſa vie répond à ſes paroles : car alors on ne peut preſque pas ne ſe point rendre à ſes conſeils. C'étoit là le caractére de Philopémen. Simple dans ſes habits, frugal dans ſes repas, il s'occupoit peu du ſoin de ſon corps. Dans les converſations il ſouffroit avec patience la mauvaiſe humeur des autres, & même leurs paroles mépriſantes : pour lui il évitoit de faire la moindre peine à qui que ce fût. Il ſe fit une étu-

de particuliére toute sa vie de ne parler que vrai. Aussi ses moindres paroles étoient toujours écoutées avec respect, & l'on n'hésitoit point à y ajouter foi. Et il n'avoit pas besoin de beaucoup de paroles pour persuader, sa conduite étant un modéle de tout ce que l'on devoit faire.

L'assemblée congédiée, tous retournérent dans leurs villes, pleins d'admiration pour tout ce qu'ils avoient entendu dire à Philopémen, & persuadés que tant qu'il seroit à la tête des affaires, il n'arriveroit rien de fâcheux à la République. Il partit aussitôt lui-même pour visiter les villes, & pour donner ordre à tout. Il assembla le peuple dans chaque lieu, lui marqua ce qu'il étoit à propos qu'il fît, & leva des troupes. Après avoir passé près de huit mois aux préparatifs de la guerre, il se mit en campagne.

Polyb. lib 11. pag. 631-637. Plut. in Philop. pag. 361.

Machanidas, Tyran de Lacédémone, épioit avec une puissante armée l'occasion d'assujettir tout le Péloponnése. Dès qu'on eut nouvelles qu'il étoit arrivé sur les terres de Mantinée, Philopémen songea à lui livrer bataille.

Le Tyran de Sparte se mit en marche dès le matin a la tête de l'infanterie pesamment armée, & plaça à droit & à gauche sur la même ligne un peu plus avancée l'infanterie légére composée des étrangers; & derriére eux les chariots chargés de catapultes & de traits, pour les soutenir. Il paroit par la suite qu'il avoit devant lui un fossé qui traversoit une partie de la plaine, mais qui étoit débordé aux deux bouts par ses troupes.

En même tems Philopémen fit sortir de la ville son armée partagée en trois corps. Le premier, composé de la cavalerie Achéenne, se mit à la droite. Le second, qui étoit de l'infanterie pesamment armée, prit le centre, s'avançant vis à vis du fossé. Le troisiéme, composé des Illyriens, des cuirassiers, des étrangers, des armés à la légére & de quelques chevaux * Tarentins, occupa la gauche, aiant Philopémen à sa tête.

L'heure du combat étant proche, & les ennemis en présence, ce Général voltigeant dans les intervalles de l'infanterie, encouragea ses gens en

* *Les cavaliers Tarentins avoient chacun deux chevaux.* Liv. lib. 35. n. 28.

peu de paroles, mais très fortes. La plupart même ne furent pas entendues. Car ses soldats l'aimoient tant, & avoient tant de confiance en lui, qu'ils se portoient d'eux-mêmes à combattre avec un empressement & une ardeur incroiable. Eux-mêmes, avec une espéce de transport, animoient leur Général, & le pressoient de les mener à la charge. Tout ce qu'il tâchoit de leur faire entendre, étoit que le tems étoit venu où leurs ennemis alloient être réduits à une honteuse servitude, & eux remis dans une liberté glorieuse & à jamais mémorable.

Machanidas marcha avec son infanterie en une espece de colonne, comme s'il eût voulu d'abord commencer l'action par l'attaque de la droite. Mais quand il se fut approché à une distance convenable, il fit faire tout d'un coup à son infanterie un demi tour pour s'allonger sur sa droite, & pour faire un front égal à la gauche des Achéens, & fit avancer pour la couvrir tous les chariots chargés de catapultes. Philopémen vit bien que son but étoit de jetter le desordre dans son infanterie, en l'ac-

cablant de traits & de pierres. Il ne lui en donna pas le loisir, mais fit commencer vigoureusement le combat par la cavalerie des Tarentins dans un terrain qui se trouvoit fort propre à la faire agir. Machanidas fut obligé de faire la même chose, & de mettre aussi aux mains ses Tarentins. Le premier choc fut violent. Les armés à la légére étant venus peu après pour les soutenir, en un moment on vit tous les étrangers engagés de part & d'autre. Et comme dans cette mêlée on se battoit d'homme à homme, le combat fut fort lontems douteux. Enfin les étrangers de la part du Tyran eurent l'avantage, leur nombre, & la dextérité qu'une longue expérience leur avoit acquise, l'emportérent. Les Illyriens & les cuirassiers qui soutenoient les étrangers de Philopémen ne purent résister à un choc si rude. Ils furent tous entiérement rompus, & s'enfuirent en hâte vers la ville de Mantinée, éloignée d'un grand quart de lieue.

Tout paroissoit perdu du côté de Philopémen. On vit ici sensiblement, dit Polybe, la vérité d'une maxime qui ne peut être raisonnablement con-

testée : Que la plupart des événemens militaires ne sont heureux ou malheureux qu'à proportion de l'habileté ou de l'ignorance des Généraux. Philopémen, loin d'être ébranlé par le mauvais succès de ce premier choc, & de perdre tête, ne fut attentif qu'à profiter des fautes que pourroit faire l'ennemi. Il en fit une essentielle en effet, qui est fort ordinaire dans ces occasions, & dont on ne peut trop se donner de garde. Après la déroute de l'aile gauche, Machanidas, au lieu de mettre à profit cet avantage, d'attaquer de front dans le moment avec son infanterie le centre de celle des ennemis, de la prendre en même tems en flanc par son aile victorieuse, & de finir ainsi toute l'affaire, se laisse emporter en jeune homme par l'ardeur de ses troupes, & poursuit sans ordre les fuiards : comme si, après avoir plié, la crainte seule n'eût pas suffi pour les faire courir jusqu'aux portes de la ville.

Philopémen, qui dans cette déroute s'étoit retiré près de l'infanterie du centre, en prend à la hâte les premiéres cohortes, leur ordonne de tourner à gauche, & vient avec elles se-

saisir

ſaiſir du poſte que Machanidas avoit abandonné. Par ce mouvement il ſépare le centre de l'infanterie ennemie de ſon aile droite. Il ordonne à ces cohortes de demeurer dans le poſte qu'elles venoient d'occuper juſqu'à nouvel ordre, & commande en même tems à * Polybe le Mégalopolitain de rallier tous ceux des Illyriens, des cuiraſſiers, & des étrangers, qui, ſans ſe débander par la fuite comme les autres, s'étoient jettés à l'écart pour éviter le choc du vainqueur; & avec ces troupes de ſe poſter ſur le flanc de l'infanterie de ſon centre pour arrêter l'ennemi au retour de la pourſuite.

Alors l'infanterie Lacédémonienne, enflée du premier ſuccès de ſon aile droite, ſans attendre le ſignal, s'avance avec impétuoſité vers les Achéens piques baiſſées juſques ſur le bord du foſſé. Quand ils y furent arrivés, ſoit qu'étant ſi proches des ennemis ils euſſent honte de ne point paſſer outre, ſoit qu'ils comptaſſent pour rien

* *Le nouveau Traducteur de Polybe a pris cet officier pour notre Hiſtorien; & il le fait parler ici en perſonne, ce qui n'eſt point dans l'original. Notre Polybe n'étoit point encore né. Il eſt vrai que celui-ci portoit le même nom, & étoit de la même ville : c'eſt ce qui rend l'erreur plus pardonnable.*

un fossé qui étoit sans eau & sans aucune haie, & d'ailleurs ne pouvant plus reculer parce que les premiers rangs étoient poussés par les derniers, ils se jettent dedans sans hésiter. C'étoit là le moment décisif, que Philopémen attendoit depuis lontems. Il fait sonner la charge. On court sur eux piques baissées avec des cris épouvantables. Les Lacédémoniens, qui, en descendant dans le fossé, avoient rompu leurs rangs, ne virent pas plutôt les ennemis au dessus d'eux, qu'ils prirent la fuite : mais il en resta dans le fossé un grand nombre, tué partie par les Achéens, partie par leurs propres gens.

Pour mettre le comble à cette glorieuse action, il s'agissoit d'empécher que le Tyran n'échapât au Vainqueur. C'est à quoi Philopémen s'appliqua. Machanidas, en revenant, s'aperçut que son armée fuioit, & sentant alors la faute qu'il avoit faite, il fit de vains efforts pour s'ouvrir un passage à travers les Achéens. Ses troupes, voiant que les ennemis gardoient le pont qui étoit sur le fossé, perdirent courage, & chacun chercha à se sauver du mieux qu'il pourroit. Machanidas lui-même,

ne voiant pas de ressource par le pont, court le long du fossé pour trouver quelque passage. Philopémen le reconnoit à son manteau de pourpre, & aux harnois de son cheval. Après avoir donné aux Officiers les ordres nécessaires, il passe de l'autre côté du fossé, pour arréter au passage le Tyran. Celui-ci aiant enfin rencontré un endroit où le fossé étoit aisé à franchir, pique vivement son cheval, qui s'élance avec force pour sauter de l'autre côté. Dans ce moment-là même Philopémen lui lance sa javeline, & le renverse mort dans le fossé. La tête du Tyran portée de rang en rang ajoute un nouveau courage aux vainqueurs. Ils poursuivent les fuiards avec une ardeur incroiable jusqu'à Tégée, entrent d'emblée avec eux dans la ville, & dès le lendemain, maîtres de la campagne, ils vont camper sur les bords de l'Eurotas.

Cette bataille ne couta pas beaucoup de monde aux Achéens : mais les Lacédémoniens n'y perdirent pas moins de quatre mille hommes, sans compter les prisonniers, qui étoient encore en plus grand nombre. Le bagage & les armes tombérent aus-

si entre les mains des Achéens.

Les vainqueurs, remplis d'admiration pour leur Général, à la bonne conduite duquel étoit dû le gain de la bataille, lui érigérent une statue de bronze, où ils le représentoient dans la même attitude dans laquelle il avoit tué le Tyran, & qu'ils placérent à Delphes dans le temple d'Apollon.

Polybe remarque avec raison que cette victoire éclatante ne doit être attribuée ni au hazard, ni à l'occasion, mais à l'habileté seule du Général, qui avoit tout prévû & tout disposé comme il faloit pour ce grand événement. En effet, dès le commencement (c'est toujours Polybe qui parle, & qui nous fait part de ses reflexions) Philopémen s'étoit couvert du fossé, non pour éviter le combat comme quelques-uns se l'imaginoient, mais parce qu'en homme judicieux & en grand Capitaine il avoit pensé en lui-même, que, si Machanidas faisoit franchir le fossé à son armée sans l'avoir auparavant reconnu, elle ne manqueroit pas d'être taillée en pieces, & entiérement défaite : ou que si, arrêté par le fossé, il changeoit de sentiment, & rompoit par crainte son

ordre de bataille, il feroit regardé comme le plus mal habile des hommes, d'avoir abandonné la victoire à son ennemi sans oser tenter le combat, & de n'avoir remporté de son entreprise que la honte d'y avoir renoncé. Polybe releve aussi beaucoup la présence d'esprit & la fermeté d'ame de Philopémen, de ne s'être point laissé abbattre ni effraier par la déroute de son aile gauche, mais d'avoir tiré de cette déroute même l'occasion de remporter une éclatante victoire.

Il me semble que ces petits combats, où de part & d'autre les troupes ne sont pas fort nombreuses, & où, par cette raison, on peut suivre comme de l'œil toutes les démarches des Commandans, observer les ordres qu'ils donnent, les précautions qu'ils prennent, les fautes qu'ils commettent, peuvent être d'une grande utilité pour ceux qui sont destinés à commander un jour dans les armées; & c'est là un des principaux avantages que leur doit procurer la lecture de l'histoire.

On dit que, dans l'Assemblée des Jeux Néméens qui se célébrérent l'année d'après cette célébre bataille de Mantinée, Philopémen, élu pour AN.M. 3799. AV.J.C. 205.

la ſeconde fois Général des Achéens, & ſe trouvant alors de loiſir à cauſe de la fête, fit d'abord devant tous les Grecs la revûe de ſa Phalange magnifiquement parée, & lui fit faire ſon exercice ordinaire, pour leur donner le plaiſir de voir avec quelle adreſſe, quelle force, & quelle légéreté elle faiſoit tous les mouvemens que l'art ordonne, ſans jamais confondre ni troubler les rangs. Enſuite il entra dans le théatre où les Muſiciens diſputoient le prix de la muſique, accompagné de tous ces jeunes gens couverts de leurs cottes d'armes, tous bienfaits, tous à la fleur de l'âge, tous pleins de reſpect pour leur Général, & pleins en même tems d'une jeune audace guerriére, ſentimens que leur avoient inſpiré tant de glorieux combats, & tant d'heureux ſuccès ſous la conduite de ce grand Capitaine.

Dans le moment que cette floriſſante Jeuneſſe entroit avec Philopémen, le Muſicien Pylade, qui chantoit ſur ſa lyre les Perſes de * Timothée, pro-

* *Ce Timothée étoit un poéte dithyrambique, qui floriſſoit vers l'Olymp.* XCV. *l'an 298. avant J. C. Une de ſes pieces étoit intitulée,* Les Perſes.

nonça par hazard un vers qui dit,

> C'eſt moi qui couronne vos têtes
> Des fleurons de la liberté.

La majeſté de ce vers, admirablement bien ſoutenue par la beauté de la voix de celui qui le chantoit, frapa toute l'aſſemblée. En même tems tous les Grecs jettérent les yeux ſur Philopémen avec des battemens de mains & de grands cris de joie, rappellant dans leur eſprit les beaux ſiécles de la Gréce triomphante, & ſe flatant de la douce eſpérance qu'ils feroient revivre ces anciens tems & cette ancienne gloire, tant ils ſe ſentoient remplis de courage & de confiance ſous un Chef tel que Philopémen.

Effectivement, dit Plutarque, comme on obſerve que les jeunes chevaux deſirent toujours ceux qu'ils ont coutume de porter, & que ſi quelque autre cavalier les monte, ils s'effarouchent & ſe cabrent ſous cette main étrangére : il en étoit de même de la Ligue des Achéens. Dès qu'il y avoit quelque occaſion de guerre, & qu'il s'agiſſoit de donner un combat, ſi l'on avoit nommé quelqu'autre Général, elle perdoit d'abord courage, & cher-

choit toujours des yeux ſon Philopémen: & dès qu'il paroiſſoit, elle étoit ranimée & prête à agir, par l'idée qu'elle avoit de ſon courage & de ſa prudence, ſentant bien qu'il étoit le ſeul de tous les Généraux dont les ennemis ne pouvoient ſoutenir la vûe, & dont le nom ſeul les faiſoit trembler.

Eſt-il (je parle humainement) une gloire plus douce, plus ſenſible, plus ſolide pour un Commandant & pour un Prince, que de ſe voir eſtimé, aimé, reſpecté par les troupes & par les peuples, comme l'étoit Philopémen ? Se peut-il trouver quelqu'un aſſez dépourvû de goût & de bon ſens, pour préférer ou pour comparer à l'honneur que lui faiſoient ſes rares qualités la prétendue gloire que tant de Seigneurs s'imaginent tirer de leurs équipages, de leurs bâtimens, de leurs ameublemens, & de la folle dépenſe de leurs tables. Philopémen ſe piquoit plus qu'eux de magnificence, mais il la plaçoit en quoi elle conſiſte véritablement. Equiper ſuperbement ſes troupes, les fournir de bons chevaux & d'armes éclatantes, pourvoir généreuſement à tous leurs be-

soins tant en général qu'en particulier, faire des largesses à propos pour animer le courage des Officiers & même des soldats; voila comment Philopémen, avec un habit tout simple sur sa personne, passoit pour le plus grand & le plus magnifique de tous les Généraux de son tems.

La mort de Machanidas dont j'ai parlé, ne rendit pas à Sparte son ancienne liberté: elle se termina simplement à lui faire changer de maître. Le Tyran avoit été exterminé, non la Tyrannie. Cette ville infortunée, autrefois si jalouse des droits de l'indépendance, & maintenant livrée à la servitude, semble, par son indolence, travailler elle-même à forger ou à entretenir ses fers. Machanidas eut pour successeur Nabis, encore pire que lui, sans que nous voyions dans Sparte aucun mouvement, aucun effort, pour secouer le joug de l'esclavage.

Nabis, dans les commencemens, ne songea point à rien entreprendre au dehors. Il ne s'occupoit qu'à jetter des fondemens solides d'une longue & dure tyrannie. Pour cela, il s'attacha à perdre tout ce qui étoit resté Polyb. lib. 13. pag. 674. 675.

dans cette République. Il en chassa les plus distingués en richesses & en naissance, & il abandonna leurs biens, & leurs femmes aux principaux de son parti. C'est d'eux qu'il sera parlé dans la suite sous le nom de Bannis. Il avoit pris à sa solde des étrangers, tous assassins, & capables de toutes sortes de violences pour enlever le bien d'autrui. Cette espéce de gens, que leur scélératesse avoit fait chasser de leur patrie, s'assembloient de tous côtés autour du Tyran, qui vivoit au milieu d'eux comme leur protecteur & leur roi, s'en servant comme de satellites & de gardes, pour s'affermir dans la Tyrannie, & rendre sa puissance inébranlable. Il ne se contenta point de releguer les citoiens : il fit en sorte que, même hors de leur patrie, ils ne trouvassent aucun asyle, aucune retraite assurée. Les uns étoient massacrés dans les chemins par ses émissaires : il ne rappelloit les autres d'exil que pour les faire mourir.

Outre cela il inventa une machine, qu'on pourroit appeller infernale, qui représentoit une femme revétue d'habits magnifiques, & qui ressembloit tout-à-fait à la sienne. Toutes les fois

qu'il faisoit venir quelqu'un pour en tirer de l'argent, d'abord il lui parloit avec beaucoup de douceur & d'honnêteté du péril dont le pays, & Sparte en particulier, étoient menacés par les Achéens, du nombre des étrangers qu'il étoit obligé d'entretenir pour la sureté de l'Etat, des dépenses qu'il faisoit pour le culte des dieux, & pour le bien commun. Si on se laissoit toucher par ces discours, il n'alloit pas plus loin : c'étoit ce qu'il se proposoit. Mais, quand quelqu'un refusoit de se rendre, & se défendoit de donner, il disoit : » Peutêtre n'ai-» je pas le talent de vous persuader ; » mais j'espére qu'*Apéga* vous persua-» dera. « *Apéga* étoit le nom de sa femme. A peine avoit-il achevé ces paroles, que la machine paroissoit. Nabis la prenant par la main la levoit de sa chaise, & la conduisoit à son homme. Elle avoit les mains, les bras, & le sein hérissés de pointes de fer aigues cachées sous les habits. La prétendue Apéga embrassoit ce pauvre malheureux, le seroit entre ses bras, l'approchoit de sa poitrine lui appuiant les mains sur le dos, & lui faisoit jetter les hauts cris. La machine étoit

susceptible de tous ces mouvemens par le moien des ressorts secrets dont elle étoit composée. Le Tyran fit périr de cette maniére quantité de ceux dont il n'avoit pu extorquer autrement ce qu'il demandoit.

Croiroit-on un homme capable de s'appliquer de sang froid à inventer une telle machine, uniquement pour tourmenter ses semblables, & pour repaître ses yeux & ses oreilles du cruel plaisir de voir leur supplice & d'entendre leurs gémissemens ? Il est étonnant que dans une ville comme Sparte, où la Tyrannie étoit en exécration, où l'on se faisoit gloire d'affronter la mort, où les loix & la religion, loin de retenir les particuliers comme parmi nous, sembloient armer leurs mains contre tout ennemi de la liberté, un monstre si horrible ait pu subsister un seul jour ?

An. M. 3800. Av. J. C. 204. *Liv. lib.* 29. n. 12.

J'ai déja marqué que les Romains, occupés à une guerre plus importante, avoient donné peu d'attention à celle de Gréce. Les Etoliens, se voiant négligés de ce côté-là, qui faisoit toute leur ressource, firent leur paix avec Philippe. A peine le Traité étoit-il conclu, qu'on vit arriver P. Sempronius Pro-

consul avec dix mille hommes d'infanterie, mille chevaux, & trente-cinq vaisseaux de guerre, ce qui étoit un secours fort considérable. Il leur sut fort mauvais gré d'avoir conclu cette paix sans le consentement des Romains, contre la teneur expresse du Traité d'alliance. Les Epirotes aussi, las d'une si longue guerre, envoiérent des Députés, avec la permission du Proconsul, vers Philippe qui étoit retourné en Macédoine, pour le porter à conclure une paix générale, lui faisant entendre qu'ils se tenoient comme assurés que s'il consentoit à avoir une entrevûe avec Sempronius, ils conviendroient facilement des conditions. Le Roi reçut cette proposition avec joie, & se rendit en Epire. Comme de part & d'autre on souhaitoit la paix, Philippe afin de mettre ordre aux affaires de son roiaume, les Romains pour être en état de pousser plus vigoureusement la guerre contre Carthage, le Traité fut bientôt conclu. Le Roi y fit comprendre Prusias roi de Bithynie, les Achéens, les Béotiens, les Thessaliens, les Acarnaniens, les Epirotes : les Romains de leur côté y comprirent ceux d'Ilium, le roi

Attale, Pleurate, Nabis Tyran de Sparte qui avoit succédé à Machanidas, les Eléens, les Messéniens, les Athéniens. Ainsi fut terminée cette guerre des Alliés, par une paix qui ne fut pas de longue durée.

§. VIII.

Expéditions glorieuses d'Antiochus vers l'Orient dans la Médie, la Parthie, l'Hyrcanie, & jusqu'à l'Inde. De retour à Antioche il apprend la mort de Ptolémée Philopator. Caractére & déréglemens de ce Prince.

L'HISTOIRE des guerres de la Gréce nous a fait interrompre le récit de ce qui se passoit en Asie. Il faut maintenant retourner sur nos pas.

AN. M. 3792. Av. J.C. 212. *Polyb. lib. 10. pag. 597-602.*

Antiochus, aiant emploié quelque tems, après la mort d'Achéus, à mettre ordre à ses affaires dans l'Asie Mineure, marcha vers l'Orient, pour réduire les provinces qui avoient secoué le joug de l'Empire de Syrie. Il commença par la Médie, que les Parthes venoient de lui enlever. Leur roi étoit Arsace, fils de celui qui avoit fondé cet Empire. Il avoit profité de l'embarras que causoit à Antiochus la

guerre de Ptolémée & celle d'Achéus, & avoit fait la conquête de la Médie. Il tâcha d'empécher Antiochus d'entrer dans cette province, en faisant boucher tous les puits des deserts qu'il faloit traverser pour y arriver, sans lesquels il étoit impossible qu'une armée y pût subsister.

Ce pays, dit Polybe, est le plus puissant roiaume de l'Asie, soit par son étendue, soit par le nombre & la force des hommes, & par la quantité de chevaux qu'on y trouve. C'est la Médie qui en fournit toute l'Asie, & ses paturages sont si bons, que les Rois voisins y mettent leurs haras. Ecbatane en est la capitale. Les richesses & la magnificence des édifices de cette ville passent tout ce que l'on voit dans les autres. Le palais du Roi a sept cens toises de tour. Quoique tout ce qu'il y avoit en bois fût de cédre & de cyprès, on n'y avoit rien laissé à nud. Les poutres, les lambris, & les colonnes qui soutenoient les portiques & les péristiles, étoient revétues les unes de lames d'argent, les autres de lames d'or. Toutes les tuiles étoient d'argent. La plupart de ces richesses furent enlevées par les Macédoniens

du tems d'Alexandre : Antigone & Séleucus Nicator pillérent le reste. Cependant, lorsqu'Antiochus entra dans ce roiaume, le temple d'Ena étoit encore environné de colonnes dorées, & on trouva dedans quantité de tuiles d'argent, quelque peu de briques d'or, & beaucoup de briques d'argent. On fit de tout cela de la monnoie au coin d'Antiochus, laquelle monta à la somme de quatre mille talens, c'est à dire de douze millions.

Arsace s'attendoit bien qu'Antiochus viendroit jusqu'à ce temple : mais il ne pouvoit s'imaginer que ce Prince auroit la hardiesse de traverser avec une si grande armée un pays desert tel que celui qui est proche, & où sur tout l'on ne trouve d'eau nulle part. En effet, sur la surface de la terre on n'en voit point du tout. Il est vrai qu'il y a sous terre des ruisseaux & des puits, mais il faut connoitre le pays pour les découvrir. Sur cela les habitans du pays débitent une chose qui est vraie ; que les Perses, lorsqu'ils se rendirent maîtres de l'Asie, donnérent à ceux qui feroient venir de l'eau dans les lieux où il n'y en auroit point eu auparavant, l'usu-

fruit de ces lieux-là mêmes jusqu'à la cinquiéme génération inclusivement. Les habitans, animés par cette promesse, n'épargnérent ni travaux ni dépenses pour conduire sous terre des eaux depuis le mont Taurus, d'où il en découle une grande quantité, jusques dans ces deserts : de sorte que même à présent, dit Polybe, ceux qui se servent de ces eaux ne savent pas où commencent les ruisseaux souterrains qui les leur fournissent.

Il seroit à souhaiter que Polybe, qui pour l'ordinaire est assez diffus, fût descendu ici dans un plus grand détail, & nous eût expliqué comment ces canaux souterrains avoient été construits, ce qu'il faut entendre par les puits dont il parle, & comment Arsace s'y prit pour les faire boucher. Ce qu'il dit des travaux immenses & des dépenses extraordinaires qu'il falut faire pour venir à bout de cet ouvrage, nous donne lieu de croire qu'on conduisit l'eau dans toute l'étendue de ce vaste desert par des aqueducs de maçonnerie bâtis sous terre, qui d'espace en espace avoient des ouvertures, que Polybe appelle des puits.

Lorsqu'Arsace vit qu'Antiochus AN.M.3793. AV.J.C.211.

traversoit le desert malgré les difficultés qu'il croioit devoir l'arréter, il donna ordre qu'on bouchât les puits. Antiochus, qui l'avoit prévû, envoia un détachement de sa cavalerie, qui se posta auprès de ces puits, & battit le parti qui venoit les boucher. L'armée traversa les deserts, entra dans la Médie, en chassa Arsace, & regagna toute cette province. Antiochus y passa le reste de l'année à rétablir l'ordre, & à faire les préparatifs nécessaires pour continuer la guerre.

An.M.3794. Av.J.C.210. Il entra de fort bonne heure l'année suivante dans le pays des Parthes, où il eut le même succès qu'il avoit eu en Médie l'année précédente. Arsace fut obligé de se retirer en Hyrcanie, où il crut qu'en s'assurant de quelques passages dans les montagnes qui la séparent de la Parthie, il seroit impossible à l'armée de Syrie de le venir inquiéter.

An.M.3795. Av.J.C.209. Mais il se trompa. Car, dès que la saison le permit, Antiochus se mit en campagne, & après avoir essuié des difficultés incroiables, il fit attaquer tous ces postes en même tems par toutes ses forces, dont il forma autant de Corps qu'il y avoit d'attaques

à faire, & les eut bientôt forcés. Ensuite il les réunit toutes dans le plat pays, & alla former le siége de Séringis, qui étoit comme la capitale d'Hyrcanie. Il y fit, au bout de quelque tems, une grande bréche, & prit la ville d'assaut. Les habitans se rendirent à discrétion.

Arsace cependant se donnoit de grands mouvemens. En se retirant il rassembloit des troupes, dont il forma enfin une armée de cent mille hommes d'infanterie, & de vingt mille de cavalerie. Alors il fit tête à l'ennemi, & arréta ses progrès avec beaucoup de valeur. Sa résistance fit durer la guerre, qui paroissoit presque à sa fin. Après bien des combats, Antiochus voiant qu'il ne gagnoit rien, jugea qu'il seroit fort difficile d'abbattre un ennemi si courageux, & de le chasser entiérement des provinces où il s'étoit si bien affermi par le tems. Ainsi il commença à écouter les ouvertures d'accommodement qu'on lui fit pour terminer une guerre si fâcheuse. *Justin. l. 41. cap. 5.*

On traita donc enfin, & l'on convint qu'Arsace garderoit la Parthie & l'Hyrcanie, à condition qu'il aideroit AN. M. 3796. Av. J.C. 208.

Antiochus à recouvrer les autres provinces révoltées.

An.M.3797. Av.J.C.207 Antiochus, après cette paix, tourna ses armes contre Euthydéme, roi de Bactrie. On a vû ci-dessus comment Théodote avoit usurpé la Bactrie sur l'Empire de Syrie, & comment il l'avoit laissée à son fils qui portoit le même nom. Ce fils avoit été battu & dépossédé par Euthydéme, homme brave & prudent, qui soutint lontems la guerre contre Antiochus. Celui-ci fit tous ses efforts pour regagner la Bactrie : mais la valeur & la vigilance d'Euthydéme qui la défendoit, les rendit inutiles. Antiochus, dans cette guerre, donna des preuves d'une valeur extraordinaire. Dans un des combats qui s'y donnérent, il eut un cheval tué sous lui, & il reçut une blessure à la bouche, qui ne fut pas dangereuse, & se termina à lui faire sauter quelques dents.

Polyb. lib. 10. pag. 620. 621. & lib. 11. pag. 651. 652.

Il se lassa enfin d'une guerre par laquelle il vit bien qu'il ne viendroit jamais à bout de détroner ce Prince. Il reçut donc les Ambassadeurs d'Euthydéme, qui lui représentérent, Que la guerre qu'il faisoit à leur Maître n'étoit point juste : qu'il n'avoit ja-

mais été son sujet, & que par conséquent il ne devoit point s'en prendre à lui si d'autres s'étoient révoltés contre lui : que la Bactrie avoit secoué le joug de l'Empire de Syrie sous d'autres Chefs lontems avant lui : qu'il étoit entré en possession de cet Etat par droit de conquête sur les descendans de ces Chefs de la revolte, & qu'il la retenoit comme le prix d'une juste victoire. Ils lui insinuérent aussi que les Scythes, voiant les deux partis s'affoiblir par cette guerre, se disposoient à venir fondre sur la Bactrie ; & que s'ils s'obstinoient à se la disputer, il pourroit aisément arriver que ces Barbares l'enleveroient à tous deux. Cette considération frapa Antiochus, qui s'ennuioit fort de la lenteur infructueuse de cette guerre. Il accorda des conditions qui produisirent la paix. Pour la confirmer & la ratifier, Euthydéme envoia son fils à Antiochus. Il le reçut fort bien, & jugeant sur sa bonne mine, sur ses discours, & sur l'air de majesté qui régnoit dans toute sa personne, qu'il étoit digne de régner, il lui promit une de ses filles en mariage, & accorda à son pere le nom de Roi. Les

AN.M.3798.
AV.J.C.206.

autres articles du Traité furent mis par écrit, & l'on confirma l'alliance par les sermens ordinaires.

Aiant reçu tous les éléphans d'Euthydéme, ce qui étoit un des articles de la paix, il passa le Caucase, & entra dans l'Inde où il renouvella l'alliance avec le Roi du pays. Il en reçut aussi des éléphans, qui, avec ceux qu'il avoit eus d'Euthydéme, firent le nombre de cent cinquante. Il passa de là dans l'Arachosie, ensuite dans la Drangiane, puis dans la Carmanie; établissant dans toutes ces provinces son autorité, & le bon ordre.

AN M.3799. AV.J.C.205. Il passa l'hiver dans cette derniére. De là il revint par la Perse, la Babylonie, & la Mésopotamie, & arriva enfin à Antioche au bout de sept ans qu'avoit duré cette expédition. La vigueur de ses entreprises, & la prudence avec laquelle il avoit conduit toute cette guerre, lui acquirent la réputation d'un Prince sage & vaillant, & le rendirent formidable à l'Europe aussi bien qu'à l'Asie.

AN.M.3800. AV.J.C.204. Fort peu de tems après son arrivée à Antioche, il apprit la mort de Ptolémée Philopator. Ce Prince avoit usé par son intempérance & par ses dé-

bauches un corps vigoureux & robuste. Il mourut, comme cela arrive à la plupart de ceux qui s'abandonnent aux plaisirs, avant que d'être arrivé au milieu de sa course. Il n'avoit guéres que vingt ans quand il monta sur le trône, & il ne l'occupa que dix-sept. Son fils, Ptolémée Epiphane, lui succéda à l'âge de cinq ans.



LIVRE DIX-HUITIEME.

ARTICLE PREMIER.

CE PREMIER Article renferme l'eſpace de vingt-quatre ans, qui eſt le tems du régne de Ptolémée Epiphane en Egypte. Pendant cet intervalle les Romains font la guerre, d'abord contre Philippe roi de Macédoine, ſur qui ils remportent une célébre victoire ; puis contre Antiochus roi de Syrie, qui eſt auſſi vaincu, & obligé de demander la paix. Dans ce même tems arrivent les différens & les querelles entre les Lacédémoniens & les Achéens, & la mort du fameux Philopémen.

§. I.

Ptolémée Epiphane ſuccéde à ſon pere Philopator dans le roiaume d'Egypte. Antiochus & Philippe ſe liguent enſemble pour envahir ſes Etats. Le jeune Roi eſt mis ſous la tutelle des Romains. Antiochus ſe ſoumet la Paleſtine & la Célé-Syrie. Guerre de Philippe

pe contre les Athéniens, Attale, & les Rhodiens. Il assiége Abyde : fin tragique de cette ville. Les Romains declarent la guerre à Philippe. Le Consul Sulpicius est envoié en Macédoine.

J'AI MARQUE' dans le Livre précédent comment Ptolémée Philopator, usé de débauches & d'excès, avoit fini sa vie après un régne de dix-sept ans. Personne n'aiant assisté à sa mort qu'Agathocle, sa sœur, & leurs créatures, ils la cachérent au public le plus lontems qu'ils purent, afin d'avoir le tems d'emporter tout ce qu'il y avoit d'argent, de bijoux, & d'autres effets précieux dans le palais : & en même tems ils formérent un plan pour se maintenir dans la même autorité qu'ils avoient eue sous le feu Roi, en usurpant la Régence pendant la Minorité de son fils, nommé Ptolémée Epiphane, qui n'avoit alors que cinq ans. Ils s'imaginérent qu'ils y réussiroient, s'ils pouvoient se défaire de Tlépoléme qui avoit été chargé du Ministére à la place de Sosibe, & ils prirent des mesures pour le perdre.

AN.M.3800. AV.J.C.204. *Justin. lib. 30. cap. 2. Polyb. lib. 15. pag. 712-720.*

Ils publient donc enfin la mort du

Roi. On assemble un grand Conseil des * Macédoniens. Agathocle & Agathoclée sa sœur s'y rendent. Agathocle, après avoir versé bien des larmes, débute par implorer leur protection pour le jeune Roi, qu'il tenoit entre ses bras. Il leur dit que son pere, en mourant, l'avoit mis entre les mains d'Agathoclée qu'il leur montra, & l'avoit recommandé à la fidélité des Macédoniens. Qu'il venoit donc implorer leur assistance contre Tlépoléme : qu'il avoit des avis certains qu'il travailloit à usurper la Couronne. Il ajouta qu'il avoit amené exprès les témoins, qui mettroient au jour sa perfidie, & offrit de les produire. Il croioit, par ce foible artifice, qu'on se jetteroit d'abord sur Tlépoléme, & qu'il n'y auroit plus qu'un pas aisé à faire pour obtenir la Régence : mais la ruse étoit aisée à découvrir, & sur le champ on jura la perte entiére & d'Agathocle, & de sa sœur, & de toutes leurs créatures. Ce dernier attentat rappellant tous leurs autres crimes, tout le peuple d'Alexandrie s'é-

* *Polybe appelle ainsi les Alexandrins descendus des Macédoniens, & les descendans des fondateurs d'Alexandrie, ou de ceux à qui on avoit accordé les mêmes priviléges.*

leva contr'eux. On leur ôta le jeune Roi, qu'on alla mettre sur le trône dans l'Hippodrome. Après cela on amena Agathocle devant lui, puis sa sœur Agathoclée, & sa mere Œnanthe, & on les y exécuta tous trois comme par ordre du Roi. Il n'y eut point d'indignités que le peuple ne leur fît souffrir après leur mort. Leurs corps furent trainés par les rues, & déchirés en piéces. On fit le même traitement à tous leurs parens & à toutes leurs créatures, sans en épargner aucune. Ordinaire & digne fin de ces malheureux Favoris, qui abusent de la confiance de leurs Maîtres pour accabler les peuples, mais qui ne corrige point ceux qui leur ressemblent!

Philammon, l'assassin qu'on avoit emploié pour le meurtre d'Arsinoé, étant revenu de Cyréne à Alexandrie deux ou trois jours avant ce tumulte, les Dames d'honneur de cette Reine infortunée en eurent aussitôt avis, & profitérent du desordre où étoit la ville pour venger la mort de leur Maitresse. Elles allérent enfoncer la maison où il étoit, & l'assommérent à coups de pierre ou de bâton.

On commit la garde de la personne du jeune Roi, en attendant qu'il y fût autrement pourvû, à Sosibe fils de celui qui avoit gouverné sous les trois derniers régnes. L'Histoire ne marque pas si le pere vivoit encore. Il est bien sûr que sa vie fut fort longue : soixante ans de Ministére, & au dela, en sont une bonne preuve. Jamais Ministre ne fut plus rusé ni plus corrompu que ce Sosibe. Les crimes les plus noirs ne lui coutoient rien, pourvû qu'ils le conduisissent à ses fins. Polybe lui attribue les meurtres de Lysimaque fils de Ptolémée, & d'Arsinoé fille de ce Lysimaque : de Magas fils de Ptolémée, & de Bérénice fille de Magas : de Bérénice mere de Ptolémée Philopator : de Cléoméne, roi de Sparte : enfin d'Arsinoé fille de Bérénice. Ce qui est étonnant, c'est que, malgré un ministére si violent & si cruel, il se soit soutenu si lontems, & ait eu une fin tranquille.

Polyb. in Excerpt. pag. 64.

An.M.3801. Av.J.C. 203.

Polyb. lib. 3 pag. 159. Id. lib. 15. pag. 707. & 708.

Antiochus roi de Syrie, & Philippe roi de Macédoine, pendant la vie de Ptolémée Philopator avoient paru fort attachés à ses intérêts, & toujours prêts à lui donner du secours. A peine fut-il mort, laissant après lui un

jeune enfant, que les loix de l'humanité & de la justice les obligeoient de ne point troubler dans la possession du roiaume de son pere, qu'ils font entr'eux une ligue criminelle, & s'animent l'un l'autre à partager cette succession, & à se défaire du légitime héritier. Philippe devoit avoir la Carie, la Libye, la Cyrénaïque, & l'Egypte; & Antiochus, tout le reste. Celui-ci entra pour cet effet dans la Célé-Syrie & dans la Palestine; & en moins de deux campagnes fit la conquête entiére de ces deux provinces, avec toutes leurs villes & toutes leurs dépendances. Encore, dit Polybe, si comme les Tyrans, ils avoient tenté de mettre leur honneur à couvert par quelque prétexte au moins léger : mais ils se conduisirent d'une maniére si ouvertement injuste & violente, qu'on leur appliqua ce qu'on dit ordinairement des poissons, qu'entre ces animaux, quoique de même espéce, les petits sont la proie des gros. On seroit tenté, continue le même Auteur, en voiant un violement si ouvert des loix de la société les plus sacrées, d'accuser la Providence comme indif-

férente & insensible aux crimes les plus crians & les plus horribles. Mais elle se justifia pleinement en punissant ces deux Rois comme ils le méritoient, & elle en fit un exemple qui devoit servir dans les siécles suivans à contenir dans le devoir ceux qui voudroient les imiter. Car, pendant qu'ils ne cherchoient qu'à déchirer par morceaux le roiaume d'un enfant foible & abandonné, elle suscita contr'eux les Romains, qui renversérent de fond en comble les roiaumes de Philippe & d'Antiochus, & qui firent sentir à leurs successeurs des maux presque aussi grands, que ceux dont ces deux Princes avoient accablé le jeune Pupille.

Polyb. in Excerpt. Vales. pag. 70. & 73.

Pendant ce tems-là Philippe étoit occupé à la guerre qu'il avoit entreprise contre les Rhodiens. Il remporta sur eux un léger avantage dans un combat naval qu'il donna près de l'île de Ladé, vis-à-vis de la ville de Milet.

An.M.3802. Av.J.C.202. *Polyb. Ibid. pag. 66. Diod. Ibid. pag. 294.*

L'année suivante il attaqua Attale, & s'avança jusqu'à Pergame la capitale de son roiaume. Tous ses efforts dans l'attaque de cette ville aiant été inutiles, il tourna sa fureur & sa rage

contre les dieux, & ne se contentant pas de bruler leurs temples, il brisoit les statues, renversoit les autels, & arrachoit les pierres jusques dans les fondemens, afin qu'il n'en restât aucune trace.

Il ne fut pas plus heureux contre les Rhodiens. Il leur avoit déja donné une premiére bataille avec un médiocre succès. Il en hazarda une seconde à la hauteur de l'île de Chio. Attale avoit joint sa flote à celle des Rhodiens. Philippe fut battu, & fit une perte considérable. Les morts, dans son armée, montérent au nombre de trois mille Macédoniens, & de six mille alliés ; & l'on fit prisonniers tant de Macédoniens que d'Alliés deux mille hommes, & sept cens Egyptiens. Du côté des Rhodiens il n'y eut que soixante hommes de tués, & Attale n'en perdit que soixante & dix.

Philippe s'attribua toute la gloire de ce combat, & cela sur ces deux raisons : la premiére, qu'aiant poussé Attale sur le rivage il s'étoit rendu maître du vaisseau de ce Prince ; l'autre, qu'aiant jetté l'ancre près du promontoire d'Argenne, il s'étoit arrété parmi les débris mêmes de ses ennemis. Mais,

quelque bonne mine qu'il fit, il sentoit bien sa perte, & ne pouvoit se la dissimuler à lui-même, ni la cacher aux autres. Jamais ce Prince, ni sur terre ni sur mer, n'avoit perdu une si grande quantité de monde en un seul jour. Il en étoit pénétré de douleur, & il avoit un peu rabatu de sa premiére vivacité.

An.M.3803. Av.J.C.101. *Polyb.lib.16. pag.733-739. Liv. lib. 31. n. 16-18.*

Cependant le mauvais succès de cette bataille ne fit pas perdre courage à Philippe. C'étoit le caractére de ce Prince, d'être ferme dans ses résolutions, de ne se point laisser abbatre par les contretems, & de vaincre les difficultés par sa constance & son opiniatreté. Il continua donc la guerre avec un nouveau courage. Je ne sai si l'on ne peut pas placer dans ce tems-ci le traitement cruel que Philippe fit souffrir aux Cianiens, qui lui est souvent reproché, & dont malheureusement on ignore le détail. Cios, dont les habitans sont appellés Cianiens, étoit une petite ville de Bithynie. Celui qui en étoit Gouverneur, avoit été placé par les Etoliens, dont Philippe pour lors étoit allié. Il paroit qu'il l'assiégea pour faire plaisir à Prusias son gendre, roi de Bithynie,

Polyb.lib.17. pag.745. Liv. lib. 31. n. 31. Strab. l. 12. pag. 563. Polyb.lib.15. pag.709-711.

qui prétendoit en avoir reçu quelque insulte. La ville fut prise, apparemment d'assaut : un grand nombre de citoiens souffrit les plus cruels tourmens, les autres furent réduits à un esclavage plus dur pour eux que la mort même, & la ville détruite jusqu'aux fondemens. Un traitement si barbare indisposa contre lui les Etoliens, & sur tout les Rhodiens, qui étoient alliés & amis des habitans de Cios. Polybe semble en attribuer la perte à l'imprudence des Cianiens mêmes, qui mettoient en place ce qu'il y avoit chez eux de plus mauvais citoiens, & qui suivoient en tout aveuglément leurs pernicieux avis, jusqu'à maltraiter ceux qui osoient s'y opposer. Il ajoute qu'en user ainsi, c'est se précipiter soi-même & de plein gré dans les plus grands maux ; & qu'il est étonnant qu'on ne se corrige pas sur ce point par l'expérience de tous les siécles, qui montre que les plus puissans Etats ne se ruinent que par le mauvais choix de ceux à qui l'on confie ou la conduite des armées, ou le gouvernement des affaires politiques.

Philippe marcha ensuite vers la Thrace & la Quersonnése, où plu-

ſieurs villes ſe rendirent à lui ſans réſiſtance. Mais Abyde lui ferma ſes portes, ſans même vouloir entendre les Députés qu'il avoit envoiés ; & il ſe vit obligé de l'aſſiéger. Cette ville eſt ſituée en Aſie ſur l'endroit le plus étroit de l'Helleſpont, qu'on appelle maintenant le détroit des Dardanelles, qui répond à la ville de Seſte ſituée vis-à-vis du côté de l'Europe. L'eſpace entre ces deux villes n'étoit que de deux mille pas. Il eſt aiſé de comprendre de quelle importance étoit une place comme Abyde, qui commandoit le détroit, & rendoit maître de la communication entre le Pont Euxin & l'Archipel.

On n'omit rien dans ce ſiége de ce qui ſe pratique ordinairement dans l'attaque & la défenſe des places. Jamais opiniatreté à ſe défendre ne fut portée plus loin que dans cette occaſion, où l'on peut dire qu'elle alla enfin, de la part des Abydéniens, juſqu'à la fureur & à la brutalité. Pleins de confiance en leurs forces, ils repouſſérent vivement les premiéres approches du Roi de Macédoine. Du côté de la mer, les machines ne pouvoient approcher qu'elles ne fuſſent

aussitôt démontées par les balistes, ou consumées par le feu. Les vaisseaux même qui les portoient étoient en péril, & les assiégeans avoient toutes les peines du monde à les sauver. Du côté de la terre, les Abydéniens se défendirent aussi quelque tems avec beaucoup de valeur, & ils ne desespéroient pas même de rebuter les ennemis. Mais, voiant la muraille extérieure sapée, & que les Macédoniens poussoient leurs mines sous l'intérieure qu'on avoit élevée pour tenir la place de l'autre, ils envoiérent des Députés pour traiter avec Philippe de la reddition de leur ville à ces conditions: Que les troupes qui leur avoient été envoiées par les Rhodiens & par Attale retourneroient à leurs maîtres sous sa sauvegarde, & que les personnes libres se retireroient où elles voudroient, & avec les habits qu'elles avoient sur le corps. Philippe leur aiant répondu que les Abydéniens n'avoient qu'un de ces deux partis à prendre, ou de se rendre à discrétion, ou de continuer à se défendre vaillamment, les Députés se retirérent.

Sur leur raport, les assiégés au desespoir s'assemblent, & délibérent sur

ce qu'ils avoient à faire. Il fut résolu, premiérement qu'on donneroit la liberté aux esclaves, pour les animer à la défense de la ville : en second lieu, qu'on renfermeroit toutes les femmes dans le temple de Diane, & tous les enfans avec leurs nourrices dans le Gymnase : ensuite que l'on rassembleroit dans la place tout ce qu'il y avoit dans la ville d'or & d'argent, & que tout ce qu'on avoit d'autres effets précieux seroit porté dans la quadriréme * des Rhodiens & dans la triréme des Cyzicéniens. Cet avis aiant passé tout d'une voix, on fit encore une autre assemblée, où l'on choisit cinquante des plus anciens & des plus graves citoiens, assez vigoureux cependant pour exécuter ce qui seroit résolu, & on leur fit préter serment en présence de tous les habitans, que dès qu'ils verroient l'ennemi maître de la muraille intérieure, ils égorgeroient les femmes & les enfans, mettroient le feu aux deux galéres chargées des effets, & jetteroient dans la mer tout l'or & tout l'argent ramassé. Aiant pour lors appellé leurs Prê-

* Quadriréme, *galére à quatre rangs de rames ;* triréme, *à trois.*

tres, ils jurérent tous ou qu'ils vaincroient, ou qu'ils mourroient les armes à la main : & après avoir immolé des victimes, ils obligérent les Prêtres & les Prêtresses de prononcer, en présence des autels, mille exécrations contre ceux qui manqueroient à leur serment.

Cela fait, on cessa de contreminer, & l'on prit la résolution, dès que la muraille seroit tombée, de se porter sur la bréche, & d'y combattre jusqu'à la mort. Après la chute de la muraille intérieure, les assiégés, fidéles à leur serment, combattoient sur la bréche avec tant de courage, que, quoiqu'à tout moment Philippe eût soutenu jusqu'à la fin du jour par des troupes fraîches celles qui étoient montées à l'assaut, lorsque la nuit sépara les combattans, il ne savoit encore qu'espérer du succès de son siége. Les premiers Abydéniens qui se présentérent sur la bréche en passant sur les corps morts, ne se battoient pas seulement avec fureur, ils ne se servoient pas seulement de leurs épées & de leurs javelines : mais, quand leurs armes avoient été rompues, ou qu'elles leur avoient été arrachées des

mains, ils se jettoient à corps perdu sur les Macédoniens, renversoient les uns, brisoient les sarisses des autres, & avec les morceaux leur frapoient le visage & tout ce qu'ils trouvoient de leur corps à découvert, & les réduisoient au desespoir.

Quand la nuit mit fin au carnage, la bréche étoit toute couverte d'Abydéniens morts; &, ce qui étoit échapé pouvoit à peine se soutenir, accablés qu'ils étoient de lassitude & de blessures. Les choses étoient en cette situation, lorsque deux des principaux citoiens, ne pouvant se résoudre à exécuter l'affreuse résolution qui avoit été prise, & qui dans ce moment se montroit à eux dans toute son horreur, convinrent ensemble que, pour recouvrer leurs femmes & leurs enfans, ils envoieroient à Philippe dès le point du jour les Prêtres & les Prêtresses revétus de leurs habits de cérémonie, pour lui demander la vie sauve, & lui livrer la ville.

Le lendemain matin, la ville fut livrée à Philippe, comme on en étoit convenu, le gros des Abydéniens qui restoient faisant mille imprécations contre leurs concitoiens, & sur tout

contre les Prêtres & les Prêtresses qui livroient à l'ennemi ceux qu'ils avoient eux-mêmes dévoués à la mort avec les sermens les plus formidables. Philippe entra dans la ville, & se saisit, sans aucun obstacle, de toutes les richesses que les Abydéniens avoient ramassées dans un même lieu. Mais il fut bien effraié du spectacle qui s'offrit à ses yeux. Parmi ces malheureux citoiens, que le desespoir avoit rendu furieux & phrénétiques, les uns étoufoient leurs femmes & leurs enfans, les autres les poignardoient de leurs propres mains, ceux-ci se hâtoient de les étrangler, ceux-là les jettoient dans des puits, d'autres les précipitoient du haut des toits : tous les genres de mort étoient ici réunis. Philippe, à cette vûe, pénétré de douleur, & encore plus saisi d'horreur, arréta le soldat avide de butin, & fit publier qu'il accordoit trois jours à ceux qui vouloient se donner la mort. Il espéroit que cet intervalle leur feroit changer de sentiment : mais leur parti étoit pris. Ils auroient cru dégénérer de ceux qui avoient combattu jusqu'à la mort pour leur patrie, s'ils avoient pu se résoudre à leur sur-

vivre. Tous, dans chaque famille, se tuérent les uns les autres, & il n'échapa de cette meurtriére expédition que ceux à qui les mains furent liées, ou que l'on empécha d'une autre maniére de se défaire eux-mêmes.

AN.M 3803. AV.J.C. 201. Un peu avant que la ville se fut rendue, un Ambassadeur Romain étoit arrivé auprès de Philippe. Cette Ambassade avoit plusieurs objets, qu'il est nécessaire d'expliquer. La gloire de ce peuple venoit d'être portée dans toute la terre par la victoire de Scipion sur Annibal en Afrique, événement qui termina d'une maniére si glorieuse pour eux la seconde guerre Punique. La Cour d'Egypte, dans le danger où la mettoit l'union de Philippe & d'Antiochus contre leur Roi pupille, avoit eu recours aux Romains pour implorer leur protection, & leur offrir la Tutéle du Roi & la Régence de ses Etats pendant sa minorité, assurant que le feu Roi l'avoit ainsi recommandé à sa mort. Les Romains avoient intérêt d'empécher que la puissance de Philippe & d'Antiochus ne se fortifiât par l'augmentation de tant de riches provinces qui composoient l'Empire d'Egypte. Il leur étoit

Justin. l. 30. cap. 2. & 3. & lib. 31. cap. 1. Val. Max. lib. 6. cap. 6. Liv. lib. 31. n. 1. 2. & 18.

facile de prévoir qu'ils auroient bientôt la guerre avec ces deux Princes, avec l'un desquels ils avoient déja eu des démélés qui en annonçoient de plus grands. Ainsi ils n'avoient point hésité à accepter la Tutéle, & en conséquence ils avoient nommé trois Députés, qui furent chargés de le notifier aux deux Rois, & de leur faire savoir qu'ils eussent à cesser d'inquiéter les Etats de leur Pupille : qu'autrément ils seroient obligés de leur déclarer la guerre. Il n'y a personne qui ne sente que c'est là faire un digne usage de sa puissance, que de se déclarer si généreusement pour un Roi & pour un Pupille opprimé.

Il arriva dans le même tems à Rome des Ambassadeurs de la part des Rhodiens & du Roi Attale pour faire leurs plaintes aussi contre les entreprises des deux Rois, & pour donner avis aux Romains que Philippe, soit par lui-même, soit par ses Députés, sollicitoit plusieurs villes d'Asie à prendre les armes, & qu'il avoit sans doute quelque grand dessein en tête. Ce fut une nouvelle raison de hâter le départ des trois Ambassadeurs.

Etant arrivés à Rhodes, & aiant ap-

pris la nouvelle du ſiége d'Abyde, ils députérent vers Philippe Emile le plus jeune d'entr'eux, qui arriva à Abyde, comme je l'ai déjà marqué dans le tems même qu'on ſongeoit à livrer la ville. Emile dit à Philippe qu'il avoit ordre de l'exhorter de la part du Sénat à ne faire la guerre à aucun peuple de la Gréce, à n'envahir rien de ce qui appartenoit à Ptolémée, & à mettre en juſtice réglée les prétentions qu'il avoit contre Attale & les Rhodiens. Que s'il ſe rendoit à ces remontrances, il vivroit en paix ; & que s'il refuſoit de s'y ſoumettre, il auroit guerre avec les Romains. Philippe voulut faire voir que les troubles avoient commencé par les Rhodiens. *Mais*, reprit Emile en l'interrompant, *les Athéniens & les Abydéniens vous ont-ils attaqué les premiers?* Philippe, [a] qui n'étoit pas accoutumé à s'entendre dire la vérité, choqué de la hardieſſe d'une pareille réponſe adreſſée à un

a Inſueto vera audire, ferocior oratio viſa eſt, quàm quæ habenda apud regem eſſet. *Ætas*, inquit, *& forma, & ſuper omnia Romanum nomen te ferociorem facit. Ego autem primum velim vos fœderum memores ſervare mecum pacem. Si bello laceſſeritis, mihi quoque in animo eſt facere, ut regnum Macedonum nomenque haud minùs quàm Romanum nobile bello ſentiatis.* Liv. lib. 31. n. 18.

Roi : *Votre âge*, dit-il à l'Ambaſſadeur, *votre beauté* (car Polybe remarque que le Romain étoit réellement de très bonne mine) *& plus que cela encore le nom Romain vous rendent extrêmement fier. Pour moi, je ſouhaite que votre République garde fidélement les Traités qu'elle a faits avec moi : mais, ſi elle m'attaque, j'eſpére lui faire voir que l'Empire de Macédoine ne le céde à Rome ni en courage, ni en réputation.* Le Député ſe retira avec cette réponſe. Philippe s'étant rendu maître d'Abyde, y laiſſa une forte garniſon, & retourna en Macédoine.

Il paroit que le même Emile paſſa en Egypte, pendant que peutêtre les deux autres Ambaſſadeurs ſe rendirent chez Antiochus. Emile étant arrivé à Alexandrie, y prit poſſeſſion de la Tutéle de Ptolémée au nom des Romains, ſelon les inſtructions qu'il avoit reçues du Sénat en partant, & y mit ordre aux affaires autant que l'état où ſe trouvoit alors l'Egypte le lui permit. Il confia la garde & l'éducation du jeune Roi à Ariſtoméne Acarnanien, & l'établit pour premier Miniſtre. Cet Ariſtoméne avoit vieilli dans la Cour d'Egypte, & il s'acquitta avec beaucoup de prudence & de fidé-

lité de l'emploi qui lui fut confié.

Liv. lib. 31. n. 14. Cependant Philippe faisoit ravager l'Attique par ses troupes. Voici quel fut le prétexte de cette invasion. Deux jeunes hommes d'Acarnanie se trouvant à Athénes dans le tems qu'on y célébroit les grands Mystéres, étoient entrés avec toute la foule dans le temple de Cérès, ne sachant pas que cela fût défendu. Quoique ce ne fût qu'une faute d'ignorance, ils furent massacrés sur le champ comme coupables d'impiété & de sacrilége. Les Acarnaniens, justement irrités d'un si cruel traitement, eurent recours à Philippe, qui saisit avidement cette occasion, & leur donna des troupes, avec lesquelles ils entrérent dans l'Attique, ravagérent tout le pays, & se retirérent chez eux chargés du butin qu'ils avoient fait.

Liv. lib. 31. n. 1-3. Les Athéniens portérent leurs plaintes à Rome contre cette entreprise. Les Ambassadeurs des Rhodiens & du Roi Attale se joignirent à eux. Les Romains ne cherchoient qu'une occasion de rupture avec Philippe, dont ils étoient fort mécontens. Il avoit fort mal observé les conditions du Traité de paix conclu avec lui trois ans

auparavant, en ne cessant de molester les alliés qui y étoient compris. Tout récemment il avoit envoié des troupes & de l'argent à Annibal en Afrique. On apprenoit qu'actuellement il remuoit en Asie. Tous ces mouvemens donnoient de l'inquiétude au peuple Romain. Il se souvenoit des peines que lui avoit causé Pyrrhus avec une poignée d'Epirotes, nation bien inférieure aux Macédoniens. Ainsi, délivré de la guerre contre Carthage, il crut devoir prévenir les entreprises de ce nouvel ennemi, qui pouvoit devenir redoutable, si on lui laissoit le tems de se fortifier. Le Sénat, après avoir répondu favorablement à tous ces Ambassadeurs, chargea M. Valérius Lévinus Propréteur de s'approcher de la Macédoine avec une flote, pour examiner les choses de plus près, & être en état de secourir promtement les alliés.

Cependant on délibéroit sérieusement à Rome sur le parti qu'il faloit prendre. Dans le tems même que le Sénat étoit assemblé pour examiner cette importante affaire, arriva une seconde Ambassade de la part des Athéniens, qui marqua que Philippe *Ibid. n. 5.*

étoit prêt d'entrer en personne dans l'Attique, & qu'infailliblement il se rendroit maître d'Athénes, si l'on ne leur envoioit un promt secours. On reçut aussi des lettres de Lévinus Propréteur & d'Aurélius son Lieutenant, par lesquelles on apprit qu'on avoit tout à craindre de la part de Philippe, que le danger étoit très pressant, & qu'il n'y avoit point de tems à perdre.

An. M. 3804. Av. J.C. 200. *Ibid. n. 14.* Sur ces nouvelles il fut résolu qu'on déclareroit la guerre à Philippe. Le Consul P. Sulpicius, à qui la Macédoine étoit échue par le sort, se mit en mer avec une armée, & y arriva bientôt. Les Ambassadeurs Athéniens vinrent promtement l'y trouver, pour lui apprendre qu'Athénes étoit assiégée, & pour implorer son secours. Il détacha une escadre de vingt galéres, commandée par Claudius Cento, qui partit sur le champ. Ce n'étoit pas Philippe en personne qui avoit formé le siége d'Athénes. Il y avoit envoié un de ses Lieutenans. Pour lui, il avoit porté ses armes contre Attale & contre les Rhodiens.

§. II.

Expéditions du Consul Sulpicius dans la Macédoine. Les Etoliens attendent l'événement pour se déclarer. Philippe est vaincu dans une bataille. Villius succéde à Sulpicius. Pendant son année il ne se passe rien de considérable. Flamininus prend sa place. Antiochus recouvre la Syrie qu'Aristoméne Ministre d'Egypte lui avoit enlevée. Différentes expéditions du Consul dans la Phocide. Les Achéens, après une longue délibération, se déclarent pour les Romains.

Claudius Cento, que le Consul avoit envoié au secours d'Athénes, étant entré dans le Pirée avec ses galéres, rendit aux habitans le courage & la confiance. Il ne se contenta pas de mettre la ville & tout le pays voisin en sureté : mais, aiant appris que la garnison de Chalcis ne gardoit aucune régle ni aucune discipline comme éloignée de tout danger, il partit avec sa flote, arriva près de la ville avant le jour, & aiant trouvé les sentinelles endormies y entra sans peine, mit le feu aux greniers publics

An. M. 3804. Av. J.C. 200. *Liv. lib. 31. n. 22-26.*

remplis de blé & à l'arſenal qui étoit plein de machines de guerre, tailla en piéces toute la garniſon, & après avoir fait porter dans ſes vaiſſeaux le butin immenſe qu'il avoit amaſſé, il retourna au Pirée d'où il étoit parti.

Philippe, qui étoit pour lors à Démétriade, à la premiére nouvelle qu'il reçut du deſaſtre de cette ville alliée, accourut dans l'eſpérance de ſurprendre les Romains. Mais ils n'y étoient plus, & il ſembla n'être venu que pour être témoin du triſte ſpectacle de cette ville encore fumante & à demi ruinée. Il voulut rendre la pareille à Athénes, & en ſeroit venu à bout, ſi un de ces courreurs qu'on appelloit hémérodromes *, aiant aperçu de la hauteur où il étoit placé les troupes du Roi, n'en avoit porté promtement la nouvelle à Athénes, où tout étoit endormi. Philippe arriva peu d'heures après, mais avant le jour. Voiant que la ruſe lui avoit mal réuſſi, il réſolut d'attaquer la ville de vive force. Les Athéniens avoient rangé leurs troupes en bataille hors de l'enceinte des murailles à la porte Di-

* *On les appelloit, ainſi par ce qu'en un jour ils faiſoient à la courſe beaucoup de chemin.*

pyle.

pyle, Philippe marchant à la tête de son armée les attaqua vigoureusement, & en aiant tué plusieurs de sa main les repoussa dans la ville, où il ne jugea pas à propos de les suivre. Il déchargea sa colére sur les maisons de plaisance, sur les lieux publics d'exercice comme le Licée, & sur tous les temples qui se trouvoient hors de la ville, mettant le feu par tout, & ruinant tout ce qui se rencontroit sans épargner ni les tombeaux, ni ce qu'il y avoit de plus sacré. Il partit de là pour surprendre Eleusis, où il manqua aussi son coup. Puis il marcha vers Corinthe; & aiant appris que les Achéens tenoient leur assemblée à Argos, il s'y rendit.

On y délibéroit au sujet de Nabis Tyran de Sparte, qui avoit succédé à Machanidas, & qui infestoit tout le pays par ses courses. Philippe offrit de se charger seul de cette guerre. Cette proposition fut reçue avec un applaudissement général. Il y ajouta une condition qui rabatit bien de cette joie, c'étoit de lui fournir autant de troupes qu'il en faloit pour garder Orée, Chalcis, & Corinthe, & pour ne point laisser ses derriéres

ſans défenſe, pendant qu'il iroit combattre pour eux. On ſentit que ſon deſſein étoit de tirer du Péloponnéſe la jeuneſſe des Achéens pour s'en rendre maître, & pour l'engager dans la guerre contre les Romains. Cycliade, qui préſidoit à l'aſſemblée, éluda la propoſition, en marquant qu'il n'étoit pas permis ſelon leurs loix de délibérer d'autre choſe que de ce qui avoit fait le ſujet de l'aſſemblée. Ainſi l'on ſe ſépara, après avoir réſolu la guerre contre Nabis, & Philippe vit encore ſon eſpérance fruſtrée.

Il fit une nouvelle tentative contre Athénes, qui ne lui réuſſit pas mieux que la premiére, ſi ce n'eſt qu'il acheva de détruire ce qui étoit reſté dans le pays de temples, de ſtatues, & d'ouvrages précieux. Après cette belle expédition, il ſe retira dans la Béotie.

Liv. lib. 31. n. 27-28.

Le Conſul, qui campoit entre Apollonie & Dyrrachium, envoia en Macédoine un détachement aſſez conſidérable ſous la conduite du Lieutenant Apuſtius, qui ravagea le plat pays, & ſe rendit maître de pluſieurs petites villes. Philippe, qui étoit retourné en Macédoine, travailloit for-

tement aussi de son côté aux préparatifs de la guerre.

La grande attention des deux peuples étoit d'engager dans leur parti les Etoliens. Leur assemblée générale alloit se tenir. Philippe, les Romains, & les Athéniens y envoiérent leurs Ambassadeurs. Celui de Philippe prit le premier la parole. Il se borna à demander que les Etoliens s'en tinssent aux conditions de la paix qu'ils avoient conclue trois ans auparavant avec Philippe, aiant éprouvé alors combien l'alliance avec les Romains leur étoit inutile. Il raporta l'exemple de plusieurs villes dont ces derniers s'étoient rendu maîtres sous prétexte de les secourir, Syracuse, Tarente, Capoue; cette derniére sur tout, qui n'étoit plus Capoue, mais le tombeau des Campaniens, un cadavre de ville, sans Sénat, sans peuple, sans magistrats, plus cruellement traitée par ceux qui l'avoient laissée à habiter en cet état, que s'ils l'eussent entiérement détruite. » Si des étrangers, » dit-il, plus éloignés de nous par » leur langage, leurs mœurs, & leurs » loix, que par les espaces de terre » & de mer qui nous en séparent,

» viennent à s'emparer de ce pays, il
» y auroit de la folie d'espérer qu'ils
» nous veuillent traiter plus humaine-
» ment qu'ils n'ont fait leurs voisins.
» Entre nous autres peuples du même
» pays, & qui parlons la même lan-
» gue, Etoliens, Acarnaniens, Macé-
» doniens, il peut s'élever de légers
» différens, qui n'ont point de suites
» ni de durée : mais avec des étran-
» gers, avec des barbares, tous tant
» que nous sommes de Grecs, nous
» sommes & serons continuellement
» en guerre. Dans ce même lieu, il y a
» trois ans, vous fites la paix avec Phi-
» lippe : les mêmes causes subsistent
» encore, & nous espérons que vous
» garderez aussi la même conduite.

Les Députés d'Athénes, du consentement des Romains, parlérent les seconds. Ils commencérent par exposer d'une maniére touchante l'acharnement impie & sacrilége de Philippe contre les monumens les plus sacrés de l'Attique, contre les temples les plus augustes, contre les tombeaux les plus respectés, comme s'il eût déclaré la guerre non seulement aux hommes & aux vivans, mais encore plus aux manes des morts, & à la majesté même

des dieux. Que l'Etolie & toute la Gréce devoient s'attendre à un pareil traitement, si Philippe en trouvoit l'occasion. Ils finirent en priant & en conjurant les Etoliens d'avoir compassion d'Athénes, & d'entreprendre sous la conduite des dieux, & sous celle des Romains dont la puissance ne le cédoit qu'à celle des dieux, une guerre aussi juste que celle qu'on leur proposoit.

Le Député Romain, après avoir réfuté fort au long les reproches du Macédonien sur le traitement que Rome avoit fait souffrir aux villes conquises, & avoir opposé l'exemple de Carthage, à qui tout récemment on venoit d'accorder la paix & la liberté, dit que ce que les Romains avoient à craindre étoit que par leur trop grande bonté & douceur à l'égard des vaincus ils ne portassent les peuples à se déclarer plus facilement contr'eux, parce que les vaincus avoient toujours une ressource assurée dans leur clémence. Il représenta d'une maniére courte, mais vive, les actions criminelles de Philippe, ses parricides domestiques, le meurtre de ses parens & de ses amis, ses infames débauches

encore plus détestées que sa cruauté : tous faits d'autant plus connus de ceux à qui il parloit, qu'ils étoient plus voisins de la Macédoine. » Mais, pour » me renfermer dans ce qui vous re- » garde, dit ce Député en s'adressant » aux Etoliens, nous avons entrepris » la guerre contre Philippe pour votre » défense : vous avez fait la paix avec » lui sans notre participation. Peutêtre » direz-vous pour vous justifier, que » nous voiant occupés à la guerre con- » tre les Carthaginois, forcés par la » crainte vous avez accepté les loix » que vous imposoit le plus fort : & » nous de notre côté, appellés ailleurs » pour des soins plus importans, nous » avons négligé une guerre à laquelle » vous aviez renoncé. Maintenant dé- » livrés, graces aux dieux, de la guer- » re de Carthage, nous tournons tou- » tes nos forces contre la Macédoi- » ne. C'est une occasion pour vous de » rentrer dans notre amitié & notre » alliance, à moins que vous n'aimiez » mieux périr avec Philippe, que vain- » cre avec les Romains.

Damocrite, Préteur des Etoliens, sentit bien que ce dernier discours en- traîneroit tous les suffrages : on pré-

tend que Philippe l'avoit gagné par argent. Sans paroitre prendre aucun parti, il représenta que l'affaire étoit trop importante pour être décidée sur le champ, & qu'il faloit prendre du tems pour y songer mûrement. Par là il éluda l'effet de l'assemblée, & il se vantoit d'avoir rendu un service considérable à la République, qui attendroit l'événement pour se déterminer, & alors se déclareroit pour le plus fort.

Philippe cependant préparoit vigoureusement la guerre par terre & par mer : mais le Consul la faisoit déja. Il étoit entré en Macédoine, & s'étoit avancé vers les Dassarétes. Philippe se mit aussi en campagne. Ils ignoroient encore tous deux quelle route l'ennemi avoit prise. On fit de part & d'autre un détachement pour aller à la découverte. Ces deux troupes se rencontrérent. Comme elles n'étoient composées que de gens d'élite, le combat fut rude, & la victoire demeura douteuse. Il resta sur la place, du côté des Macédoniens, quarante cavaliers, & trente-cinq du côté des Romains.

Liv. lib. 31. n. 33-39.

Le Roi, persuadé que le soin qu'il

prendroit d'ensevelir ceux qui étoient morts dans cette rencontre, contribueroit beaucoup à lui gagner l'affection des troupes, & à les animer à combattre vaillamment pour lui, fit amener leurs corps dans le camp, afin que toute l'armée fût témoin des honneurs qu'il leur rendroit. Il [a] n'y a rien sur quoi l'on doive moins compter que sur les sentimens & les dispositions de la multitude. Ce spectacle, qu'on croioit devoir animer les soldats, ne servit qu'à rallentir leur courage. Ils n'avoient eu affaire jusques-là qu'avec les Grecs & les Illyriens, qui n'emploient guére que des fléches, des javelots, & des lances, & par cette raison font de moins grandes blessures. Mais quand ils virent les corps de leurs compagnons couverts de larges plaies faites par les sabres espagnols, des bras coupés, des épaules entiéres enlevées, des têtes séparées du tronc, cette vûe les saisit de fraieur, & leur fit comprendre contre quels ennemis on les menoit.

Le Roi lui-même qui n'avoit point

a Nihil tam incertum nec tam inæstimabile est, quàm animi multitudinis. Quod promptiores ad subeundam omnem dimicationem videbatur facturum, id metum pigritiamque incussit. *Liv.*

encore vû de près les Romains dans un combat en forme, en fut effraié. Aiant sû par des transfuges l'endroit où les ennemis s'étoient arrétés, il s'y fit conduire par les guides avec son armée, qui étoit de vingt mille hommes de pié, & de quatre mille chevaux; & il se posta à deux cens pas & un peu plus de leur camp, près de la petite ville d'Athaque, sur une hauteur qu'il fit fortifier de bons fossés & de bons retranchemens. Quand du haut de sa colline il considéra la disposition du camp Romain, il s'écria que ce n'étoit pas là un camp de barbares.

Le même mot est attribué à Pyrrhus.

Le Consul & le Roi demeurérent deux jours sans faire de mouvement, s'attendant l'un l'autre. Au troisiéme, Sulpicius sortit de son camp & rangea ses troupes en bataille. Philippe, qui craignoit de hazarder une action générale, envoia contre les ennemis un simple détachement de quinze cens hommes, moitié infanterie & moitié cavalerie, auquel les Romains en opposérent un de pareil nombre, qui eut l'avantage, & mit l'autre en fuite. Ils évitérent aussi prudemment une embuscade que le Roi leur avoit préparée. Ces deux avantages, l'un de for-

ce ouverte, & l'autre de ruse, remplirent les troupes de confiance & de hardiesse. Le Consul les remena dans le camp, & après un jour de repos, il les en fit sortir, & alla présenter la bataille au Roi, qui ne jugea pas à propos de l'accepter, & demeura renfermé dans son camp malgré les reproches insultans de Sulpicius, qui l'accusoit de crainte & de lâcheté.

Comme dans un tel voisinage des deux armées les fourages étoient fort dangereux, le Consul s'éloigna d'environ huit mille, & s'avança vers un bourg nommé Octolophe, d'où les fourageurs se répandirent dans tous les environs par pelotons séparés. Le Roi se tint d'abord enfermé dans ses retranchemens comme si la peur l'y eût retenu, afin que l'ennemi, en devenant plus hardi, devînt aussi moins précautionné. Cela ne manqua pas d'arriver. Quand Philippe les vit répandus en grand nombre dans la campagne, il sortit brusquement de son camp avec toute sa cavalerie, que les Crétois suivirent autant que le pouvoient faire des piétons, & alla à toutes brides se poster entre le camp des Romains & les fourageurs. Là, divi-

ſant ſes troupes, il en envoie une partie contre les fourageurs, avec ordre de faire main baſſe ſur tout ce qu'ils rencontreroient ; & lui, avec l'autre partie, il ſe ſaiſit de tous les paſſages par où ils pouvoient revenir. Ce n'étoit de tous côtés que meurtre & carnage, ſans qu'on ſût rien encore dans le camp Romain de ce qui ſe paſſoit au dehors, parce que les fuiards tomboient dans les troupes du Roi, & ceux qui gardoient les chemins en tuoient un bien plus grand nombre, que ceux qui étoient envoiés à la pourſuite des ennemis.

Enfin cette triſte nouvelle arriva dans le camp. Le Conſul donna ordre aux Cavaliers d'aller, chacun par où il le pourroit, ſecourir leurs compagnons : pour lui il fit ſortir les légions du camp, & les mena en bataillon quarré contre l'ennemi. Les Cavaliers, diſperſés de côté & d'autre, s'égarérent d'abord, trompés par les cris qui venoient de divers endroits. Pluſieurs rencontrérent les ennemis. Le combat s'engagea en même tems de différens côtés. La plus rude mélée fut dans le corps de troupes que le Roi commandoit en per-

ſonne, qui par le grand nombre de fantaſſins & de cavaliers faiſoit preſque une juſte armée, outre que ces troupes étoient infiniment animées par la préſence du Roi, & que les Crétois qui combattoient ſerrés & de pié ferme contre des ennemis diſperſés & en deſordre, en tuoient un grand nombre. Il eſt certain que s'ils avoient ſû ſe modérer dans la pourſuite des Romains, cette journée auroit décidé, non ſeulement de la bataille préſente, mais peut-être encore du ſuccès de toute la guerre. Mais, pour s'être livrés témérairement à une ardeur inconſidérée, ils tombérent au milieu des cohortes Romaines qui s'étoient avancées avec leurs Officiers. Et pour lors les fuiards, aiant aperçu les enſeignes Romaines, firent volte face, & pouſſérent leurs chevaux contre les ennemis qui étoient tout en deſordre. En un moment la face du combat changea, ceux qui pourſuivoient auparavant prenant la fuite. Beaucoup furent tués en combattant de près, beaucoup en s'enfuiant : & ils ne périſſoient pas ſeulement par le fer, mais pluſieurs ſe précipitant dans des marais, étoient engloutis dans la boue avec leurs

chevaux. Le Roi lui-même courut un grand risque : car aiant été jetté à bas par son cheval qui avoit reçu une rude blessure, il alloit être percé de coups, si un cavalier, en sautant brusquement de son cheval, ne l'y eût fait monter à sa place. Mais lui-même, ne pouvant suivre à pié les cavaliers qui fuioient, fut tué par les ennemis. Philippe, après avoir fait de longs circuits autour des marais, arriva enfin dans le camp, où l'on n'espéroit plus de le revoir.

Nous avons déja vû plusieurs fois, & l'on ne sauroit trop le faire remarquer aux gens du métier pour leur faire éviter une pareille faute, que la perte des batailles vient souvent du trop d'ardeur des Officiers, qui n'étant occupés que de la poursuite des ennemis, oublient & négligent ce qui se passe dans le reste de l'armée, & se laissent enlever, par un desir de gloire mal entendu, une victoire qu'ils avoient entre les mains, & qui leur étoit assurée.

Philippe n'avoit pas perdu beaucoup de monde dans cette action, mais il en craignoit une seconde, & que le vainqueur ne vînt brusque-

ment l'attaquer. Il envoia ſur le ſoir un héraut au Conſul lui demander une ſuſpenſion d'armes pour enterrer ſes morts. Le Conſul, qui s'étoit mis à table, lui fit dire que le lendemain matin il lui rendroit réponſe. Philippe, pour dérober ſa marche aux Romains, aiant laiſſé dans ſon camp beaucoup de feux allumés, en partit ſans faire bruit dès que la nuit fut venue, & aiant d'avance ſur le Conſul la nuit entiére, & une partie du jour ſuivant, il le mit hors d'état de le pourſuivre.

Liv. lib. 31. n. 39-43. Sulpicius ſe mit en marche le lendemain, ne ſachant pas encore quelle route le Roi avoit priſe. Celui-ci avoit eſpéré l'arréter dans des défilés, dont il fortifia l'entrée par des foſſés, des retranchemens, & de gros amas de pierres & d'arbres : mais la patience Romaine ſurmonta toutes les difficultés. Le Conſul, après avoir fait le dégât dans le pays, & s'être rendu maître de pluſieurs places importantes, ramena ſon armée à Apollonie, d'où il étoit parti au commencement de la campagne.

Les Etoliens, qui n'attendoient que l'événement pour prendre leur parti, ne tardérent pas alors à ſe déclarer en

faveur des Romains : les peuples d'Athamanie suivirent leur exemple. Les uns & les autres firent quelques courses dans la Macédoine, qui leur réussirent assez mal, Philippe les aiant battus en plusieurs occasions. Il vainquit aussi les Dardaniens, qui étoient entrés dans son pays pendant son absence, & se consola par ces petits avantages du mauvais succès qu'il avoit eu contre les Romains.

Dans cette même campagne, la flote Romaine jointe à celle d'Attale, entra dans le Pirée, & causa une grande joie aux Athéniens. Leur haine contre Philippe, que la crainte leur faisoit dissimuler depuis lontems, éclata alors sans mesure à la vûe d'un secours si puissant. Dans [a] une ville libre comme Athénes, où le talent de la parole avoit un pouvoir souverain, les Orateurs avoient pris un tel ascendant sur l'esprit du peuple, qu'ils lui faisoient prendre telle résolution qu'il leur plaisoit. Ici le peuple, sur leur réquisition, ordonna que toutes les

Liv. lib. 31. n. 44-47.

a Nec unquam ibi desunt linguæ promptæ ad plebem concitandam : quod genus, cùm in omnibus liberis civitatibus, tum præcipuè Athenis, ubi oratio plurimum pollet, favore multitudinis alitur. *Liv.*

ſtatues & images de Philippe & de ſes ancêtres ſeroient abſolument détruites : que les fêtes, les ſacrifices, les Prêtres établis en leur honneur, ſeroient pareillement abolis : que tous les lieux où l'on leur auroit érigé quelque monument, ou mis quelque inſcription, ſeroient déclarés impurs & profanes : que les Prêtres, toutes les fois qu'ils offriroient aux dieux des priéres pour le peuple d'Athénes, pour leurs alliés, pour leurs armées & pour leurs flotes, chargeroient en même tems de toutes ſortes d'anathémes & d'exécrations Philippe, ſes enfans, ſon roiaume, ſes troupes de terre & de mer, en un mot tous les Macédoniens en général, & tout ce qui leur appartenoit. On ajouta à ce Décret, que tout ce qui ſeroit propoſé dans la ſuite propre à deshonorer & à diffamer Philippe, ſeroit agréé par le peuple ; & que quiconque oſeroit dire ou faire quelque choſe en faveur de Philippe, ou contre ces Décrets infamans, pourroit être tué ſur le champ ſans autre formalité. La derniére clauſe étoit, que tout ce qui avoit été autrefois ordonné contre les Piſiſtratides, le ſeroit auſſi contre

Philippe. Les [a] Athéniens faisoient ainsi la guerre à Philippe par des Décrets & des Ordonnances, qui étoient pour lors leur unique force. Excessifs en tout, ils prodiguérent à proportion les louanges, les honneurs, & toutes sortes d'hommages, à l'égard d'Attale & des Romains.

La flote, au sortir du Pirée, attaqua & prit quelques places, & quelques petites îles : après quoi Attale & les Romains se séparérent, pour entrer en quartiers d'hiver.

A Rome, l'année suivante, après le choix des nouveaux Consuls, la Macédoine échut par sort à Villius. An.M.3805. Av.J.C. 199. *Liv. lib.* 31. *n.* 49. *& lib.* 32. *n.* 3.

Philippe, en se préparant aux opérations de la campagne qui alloit bientôt commencer, avoit de grandes inquiétudes sur les suites de la guerre où il s'étoit engagé. Outre qu'il avoit affaire à des ennemis puissans & redoutables, il craignoit que l'espérance de la protection Romaine ne lui fit perdre ses alliés ; & que les Macédoniens, mécontens du gouvernement présent, ne songeassent à remuer,

a Athenienses quidem literis verbisque, quibus solis valent, bellum adversus Philippum gerebant. *Liv.*

& ne lui demeurassent pas fidèles.

Dans la vûe d'écarter ces dangers, il relâcha quelques villes aux Achéens, pour se les attacher plus fortement par cette libéralité à laquelle ils ne s'attendoient pas ; & en même tems il envoia des Ambassadeurs en Achaïe pour faire prêter aux alliés le serment qui devoit se renouveller tous les ans. Pouvoit-il regarder cette cérémonie comme un lien bien ferme, & capable de retenir les alliés dans le devoir, lui qui faisoit profession ouverte de violer tous ses sermens, qui n'avoit aucun scrupule de manquer à sa parole, ni aucun respect pour la Divinité, pour la religion, pour tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes ?

Polyb. lib. 13. pag. 672. 673. Pour ce qui regarde les Macédoniens, il travailla à gagner leur affection aux dépens d'Héraclide l'un de ses Ministres & de ses confidens, qui étoit haï & détesté des peuples à cause de ses rapines & de ses concussions, & qui leur avoit rendu le gouvernement fort odieux. Il étoit d'une fort basse naissance, originaire de Tarente où il avoit exercé les plus vils ministéres, & d'où il avoit été chassé pour avoir

voulu livrer ſa ville aux Romains. Il s'étoit réfugié chez Philippe, qui aiant trouvé en lui de l'eſprit, de la vivacité, de la hardieſſe, & avec cela une ambition démeſurée que les plus grands crimes n'effraioient point, ſe l'étoit attaché particuliérement, & lui avoit donné toute ſa confiance : digne inſtrument d'un Prince, qui étoit lui-même ſans probité & ſans honneur. Héraclide, dit Polybe, avoit apporté en naiſſant toutes les diſpoſitions imaginables pour devenir un grand ſcélérat. Dès ſa plus tendre jeuneſſe il s'étoit livré aux plus infames proſtitutions. Fier & terrible à l'égard de ceux qui lui étoient inférieurs, il ſe montroit bas & rampant adulateur à l'égard de ceux qui étoient au deſſus de lui. Il avoit un ſi grand crédit auprès de Philippe, que, ſelon le même Auteur, il fut preſque la cauſe de la ruine entiére d'un ſi puiſſant Roiaume, par le mécontentement général que ſes injuſtices & ſes violences y excitérent. Le Roi le fit arréter, & le fit mettre en priſon, ce qui cauſa une joie univerſelle parmi les peuples. Comme il ne nous reſte que quelques fragmens de Polybe ſur ce ſujet, l'hiſ-

toire ne nous apprend point ce que devint Héraclide, ni s'il eut une fin digne de tous ses crimes.

Il ne se passa rien de considérable pendant cette campagne, non plus que dans la précédente, parce que les Consuls n'entroient dans la Macédoine que sur l'arriére saison, & que tout le reste du tems se consumoit en de légéres escarmouches, pour forcer quelques passages, ou pour enlever des convois. T. Quintius * Flamininus aiant été nommé Consul, & la Macédoine lui étant échue par le sort, il n'imita pas ses prédécesseurs, mais partit de Rome dès le commencement du printems, avec son frere Lucius que le Sénat lui avoit accordé pour commander son armée de mer.

AN. M. 3806. Av. J.C. 198. *Liv lib. 32. n. 9-15.*

Au commencement de cette même année Antiochus attaqua vivement Attale par terre & par mer. Les Ambassadeurs de ce dernier arrivérent à Rome, & représentérent au Sénat le danger extrême où se trouvoit leur Maître. Ils demandérent en son nom, ou qu'il plût aux Romains de le défendre par eux-mêmes, ou qu'ils lui permîs-

* *Plutarque le nomme Flaminius, mais il se trompe : c'étoient deux familles différentes.*

ſent de rappeller ſes troupes. Le Sénat répondit que rien n'étoit plus raiſonnable que la demande d'Attale : qu'il étoit le maître de rappeller ſes troupes : que l'intention du peuple Romain n'étoit point d'être en aucune ſorte à charge à ſes alliés : qu'il emploieroit ſon crédit auprès d'Antiochus pour le porter à ne point inquiéter le Roi Attale. En effet les Romains envoiérent des Ambaſſadeurs à Antiochus, pour lui remontrer qu'Attale leur avoit prété ſes troupes & ſes vaiſſeaux dont ils ſe ſervoient contre Philippe leur ennemi commun : qu'il leur feroit plaiſir s'il vouloit bien le laiſſer en repos : qu'il étoit raiſonnable que les Rois alliés & amis du peuple Romain gardaſſent entr'eux la paix. Antiochus, ſur leur remontrance, retira auſſitôt ſes troupes des terres d'Attale.

Dès qu'à la ſollicitation des Romains il eut mis bas les armes contre ce Prince, il marcha en perſonne dans la Célé-Syrie, pour reconquerir les places qu'Ariſtoméne lui avoit enlevées. C'étoit à ce Général que les Romains avoient confié l'adminiſtration & le ſoin des affaires d'Egypte.

La* premiére chose qu'il avoit faite, avoit été de songer à se défendre contre les invasions des deux Rois alliés. Il leva pour cet effet les meilleures troupes qu'il put trouver. Il envoia Scopas en Etolie avec de grosses sommes d'argent, pour y lever autant de troupes qu'il pourroit; parce qu'alors les Etoliens étoient regardés comme les meilleurs soldats. Ce Scopas avoit eu autrefois la premiére charge dans son pays, & il passoit pour un des plus braves & des plus habiles Généraux de son tems. Quand le tems de sa magistrature fut écoulé, il s'étoit flaté qu'on le continueroit. La chose ne se fit pas. Il en fut piqué, quitta l'Etolie, & se mit au service du Roi d'Egypte. Il réussit si bien dans cette levée, qu'il amena six mille braves soldats d'Etolie, qui furent un bon renfort pour l'armée d'Egypte.

Liv. lib. 31. n. 43.

Exc. Polyb. pag. 60.

Le** Ministére d'Alexandrie voiant Antiochus occupé dans l'Asie Mineure à la guerre qui s'étoit allumée entre lui & Attale roi de Pergame, envoia Scopas dans la Palestine & dans la Célé-Syrie, pour tâcher de repren-

Hieron. in 11. Dan. Joseph. Antiq. lib. 12. cap. 3.

* AN. M. 3804. AV. J. C. 200.
** AN. M. 3805. AV. J. C. 199.

dre ces provinces. Il y conduisit si bien la guerre, qu'il regagna plusieurs villes, reprit la Judée, mit garnison dans la Citadelle de Jérusalem ; & à l'approche de l'hiver il revint à Alexandrie, raportant, outre l'honneur de ses victoires, de grandes richesses qu'on avoit amassées du pillage du pays conquis. Il parut bien dans la suite que les grands succès de cette campagne venoient principalement de l'absence d'Antiochus, & du peu de résistance qu'on avoit trouvé par cette raison.

Dès qu'il y fut venu en personne, les choses changérent bien de face, & la victoire se déclara bientôt pour lui. Scopas, qui étoit revenu avec une armée, fut battu à Panéas, près de la source du Jourdain, dans un combat où il se fit un terrible carnage de ses troupes. Il fut obligé de s'enfuir à Sidon, où il se renferma avec dix mille hommes qui lui restoient. Antiochus l'y assiégea, & le réduisit à une telle extrémité, que, manquant absolument de vivres, il falut rendre la place, & se contenter d'en sortir la vie sauve. La Régence d'Alexandrie avoit pourtant mis tout en usage pour le dégager. On avoit envoié trois des

AN.M.3806. Av.J.C. 198. *Liv. lib. 32. n. 8. Excerpt. ex Polyb. pag. 77. &c. Joseph Antiq. lib. 12. cap. 3.*

meilleurs Généraux avec les meilleures troupes de l'Etat, pour faire lever le siége. Mais Antiochus disposa si bien toutes choses, que leurs efforts furent inutiles, & que Scopas fut obligé d'accepter des conditions si ignominieuses. Il revint à Alexandrie sans armes & sans habits.

Exc. ex Polyb. pag. 87. & exc. Leg. 72. Liv. lib. 33. n. 19.

De là Antiochus alla à Gaza, où il trouva une résistance qui l'irrita. Aussi, quand elle fut prise, il en donna le pillage aux soldats. Après cela il s'assura des passages par où devoient venir les troupes qu'on pourroit envoier d'Egypte; & revenant sur ses pas, il soumit entiérement la Palestine & la Célé-Syrie.

Joseph. ibid.

Dès que les Juifs, qui pour lors avoient tout sujet d'être mécontens de l'Egypte, surent qu'Antiochus approchoit de leur pays, ils allérent avec empressement lui porter les clés de toutes leurs places; & quand il vint à Jérusalem, les Prêtres & les Anciens sortirent en pompe au devant de lui, lui rendirent toutes sortes d'honneurs, & l'aidérent à chasser du Château la garnison que Scopas y avoit laissée. Pour reconnoitre ces services, Antiochus leur accorda plusieurs priviléges;

&

& il ordonna, par un Décret particulier, qu'aucun étranger n'eût à entrer dans l'enclos du temple : défenſe qui paroiſſoit viſiblement faite à cauſe de l'attentat de Philopator, qui avoit voulu y entrer par force.

Antiochus, dans ſes expéditions d'Orient, avoit été ſi bien ſervi par les Juifs de Babylonie & de Méſopotamie, & comptoit tellement ſur leur fidélité, que, lorſqu'il arriva quelque remuement en Phrygie & en Lydie, il y fit paſſer deux mille familles de ces Juifs pour arrêter ces ſéditions, & entretenir la tranquillité dans le pays, & les combla de mille faveurs extraordinaires. Ce fut des Juifs de cette tranſplantation que vinrent pluſieurs de ceux *de * la diſperſion*, que nous trouvons dans la ſuite en ſi grand nombre, ſur tout vers le tems de la prédication de l'Evangile. *Joſeph. ibid.*

Quand Antiochus eut ainſi ſoumis toute la Célé-Syrie & la Paleſtine, il forma le deſſein d'en faire autant dans l'Aſie Mineure. Son grand but étoit

* *C'eſt ainſi que S. Jacques & S. Pierre les appellent.* Duodecim tribubus quæ ſunt in diſperſione. *Jacob.* 1. 1 Electis advenis diſperſionis Ponti, Galatiæ, Cappadociæ, Aſiæ, & Bithyniæ. 1. *Joan.* 1. 1.

de remettre l'Empire de Syrie sur l'ancien pié, en réunissant tout ce qu'avoient jamais eu ses ancêtres, & sur tout Séleucus Nicator qui l'avoit fondé. Comme il faloit pour cela empêcher que les Egyptiens ne vinssent l'inquiéter dans ses nouvelles conquêtes pendant qu'il seroit éloigné, il envoia Euclès Rhodien à Alexandrie proposer le mariage de sa fille Cléopatre avec le roi Ptolémée, avec cette clause, qu'on attendroit qu'ils fussent un peu plus âgés pour le consommer, & qu'alors, le jour même des noces, il remettroit ces provinces à l'Egypte comme la dot de sa fille. Cette proposition fut goutée, le Traité conclu & ratifié; & les Egyptiens, comptant sur sa parole & sur ses engagemens, lui laissérent faire tout ce qu'il voulut d'un autre côté, sans l'inquiéter de celui-ci.

Hieron. in cap. 11. Daniel.

AN.M.3806. AV.J.C.198.

JE REPRENDS les affaires de Macédoine. J'ai dit que Quintius Flamininus (je l'appellerai indifféremment de ces deux noms) étoit parti de Rome dès qu'il eut été nommé Consul, & qu'il avoit amené avec lui son frere Lucius pour commander la flote. Quand il fut arrivé en Epire, il trou-

va Villius campé devant l'armée de Philippe, qui depuis lontems gardoit les passages & les défilés le long de l'Apsus, riviére du pays des Taulantiens entre l'Epire & l'Illyrie. Aiant pris le commandement des troupes, il commença par considérer & examiner l'assiette du pays. Comme le défilé paroissoit impraticable à une armée, parce qu'il n'y avoit qu'un petit chemin escarpé & étroit taillé dans le roc, & que l'ennemi étoit maître des hauteurs, on lui conseilloit de prendre un long circuit où il auroit trouvé un chemin large & facile. Mais, outre que ce détour traînoit les affaires en longueur, il craignoit de s'éloigner de la mer d'où il tiroit ses vivres. Ainsi il résolut d'aller par le haut des montagnes, & de forcer les passages, quoi qu'il dût lui en couter.

Philippe aiant tenté inutilement des propositions de paix dans une entrevûe qu'il eut avec le Consul où ils ne purent s'accommoder, il falut en venir à la force ouverte. Il se donna plusieurs légéres escarmouches dans une plaine qui avoit assez d'étendue, les Macédoniens descendant par pelotons de leurs montagnes pour atta-

quer l'ennemi, puis se retirant par des sentiers rudes & escarpés. Les Romains, animés par l'ardeur du combat, voulant les y poursuivre, eurent beaucoup à souffrir, parce que les Macédoniens avoient disposé sur tous ces rochers des catapultes & des balistes, & les accabloient à coups de pierres & de traits. Il y eut beaucoup de blessés de part & d'autre, & la nuit sépara les combattans.

Les choses étant en cet état, quelques bergers, qui paissoient leurs troupeaux sur ces montagnes, vinrent à Flamininus lui dire qu'ils savoient un détour qui n'étoit point gardé, & lui promirent de le rendre sur le sommet des montagnes en trois jours au plus tard. Ils amenoient avec eux pour garant de leur parole Charops, fils de Machatas, le premier & le plus considérable des Epirotes, qui favorisoit secrettement les Romains. Sur cette garantie, Flamininus envoie un de ses Généraux avec quatre mille hommes de pié, & trois cens chevaux. Ces pastres, qu'on prit soin d'enchaîner de peur de surprise, conduisent le détachement. Pendant ces trois jours, le Consul se contenta de donner quel-

ques légéres escarmouches pour amuser les ennemis. Au quatriéme, dès la pointe du jour, il fait prendre les armes à toutes ses troupes, & aiant aperçu sur les montagnes une grande fumée, qui étoit le signal dont on étoit convenu, il marche droit contre la hauteur, toujours exposé aux traits des Macédoniens, & toujours combattant à coups de main contre ceux qui défendoient les passages. Les Romains redoublent leurs efforts, & poussent vivement l'ennemi dans les endroits les plus difficiles, jettant de grands cris pour se faire entendre de leurs compagnons qui étoient sur la hauteur. Ceux-ci répondent du haut de la montagne à ces cris avec un bruit épouvantable, & tombent en même tems sur les Macédoniens, qui se voiant attaqués en tête & en queue, perdent courage, & prennent tous la fuite. Il n'en fut pourtant pas tué plus de deux mille, parce que la difficulté des lieux empécha de les poursuivre. Les vainqueurs pillérent leur camp, & prirent leurs tentes & leurs esclaves.

Philippe d'abord avoit pris la route de la Thessalie, mais craignant que

les ennemis ne vinssent encore l'y attaquer, il tourna vers la Macédoine, & s'arréta à Tempé, pour être plus en état de secourir les villes qu'on attaqueroit.

Le Consul passa par l'Epire, sans ravager le pays, quoiqu'il sût que les principaux, à l'exception de Charops, avoient été contraires aux Romains. Mais, comme ils obéissoient de bonne grace, il eut plus d'égard à leur disposition présente qu'à leur faute passée, ce qui lui gagna le cœur des Epirotes, & les lui attacha d'inclination. De là il entra en Thessalie. Les Etoliens & les Athamanes en avoient déja pris plusieurs villes : il se rendit maître des plus considérables. Celle d'Atrax, devant laquelle il avoit mis le siége, le retint lontems, & fit une si bonne défense, qu'enfin il fut obligé d'y renoncer.

Liv. lib. 32. n. 16-25. La flote Romaine cependant, soutenue de celles d'Attale & des Rhodiens, agissoit de son côté. Elle prit deux des principales villes de l'Eubée, Erétrie & Caryste, qui étoient tenues par des garnisons Macédoniennes : après quoi les trois flotes s'avancérent vers Cenchrée, port de Corinthe.

Le Consul étant passé dans la Phocide, la plupart des villes se rendirent à lui volontairement. Il n'y eut qu'Elatie qui lui ferma ses portes : il fut obligé de l'assiéger dans les formes. Pendant qu'il étoit occupé à ce siége, il forma un dessein important, qui étoit de détacher les Achéens du parti de Philippe, & de leur faire embrasser celui des Romains. Les trois flotes unies étoient prêtes de former le siége de Corinthe. Avant que de le commencer, il jugea à propos de faire offrir aux Achéens de faire rentrer Corinthe dans leur ligue, & de la leur livrer, à condition qu'ils se déclareroient pour les Romains. Des Ambassadeurs, envoiés au nom du Consul par Lucius son frere, Attale, les Rhodiens, & les Athéniens, leur portérent ces paroles. Les Achéens leur donnérent audience à Sicyone.

Les Achéens se trouvoient fort embarassés sur le parti qu'ils devoient prendre. Le pouvoir des Lacédémoniens, leurs perpétuels ennemis, les tenoit en bride. Ils redoutoient encore plus les armes Romaines. Ils avoient de tout tems, & tout récemment encore, de grandes obligations

aux Macédoniens : mais Philippe leur étoit suspect à tous à cause de sa perfidie & de sa cruauté, & ils appréhendoient de tomber sous sa domination quand la guerre seroit terminée. Telle étoit la disposition des Achéens. L'Ambassadeur des Romains parla le premier, puis ceux d'Attale, des Rhodiens, & de Philippe : on réserva la derniére place aux Athéniens, pour réfuter ce qu'auroit avancé l'Ambassadeur de Philippe. Ils parlérent avec plus de violence que les autres contre le Roi, parce que nul n'en avoit été si maltraité qu'eux ; & ils déduisirent fort au long toutes ses injustices & toutes ses cruautés. Ces harangues remplirent tout le tems de l'assemblée, qui fut remise au lendemain.

Quand tout le monde fut assemblé, le héraut, selon la coutume, exhorta, au nom des Magistrats, ceux qui voudroient parler, à le faire. Personne ne se leva. Tous, se regardant les uns les autres, gardérent un profond silence. Alors Aristéne, premier Magistrat des Achéens, pour ne pas renvoier l'assemblée sans qu'on eût déliberé : » Qu'est donc devenue, leur » dit-il, cette vivacité & cette cha-

» leur avec laquelle vous diſputiez entre vous dans les repas & dans vos » entretiens au ſujet de Philippe & » des Romains, preſque juſqu'à en » venir aux mains ? Et maintenant, » dans une aſſemblée indiquée uniquement pour ce ſujet, après que vous » avez entendu les harangues & les » raiſons de part & d'autre, vous demeurez muets. Quoi ! ſi l'amour du » bien public ne peut délier vos langues, le parti que chacun de vous » a pris en particulier pour ou contre » Philippe & les Romains, ne doit-il » pas vous obliger à parler, d'autant » plus que perſonne de vous n'ignore » qu'il ne ſera plus tems de le faire, » quand une fois la réſolution aura » été priſe & formée ?

Des reproches ſi ſenſés & ſi raiſonnables, faits par le premier Magiſtrat, non ſeulement ne purent porter aucun des aſſiſtans à dire ſon avis, mais n'excitérent pas même le moindre bruit, le moindre murmure dans une aſſemblée ſi nombreuſe, & compoſée de tant de peuples. Tout demeura muet & immobile.

Alors Ariſténe, reprenant encore la parole, leur dit : » Je voi bien,

» Chefs de l'aſſemblée des Achéens,
» que ce n'eſt pas tant le conſeil qui
» vous manque que le courage, per-
» ſonne d'entre vous n'oſant prendre
» ſur ſoi en particulier de s'expliquer
» ouvertement ſur ce qui regarde l'in-
» térêt commun. J'en ferois peutêtre
» autant, ſi je n'étois qu'un ſimple
» particulier. Mais, comme premier
» Magiſtrat, je voi ou qu'il ne faloit
» point accorder d'aſſemblée aux Am-
» baſſadeurs, ou qu'il ne faut point
» les renvoier d'ici ſans réponſe. Or
» comment puis-je leur en donner, ſans
» être autoriſé de votre part par un
» Decret? Mais, puis qu'aucun de vous
» ne veut ou n'oſe dire ce qu'il pen-
» ſe, ſuppoſons pour un moment que
» les diſcours des Ambaſſadeurs que
» nous entendîmes hier, ſont autant
» d'avis qu'ils nous donnent, non
» pour leur propre intérêt, mais pour
» le nôtre, & peſons-les avec matu-
» rité. Les Romains, les Rhodiens, &
» Attale demandent à faire alliance &
» amitié avec nous, & ils nous prient
» de les aider dans la guerre qu'ils ont
» entrepriſe contre Philippe. Celui-
» ci de ſon côté, nous fait ſouvenir
» du Traité que nous avons conclu

» avec lui, scellé & ratifié par un ser-
» ment : tantôt il demande que nous
» lui demeurions unis, tantôt il se
» contente que nous gardions une
» exacte neutralité. Personne de vous
» n'est-il étonné de voir, que ceux
» qui ne sont point encore alliés de-
» mandent plus que celui qui l'est an-
» ciennement? Ce n'est point sans dou-
» te, ni modestie de la part de Philip-
» pe, ni témérité de la part des Ro-
» mains, qui les fait agir & parler
» ainsi. La différence de leurs forces
» & de leur situation leur inspire ces
» divers sentimens. Je m'explique.
» Nous ne voions ici rien de Philip-
» pe que son Ambassadeur. La flote
» Romaine mouille près de Cenchrée,
» chargée des dépouilles de l'Eubée :
» le Consul & ses légions, qui ne sont
» séparées de la flote que par un pe-
» tit espace de mer, parcourent im-
» punément la Phocide & la Locride.
» Vous vous étonnez que Cléomédon,
» l'Ambassadeur de Philippe, vous
» ait exhortés avec tant de timidité &
» de réserve à prendre les armes pour
» le Roi contre les Romains. Si, en
» conséquence de ce même Traité &
» de ce même serment qu'il fait tant

» valoir, nous lui demandions que
» Philippe nous défendît & contre Na-
» bis & les Lacédémoniens, & con-
» tre les Romains ; il n'auroit point de
» réponse à nous faire, loin de pou-
» voir nous donner un secours réel ?
» Nous l'éprouvâmes l'an passé, lors-
» que, malgré les termes précis de
» notre alliance & ses belles promes-
» ses, il laissa ravager nos terres par
» Nabis & les Lacédémoniens. Pour
» moi, Cléomédon m'a paru se con-
» tredire lui-même clairement dans
» tout son discours. Il parloit avec
» mépris de la guerre contre les Ro-
» mains, prétendant qu'elle auroit le
» même succès que celle qu'ils avoient
» déja faite contre Philippe. Pourquoi
» donc implore-t-il notre secours de
» loin & par un Ambassadeur, au lieu
» de venir en personne nous défendre,
» nous qui sommes ses anciens alliés,
» & contre Nabis, & contre les Ro-
» mains? Jugeons de nous par les autres.
» Pourquoi a-t-il laissé prendre Erétrie
» & Caryste? Pourquoi a-t-il abandon-
» né tant de villes de Thessalie, aussi
» bien que la Phocide & la Locride en-
» tiéres ? Pourquoi actuellement souf-
» fre-t-il qu'on assiége Elatie ? Est-ce
» par force, ou par crainte, ou de pro-

» pos délibéré, qu'il a abandonné les
» défilés de l'Epire, & qu'il a livré à l'en-
» nemi ces barriéres impénétrables,
» pour aller se cacher dans le fond de
» son roiaume ? Si c'est volontaire-
» ment qu'il a abandonné tant d'alliés
» à la merci des ennemis, doit-il les
» empécher de pourvoir eux-mêmes à
» leur propre sureté ? Si c'est par crain-
» te, il doit nous pardonner la même
» foiblesse. S'il y a été forcé, croiez-
» vous, Cléomédon, que nous Achéens
» puissions soutenir les armes Romai-
» nes, auxquelles les Macédoniens ont
» été obligés de céder ? Il n'y a nulle
» comparaison à faire de la guerre pas-
» sée avec la présente. Les Romains
» alors, occupés de soins plus impor-
» tans, défendoient foiblement leurs al-
» liés. Maintenant, délivrés de la guer-
» re Punique, qu'ils ont soutenue pen-
» dant seize ans dans le cœur même
» de l'Italie, ils n'envoient pas des
» secours aux Etoliens, mais eux-mê-
» mes, à la tête de leurs armées, ils
» attaquent Philippe par terre & par
» mer. Quintius, le troisiéme des Con-
» suls qu'ils ont envoiés contre lui,
» l'aiant trouvé dans un poste inacces-
» sible, l'en a arraché, lui a pris son

» camp, l'a poursuivi en Thessalie, » & lui a enlevé, presque sous ses » yeux, les plus fortes places de ses » alliés. Qu'on suppose, je le veux » bien, que tout ce que l'Ambassa- » deur d'Athénes a dit de la cruauté, » de l'avarice, des débauches de Phi- » lippe, ne soit pas vrai; que nous » ne devons pas être touchés des cri- » mes qu'il a commis dans l'Attique, » & dans bien d'autres endroits, con- » tre les dieux du ciel & de l'enfer; » que même les sujets particuliers de » plainte que nous avons contre lui, » doivent être ensevelis dans un en- » tier oubli; en un mot qu'on suppo- » se que ce n'est point avec Philippe » que nous avons à faire, mais avec » Antigone, Prince plein de douceur » & de justice, & qui nous a rendu » à tous de si grands services: nous » feroit-il jamais une demande, com- » me celle qu'on nous fait aujour- » d'hui, manifestement contraire à no- » tre sureté & à notre conservation? Si » Nabis avec ses Lacédémoniens vient » nous attaquer par terre, & la flote » Romaine par mer, le Roi sera-t-il en » état de nous soutenir contre de si for- » midables ennemis; ou serons-nous en

» état de nous défendre nous-mêmes?
» Le passé nous apprend ce que nous
» devons attendre pour l'avenir. Le
» tempérament qu'on nous propose,
» qui est de demeurer neutres, est un
» moien sûr de nous rendre la proie
» du vainqueur, qui ne manquera pas
» de tomber sur nous, comme sur de
» rusés politiques, qui attendoient le
» succès pour se déclarer. Croiez-
» moi, il n'y a point de milieu. Il
» faut que nous ayons les Romains
» pour amis ou pour ennemis. Ils
» viennent eux-mêmes avec une flote
» nombreuse nous offrir leur amitié
» & leur secours. Nous refuser à un
» tel avantage, & ne pas saisir avide-
» ment une occasion si favorable qui
» ne reviendra plus, c'est le dernier
» des aveuglemens ; c'est vouloir se
» perdre sans ressource & de gaieté de
» cœur.

Ce discours fut suivi d'un grand bruit & d'un grand murmure dans toute l'assemblée, les uns y applaudissant avec joie, les autres s'y opposant avec violence. Le même partage se trouva entre les Magistrats : on les appelloit *Démiurges*. De dix qu'ils étoient, cinq déclarérent qu'ils met-

troient l'affaire en délibération chacun dans son assemblée & devant son peuple, cinq protestérent contre, prétendant qu'il étoit défendu par une loi, aux Magistrats de rien proposer, & à l'Assemblée de rien statuer, qui fût contraire à l'alliance faite avec Philippe. Ce jour se passa encore tout entier en disputes & en cris tumultueux. Il n'en restoit plus qu'un : car la loi ordonnoit de finir alors l'assemblée. Les disputes s'allumérent si violemment sur ce qui devoit s'y décider, qu'à peine les peres purent-ils s'empécher de porter leurs mains sur leurs enfans. Memnon de Pelléne étoit un des cinq Magistrats qui refusoient de faire le raport. Son pere, il se nommoit Rhisiase, le pria lontems & le conjura de laisser aux Achéens la liberté de pourvoir à leur sureté, & de ne pas les exposer par son opiniâtreté à une perte certaine. Voiant que ses priéres étoient inutiles, il jura qu'il le tueroit de sa propre main s'il ne se rendoit à son avis, le regardant, non comme son fils, mais comme l'ennemi de sa patrie. Memnon ne put résister à de si terribles menaces, & se laissa vaincre enfin à l'autorité paternelle.

Le lendemain, la pluralité étant pour mettre l'affaire en délibération, & les peuples témoignant assez ouvertement ce qu'ils pensoient, les Dyméens, les Mégalopolitains, & quelques-uns des Argiens se retirérent de l'assemblée avant qu'on fit le Décret : & personne n'en fut surpris, & ne leur en fut mauvais gré, parce qu'ils avoient des obligations particuliéres à Philippe, qui, tout récemment encore, leur avoit rendu des services considérables. La reconnoissance est une vertu de tous les tems & de tous les pays, & l'ingratitude est par tout abhorrée. Tous les autres peuples, quand on en vint aux suffrages, confirmérent sur le champ par un Décret l'alliance avec Attale & les Rhodiens: & remirent l'entiére conclusion de celle qui regardoit les Romains jusqu'au tems où l'on envoieroit des Députés à Rome pour obtenir la ratification du peuple, sans laquelle on ne pouvoit rien terminer.

En attendant on envoia trois Députés à Quintius, & toute l'armée des Achéens se rendit à Corinthe, devant laquelle Lucius frere du Consul avoit déja mis le siége, après s'être rendu

maître de Cenchrée. D'abord l'attaque fut assez foible, parce qu'on espéroit que la division se mettroit dans la ville entre la garnison & les habitans. Quand on vit que rien ne remuoit, on fit approcher les machines de tous côtés, & l'on fit diverses attaques, que les assiégés soutinrent avec beaucoup de vigueur, & où les Romains furent toujours repoussés. Il y avoit dans Corinthe un grand nombre de transfuges d'Italie, qui n'attendant aucun quartier de la part des Romains s'ils étoient vainqueurs, se battoient en desespérés. Philoclès, Capitaine de Philippe, aiant fait entrer un nouveau renfort dans la ville, & n'y aiant plus d'espérance de la pouvoir forcer, Lucius enfin se rendit à l'avis d'Attale, & on leva le siége. Les Achéens aiant été renvoiés, Attale & les Romains remontérent dans leurs flotes. Le premier se rendit au Pirée, & les autres à Corcyre.

Pendant que les flotes attaquoient Corinthe, le Consul T. Quintius étoit occupé au siége d'Elatie, où il eut un succès plus heureux. Car, après une longue & vigoureuse résistance de la part des assiégés, il se rendit maître

d'abord de la ville, puis de la citadelle.

Dans le même tems, ceux d'Argos qui avoient embrassé le parti de Philippe, trouvérent le moien de livrer leur ville à Philoclès l'un de ses Généraux. Ainsi, malgré l'alliance que les Achéens venoient de faire avec les Romains, Philippe demeura maître de deux de leurs plus fortes places, je veux dire de Corinthe & d'Argos.

§. III.

On continue le commandement à Flamininus comme Proconsul. Il a une entrevûe inutile avec Philippe sur la paix. Les Etoliens se déclarent pour les Romains, aussi bien que Nabis Tyran de Sparte. Maladie & mort d'Attale. Bataille gagnée par Flamininus sur Philippe près de Scotusse & de Cynoscéphales en Thessalie. Paix accordée à Philippe, laquelle termine la guerre de Macédoine. Joie extraordinaire des Grecs aux Jeux Isthmiques, quand on leur déclare que Rome les rétablit dans leur ancienne liberté.

ON NOMMA de nouveaux Consuls à Rome. Mais, comme on attribuoit, AN.M 3807. AV.J C.197.

Liv. lib. 32. n. 27. & 28. & avec raiſon, le retardement des affaires de Macédoine aux fréquens changemens de ceux qui en étoient chargés, on continua Flamininus dans ſon commandement, & on lui envoia des recrues.

Liv. lib. 32. n. 32 37. Polyb. lib. 17. pag. 742-752. Plut. in Flamin. pag. 371.

La ſaiſon étant déja avancée, Quintius avoit pris ſes quartiers d'hiver dans la Phocide & dans la Locride, lorſque Philippe lui envoia un héraut d'armes pour lui demander une entrevûe. Il ne ſe rendit pas difficile, & la lui accorda, parce qu'il ne ſavoit pas encore ce qu'on avoit réſolu à Rome à ſon ſujet, & qu'une conférence lui laiſſoit la liberté ou de continuer la guerre ſi on lui prorogeoit le commandement, ou de porter les choſes à la paix ſi on lui envoioit un ſucceſſeur. Le lieu & le jour pris, ils s'y rendirent de part & d'autre. Philippe avoit avec lui pluſieurs Seigneurs de Macédoine, & Cycliade un des principaux des Achéens qu'ils avoient depuis peu exilé. Le Général Romain étoit accompagné d'Amynandre roi des Athamanes, & des Députés de tous les alliés. Après quelques diſputes ſur le cérémonial, Quintius fit ſes propoſitions : chacun des alliés fit auſſi ſes

demandes. Philippe y répondit, & comme il commençoit à s'emporter contre les Etoliens, Phénéas leur Magiſtrat l'interrompant, lui dit : » Il ne » s'agit pas ici de paroles : il faut ou » vaincre les armes à la main, ou cé- » der au plus fort. La choſe eſt claire » même pour un aveugle, reprit Phi- » lippe, en ſe raillant de Phénéas qui » étoit incommodé de la vûe. Philippe [a] étoit naturellement railleur, & ne pouvoit ſe contenir même en traitant d'affaires les plus ſérieuſes : ce qui eſt un grand défaut dans un Prince.

Cette premiére entrevûe s'étant paſſée en altercation, on ſe raſſembla le lendemain. Philippe ſe rendit fort tard au lieu dont on étoit convenu. On crut qu'il l'avoit fait exprès pour ne point laiſſer aux Etoliens & aux Achéens le tems de lui répondre. Il s'aboucha avec Quintius en particulier. Celui-ci aiant raporté ſes propoſitions aux alliés, nul d'eux ne les agréa, & l'on étoit prêt de rompre toute conférence, lorſque Philippe demanda qu'on remît la déciſion au

a Erat dicacior natura quàm regem decet, & ne inter ſeria quidem riſu ſatis temperans. *Liv.*

lendemain, promettant de céder de ſa part, s'il ne venoit pas à bout de les perſuader. Quand on ſe fut raſſemblé, il pria inſtamment Quintius & les alliés de ne pas s'oppoſer à la paix, & il ſe réduiſit à demander du tems pour envoier à Rome des Ambaſſadeurs, s'engageant ou à conclure la paix aux conditions que lui-même propoſoit, ou à accepter celles qu'il plairoit au Sénat de lui impoſer. On ne put lui refuſer une demande ſi raiſonnable, & l'on convint d'une tréve, à condition néanmoins que ſur le champ il feroit ſortir ſes troupes de la Phocide & de la Locride. On envoia de part & d'autre des Ambaſſadeurs à Rome.

Quand ils y furent arrivés, on commença par entendre ceux des alliés. Ils maltraitérent fort Philippe ſur pluſieurs points, mais ils s'attachérent à démontrer par la ſituation même des lieux, que s'il retenoit Démétriade dans la Theſſalie, Chalcis dans l'Eubée, & Corinthe dans l'Achaïe, villes qu'il appelloit lui-même avec inſolence mais avec vérité les entraves de la Gréce, elle ne pourroit jamais jouir de la liberté. On fit entrer en-

ſuite les Ambaſſadeurs du Roi. Comme ils commençoient un grand diſcours, on leur coupa la parole, en leur demandant s'ils céderoient ces trois villes ou non. Aiant répondu qu'ils n'avoient point reçu d'ordre ni d'inſtruction ſur cet article, ils furent renvoiés ſans avoir rien obtenu. On laiſſa Quintius maître de faire la paix, ou de continuer la guerre. Il comprit bien par là que le Sénat n'étoit pas fâché qu'on la continuât : & de ſon côté il aimoit bien mieux terminer la guerre par une victoire que par un traité de paix. Ainſi il n'accorda plus d'entrevûe à Philippe, & lui fit déclarer qu'il n'écouteroit plus aucune propoſition de ſa part, s'il ne convenoit d'abord d'abandonner toute la Gréce.

Philippe alors ſongea ſérieuſement aux préparatifs de la guerre. Comme il ne pouvoit pas aiſément conſerver les villes de l'Achaïe à cauſe de leur grand éloignement de ſon domaine, il jugea à propos de livrer Argos à Nabis tyran de Sparte, mais comme un ſimple dépôt, qu'il lui remettroit en cas qu'il remportât l'avantage dans cette guerre, & qu'il garderoit pour

Liv. lib. 3 n. 38-40. Plut. in Flamin pr. 372.

lui si les choses tournoient autrement. Le Tyran accepta la condition, & fut introduit de nuit dans la ville. On pilla les maisons & les biens de quelques-uns des principaux qui s'étoient échapés : on enleva à ceux qui étoient restés tout leur or & leur argent, & on les taxa à de grosses sommes. Ceux qui les paiérent de bonne grace & promtement, en furent quittes pour leur argent : les autres, qu'on soupçonnoit ou de le cacher, ou de n'en découvrir qu'une partie, furent déchirés à coups de verges comme des esclaves, & traités avec la derniére indignité. Ensuite, Nabis aiant convoqué l'assemblée, fit un premier Decret pour abolir les dettes, & un second pour distribuer également les terres à chacun des citoiens : qui est la double amorce dont on se sert ordinairement pour gagner la populace, & pour l'animer contre les riches.

Le Tyran oublia bientôt de qui & à quelle condition il tenoit la ville. Il envoia des Députés à Quintius & à Attale, pour leur faire savoir qu'il étoit maître d'Argos, & pour les inviter à une entrevûe, dans laquelle il espéroit qu'ils conviendroient aisément

ment

ment des conditions du Traité d'alliance qu'il souhaitoit faire avec eux. Sa proposition fut acceptée. En conséquence, le Proconsul & le Roi se rendirent près d'Argos : démarche, ce semble, peu convenable à l'un & à l'autre. L'entrevûe se fit. Les Romains vouloient que Nabis leur fournît des troupes, & finît la guerre avec les Achéens. Le Tyran accorda le premier article, mais il ne voulut avec les Achéens qu'une tréve de quatre mois. Le Traité fut conclu à ces conditions. Cette alliance avec un Tyran aussi décrié par ses injustices & sa cruauté que l'étoit Nabis, fait peu d'honneur aux Romains : mais dans un tems de guerre on croit devoir prendre tous ses avantages aux dépens même de l'équité & de l'honneur.

Nabis, après avoir mis une bonne garnison à Argos, avoit dépouillé tous les hommes, & leur avoit enlevé toutes leurs richesses : il y envoia peu de tems après sa femme pour traiter les Dames de la même sorte. Elle faisoit venir les plus qualifiées où séparément, ou plusieurs ensemble, & partie par caresses, partie par menaces, elle tira d'elles à différentes reprises,

non seulement tout leur or, mais encore tous leurs plus superbes habillemens, leurs meubles les plus précieux, avec leurs pierreries, & tous leurs bijoux.

Liv. lib. 33. n. 1. 2.

Quand le printems fut venu, (car ce que je viens de raporter étoit arrivé pendant les quartiers d'hiver) Quintius & Attale songérent à s'assurer de l'alliance des Béotiens, qui jusques-là avoient été incertains & flotans. Ils allérent ensemble avec quelques Députés des alliés à Thébes, qui étoit la capitale du pays & le lieu de l'assemblée commune. Antiphile le premier Magistrat leur étoit favorable, & les soutenoit sous main. Les Béotiens avoient cru d'abord qu'ils venoient sans troupes & sans escorte. Ils furent bien surpris quand ils virent que Quintius s'étoit fait suivre d'un détachement de troupes assez considérable, & ils jugérent dès lors qu'il n'y auroit point de liberté dans l'assemblée. Elle fut indiquée pour le lendemain. Ils dissimulérent leur surprise & leur douleur, qu'il auroit été inutile, & même dangereux, de faire paroitre.

Attale parla le premier, & fit va-

loir les services que ses ancêtres & lui-même avoient rendus à toute la Gréce, & en particulier à la République des Béotiens. Se laissant emporter à son zêle pour les Romains, & s'expliquant avec plus de véhémence que son âge ne le comportoit, il tomba foible & comme à demi-mort au milieu de sa harangue, & il falut le transporter hors de l'assemblée; ce qui interrompit pour quelque tems la délibération. Aristéne, Capitaine général des Achéens, reprit la parole, & après lui Quintius, qui dit peu de choses, & fit plus valoir la fidélité des Romains que leurs armes ou leur puissance. On alla ensuite aux suffrages, & l'alliance avec les Romains fut résolue tout d'une voix, personne n'osant s'y opposer, ni rien dire contre.

Comme, dans l'accident d'Attale, le danger n'étoit pas pressant, Quintius le laissa à Thébes, & s'en retourna à Elatie, bien content de la double alliance qu'il venoit de conclure avec les Achéens & les Béotiens, laquelle mettant en sureté tous ses derriéres, lui donnoit lieu de tourner tous ses soins & tous ses efforts du côté de la Macédoine.

Liv. lib. 33. n. 21. Polyb. in Excerpt. pag. 101. & 102.

Dès que l'état & les forces d'Attale le permirent, on le transporta à Pergame, où il mourut peu de tems après âgé de soixante & douze ans, dont il en avoit régné quarante-quatre. Polybe remarque qu'Attale n'imita pas la plupart des hommes, pour qui les grands biens sont pour l'ordinaire une occasion de vices & de déréglemens. L'usage généreux & magnifique qu'il fit de ses richesses, mais conduit & tempéré par la prudence, lui donna moien d'augmenter ses Etats, & de se décorer lui-même du titre de Roi. Il comptoit n'être riche que pour les autres, & que c'étoit placer son argent à une grosse & légitime usure, que de l'emploier en bienfaits, & d'en acheter des amis. Il gouverna ses sujets avec une grande justice, & montra toujours une fidélité inviolable à l'égard de ses alliés. Ami généreux, mari tendre, pere affectionné, il remplit parfaitement tous les devoirs & de Prince & de particulier. Il laissa quatre fils ; Euméne, Attale, Philétére, & Athénée, dont nous aurons lieu de parler dans la suite.

Polyb. lib. 17. pag. 754-762.

Les armées des deux côtés s'étoient

mises en marche pour en venir aux mains, & pour terminer la guerre par une bataille. Elles étoient à peu près égales en nombre, & composées chacune de vingt-cinq ou vingt-six mille hommes. Quintius s'avança en Thessalie, où il apprit que les ennemis étoient aussi arrivés : mais ne pouvant encore découvrir au juste où ils étoient campés, il donna ordre à ses troupes de couper des pieux pour s'en servir au besoin.

Liv. lib. 33. n. 3-11. Plut. in Flamin. pag. 372. 373. Justin. l. 30. cap. 4.

Ici Polybe, & après lui Tite-Live qui souvent le copie, marquent la différence qu'il y avoit entre l'usage des Grecs & celui des Romains par raport aux pieux dont ils fortifioient le rempart de leurs camps. Chez les premiers, les meilleurs pieux sont ceux qui ont beaucoup de fortes branches tout autour du tronc, ce qui les rend bien plus difficiles à porter : d'ailleurs, le soldat Grec embarrassé de ses armes, & aiant peine à en soutenir le poids, ne peut pas facilement être encore surchargé de pieux. Les Romains ne laissent à ceux qu'ils coupent que deux, ou trois, tout au plus quatre branches, & toutes d'un seul côté. De cette maniére le soldat peut en porter deux ou

trois liés en faiſceau : d'autant mieux qu'il n'eſt point incommodé de ſes armes, portant ſon bouclier ſuſpendu derriére l'épaule, & quelques javelots ſeulement à la main.

De plus, des pieux de cette forme rendent bien plus de ſervice. Ceux des Grecs ſont très aiſés à arracher. Comme ce pieu, dont le tronc eſt gros, eſt ſeul & détaché des autres, & que d'ailleurs les branches en ſont fortes & en grand nombre, deux ou trois ſoldats l'enleveront facilement, & voila une porte ouverte à l'ennemi ; ſans compter que tous les pieux voiſins ſeront ébranlés, parce que les branches en ſont trop courtes pour être entrelaſſées les unes dans les autres. Il n'en eſt pas ainſi chez les Romains. Les branches ſont tellement mélées & inſérées les unes entre les autres, qu'à peine peut-on diſtinguer le pié d'où elles ſortent. Il n'eſt pas non plus poſſible de fourer la main entre ces branches pour arracher le pieu, parce que ſerrées & tortillées enſemble elles ne laiſſent aucune ouverture, & que d'ailleurs les bouts en ſont ſoigneuſement aiguiſés. Quand même on pourroit les prendre, il ne

seroit pas facile d'en arracher le pié, & cela pour deux raisons. La premiére, parce qu'il entre si avant dans la terre, qu'il en devient inébranlable : & la seconde, parce que par les branches ils sont tellement liés les uns avec les autres, qu'on ne peut en enlever un qu'on n'en enléve plusieurs. En vain deux ou trois hommes réuniront leurs forces pour les arracher. Que si cependant, à force de l'agiter & de le secouer, on vient à bout de le tirer de sa place, l'ouverture qu'il laisse est presque imperceptible. Ainsi ces sortes de pieux ont trois grands avantages sur ceux des Grecs. On les trouve en quelque endroit que l'on soit, ils sont faciles à porter, & c'est pour le camp une barriére sûre & qui ne peut être rompue aisément.

Ces sortes de digressions, faites de main de maître tel qu'étoit Polybe, qui roulent sur les usages & les pratiques de la guerre, ne déplaisent pas ordinairement aux gens du métier à qui elles peuvent fournir des vûes ; & je ne dois rien négliger, ce me semble, de tout ce qui peut avoir quelque raport à l'utilité publique.

Quand le Général se fut précaution-

né de la maniére dont je l'ai marqué ; il se mit en marche à la tête de toutes ses troupes. Après quelques légéres escarmouches, où la cavalerie Etolienne se distingua & eut toujours l'avantage, les deux armées s'arrétérent près de Scotusse. Une grosse pluie accompagnée de tonnerres étant tombée la nuit précédente, le lendemain matin le tems étoit si couvert & si sombre, qu'à peine voioit-on à deux pas du lieu où l'on étoit. Philippe détacha un corps de troupes avec ordre de s'emparer du sommet des hauteurs appellées Cynoscéphales, qui séparoient son camp de celui des Romains. Quintius détacha aussi dix escadrons de cavalerie, & environ mille soldats armés à la légére, pour aller reconnoitre l'ennemi, en leur recommandant fort de prendre garde aux embuscades à cause de l'obscurité du tems. Ce détachement rencontra celui des Macédoniens qui s'étoit emparé des hauteurs. D'abord on fut de part & d'autre un peu surpris de cette rencontre, ensuite on se tâta les uns les autres. Des deux côtés on envoia apprendre aux Généraux ce qui se passoit. Les Romains mal menés dépé-

chérent à leur camp pour demander du ſecours. Quintius y envoia auſſitôt Archédame & Eupoléme, tous deux Etoliens, & les fit accompagner de deux Tribuns qui commandoient chacun mille hommes, & de cinq cens chevaux, qui joints aux premiers firent bientôt changer de face au combat. De la part des Macédoniens on ne manquoit pas de valeur : mais accablés ſous le poids de leurs armes, ils ſe ſauvérent par la fuite ſur les hauteurs, & de là envoiérent au Roi demander du ſecours.

Philippe, qui avoit détaché pour un fourrage une partie de ſon monde, inſtruit du danger où étoient ſes premiéres troupes, & l'obſcurité commençant à ſe diſſiper, fit partir Héraclide qui commandoit la cavalerie Theſſalienne, Léon ſous les ordres duquel étoit celle de Macédoine, & Athénagore qui avoit ſous lui tous les ſoldats ſoudoiés à l'exception des Thraces. Quand ce renfort eut été ajouté au premier détachement, les Macédoniens reprirent courage, retournérent à la charge, & à leur tour chaſſérent les Romains des hauteurs. La victoire même eût été complette,

sans la résistance qu'ils rencontrérent dans la cavalerie Etolienne, qui combattit avec un courage & une hardiesse étonnante. C'étoit ce qu'il y avoit de meilleur chez les Grecs que cette cavalerie, sur tout dans les rencontres & les combats particuliers. Elle soutint de façon le choc & l'impétuosité des Macédoniens, qu'elle empécha que les Romains ne fussent poussés jusques dans le vallon. A quelque distance de l'ennemi ils prirent un peu haleine, & retournérent ensuite au combat.

Il venoit à Philippe courrier sur courrier, qui crioient que les Romains épouvantés prenoient la fuite, & que le moment étoit venu de les défaire entiérement. Ni le tems ni le terrain ne plaisoient à Philippe : mais il ne put se refuser à ces cris redoublés, ni aux instances de l'armée qui demandoit à combattre, & il la fit sortir de ses retranchemens. Le Proconsul en fit autant de son côté, & mit son armée en ordre de bataille.

Chacun des Chefs, dans ce moment qui alloit décider de leur sort, anima ses troupes par les motifs les plus intéressans. Philippe représentoit aux

ſiennes les Perſes, les Bactriens, les Indiens, toute l'Aſie & tout l'Orient domtés par leurs armes victorieuſes, ajoutant qu'il faloit maintenant combattre avec d'autant plus de courage; qu'il s'agiſſoit ici, non de la Souveraineté mais de la liberté, plus chére & plus précieuſe à des gens de cœur que l'empire du monde entier. Le Proconſul mettoit devant les yeux de ſes ſoldats leurs propres victoires encore toutes récentes : d'un côté la Sicile & Carthage, de l'autre l'Italie & l'Eſpagne aſſujetties aux Romains; &, pour tout dire en un mot, Annibal, le grand Annibal, comparable certainement & peutêtre ſupérieur à Alexandre, chaſſé de l'Italie par leurs mains triomphantes; &, ce qui devoit les animer encore plus vivement, ce même Philippe contre lequel ils alloient combattre, vaincu plus d'une fois par eux-mêmes, & obligé de prendre la fuite devant eux.

Animés [a] par de tels diſcours, ces

[a] His adhortationibus utrinque concitati milites, prælio concurrunt, alteri Orientis, alteri Occidentis imperio gloriantes, ferenteſque in bellum, alii majorum ſuorum antiquam & obſoletam gloriam, alii virentem recentibus experimentis virtutis florem. *Juſtin.*

ſoldats, qui ſe diſoient, les uns vainqueurs de l'Orient, les autres vainqueurs de l'Occident, tout fiers, ceux-là de l'ancienne gloire de leurs ancêtres, ceux-ci de leurs propres trophées & de leurs victoires encore toutes récentes, ſe préparérent de part & d'autre au combat. Flamininus, aiant commandé à ſon aile droite de ne pas branler de ſon poſte, place les éléphans devant cette aile, & marchant d'un pas fier & aſſuré méne lui-même l'aile gauche aux ennemis. Les eſcarmoucheurs ſe voiant appuiés des légions, retournent à la charge, & en viennent aux mains.

Philippe avec les ſoldats armés à la légére & l'aile droite de ſa phalange, ſe hâta d'arriver ſur les montagnes, & donna ordre à Nicanor de marcher inceſſamment après lui avec le reſte de l'armée. D'abord, arrivé aſſez près du camp des Romains, & voiant aux mains ſes ſoldats armés à la légére, ce ſpectacle lui fit beaucoup de plaiſir. Mais, quand il les vit plier, & dans un beſoin extrême d'être ſecourus, il falut les ſoutenir, & entrer dans une action générale, quoique la plus grande partie de ſa phalange fût

encore en marche pour venir ſur les hauteurs où il étoit. Il reçoit cependant ceux des ſiens qui étoient repouſſés : il les raſſemble, tant infanterie que cavalerie, à ſon aile droite, & donne ordre aux armés à la légére & à la phalange de doubler leurs files, & de ſerrer leurs rangs ſur la droite.

Cela fait, comme les Romains étoient proche, il commande à la phalange de marcher à eux piques baiſſées, & aux armés à la légére de les déborder. Quintius avoit auſſi en même-tems reçu dans ſes intervalles ceux qui avoient commencé le combat, & chargeoit les Macédoniens. Le choc étant engagé, on jetta de part & d'autre des cris épouvantables. L'aile droite de Philippe avoit viſiblement tout l'avantage, parce que tombant impétueuſement de ces lieux hauts ſur les Romains avec ſa phalange, ceux-ci ne purent ſoutenir le choc de ces troupes ſerrées & couvertes de leurs boucliers, & dont le front préſentoit une haie de piques. Les Romains furent obligés de plier.

Il n'en fut pas de même à l'aile gauche de Philippe, qui ne faiſoit que d'arriver. Comme ſes rangs étoient

rompus & séparés par les hauteurs & les inégalités qui remplissoient ce terrain, Quintius passa promtement à son aile droite, & chargea vivement cette aile gauche des Macédoniens, comptant que s'il pouvoit l'enfoncer & la mettre en desordre, elle entraîneroit avec elle l'autre aile quoique victorieuse. La chose arriva de la sorte. Cette aile ne pouvant, à cause de l'inégalité & de la difficulté des lieux, se maintenir en forme de phalange, ni doubler ses rangs pour donner de la profondeur à ce corps, ce qui fait toute sa force, elle fut entiérement renversée.

En cette occasion, un Tribun, qui n'avoit pas avec lui plus de vingt compagnies, fit un mouvement qui contribua beaucoup à la victoire. Voiant que Philippe, fort éloigné du reste de l'armée, poussoit vivement l'aile gauche des Romains, il quitte la droite où il étoit qui n'avoit pas besoin de son secours, & sans prendre conseil que de lui-même & de la disposition présente des armées, il marche vers la phalange de l'aile droite des ennemis, arrive sur leurs derriéres, & les charge de toutes ses forces. Or tel est

l'état de la phalange par la longueur excessive de ses piques & par le serrement de ses rangs, qu'on ne peut ni se tourner en arriére, ni combattre d'homme à homme. Le Tribun enfonce donc toujours en tuant à mesure qu'il avançoit, & les Macédoniens ne pouvant eux-mêmes se défendre ; jettent leurs armes, & prennent la fuite. Le desordre fut d'autant plus grand, que ceux des Romains qui avoient plié s'étant ralliés, étoient venus en même tems attaquer en front la phalange.

Philippe, jugeant d'abord du reste de la bataille par l'avantage qu'il remportoit de son côté, comptoit sur une pleine victoire. Lorsqu'il vit ses soldats jetter leurs armes, & les Romains fondre sur eux par les derriéres, il s'éloigna un peu du champ de bataille avec un corps de troupes, & de là il considéra en quel état étoient toutes choses. Et quand il vit que les Romains qui poursuivoient son aile gauche touchoient presque au sommet des montagnes, il rassembla ce qu'il put de Thraces & de Macédoniens, & chercha son salut dans la fuite.

Après le combat, où de tous les

côtés la victoire s'étoit déclarée en faveur des Romains, Philippe se retira à Tempé, où il s'arréta pour y attendre ceux qui s'étoient sauvés de la défaite. Il avoit pris la sage précaution d'envoier à Larisse brûler tous ses papiers, afin que les Romains ne fussent point en état d'inquiéter aucun de ses amis. Les Romains poursuivirent les fuiards pendant quelque tems. Ensuite les uns dépouillérent les morts, les autres rassemblérent les prisonniers, la plupart se jettérent sur le camp des ennemis, & le pillérent. Les Etoliens y étoient arrivés avant les Romains, qui croiant être frustrés d'un butin qui leur appartenoit, s'en plaignirent hautement au Général. Ils retournérent cependant au camp, & y passérent la nuit. Le lendemain, après avoir ramassé les prisonniers & le reste des dépouilles, on prit le chemin de Larisse. La perte des Romains dans cette bataille fut d'environ sept cens hommes. Les Macédoniens y perdirent treize mille hommes, dont huit mille restérent sur le champ de bataille, & cinq mille furent faits prisonniers. Ainsi se termina la journée de Cynoscéphales.

Les Etoliens s'étoient certainement diſtingués dans cette bataille, & n'avoient pas peu contribué à la victoire. Mais ils eurent la vanité, ou plutôt l'inſolence, de s'attribuer à eux ſeuls cet heureux ſuccès au préjudice des Romains, ſe préférant à eux ſans ménagement & ſans pudeur, & répandirent ce bruit par toute la Gréce. Quintius, déja mécontent de l'impatiente avidité avec laquelle ils s'étoient jettés ſur le butin ſans attendre les Romains, fut encore plus choqué du mépris injurieux qu'ils en témoignoient par leurs diſcours inſolens. Depuis ce tems-là il leur fit fort froid, & ne leur communiqua plus rien des affaires publiques, affectant en toute occaſion d'humilier leur orgueil.

Il paroit que Quintius fut trop ſenſible à ces diſcours, qu'il ne ménagea pas aſſez prudemment des alliés ſi utiles, & qu'en les aliénant ainſi des Romains, il prépara de loin la défection ouverte à laquelle les Etoliens ſe portérent dans la ſuite. En diſſimulant ſagement, en fermant les yeux & les oreilles ſur bien des choſes, & ne paroiſſant point toujours inſtruit de ce

que les Etoliens pouvoient dire ou faire mal a propos, il auroit peutêtre remédié à tout.

Quelques jours après le combat il vint des Ambassadeurs de Philippe à Flamininus qui étoit à Larisse, sous prétexte de demander une tréve pour enterrer les morts, mais en effet pour obtenir de lui une entrevûe. Le Proconsul accorda l'un & l'autre, & ajouta des honnêtetés pour le Roi, en disant *qu'il devoit avoir bonne espérance.* Ces paroles choquérent extrêmement les Etoliens. Comme ils connoissoient mal les Romains, & qu'ils en jugeoient par leurs propres dispositions, ils s'imaginérent que Flamininus n'étoit devenu favorable à Philippe, que parce que celui-ci l'avoit corrompu à force de présens, & ils ne rougirent point de répandre ce bruit parmi les alliés.

Le Général Romain partit avec les alliés pour le rendez-vous, qui étoit à l'entrée de Tempé. Il les assembla avant que le Roi fût arrivé, pour savoir ce qu'ils pensoient sur les conditions de la paix. Amynandre, roi des Athamanes, qui portoit la parole pour

les autres, dit qu'il faloit faire un Traité qui mît la Gréce en état de conſerver la paix & la liberté, même en l'abſence des Romains.

Alexandre Etolien prit enſuite la parole, & dit: Que ſi le Proconſul penſoit qu'en faiſant la paix avec Philippe, il procureroit ou une paix ſolide aux Romains, ou une liberté durable aux Grecs, il ſe trompoit: que l'unique moien de finir la guerre avec les Macédoniens, étoit de chaſſer Philippe de ſon roiaume: que la choſe étoit maintenant très aiſée, pourvû qu'il profitât de l'occaſion qui ſe préſentoit. Il appuia ſon avis de pluſieurs autres raiſons, & s'aſſit.

Quintius, adreſſant la parole à Alexandre: » Vous ne connoiſſez, lui dit-» il, ni le caractére des Romains, ni » mes vûes, ni les intérêts des Grecs. » Ce n'eſt pas l'uſage des Romains, » quand ils ont fait la guerre à une » Puiſſance, de la détruire entiére-» ment: Annibal & les Carthaginois » en ſont une bonne preuve. Pour » moi, mon deſſein n'a jamais été de » faire à Philippe une guerre irrécon-» ciliable. J'ai toujours été diſpoſé à » lui accorder la paix, dès qu'il ſe

» ſoumettroit aux conditions qui lui ſe-
» roient impoſées. Vous mêmes, Eto-
» liens, dans les aſſemblées qui ſe ſont
» tenues à ce ſujet, n'avez jamais par-
» lé d'ôter à Philippe ſon roiaume.
» Seroit-ce la victoire qui nous inſ-
» pireroit un tel deſſein? Quel indi-
» gne ſentiment! Quand un ennemi
» nous attaque les armes à la main,
» il convient de le repouſſer avec fier-
» té & hauteur: mais quand il eſt ter-
» raſſé, le devoir du vainqueur eſt de
» faire paroitre de la modération, de
» la douceur, & de l'humanité. Quant
» aux Grecs, il eſt de conſéquence
» pour eux que le roiaume de Macé-
» doine ſoit moins puiſſant qu'autre-
» fois, je l'avoue: mais il leur impor-
» te également qu'il ne ſoit pas tout-
» à-fait détruit. C'eſt pour eux une
» barriére contre les Thraces & les *
» Gaulois, ſans laquelle, comme il
» eſt déja ſouvent arrivé, ils ne man-
» queroient pas de fondre ſur la Gré-
» ce.

Flamininus conclut en diſant, que ſon avis, & celui du Conſeil, étoit, ſi Philippe promettoit d'obſerver fidé-

* *Pluſieurs Gaulois s'étoient établis dans les contrées voiſines de la Thrace.*

lement tout ce qui lui avoit été prescrit auparavant par les alliés, de lui accorder la paix, après qu'on auroit sur cela consulté le Sénat ; & que les Etoliens pouvoient là-dessus prendre telle résolution qu'ils jugeroient à propos. Phénéas Préteur des Etoliens, aiant représenté avec vivacité, que Philippe, s'il échapoit au danger présent, ne tarderoit pas à former de nouveaux projets, & à donner occasion à une nouvelle guerre : » C'est » mon affaire, reprit le Proconsul ; je » donnerai bon ordre qu'il ne puisse » rien entreprendre contre nous.

Le lendemain Philippe arriva au lieu de la conférence, & trois jours après le Conseil s'étant rassemblé, il y entra, & parla avec tant de sagesse & de prudence, qu'il adoucit tous les esprits. Il dit qu'il acceptoit & exécuteroit tout ce que les Romains & les Alliés lui prescriroient, & que pour le reste il s'en remettoit entiérement à la discrétion du Sénat. A ces mots, il se fit un grand silence dans le Conseil. Il n'y eut que l'Etolien Phénéas, qui fit encore de mauvaises difficultés, auxquelles on n'eut aucun égard.

Au reste, ce qui engageoit Flamininus à presser la conclusion de la paix, c'est que la nouvelle lui étoit venue qu'Antiochus, avec une armée, partoit de Syrie pour faire une irruption dans l'Europe. Il craignoit que Philippe ne pensât à mettre ses villes en état de défense, & par là ne gagnât du tems. D'ailleurs il sentoit que, si un autre Consul venoit prendre sa place, on ne manqueroit pas de lui attribuer tout l'honneur de cette guerre. C'est pourquoi il accorda au Roi quatre mois de tréve, reçut de lui quatre cens talens, prit pour otages Démétrius son fils & quelques autres de ses amis, & lui permit d'envoier à Rome, pour recevoir du Sénat la décision de son sort. On se sépara ensuite, après s'être donné réciproquement les assurances nécessaires, que si la paix ne se faisoit pas, Flamininus rendroit à Philippe les talens & les otages. Après cela, tous les intéressés dépêchérent à Rome, les uns pour solliciter la paix, les autres pour y mettre obstacle.

Quatre cens mille écus.

Liv. lib. 33. c. 14-19.

Pendant tous ces mouvemens pour une paix générale, il y eut de plusieurs côtés quelques expéditions par-

ticulières, mais de peu d'importance. Androsthéne, qui commandoit pour le Roi à Corinthe, avoit un corps de troupes assez considérable qui montoit à plus de six mille hommes : il fut vaincu dans une bataille par Nicostrate Préteur des Achéens, qui le prit au dépourvû, & l'attaqua dans un tems où ses troupes étoient dispersées dans la campagne, & occupées à piller le plat pays. L'Acarnanie étoit partagée de sentimens, les uns tenant bon pour Philippe, les autres se déclarant pour les Romains. Ceux-ci avoient formé le siége de Leucas. La nouvelle de la victoire remportée à Cynoscéphales, soumit tout le pays aux vainqueurs. Dans le même tems les Rhodiens s'emparérent de la Pérée, petite région de la Carie, qu'ils prétendoient leur appartenir, & leur avoir été injustement enlevée par les Macédoniens. Philippe aussi de son côté repoussa les Dardaniens, qui étoient entrés dans son roiaume, pour profiter du mauvais état de ses affaires. Le Roi, après cette expédition, se retira à Thessalonique.

A Rome, le tems de l'élection des Consuls étant arrivé, on choisit L. Fu- AN.M.3808. AV.J.C.196.

Polyb. Excerpt. Legat. pag 793. 794. Liv. lib. 33. n. 24. & 27. 29.

rius Purpureo, & M. Claudius Marcellus. On reçut pour lors des lettres de Quintius, qui apprenoient le détail de la victoire remportée contre Philippe. On en fit lecture, d'abord dans le Sénat, puis devant le peuple, & l'on ordonna des prieres publiques pendant cinq jours pour remercier les dieux de la protection qu'ils avoient accordée aux Romains dans la guerre contre Philippe.

Quelques jours après, arrivérent les Ambassadeurs au sujet de la paix qu'on se proposoit de faire avec le Roi de Macédoine. L'affaire fut agitée dans le Sénat. Les Ambassadeurs y firent de longs discours chacun selon ses intérêts & ses vûes : mais enfin l'avis de la paix l'emporta. La même affaire étant raportée au peuple, Marcellus, qui souhaitoit avec passion d'aller commander les armées dans la Gréce, fit tous ses efforts pour que le Traité fût rompu : mais il ne put réussir. Le peuple approuva le projet de Flamininus, & ratifia les conditions. Le Sénat nomma ensuite dix des plus illustres citoiens pour aller en Gréce en régler les affaires avec Flamininus, & assurer la liberté aux Grecs.

Les

Les Achéens demandérent dans la même assemblée d'être reçus au nombre des alliés du peuple Romain. Cette affaire, qui souffroit quelques difficultés, fut renvoiée aux dix Commissaires.

Il s'étoit élevé parmi les Béotiens une émeute entre les partisans de Philippe & ceux des Romains, laquelle fut portée à de violens excès. Mais elle n'eut pas de suite, aiant été appaisée par le Proconsul, qui y apporta un promt reméde.

Les dix Commissaires partis de Rome pour régler les affaires de la Gréce, ne furent pas lontems sans y arriver. Voici quelles furent les principales conditions du Traité de paix qu'ils réglérent de concert avec Flamininus. Que toutes les * autres villes Grecques, tant en Asie qu'en Europe, seroient libres, & se gouverneroient selon leurs loix : que Philippe, avant la fête des Jeux Isthmiques, évacueroit celles où il avoit garnison. Qu'il rendroit aux Romains les pri-

Polyb. Excerpt. Legat. p. 795-800. Liv. lib. 33. n. 30-35. Plut. in Flamin. pag. 374-376.

* *Ce mot,* autres, *est mis ici par opposition aux villes Grecques soumises à Philippe, dont une partie seulement est mise en liberté, parce que les Romains prétendoient tenir garnison dans Chalcis, Démétriade, & Corinthe.*

sonniers & les transfuges, & leur livreroit tous ses vaisseaux pontés, à l'exception de cinq felouques, & de la galére à seize rangs de rameurs. Qu'il donneroit mille talens; moitié incessamment, & l'autre moitié en dix ans, cinquante chaque année en forme de tribut. Parmi les otages qu'on exigea de lui étoit Démétrius son fils, qui fut envoié à Rome.

Trois millions.

Ce fut ainsi que Flaminius termina la guerre de Macédoine, au grand contentement des Grecs, & heureusement pour Rome. Car, sans parler d'Annibal, qui tout vaincu qu'il étoit, pouvoit encore susciter bien des affaires aux Romains; Antiochus voiant sa puissance considérablement accrue par ses glorieux exploits, qui lui avoient fait donner le surnom de Grand, songeoit actuellement à porter ses armes en Europe. Si donc Flaminius n'avoit pas, par sa grande prudence, prévû ce qui devoit arriver; qu'il n'eût pas promtement conclu cette paix; que la guerre contre Antiochus se fût jointe au milieu de la Gréce à la guerre qu'on avoit contre Philippe; & que les deux plus grands & les plus puissans Rois

qu'il y eût alors, unis de vûes & d'intérêts, se fussent élevés en même tems contre Rome, il est certain qu'elle se seroit trouvée encore engagée dans des combats & dans des dangers aussi grands que ceux qu'elle avoit eus à soutenir dans la guerre contre Annibal.

Ce Traité de paix, dès qu'on en eut connoissance, causa une joie universelle dans toute la Gréce. Les Etoliens seuls en parurent mécontens. Ils le décrioient sourdement parmi les alliés, disant qu'il ne contenoit que des paroles, & rien davantage: qu'on amusoit les Grecs par un vain titre de liberté, & que sous ce beau nom les Romains couvroient leurs vûes intéressées. Qu'à la vérité ils laissoient libres les villes situées dans l'Asie, mais qu'ils paroissoient se réserver celles de l'Europe, comme Orée, Erétrie, Chalcis, Démétriade, Corinthe. Qu'ainsi, à proprement parler, la Gréce n'étoit point délivrée de ses chaînes, & que tout au plus elle avoit changé de maître.

Ces plaintes chagrinoient d'autant plus le Proconsul, qu'elles n'étoient point tout-à-fait sans fondement, Les

Commiſſaires, ſelon les inſtructions qu'ils avoient reçues à Rome, conſeilloient à Flamininus de rendre la liberté à tous les Grecs, mais de retenir les villes de Corinthe, de Chalcis, & de Démétriade, qui étoient les clés de la Gréce, & d'y mettre de bonnes garniſons pour s'en aſſurer contre Antiochus. Il obtint dans le Conſeil que Corinthe ſeroit miſe en liberté : mais il fut réſolu qu'on y mettroit une garniſon dans la citadelle, auſſi bien que dans les deux villes de Chalcis & de Démétriade, & cela pour un tems ſeulement, & juſqu'à ce qu'on n'eût plus rien à craindre de la part d'Antiochus.

On étoit alors au tems où les Jeux Iſthmiques devoient ſe célébrer, & l'attente de ce qui alloit arriver y avoit attiré un concours incroiable de peuples, & de perſonnes de la plus grande conſidération. Les conditions du Traité de paix qui n'étoient point encore entiérement connues, faiſoient le ſujet de toutes les converſations, & l'on en parloit différemment, la plupart ne pouvant ſe perſuader que les Romains vouluſſent ſe retirer de toutes les places qu'ils avoient priſes. Tout

le monde étoit dans cette incertitude, lorsque, la multitude étant assemblée dans le stade pour le spectacle, un héraut s'avance, & publie à haute voix: LE SENAT ET LE PEUPLE ROMAIN, ET TITUS QUINTIUS GENERAL, AIANT VAINCU PHILIPPE ET LES MACEDONIENS, DELIVRENT DE TOUTES GARNISONS ET DE TOUS IMPOTS LES CORINTHIENS, LES LOCRIENS, LES PHOCIENS, LES EUBE'ENS, LES ACHE'ENS PHTHIOTES, LES MAGNESIENS, LES THESSALIENS, ET LES PERRHEBES; LES DECLARENT LIBRES, ET VEULENT QU'ILS SE GOUVERNENT PAR LEURS LOIX ET LEURS USAGES.

A ces [a] paroles, que plusieurs n'avoient ouies qu'à demi à cause du

[a] Audita voce præconis, majus gaudium fuit, quàm quod universum homines caperent. Vix satis credere se quisque audisse: alii alios intueri mirabundi velut somnii vanam speciem, quod ad quemque pertineret, suarum aurium fidei minimùm credentes, proximos interrogabant. Revocatus præco.... iterum pronunciare eadem. Tum ab certo jam gaudio tantus cum clamore plausus est ortus, totiesque repetitus, ut facilè appareret, nihil omnium bonorum multitudini gratius, quàm libertatem, esse. Ludicrum deinde ita raptim peractum est, ut nullius nec animi nec oculi spectaculo intenti essent. Adeo unum gaudium præoccupaverat omnium aliarum sensum voluptatum. *Liv. lib. 33. n. 32.*

bruit qui les interrompit, tous les spectateurs, transportés hors d'eux-mêmes, ne furent plus maîtres de leur joie. Se regardant les uns les autres avec surprise, & s'interrogeant mutuellement, ils n'en pouvoient croire ni leurs yeux ni leurs oreilles, tant ce qu'ils voioient & entendoient leur paroissoit semblable à un songe. Il falut que le héraut recommençât encore la même proclamation, qui fut écoutée avec un profond silence, & l'on ne perdit pas un mot du Décret. Alors, pleinement assurés de leur bonheur, ils se livrérent de nouveau sans mesure aux transports de leur joie avec des cris & des applaudissemens si souvent & si fortement répétés, que la mer en retentit au loin, & que des corbeaux, qui dans ce moment voloient par hazard sur l'assemblée, tombérent dans le stade : tant il est vrai, que de tous les biens humains il n'en est point de plus agréable à la multitude que la liberté ! La célébration des Jeux s'acheva à la hâte & fort rapidement, sans que ni les esprits ni les yeux fussent attentifs au spectacle, personne ne s'y intéressant plus, & la joie étoufant tous les autres sentimens.

Quand les jeux furent finis, tous presque coururent en foule vers le Général Romain, ensorte que chacun s'empressant d'approcher de son libérateur, de le saluer, de lui baiser la main, & de jetter sur lui des couronnes & des festons de fleurs, il auroit couru quelque risque d'être écrasé, si la vigueur de l'âge, (car il n'avoit guéres que trente-trois ans) & la joie d'une journée si glorieuse, ne l'avoient soutenu, & mis en état de résister à toutes ces fatigues.

Je demande en effet, s'il y eut jamais pour un mortel journée plus agréable ou plus glorieuse que celle-ci le fut pour Flamininus & pour tout le peuple Romain. Que sont tous les triomphes du monde en comparaison de ce que nous venons de voir? Qu'on entasse ensemble tous les trophées, toutes les victoires, toutes les conquêtes d'Alexandre & des plus grands Capitaines, que deviennent-elles rapprochées de cette unique action de bonté, d'humanité, de justice? C'est un grand malheur que les Princes ne soient pas sensibles comme ils devroient l'être à une joie aussi pure, & à une gloire aussi touchante, que

celle de faire du bien aux hommes.

Le souvenir[a] d'une si agréable journée & d'un bienfait si important, se renouveloit de jour en jour, & pendant un fort long tems il n'étoit parlé d'autre chose dans les repas & dans les entretiens. On disoit, avec des transports d'admiration, & dans une sorte d'enthousiasme : » Qu'il étoit » donc au monde une nation, qui, à » ses frais & à ses risques, entreprenoit des guerres pour la liberté des » autres, & cela non pour des peuples » voisins ou situés dans le même continent, mais qui passoit les mers, & » alloit au loin pour empécher qu'il » n'y eût quelque part que ce fût un » empire injuste, & pour faire régner » par tout les loix, l'équité, la justi» ce. Que par un seul mot & à la voix

a Nec præsens omnium modò effusa lætitia est; sed per multos dies gratis & cogitationibus & sermonibus revocata. Esse aliquam in terris gentem, quæ sua impensa, suo labore ac periculo, bella gerat pro libertate aliorum: nec hoc finitimis, aut propinquæ vicinitatis hominibus, aut terris continenti junctis præstet: maria trajiciat, ne quod toto orbe terrarum injustum imperium sit, & ubique jus, fa·, lex potentissima sint. Una voce præconis liberatas omnes Græciæ atque Asiæ urbes. Hoc spe concipere, audacis animi fuisse: ad effectum adducere, virtutis & fortunæ ingentis. *Liv. n. 33.*

» d'un héraut, la liberté avoit été ren-
» due à toutes les villes de la Gréce
» & de l'Asie. Qu'il étoit d'une gran-
» de ame de former seulement un tel
» dessein : mais que de le mettre à
» exécution, c'étoit l'effet d'un rare
» bonheur & d'une vertu consommée.

Ils rappelloient tous les grands combats que la Gréce avoit entrepris pour la liberté. » Après avoir soutenu » tant de guerres, disoient-ils, cepen- » dant jamais sa valeur n'a reçu une » si douce récompense, que lorsque » des étrangers sont venus combattre » pour elle. C'est alors que, sans avoir » presque versé une goutte de sang, » & sans avoir perdu un seul homme, » elle a remporté le plus beau de tous » les prix, & le plus digne d'être dis- » puté par des hommes. La valeur & » la prudence sont rares dans tous les » tems : mais de toutes les vertus la » plus rare, c'est la justice. Les Agé- » silas, les Lysandres, les Nicias, les » Alcibiades, ont bien sû conduire des » guerres, & gagner des batailles par » terre & par mer : mais c'étoit pour » eux & pour leur patrie, non pour des » inconnus & des étrangers. Cette » gloire étoit réservée aux Romains.

Plut. in Flamin.

Voila les réflexions que les Grecs faisoient sur l'état présent des affaires; & les effets répondirent promtement à la glorieuse proclamation faite aux Jeux Isthmiques. Car les Commissaires se partagérent pour aller faire exécuter leur décret dans toutes les villes.

Quand Flamininus fut de retour à Argos, il fut fait Président des Jeux Néméens. Il s'acquitta parfaitement de cet emploi, & n'oublia rien de tout ce qui pouvoit augmenter la célébrité & la magnificence de la fête; & il fit publier encore dans ces Jeux, comme il avoit fait dans les autres, la liberté des Grecs par la voix du héraut.

En visitant toutes les villes, il y établissoit de bonnes ordonnances, y réformoit la Justice, rappelloit l'amitié & la concorde entre les citoiens, en appaisant les séditions & les querelles, & en faisant revenir les bannis; mille fois plus content de pouvoir, par les voies de la persuasion, porter les Grecs à se réconcilier les uns avec les autres, & à vivre bien ensemble, qu'il ne l'avoit été d'avoir vaincu les Macédoniens: de sorte que

la liberté même leur parut le moindre des bienfaits qu'ils avoient reçus de lui. A quoi en effet leur auroit-elle servi, si la justice & la concorde n'eussent été rétablies parmi eux? Quel modéle pour un Gouverneur, pour un Intendant de provinces! & quel bonheur pour celles qui en trouvent de tels!

On raporte que le philosophe Xénocrate aiant été délivré un jour à Athénes par l'orateur Lycurgue des mains des Fermiers, qui le traînoient en prison pour lui faire paier une somme que les étrangers devoient au Trésor public, & aiant rencontré bientôt après les fils de son libérateur, il leur dit : *Je paie avec usure à votre pere le plaisir qu'il m'a fait ; car je suis cause qu'il est loué de tout le monde.* Mais la reconnoissance que les Grecs témoignérent à Flamininus & aux Romains, n'aboutit pas seulement à les faire louer : elle servit encore infiniment à augmenter leur puissance, en portant tout le monde à se confier en eux, & à s'abandonner à leur bonne foi. Car on ne se contentoit pas de recevoir les Généraux qu'ils leur envoioient : on les demandoit avec empressement,

on les appelloit, & on se remettoit avec joie entre leurs mains. Et non seulement les peuples & les villes, mais les Princes & les Rois mêmes, qui se plaignoient de l'injustice des Rois voisins, avoient recours à eux, & se mettoient comme sous leur sauvegarde, de sorte qu'en peu de tems, par un effet de la protection divine (c'est l'expression de Plutarque) toute la terre fut soumise à leur domination.

θεοῦ συνεφαπτομένου.

Cornélius, l'un des Commissaires qui s'étoient répandus de côté & d'autre, se rendit à l'assemblée des Grecs qui se tenoit à * Therme, ville de l'Etolie. Il y fit un long discours pour exhorter les Etoliens à demeurer fermes dans le parti qu'ils avoient pris, & à ne se départir jamais du Traité d'alliance qu'ils avoient fait avec les Romains. Quelques-uns des principaux d'Etolie se plaignirent, mais d'un ton modeste, que les Romains, depuis la victoire, ne paroissoient pas aussi bien disposés pour leur nation,

* *Tite-Live dit que ce fut aux Thermopyles. On doute s'il a bien rendu ici Polybe : ἐπὶ τὴν τῶν θερμικῶν σύνοδον. Il s'agit d'une assemblée des Etoliens dans la ville de Therme, qui est en Etolie.*

qu'ils l'avoient été auparavant. D'autres lui reprochérent, en termes durs & injurieux, que sans les Etoliens, non seulement les Romains n'auroient point vaincu Philippe, mais que même ils n'auroient pas pu mettre le pié dans la Gréce. Cornélius, pour ne point donner lieu à des disputes & à des altercations qui ont toujours un mauvais effet, se contenta sagement de les renvoier au Sénat, en leur promettant qu'on leur rendroit bonne justice. C'est le parti qu'ils prirent. Ainsi finit la guerre contre Philippe.

§. IV.

Sur les plaintes & les soupçons formés contre Antiochus, les Romains lui envoient une Ambassade ; elle n'aboutit qu'à disposer les choses de part & d'autre à une rupture ouverte. Conspiration de Scopas Etolien contre Ptolémée : il est mis à mort avec ses complices. Annibal se retire chez Antiochus. Guerre de Flamininus contre Nabis. Il l'assiége dans Sparte, l'oblige à demander la paix, & la lui accorde. Il entre à Rome en triomphe.

LA GUERRE de Macédoine avoit

fini fort à propos pour les Romains, qui sans cela auroient eu sur les bras en même tems deux puissans ennemis, Philippe & Antiochus : car il étoit évident que bientôt on seroit obligé de déclarer la guerre au Roi de Syrie, qui avançoit tous les jours ses conquêtes de plus en plus, & se préparoit sans doute à passer en Europe.

AN. M. 3808. AV. J.C. 196. *Liv. lib. 33. n. 38-41. Polyb. lib. 17. pag. 769. 770. Appian. de bellis Syr. pag. 86-88.*

Après s'être mis en repos du côté de la Célé-Syrie & de la Palestine par l'alliance qu'il avoit conclue avec le Roi d'Egypte, & s'être rendu maître de plusieurs villes de l'Asie Mineure, & entr'autres d'Ephése, il prit les mesures les plus propres pour venir à bout de ses desseins, & pour se remettre en possession de tout ce qu'il prétendoit avoir appartenu autrefois à ses ancêtres.

Smyrne, Lampsaque, & les autres villes Grecques d'Asie qui jouissoient alors de leur liberté, voiant bien que son but étoit de se les assujettir, résolurent de se défendre. Et comme elles étoient par elles-mêmes trop foibles pour résister seules à un si puissant ennemi, elles eurent recours à la protection des Romains, qui leur fut accordée sans peine. On vit bien à Ro-

me qu'il faloit arrêter les progrès d'Antiochus vers l'Occident, & de quelle conſéquence il ſeroit de le laiſſer s'aggrandir en s'établiſſant ſur les côtes d'Aſie, ſelon le plan qu'il en avoit formé. On fut donc bien aiſe de l'occaſion que ces villes libres fourniſſoient aux Romains de s'y oppoſer, & on lui envoia inceſſamment une Ambaſſade.

Avant que les Ambaſſadeurs puſſent ſe rendre auprès de lui, il avoit déja fait des détachemens de ſon armée, qui avoient formé les ſiéges de Smyrne & de Lampſaque. Ce Prince avoit paſſé lui-même l'Helleſpont avec le reſte, & pris toute la Querſonnéſe de Thrace. Aiant trouvé la ville de * Lyſimachie toute en ruine, (les peuples de Thrace l'avoient démolie peu d'années auparavant) il ſe mit à la rebâtir, dans le deſſein de fonder là un roiaume pour Séleucus ſon ſecond fils, de lui ſoumettre tout le pays d'alentour, & de faire de cette ville la capitale du nouveau roiaume.

Ce fut juſtement dans le tems qu'il formoit tous ces projets, qu'arrivé-

* *Cette ville étoit ſituée à l'iſthme ou au cou de la péninſule.*

rent en Thrace les Ambassadeurs Romains. Ils le rencontrérent à Selymbrie, ville du pays. Ils étoient accompagnés de quelques Députés des villes Grecques d'Asie. Dans les premiers entretiens qu'eut le Roi avec les Ambassadeurs, tout se passa en civilités qui paroissoient sincéres : mais quand on commença à traiter d'affaires, les choses changérent bien de face. L. Cornélius, qui portoit la parole, demanda qu'Antiochus rendît à Ptolémée toutes les villes de l'Asie qu'il avoit usurpées sur lui : qu'il évacuât toutes celles qui avoient appartenu à Philippe, n'étant pas juste qu'il recueillît les fruits de la guerre que les Romains avoient eue avec ce Prince : qu'il laissât en paix les villes Grecques de l'Asie qui jouissoient de leur liberté. Il ajouta que les Romains étoient fort surpris qu'Antiochus eût passé en Europe avec deux armées si nombreuses de terre & de mer, & qu'il rétablît la ville de Lysimachie : entreprises qui ne pouvoient avoir d'autre but que de les attaquer.

Antiochus répondit à tout cela, que Ptolémée auroit satisfaction quand son mariage, qui étoit déja arrêté,

s'accompliroit. Que pour les villes Grecques qui demandoient à conserver leur liberté, c'est de lui qu'elles la devoient tenir, & non des Romains. A l'égard de Lysimachie, il dit qu'il la rebâtissoit pour servir de résidence à son fils Séleucus; que la Thrace, & la Quersonnése qui en faisoit partie, étoient à lui; qu'elles avoient été conquises sur Lysimaque par Séleucus Nicator un de ses ancêtres, & qu'il y venoit comme dans son héritage. Pour l'Asie, & les villes qu'il y avoit prises sur Philippe, qu'il ne savoit pas sur quel titre les Romains prétendoient lui en disputer la possession: qu'il les prioit de ne se pas plus mêler des affaires de l'Asie, que lui se méloit de celles de l'Italie.

Les Romains aiant demandé qu'on fît entrer les Ambassadeurs de Smyrne & de Lampsaque, on le leur permit. Ils tinrent des discours dont la liberté échaufa tellement Antiochus, qu'il s'emporta violemment, & s'écria que les Romains n'étoient point Juges de ces affaires-là. L'assemblée se sépara en desordre: aucun des partis n'eut satisfaction, & tout prit le train d'une rupture ouverte.

Pendant ces négociations, il se répandit un bruit que Ptolémée Epiphane étoit mort. Antiochus se crut aussitôt maître de l'Egypte, & se mit sur sa flote pour en aller prendre possession. Il laissa son fils Séleucus à Lysimachie avec l'armée, pour achever ce qu'il s'étoit proposé de ce côté-là. Il alla aborder à Ephése, où il joignit à sa flote tous les vaisseaux qu'il avoit dans ce port, dans le dessein de s'avancer en toute diligence vers l'Egypte. En arrivant à Patare en Lycie, il eut des nouvelles certaines que le bruit de la mort de Ptolémée étoit faux. Il changea donc sa route, & alla vers l'île de Cypre, dans le dessein de s'en saisir. Un orage qui survint lui coula à fond plusieurs vaisseaux, lui fit périr bien du monde, & rompit ses mesures. Il se trouva fort heureux de pouvoir entrer avec les débris de sa flote dans le port de Séleucie, où il la fit radouber, & s'en alla passer l'hiver à Antioche, sans rien entreprendre de nouveau cette année-là.

Polyb. lib. 17. pag. 771 773. Ce qui avoit donné occasion au bruit de la mort de Ptolémée, c'est qu'il s'étoit formé effectivement une

conſpiration contre ſa vie. Scopas en avoit été l'auteur. Cet homme ſe voiant à la tête de toutes les troupes étrangéres, dont la plupart étoient Etoliennes auſſi bien que lui, crut qu'avec un corps ſi formidable de vieilles troupes bien aguerries, il lui ſeroit facile, pendant la minorité du Roi, d'uſurper la Couronne. Son plan étoit déja formé, & s'il n'eût pas laiſſé échaper l'occaſion en s'amuſant à conſulter & à délibérer avec ſes amis, au lieu d'agir, il y auroit certainement réuſſi. Ariſtoméne le premier Miniſtre, informé du complot, le fit arrêter. Le Conſeil l'examina. Il fut convaincu, & exécuté avec tous ſes complices. Cette conſpiration fit perdre au reſte des Etoliens la confiance que le Gouvernement avoit eue juſques-là dans leur fidélité : la plupart furent caſſés & renvoiés dans leur pays. On trouva chez Scopas, après ſa mort, des richeſſes immenſes qu'il avoit amaſſées du pillage des provinces où il avoit commandé. Comme, pendant le cours de ſes victoires dans la Paleſtine, il avoit ſoumis la Judée & Jéruſalem à l'Egypte, c'eſt de là ſans doute que

venoit la plus grande partie de ses trésors. Il n'y a pas bien loin souvent de l'avarice à la trahison & à la perfidie ; & l'on ne peut guéres compter sur la fidélité d'un Général qui a la passion de s'enrichir.

Un des principaux complices de Scopas étoit Dicéarque, qui avoit été autrefois Amiral de Philippe roi de Macédoine. On raconte de lui une étrange action. Aiant reçu ordre de ce Prince d'aller attaquer les îles Cyclades, ce qui étoit ouvertement contre la foi des Traités, avant que de sortir du port, il fit élever deux autels, l'un à l'Injustice & l'autre à l'Impiété, & offrit des sacrifices sur l'un & sur l'autre, pour insulter ce semble en même tems & aux hommes & aux dieux. Comme il s'étoit si fort distingué par ses crimes, Aristoméne le distingua aussi du reste des conjurés dans son supplice. Il se contenta de faire donner du poison aux autres : mais pour lui, il le fit mourir dans les tourmens.

Quand on eut puni les auteurs de la conjuration, & qu'on l'eut entiérement assoupie, le Roi fut déclaré Majeur, quoiqu'il n'eût pas encore

atteint tout-à-fait l'âge marqué pour cette cérémonie, & il fut mis sur le trône avec beaucoup de pompe & de solennité. Le Gouvernement lui fut mis par là entre les mains, & il commença actuellement à prendre connoissance des affaires. Tant qu'Aristoméne continua à les conduire sous lui, tout alla fort bien. Mais, lorsqu'il commença à se dégouter de cet habile & fidéle Ministre, & que peu de tems après il l'eut fait mourir, pour se défaire d'un homme dont la vertu l'embarrassoit, tout le reste de son régne ne fut plus qu'un desordre continuel. Son Etat souffrit autant & même davantage qu'il n'avoit fait sous son pere, lorsque toutes les choses avoient été le plus mal.

Quand les dix Commissaires, envoiés pour régler les affaires de Philippe, furent de retour à Rome, & qu'ils eurent rendu compte de leur commission, ils avertirent le Sénat qu'il faloit s'attendre & se préparer à une nouvelle guerre, plus dangereuse encore que celle qui venoit d'être terminée. Qu'Antiochus étoit entré en Europe avec une forte armée de terre & de mer. Que sur un faux

A.M. 3809. Av. J. C. 195. *Liv. lib.* 33. n. 44-49. *Justin. lib.* 31. *cap.* 1.

bruit de la mort de Ptolémée il s'étoit déja mis en chemin pour aller s'emparer de l'Egypte, sans quoi la Gréce seroit déja le théatre de la guerre. Que les Etoliens, peuple naturellement inquiet & remuant, & mal intentionné contre Rome, ne demeureroient pas en repos. Que la Gréce nourrissoit dans son sein un tyran, (c'étoit Nabis) plus avare & plus cruel qu'aucun de ceux qu'on avoit vûs jusques-là, qui songeoit à l'asservir; & qu'ainsi, inutilement délivrée par les Romains, elle ne feroit que changer de maître, & retomberoit dans une servitude plus facheuse que la premiére, sur tout si Nabis demeuroit maître de la ville d'Argos.

On chargea Flamininus de veiller sur Nabis, & l'on se rendit sur tout attentif aux démarches d'Antiochus. Il venoit de sortir d'Antioche au commencement du printems pour se rendre à Ephése. A peine étoit-il parti, qu'Annibal y arriva. Il venoit se mettre sous sa protection. Il avoit été tranquille six ans à Carthage depuis la paix conclue avec les Romains. Au bout de ce tems-là on commença à le soupçonner d'entretenir une corres-

pondance ſecrette avec Antiochus, & de former avec lui le deſſein de porter la guerre en Italie. Ses ennemis en donnérent avis ſecrettement aux Romains, qui envoiérent auſſitôt une Ambaſſade à Carthage, pour s'informer plus ſûrement du fait, avec ordre, s'ils trouvoient les preuves aſſez fortes, de demander aux Carthaginois qu'on leur livrât Annibal. Habile [a] à prévoir l'avenir, & accoutumé de longue main à ſe préparer à l'orage dans le tems du plus grand calme, il ſe douta de leur deſſein, & avant qu'ils puſſent s'acquitter de leur commiſſion, il ſe déroba, gagna la côte, & ſe mit ſur un vaiſſeau qu'il tenoit toujours prêt pour une avanture pareille. Il ſe ſauva à Tyr, & de là il s'en alla à Antioche où il croioit trouver encore Antiochus. Il fut obligé de le ſuivre à Ephéſe.

Il l'y trouva juſtement dans le tems qu'il balançoit en lui-même s'il entreroit en guerre avec les Romains. L'arrivée d'Annibal fit un grand plaiſir à Antiochus. Il ne douta point qu'a-

a Sed res Annibalem non diu latuit, virum ad proſpicienda cavendaque pericula peritum; nec minùs in ſecundis adverſa, quàm in adverſis ſecunda cogitantem. *Juſtin.*

vec un homme qui avoit tant de fois battu les Romains, & qui par là s'étoit acquis à juste titre la réputation du meilleur Général qui fût alors, il ne pût venir à bout de tout. Il ne rouloit plus dans son imagination que des victoires & des conquêtes. La guerre fut résolue, & on emploia toute cette année & la suivante à en faire les préparatifs. Pendant cet intervalle pourtant on s'envoioit des ambassades de part & d'autre, sous prétexte d'accommodement; mais en effet pour gagner du tems, & pour épier ce que faisoit l'ennemi.

Liv. lib. 34. n. 22-43. Du côté de la Gréce, tous les peuples, excepté les Etoliens dont j'ai déja marqué le mécontentement secret, goutoient dans un tranquille repos les douceurs de la paix & de la liberté, & n'admiroient pas moins dans cet état la tempérance, la justice, & la modération du Vainqueur Romain, qu'ils avoient admiré auparavant son courage & son intrépidité dans la guerre. Les choses étoient dans cette situation, lorsque Quintius reçut de Rome un Décret, qui lui permettoit de déclarer la guerre à Nabis. Sur cela il convoque l'assem-

blée

blée des Alliés à Corinthe, & après leur avoir expliqué de quoi il s'agissoit : » Vous voiez, leur dit-il, que le » sujet de la présente délibération » vous regarde uniquement. Il s'agit » de décider si Argos, ville également » ancienne & illustre, située au milieu » de la Gréce, jouira comme les au» tres villes de la liberté, ou si on » la laissera entre les mains du Tyran » de Sparte qui s'en est emparé. Cet» te affaire n'intéresse en rien les Ro» mains, sinon en tant que l'esclava» ge d'une seule ville ne leur laisse» roit pas la gloire pleine & entiére » d'avoir délivré toute la Gréce. Dé» libérez donc sur ce qu'il y a à fai» re. Vos résolutions régleront ma » conduite.

Les sentimens n'étoient pas douteux. Il n'y eut que les Etoliens, qui ne purent s'empécher de faire éclater leur mécontentement contre les Romains, & qui allérent jusqu'à les accuser de mauvaise foi, parce qu'ils retenoient Chalcis & Démétriade dans le tems même qu'ils se vantoient d'avoir rendu la liberté à toute la Gréce. Ils ne s'emportérent pas moins contre les autres Alliés, qui deman-

doient de leur côté qu'on les délivrât aussi du brigandage des Etoliens, qui n'étoient Grecs que par le langage, mais qui par le cœur en étoient véritablement ennemis. Comme la dispute s'échaufoit, Quintius les réduisit à ne parler que sur l'affaire proposée ; & il fut résolu d'un consentement unanime, qu'on déclareroit la guerre à Nabis tyran de Sparte, s'il refusoit de rétablir Argos dans son ancienne liberté ; & chacun promit d'envoier de promts secours : ce qui s'exécuta fidélement. Aristéne, Général des Achéens, joignit Quintius près de Cléones avec dix mille hommes de pié, & mille chevaux.

Philippe envoia de son côté quinze cens hommes, & les Thessaliens quatre cens chevaux. Le frere de Quintius arriva aussi avec une flote de quarante galéres, à laquelle les Rhodiens & le Roi Euméne joignirent les leurs. Un grand nombre de Lacédémoniens exilés se rendirent au camp des Romains, dans l'espérance de recouvrer leur patrie. Ils avoient à leur tête Agésipolis, à qui le roiaume de Sparte appartenoit de droit. Encore enfant il en avoit été chassé par le Ty-

ran Lycurgue après la mort de Cléoméne.

On avoit ſongé d'abord à commencer la campagne par le ſiége d'Argos : mais Quintius jugea plus à propos de marcher droit au Tyran. Il avoit eu ſoin de bien fortifier Sparte, & il avoit fait venir de Créte mille ſoldats d'élite, qu'il joignit aux mille autres qui étoient déja dans ſes troupes. Il avoit encore à ſa ſolde trois mille étrangers, & outre cela dix mille hommes du pays, ſans compter les Ilotes.

Il prit en même tems des meſures pour ſe précautionner contre les mouvemens intérieurs & domeſtiques. Aiant fait venir le peuple ſans armes à l'aſſemblée, & aiant poſté à l'entour ſes ſatellites armés, après quelque préambule il déclara que la conjoncture préſente l'obligeant de prendre des précautions pour ſa propre ſûreté, il alloit faire arréter & enfermer un certain nombre de citoiens qui lui étoient juſtement ſuſpects ; & que dès qu'on auroit repouſſé les ennemis, de la part deſquels il n'y avoit pas beaucoup à craindre ſi le dedans étoit tranquille, il relâcheroit ces priſonniers. Il en nomma environ quatre-

vingts, qui étoient les principaux de la jeuneſſe, les enferma en lieu ſûr, & la nuit ſuivante les fit tous égorger. Il fit auſſi mourir dans les villages pluſieurs Ilotes, ſoupçonnés d'avoir voulu paſſer chez les ennemis. Aiant ainſi jetté la terreur dans les eſprits, il ſongea à ſe défendre courageuſement, bien réſolu de ne point ſortir de la ville dans le mouvement où elle étoit, & de ne point hazarder une bataille contre des troupes beaucoup ſupérieures en nombre.

Quintius s'étant avancé juſqu'à l'Eurotas qui coule preſque ſous les murs de la ville, & travaillant à y établir ſon camp, Nabis détacha contre les ennemis ſes troupes étrangéres. Comme les Romains ne s'attendoient pas à cette ſortie, parce que juſques-là perſonne ne les avoit inquiétés dans leur marche, ils furent mis d'abord un peu en deſordre : mais s'étant bientôt rétablis, ils repouſſérent l'ennemi juſques dans la ville. Le lendemain Quintius aiant conduit ſes troupes en ordre de bataille près de la riviére au dela de la ville, quand l'arriére garde fut paſſée, Nabis la fit attaquer par ſes étrangers. Alors les Romains aiant

fait volte face, le choc fut très rude de part & d'autre : mais enfin les étrangers furent enfoncés, & mis en fuite. Il y en eut beaucoup de tués, parce que les Achéens, qui connoissoient les lieux, les poursuivoient dans la campagne, & ne leur faisoient point de quartier. Quintius se campa près d'Amycles, & après avoir ravagé toutes les belles campagnes qui étoient aux environs de la ville, il transporta son camp vers l'Eurotas, & de là fit le dégât dans les vallons situés au pié du mont Taygéte, & des terres voisines de la mer.

Dans le même tems le frere du Proconsul qui commandoit la flote Romaine, forma le siége de Gythium, place alors très forte & très importante. Les flotes d'Euméne & des Rhodiens survinrent fort à propos : car les assiégés se défendoient avec un grand courage. Enfin, après une longue & vigoureuse résistance, ils se rendirent.

La prise de cette ville allarma le Tyran. Il envoia un héraut à Quintius pour lui demander une entrevûe, qui lui fut accordée. Outre plusieurs autres raisons que Nabis faisoit valoir

en sa faveur, il insista fortement sur l'alliance presque encore toute récente que les Romains, & Quintius lui-même, avoient faite avec lui dans la guerre contre Philippe : alliance sur laquelle il devoit d'autant plus compter, que les Romains se donnoient pour de fidéles & religieux observateurs des Traités, auxquels ils se vantoient de ne donner jamais d'atteinte. Que de sa part il n'y avoit rien de changé depuis le Traité : qu'il étoit le même qu'il avoit toujours été auparavant, & qu'il n'avoit donné aux Romains aucun nouveau sujet de plainte & de reproche. Ce raisonnement étoit concluant ; &, pour dire le vrai, Quintius n'avoit rien de solide à y opposer. Aussi, en lui répondant, ne fit-il que se répandre en plaintes vagues, & que lui reprocher son avarice, sa cruauté, sa tyrannie. Mais, lors du Traité, étoit-il moins avare, moins cruel, moins tyran ? Il ne fut rien conclu dans cette premiére entrevûe.

Le lendemain Nabis convint d'abandonner la ville d'Argos, puisque les Romains l'exigeoient ; comme aussi de leur rendre les prisonniers & les

transfuges. Que si Quintius avoit quelques autres demandes à lui faire, il le pria de les mettre par écrit, afin qu'il en pût délibérer avec ses amis ; & Quintius le lui accorda. Il tint aussi conseil de son côté avec les Alliés. La plupart étoient d'avis de continuer la guerre contre Nabis, laquelle ne pouvoit être glorieusement finie qu'en exterminant le Tyran, ou du moins la Tyrannie : qu'autrement on ne pouvoit compter que la liberté eût été rendue à la Gréce. Que les Romains ne pouvoient faire d'accord avec Nabis, sans le reconnoitre solennellement, & sans autoriser son usurpation. Quintius inclinoit pour la paix. Il craignoit que le siége de Sparte ne traînât en longueur. Pendant ce tems-là la guerre d'Antiochus pouvoit éclater tout-à-coup, & il seroit hors d'état de faire agir ses troupes contre lui. C'étoient là les prétextes qu'il apportoit pour faire un accommodement : mais sa véritable raison, c'est qu'il craignoit qu'un nouveau Consul n'eût pour département la Gréce, & ne vînt lui enlever la gloire d'avoir terminé cette guerre : motif, qui pour l'ordinaire influoit plus dans la détermi-

nation des Généraux Romains, que celui du bien public!

Ne pouvant par toutes les raisons qu'il avoit apportées émouvoir & faire changer les Alliés, il feignit de se rendre à leur avis, & par ce détour il les amena tous dans le sien. » A la » bonne heure, dit-il, assiégeons » Sparte, puisque vous le jugez à pro» pos, & n'épargnons rien pour faire » réussir notre entreprise. Comme » vous savez que les siéges traînent » souvent plus en longueur qu'on ne » voudroit, résolvons-nous à passer » ici les quartiers d'hiver s'il le faut: » ce parti est digne de votre courage. » J'ai suffisamment de troupes pour » venir à bout du siége: mais plus le » nombre en est grand, plus nous » avons besoin de vivres & de con» vois. L'hiver qui approche ne nous » offre qu'une terre toute nue, & nous » laisse sans fourrages. Vous voiez de » quelle étendue est la ville, & com» bien par conséquent il nous faut de » béliers, de catapultes, & d'autres » machines de toutes sortes. Ecrivez » chacun à vos villes, afin qu'elles » nous fournissent abondamment & » promtement tout ce qui nous sera

» nécessaire. Il est de notre honneur
» de pousser vivement ce siége, & il
» nous seroit honteux, après l'avoir
» commencé, d'être obligés de le
» quitter. « Chacun alors fit ses réflexions, aperçut bien des difficultés qu'il n'avoit pas prévûes, & sentit combien la proposition qu'ils alloient faire à leurs villes y seroit mal reçue, lorsque les particuliers se verroient obligés de contribuer du leur aux frais de la guerre. Ainsi, changeant tout d'un coup de sentiment, ils laissérent au Général Romain la liberté de faire ce qu'il jugeroit le plus utile pour le bien de sa République, & pour celui des Alliés.

Alors Quintius, n'aiant admis à son Conseil que les premiers Officiers de l'armée, convint avec eux des conditions de paix qu'on pouvoit offrir au Tyran. Les principales étoient : Qu'avant dix jours Nabis évacueroit Argos, aussi bien que les autres villes de l'Argolide où il avoit des garnisons. Qu'il restitueroit aux villes maritimes toutes les galéres qu'il leur avoit prises, & ne conserveroit pour lui que deux félouques à seize rames. Qu'il rendroit aux villes alliées du

peuple Romain tous leurs prisonniers, leurs transfuges, & leurs esclaves. Qu'il rendroit aussi aux Lacédémoniens bannis leurs femmes & leurs enfans qui voudroient les suivre, sans pourtant les y obliger. Qu'il donneroit cinq otages au gré du Général Romain, du nombre desquels seroit son fils. Qu'il paieroit actuellement cent talens d'argent, & dans la suite cinquante chaque année pendant le cours de huit ans. On accordoit une tréve de six mois, pour envoier de part & d'autre des Ambassadeurs à Rome, & y faire ratifier le Traité.

Cent mille écus.

Aucun de ces articles ne plaisoit au Tyran, mais il fut surpris & se trouvoit heureux qu'on n'eût point parlé de faire revenir les Bannis. Ce Traité, quand on en sut le détail dans la ville, excita un soulévement général, par la nécessité où il mettoit les particuliers de restituer bien des choses qu'ils ne vouloient point perdre. Ainsi il ne fut plus mention de paix, & la guerre recommença tout de nouveau.

Quintius alors songea à pousser vivement le siége, & commença par examiner attentivement la situation &

l'état de la ville. Sparte avoit été lontems ſans murailles, & n'avoit point voulu avoir d'autre fortification que le courage de ſes citoiens. Ce n'étoit que depuis que les Tyrans y dominoient, qu'on y avoit bâti des murs, & cela ſeulement dans les endroits qui étoient ouverts & d'un facile accès : tout le reſte n'étoit défendu que par ſa ſituation naturelle, & par des corps de troupes qu'on y plaçoit. Comme l'armée de Quintius étoit fort nombreuſe, (elle montoit à plus de cinquante mille hommes, parce qu'il avoit fait venir toutes les troupes de terre & de mer) il réſolut de s'étendre tout autour de la ville, & de l'attaquer en même tems de tous côtés pour y jetter la terreur, & pour mettre les aſſiégés hors d'état de ſe reconnoitre. En effet tout étant attaqué dans le même moment, & le danger étant égal de toutes parts, le Tyran ne ſavoit à quoi entendre, ni quels ordres donner, ni où il faloit envoier du ſecours, & il étoit tout hors de lui.

Les Lacédémoniens ſoutinrent quelque tems l'attaque des aſſiégeans, tant qu'on combattit dans des défilés & dans des lieux étroits. Leurs traits ce-

pendant & leurs javelots avoient peu d'effet, parce que se pressant les uns les autres, ils n'étoient point fermes sur leurs piés, & n'avoient pas le bras libre pour les lancer fortement. Quand on approcha de la ville, les Romains se sentirent tout d'un coup accablés de pierres & de tuiles qu'on jettoit sur eux du haut des toits. Mais aiant mis leurs boucliers sur leurs têtes, ils s'avancérent ainsi en tortue, sans que ni les traits ni les tuiles pussent leur nuire en aucune façon. Quand ils furent arrivés dans des rues plus larges, alors les Lacédémoniens ne pouvant plus soutenir leur effort, ni tenir devant eux, prirent la fuite, & se retirérent dans les lieux les plus élevés & les plus escarpés. Nabis, croiant la ville prise, cherchoit avec grande inquiétude comment & de quel côté il pourroit s'échaper. Un des principaux Officiers de son armée sauva la ville. Il fit mettre le feu aux édifices qui étoient proche du mur. Les maisons furent bientôt enflammées, l'incendie gagna en peu de tems, & la fumée seule étoit capable d'arréter les ennemis. Ceux qui étoient hors de la ville, & qui attaquoient le mur,

firent obligés de s'en éloigner ; & ceux qui étoient entrés, craignant que l'incendie en croissant ne leur coupât toute issue, se retirérent vers leurs troupes. Quintius fit sonner la retraite, & après s'être vû presque maître de la place, il fut contraint de remener ses troupes dans le camp.

Les trois jours suivans, il profita de la terreur qu'il avoit jettée dans la ville, tantôt en faisant de nouvelles attaques, tantôt en faisant fermer par des ouvrages différens endroits, pour ôter aux assiégés toute issue & toute espérance de se sauver. Nabis se voiant sans ressource, députa Pythagore vers Quintius, pour ménager un accommodement. Il refusa d'abord de l'écouter, & lui ordonna de sortir du camp. Mais le suppliant s'étant jetté à ses genoux, après beaucoup de priéres il obtint enfin pour son Maître la tréve aux mêmes conditions qui lui avoient auparavant été prescrites. L'argent fut paié, & les otages remis entre les mains de Quintius.

Pendant tous ces mouvemens, les Argiens, qui, sur les nouvelles qu'ils recevoient l'une sur l'autre, comptoient déja Lacédémone prise, se ré-

tablirent eux-mêmes en liberté, & chassérent leur garnison. Quintius, après avoir accordé la paix a Nabis, & pris congé d'Euméne, des Rhodiens, & de son Frere, qui retournérent a leurs flotes, se rendit à Argos, qu'il trouva dans des transports de joie incroiables. La célébration des Jeux Néméens, qui n'avoit pu se faire au tems marqué à cause du trouble des guerres, avoit été différée jusqu'à l'arrivée du Général Romain & de son armée. Ce fut lui qui en fit les honneurs, & qui y distribua les prix : ou plutôt ce fut lui qui fut le spectacle. Les Argiens sur tout ne pouvoient lever leurs yeux de dessus celui qui avoit entrepris cette guerre exprès pour eux, qui les avoit délivrés d'une dure & honteuse servitude, & qui venoit de les faire rentrer dans leur ancienne liberté.

Les Achéens voioient avec un sensible plaisir la ville d'Argos réunie à leur Ligue, & rétablie dans tous ses privileges : mais Sparte laissée en servitude, & un Tyran maintenu au milieu de la Gréce, troubloient leur joie, & ne leur permettoient pas d'en gouter toute la douceur.

Pour les Etoliens, on peut dire que la paix accordée à Nabis étoit leur triomphe. Depuis ce honteux & indigne Traité, car ils l'appelloient ainsi, ils décrioient par tout les Romains. Ils faisoient remarquer que dans la guerre contre Philippe on n'avoit mis bas les armes qu'après avoir obligé ce Prince de sortir de toutes les villes de la Gréce. Qu'ici l'Usurpatour étoit conservé dans la possession tranquille de Sparte, pendant que le Roi légitime, (ils entendoient Agésipolis) qui avoit servi sous le Proconsul, & tant d'illustres citoiens de Sparte, étoient condannés à passer le reste de leur vie dans un triste exil. En un mot, que le peuple Romain s'étoit rendu le protecteur & le satellite du Tyran. Les Etoliens, dans ces plaintes, bornoient leurs vûes aux seuls avantages de la liberté : mais dans les grandes affaires il faut tout envisager, & se contenter de ce qu'on peut exécuter avec succès, sans vouloir tout embrasser à la fois. C'étoit la disposition de Quintius, comme lui-même le fera observer dans la suite.

Quintius retourna d'Argos à Elatie, d'où il étoit parti pour cette guer-

re contre Sparte, & emploia tout l'Hiver à rendre la Justice aux peuples; à réconcilier entr'elles les villes & les maisons particuliéres, à régler la police, & à rétablir par-tout le bon ordre, ce qui est à proprement parler le véritable fruit de la paix, la plus glorieuse occupation du Vainqueur, & une preuve certaine que la guerre n'a été entreprise que par des motifs justes & raisonnables. Les Ambassadeurs de Nabis étant arrivés à Rome demandérent & obtinrent la ratification du Traité.

An.M.3810. Au commencement du printems, Av.J.C.194. Quintius se rendit à Corinthe, où il avoit convoqué une assemblée générale des Députés de toutes les villes. Là il leur représenta comment Rome s'étoit prétée avec joie & empressement aux priéres de la Gréce qui avoit imploré son secours, & avoit fait avec elle une alliance dont il espéroit qu'on n'auroit pas lieu de se repentir. Il parcourut en peu de mots les actions & les entreprises des Généraux Romains qui l'avoient précédé, & raporta les siennes avec une modestie qui en relevoit le mérite. Il fut écouté avec un applaudissement général, excepté lorsqu'il vint

à parler de Nabis, où l'Assemblée, par un murmure modeste, fit sentir sa surprise & sa douleur, de ce que le Libérateur de la Gréce avoit laissé dans le sein d'une ville aussi illustre que Sparte un Tyran, non seulement insupportable à sa patrie, mais redoutable à toutes les autres villes.

Quintius, qui n'ignoroit pas la disposition des esprits à son égard sur ce sujet, crut devoir rendre compte de sa conduite en peu de mots. Il avoua qu'il n'auroit point falu entendre à aucune condition de paix avec le Tyran, si cela avoit pu se faire sans risquer la perte entiére de Sparte. Mais, qu'y aiant lieu de craindre que la ruine de Nabis n'entraînât celle d'une ville si considérable, il avoit paru plus sage de laisser le Tyran affoibli & hors d'état de nuire, que de hazarder de voir peutêtre périr la ville par des remédes trop violens, & par les efforts mêmes qu'on feroit pour la délivrer.

Il ajouta à ce qu'il avoit dit du passé, qu'il se préparoit à partir pour l'Italie, & à y faire retourner toute l'armée. Qu'avant dix jours ils entendroient dire qu'on auroit retiré les garnisons de Démétriade & de Chal-

cis ; & qu'il alloit à leurs yeux rendre aux Achéens la Citadelle de Corinthe. Qu'on verroit par là lesquels étoient plus dignes de foi des Romains ou des Etoliens ; & si ces derniers avoient eu raison de répandre par tout qu'on ne pouvoit plus mal faire que de confier sa liberté au peuple Romain, & qu'on n'avoit fait que changer de joug en recevant les Romains pour maîtres au lieu des Macédoniens. Mais qu'on savoit que les Etoliens ne se piquoient pas de discrétion & de sagesse ni dans leurs discours, ni dans leurs actions.

Au reste il avertit les autres villes de juger de leurs amis par les actions, & non par des paroles ; & de bien discerner à qui elles devoient se fier, & contre qui elles devoient être sur leur garde. Il les exhorta a user modérément de la liberté : qu'avec cette sage précaution elle étoit salutaire aux particuliers aussi bien qu'aux villes ; que sans ce tempéramment elle devenoit a charge aux autres, & pernicieuse à ceux mêmes qui en abusoient. Que les principaux des villes, que les différens Ordres qui les composent, que les villes elles-mêmes en général s'appliquassent avec soin à garder une par-

faite union. Que tant qu'elles demeureroient unies, ni Roi ni Tyran ne pourroient rien contr'elles. Que la discorde & la sédition ouvroient la porte à tous les dangers & à tous les maux, parce que le parti qui se sent le plus foible au dedans cherche de l'appui au dehors, & aime mieux appeller l'étranger à son secours, que céder à ses concitoiens. Il termina son discours en les conjurant avec bonté & tendresse d'entretenir & de conserver par leur sage conduite la liberté dont ils étoient redevables à des armes étrangéres ; & de faire connoitre au peuple Romain, qu'en les rendant libres, il n'avoit pas mal placé sa protection & ses bienfaits.

Ces avis furent reçus comme les avis d'un pere. Tous, en l'entendant parler ainsi, pleuroient de joie ; & Quintius lui-même ne put retenir ses larmes. Un doux murmure marquoit les sentimens de toute l'assemblée. Ils se regardoient les uns les autres avec admiration, & s'entr'exhortoient à recevoir avec reconnoissance & respect les paroles du Général Romain comme autant d'oracles, & à les graver pro-

fondément dans leur esprit, & encore plus dans leur cœur.

Ensuite, Quintius aiant fait faire silence, leur demanda de s'informer exactement de ce qui pouvoit rester dans la Gréce de citoiens Romains esclaves, & de les lui envoier en Thessalie dans l'espace de deux mois: Qu'il ne seroit pas honnête pour eux-mêmes de laisser en esclavage ceux à qui ils devoient leur liberté. Tous se récriérent avec applaudissement, & rendirent graces en particulier à Quintius de ce qu'il avoit bien voulu les avertir d'un devoir si juste & si indispensable. Le nombre de ces esclaves étoit fort considérable. Ils avoient été pris par Annibal dans la guerre Punique, & comme les Romains n'avoient pas voulu les racheter, il les avoit vendus. Il en couta à l'Achaïe seule cent talens, c'est-à-dire cent mille écus, pour rembourser aux maîtres le prix des esclaves, pour chacun desquels on paioit deux cens cinquante livres: le nombre par conséquent montoit ici à douze cens. Qu'on juge par proportion de tout le reste de la Gréce. L'assemblée n'étoit pas enco-

Cinq cens deniers.

re finie, qu'on vit la garnison descendre de la Citadelle, puis sortir de la ville. Quintius la suivit de près, & se retira au milieu des acclamations des peuples, qui l'appelloient leur sauveur & leur libérateur, & faisoient mille vœux au ciel pour lui.

Il tira pareillement les garnisons de Chalcis & de Démétriade, & y fut reçu avec les mêmes applaudissemens. De là il passa en Thessalie, où il trouva tout à réformer, tant le desordre étoit général.

Enfin il s'embarqua pour l'Italie, & étant arrivé à Rome, il y entra en triomphe. La cérémonie dura trois jours, pendant lesquels il fit passer en revûe devant le peuple les précieuses dépouilles qu'il avoit amassées dans la double guerre contre Philippe & contre Nabis. Démétrius fils du premier, & Arméne du second, étoient parmi les otages, & ornoient le triomphe du vainqueur. Mais ce qui en faisoit le plus bel ornement, étoient les citoiens Romains délivrés d'esclavage, qui suivoient le char la tête rase en signe de la liberté qui venoit de leur être rendue.

§. V.

Tout se prépare à la guerre entre Antiochus & les Romains. Mutuelles ambassades & entrevûes de part & d'autre qui ne terminent rien. Les Romains envoient des troupes contre Nabis, qui avoit rompu le Traité. Philopémen remporte contre lui une victoire. Les Etoliens appellent Antiochus. Nabis est tué. Enfin Antiochus passe en Gréce.

AN. M. 3811. AV. J.C. 193. *Liv. lib.* 34. *n.* 57-62.

DU CÔTE' d'Antiochus & des Romains, tout se préparoit à une guerre prochaine. Il étoit venu à Rome des Ambassadeurs au nom de toute la Gréce, d'une grande partie de l'Asie Mineure, & de plusieurs Rois. Ils eurent une favorable audience dans le Sénat : mais comme l'affaire d'Antiochus étoit d'une longue discussion, elle fut renvoiée à Quintius & aux Commissaires qui avoient déja été en Asie. La dispute fut vive de part & d'autre. Les Ambassadeurs du Roi s'étonnoient que leur Maître les aiant envoiés simplement pour faire alliance & amitié avec les Romains, ceux-ci prétendissent lui faire la loi comme à un vaincu, & lui prescrire quel-

les villes il pouvoit garder, & quelles villes il devoit abandonnèr. Quintius, de concert avec ses Collégues, après beaucoup de discours & de répliques, déclara aux Ambassadeurs du Roi, que les Romains persistoient dans la résolution qu'ils avoient prise de délivrer les villes Grecques de l'Asie, comme ils avoient fait celles de l'Europe: qu'ils vîssent si cette condition convenoit à Antiochus. Ils répondirent qu'ils ne pouvoient prendre aucun engagement qui tendît à diminuer le domaine de leur Maître. Le lendemain tous les autres Ambassadeurs furent de nouveau introduits dans le Sénat. Quintius leur rendit compte de ce qui s'étoit dit & passé dans la Conférence, & les pria de faire savoir chacun à leurs villes que le peuple Romain étoit déterminé à défendre leur liberté contre Antiochus avec le même zêle & le même courage qu'il avoit fait contre Philippe. Les Ambassadeurs d'Antiochus conjurérent le Sénat de ne rien précipiter dans une affaire de cette importance; de laisser au Roi le tems de faire ses réflexions, & d'en faire eux-mêmes de leur côté, avant que de donner un Décret qui al-

loit troubler le repos de l'univers. Il ne fut encore rien décidé, & l'on députa vers le Roi les mêmes Ambaſſadeurs qui avoient déja conféré avec lui à Lyſimachie, Sulpicius, Villius, Ælius.

A peine furent-ils partis, que des Ambaſſadeurs Carthaginois arrivérent à Rome, & donnérent avis au Sénat qu'Antiochus, excité par Annibal, ſe préparoit certainement à faire la guerre aux Romains. J'ai déja dit qu'Annibal s'étoit réfugié chez ce Prince, & qu'il arriva près de lui préciſément dans le tems que le Roi délibéroit s'il devoit entreprendre cette guerre. La préſence & les conſeils d'un tel Général ne contribuérent pas peu à l'y déterminer. Son avis dès lors, & il penſa toujours de même dans la ſuite, fut qu'il faloit porter la guerre dans l'Italie. Que par ce moien le pays ennemi leur fourniroit des troupes & des vivres. Qu'autrement nul Prince, nul peuple ne pouvoit être ſupérieur aux Romains, & que l'Italie ne pouvoit être vaincue que dans l'Italie même. Il ne demandoit que cent galéres, dix mille hommes de pié, & mille chevaux. Il aſſuroit qu'avec cette flote il iroit d'abord en Afrique, où il eſpéroit

toit engager les Carthaginois à se joindre à lui ; & que, s'il n'y réussissoit pas, il iroit droit en Italie, où il trouveroit bien le moien de susciter des affaires aux Romains. Qu'il faloit que le Roi passât en Europe avec le reste de ses troupes, & qu'il s'arrêtât dans quelque endroit de la Gréce, sans se transporter encore dans l'Italie, mais faisant toujours mine de vouloir y passer.

Le Roi aiant d'abord extrêmement goûté ce projet, Annibal envoia à Carthage un Tyrien dont il étoit fort sûr, pour préparer les esprits : car il n'osoit pas hazarder des lettres, de peur qu'elles ne fussent interceptées, & d'ailleurs les affaires se traitent bien mieux de vive voix que par écrit. Mais le Tyrien fut découvert, & ne se sauva qu'à peine. Le Sénat de Carthage en donna aussitôt avis au peuple Romain, qui craignit d'avoir à soutenir la guerre en même tems contre Antiochus & contre les Carthaginois.

Rome n'avoit point alors de plus grands ennemis que les Etoliens. Thoas leur Général ne cessoit de les animer, en leur représentant avec

An. M. 3810. Av. J. C. 194. Liv. lib. 35. n. 12.

chaleur & emportement le mépris où ils étoient chez les Romains depuis leur derniére victoire, à laquelle pourtant ils avoient eu la plus grande part. Ses remontrances eurent l'effet qu'il en avoit espéré. On députa Damocrite vers Nabis, Nicandre à Philippe, & Dicéarque le frere de Thoas à Antiochus, avec des instructions particuliéres pour chacun de ces Princes.

Le premier représenta au Tyran de Sparte, que les Romains avoient entiérement énervé son pouvoir en lui ôtant les villes maritimes, puisque c'étoit de là qu'il tiroit ses galéres, ses troupes, ses matelots. Qu'enfermé presque dans ses murs, il avoit la douleur de voir les Achéens dominer dans le Péloponnése. Qu'il n'auroit jamais une occasion pareille à celle qui se présentoit actuellement de recouvrer son ancien pouvoir. Que les Romains n'avoient point d'armée dans la Gréce : qu'il pouvoit s'emparer facilement de Gythium qui étoit fort à sa bienséance : & que la prise d'une ville comme celle-là ne paroitroit pas aux Romains un sujet qui méritât de faire passer de nouveau les Légions dans la Gréce.

Nicandre avoit des motifs plus forts encore pour animer Philippe, qui avoit été dégradé d'un rang beaucoup plus élevé, & à qui l'on avoit ôté beaucoup plus de choses qu'au Tyran. Il faisoit valoir outre cela l'ancienne réputation des Rois de Macédoine, & l'univers conquis par leurs armes. Qu'au reste la proposition qu'il lui faisoit n'avoit aucun risque pour lui. Qu'il ne lui demandoit point de se déclarer avant qu'Antiochus fût passé en Gréce avec son armée : & que si lui Philippe, sans être secouru par Antiochus, avec ses seules forces avoit soutenu si lontems la guerre contre les Romains & les Etoliens unis ensemble, comment les Romains lui résisteroient-ils maintenant qu'il auroit pour alliés Antiochus & les Etoliens ? Il n'oublioit pas la circonstance d'Annibal, ennemi né des Romains, dont il avoit défait plus de Généraux qu'il ne leur en restoit.

Dicéarque prit Antiochus par d'autres endroits. Avant tout il lui fit sentir, que dans la guerre contre Philippe les Romains avoient profité du butin, mais que l'honneur de la victoire avoit été tout entier pour les Eto-

liens : qu'eux seuls leur avoient ouvert l'entrée dans la Gréce, & qu'ils les avoient mis en état de vaincre l'ennemi en leur prêtant leurs forces. Il faisoit un long dénombrement des troupes d'infanterie & de cavalerie qu'ils lui fourniroient, aussi bien que des places fortes & des ports de mer dont ils étoient maîtres. Il n'hésita point à affirmer, quoique sans fondement, que Philippe & Nabis étoient résolus de se joindre à lui contre les Romains.

Voila quels mouvemens se donnoient les Etoliens, pour susciter à Rome des ennemis de tous côtés. Les deux Rois néanmoins n'entrérent point alors dans leurs vûes, & ce ne fut que dans la suite qu'ils prirent leur résolution.

Pour Nabis, il envoia sur le champ dans toutes les places maritimes pour les porter à la revolte. Il gagna par presens plusieurs des principaux, & se défit sous main de ceux qu'il trouva attachés opiniatrement au parti des Romains. Quintius, en partant de Gréce, avoit chargé les Achéens de veiller à la défense des villes maritimes. Ils députérent aussitôt au Ty-

ran, pour le faire souvenir du Traité qu'il avoit fait avec les Romains, & pour l'exhorter à ne pas troubler une paix qu'il avoit desirée & demandée avec tant d'ardeur. Ils envoiérent en même tems du secours à Gythium que le Tyran avoit déja assiégé, & des Ambassadeurs à Rome pour y donner avis de tout ce qui se passoit.

Antiochus ne se déclaroit pas encore ouvertement, mais il prenoit des mesures secrettes pour le grand dessein qu'il rouloit dans son esprit. Il songea à se fortifier par de bonnes alliances avec ses voisins. Dans cette vûe il se rendit à Raphia ville frontiére de la Palestine du côté de l'Egypte. Il y donna sa fille Cléopatre en mariage à Ptolémée Epiphane, & lui céda pour sa dot les provinces de Célé-Syrie & de Palestine; à condition pourtant, comme la chose avoit été stipulée auparavant, qu'il en toucheroit la moitié des revenus.

Polyb. lib. 3. Pag. 167. Liv. lib. 35. n. 13. 20. Appian. in Syriac. p. 88-91. Joseph Antiq. lib. 12. cap. 3.

A son retour à Antioche, il en maria une autre, nommée Antiochis, à Ariarathe roi de Cappadoce. Il auroit fort souhaité de faire prendre la troisiéme à Euméne roi de Pergame: mais ce Prince la refusa, quoique ses trois

freres le lui conseillassent, parce qu'ils croioient que cette alliance avec un si grand Roi seroit un grand appui pour leur maison. Euméne les convainquit bientôt par les raisons qu'il leur donna, qu'il avoit mieux examiné l'affaire qu'eux. Il leur représenta, que s'il prenoit la fille d'Antiochus, il seroit obligé d'épouser ses intérêts contre les Romains, avec qui il voioit bien qu'il étoit sur le point de se brouiller. Que si les Romains avoient le dessus, comme on avoit tout lieu de le croire, il seroit envelopé dans les malheurs du vaincu, & que ce seroit infailliblement sa ruine. Que d'un autre côté, si c'étoit Antiochus qui eût l'avantage, tout ce qu'il y auroit à gagner pour lui seroit, qu'aiant l'honneur d'être son gendre, il faudroit aussi devenir son esclave un des premiers. Car il faloit compter, que si Antiochus avoit le dessus dans cette guerre, il forceroit toute l'Asie à plier sous lui, & tous les Princes à lui faire hommage : qu'on auroit meilleure composition des Romains, & qu'ainsi il avoit résolu de demeurer attaché à leurs intérêts. L'événement fit voir qu'il avoit raison.

Après ces mariages, Antiochus se rendit en diligence dans l'Asie Mineure, & arriva à Ephése au cœur de l'hiver. Il en repartit au commencement du printems pour aller châtier les Pisidiens qui excitoient des troubles, après avoir envoié son fils en Syrie pour veiller à la sureté des provinces en Orient.

J'ai dit ci-devant que les Romains avoient envoié Sulpitius & Villius en qualité d'Ambassadeurs vers Antiochus. Ils avoient eu ordre de passer auparavant chez Euméne. Ils se rendirent donc à Pergame, la capitale de son roiaume. Ils trouvérent ce Prince dans un grand desir qu'on déclarât la guerre à Antiochus. En tems de paix, un si puissant Roi dans son voisinage lui donnoit de justes allarmes. Si l'on entroit en guerre, il ne doutoit point que le sort d'Antiochus ne dût être le même que celui de Philippe: & qu'ainsi, ou il seroit entiérement détruit; ou, si on lui accordoit la paix, il comptoit profiter d'une partie de ses dépouilles & de ses places, qui le mettroient en état de se défendre par lui-même contre ses attaques. Qu'après tout, si les choses tournoient autre-

ment, il aimoit mieux s'exposer à quelque accident que ce fût dans la compagnie des Romains, que de se voir exposé, en se séparant d'eux, à subir de gré ou de force le joug d'Antiochus.

Sulpitius étant demeuré malade à Pergame, Villius, qui avoit appris qu'Antiochus étoit occupé à la guerre de Pisidie, se rendit à Ephése, où il trouva Annibal. Il eut plusieurs entretiens avec lui, dans lesquels il tâcha, mais inutilement, de lui persuader qu'il n'avoit rien à craindre de la part des Romains. Il réussit mieux dans le dessein qu'il s'étoit proposé en lui témoignant beaucoup d'amitié, & lui rendant de fréquentes visites, qui étoit de le rendre suspect au Roi : car nous verrons bientôt que cela arriva de la sorte.

Tite-Live, sur la foi de quelques Historiens, raconte que Scipion étoit de cette ambassade, & que ce fut alors qu'Annibal lui fit cette célébre réponse que j'ai raportée ailleurs, par laquelle il donnoit le premier rang entre les grands Généraux à Alexandre, le second à Pyrrhus, le troisiéme à lui-même. Quelques personnes trou-

Tome I. dans l'histoire des Carthaginois.

vent peu de vraisemblance dans le voiage de Scipion, & encore moins dans la réponse d'Annibal.

Villius s'étant avancé d'Ephése à Apamée, Antiochus s'y rendit après avoir terminé la guerre contre les Pisidiens. Leur entrevûe roula à peu près sur les mêmes sujets que celle qu'avoient eu à Rome les Ambassadeurs du Roi avec Quintius. Elle fut troublée par la nouvelle que reçut alors ce Prince de la mort d'Antiochus son fils aîné. Il retourna à Ephése pleurer la perte qu'il venoit de faire. Malgré toutes ces belles apparences d'affliction, on crut assez généralement que c'étoit pure politique : que lui-même étoit l'auteur de sa mort, & l'avoit sacrifié à son ambition. C'étoit un jeune Prince dont on espéroit beaucoup, & qui avoit déja donné de grandes preuves de sagesse, de bonté, & des autres vertus roiales, qui le rendoient l'objet de l'amour & de l'estime de tous ceux dont il étoit connu. On prétend que le vieux Roi en conçut de la jalousie, qu'il l'avoit renvoié d'Ephése en Syrie sous prétexte de veiller à la sureté des provinces d'Orient ; & qu'il l'avoit fait empoisonner par quel-

ques Eunuques de la Cour, pour se mettre l'esprit en repos. Il faudroit avoir des preuves bien certaines, pour former un tel soupçon contre un roi, & contre un pere.

Villius, pour ne point se rendre importun dans un tems de deuil & de tristesse, étoit retourné à Pergame, où il trouva Sulpitius parfaitement rétabli. Le Roi les manda peu après. Ils eurent un entretien avec son Ministre, qui se termina à des plaintes réciproques de part & d'autre : après quoi ils retournérent à Rome, sans avoir rien conclu.

Dès qu'ils furent partis, Antiochus tint un grand Conseil sur les affaires présentes, où chacun à l'envi s'emporta contre les Romains, sachant que c'étoit un moien sûr de faire sa cour au Prince. On relevoit la fierté de leurs demandes, & l'on trouvoit étrange qu'ils entreprissent d'imposer des loix au plus grand Roi de l'Asie, comme s'ils avoient à faire à un Nabis vaincu. Alexandre d'Acarnanie, qui avoit beaucoup de crédit sur l'esprit du Roi, comme s'il s'agissoit de délibérer, non pas s'il faloit faire la guerre ou non, mais où

& comment il la faloit faire, montroit au Roi une victoire assurée s'il passoit en Europe, & s'il alloit s'établir dans quelque partie de la Gréce. Que les Etoliens, qui en occupoient le centre, leveroient les premiers l'étendard de la revolte contre les Romains. Qu'aux deux extrémités, Nabis d'un côté, pour recouvrer ce qu'il avoit perdu, souleveroit contr'eux tout le Péloponnése; & que de l'autre Philippe encore plus mécontent, ne manqueroit pas, au premier signal de guerre, de prendre aussi les armes. Qu'il n'y avoit point de tems à perdre, & que le point décisif étoit de s'emparer des postes favorables, & de s'assurer des alliés. Il ajoutoit qu'il faloit envoier sans délai Annibal à Carthage, pour donner de l'inquiétude & de l'occupation aux Romains.

Annibal, que les entretiens avec Villius avoient rendu suspect au Roi, ne fut point appellé à ce Conseil. Il s'aperçut en plusieurs autres occasions que le Roi étoit refroidi à son égard, & ne lui marquoit plus la même confiance. Il eut une explication avec lui, dans laquelle il lui ouvrit son cœur. Rappellant les premieres années de son

enfance où il avoit juré sur les autels d'être l'ennemi éternel des Romains : « C'est ce serment, dit-il, c'est cette » haine, qui m'a mis les armes à la » main pendant trente-six ans, qui » m'a fait chasser de ma patrie pen- » dant la paix, & qui m'a obligé de » venir chercher un asyle dans vos » Etats. Si vous frustrez mes espéran- » ces, guidé par cette même haine qui » ne mourra qu'avec moi, j'irai par tout » où je saurai qu'il y a des forces & des » armes, susciter des ennemis aux Ro- » mains. Je les hai, & en suis haï. » Tant que vous songerez à leur faire » la guerre, vous pouvez mettre An- » nibal au nombre & à la tête de vos » amis. Si quelque raison vous fait » pancher vers la paix, prenez d'au- » tres conseils que les miens. » Antiochus, touché de ce discours, parut lui rendre son amitié & sa confiance.

Les Ambassadeurs étant de retour à Rome, on comprit bien par le raport qu'ils firent de leur commission, qu'il faloit s'attendre à la guerre contre Antiochus : mais on ne jugea pas qu'il fût encore tems de la lui déclarer. Il n'en fut pas ainsi de Nabis, qui le pre-

mier avoit rompu ouvertement le Traité, qui actuellement assiégeoit Gythium, & ravageoit les terres des Achéens. On envoia en Gréce le Préteur Acilius avec une flote, pour prendre la défense des alliés.

Les Achéens avoient cette année-là pour Général Philopémen. Il ne le cédoit à personne pour les combats de terre, mais n'avoit aucune connoissance de la marine. Il se chargea pourtant du commandement de la flote Achéenne, se * flatant d'y réussir aussi bien qu'ailleurs : mais il apprit à ses dépens à compter moins sur lui, & connut de quel prix en tout étoit l'expérience. Nabis, qui avoit équipé à la hâte quelques vaisseaux, le battit, & peu s'en falut qu'il ne le fît prisonnier. Cette disgrace ne le découragea point, mais le rendit plus sage

An.M. 3813.
Av. J.C. 191.
Liv. lib. 35. n. 25-30.
Plut in Philop. pag. 363. 364.

* *Le grand Prince de Condé pensa & parla bien plus sagement. (Comme on parloit d'une bataille navale, ce Prince dit qu'il souhaiteroit passionnément d'en voir une pour sa propre instruction. Un Officier de marine qui étoit present, lui dit :* Monseigneur, si votre Altesse y étoit, il n'y a point d'Amiral qui ne fût ravi de recevoir vos ordres. Mes ordres : *reprit brusquement le Prince :* je me garderois bien de dire seulement mon avis. Je me tiendrois sur le pont bien tranquillement, & je regarderois tous les mouvemens & toutes les manœuvres pour m'instruire.

& plus circonſpect ; & c'eſt là l'uſage que les perſonnes ſenſées doivent faire de leurs fautes, qui par là ſouvent leur deviennent plus utiles que les plus heureux ſuccès. Nabis triomphoit : Philopémen ſe promit bien de lui rendre cette joie de courte durée. En effet peu de jours après, l'aiant ſurpris lorſqu'il s'y attendoit le moins, il brula ſon camp, & fit un grand carnage de ſes troupes. Gythium cependant ſe rendit : ce qui augmenta beaucoup la fierté du Tyran.

Philopémen vit bien qu'il en faloit venir à un combat. C'étoit là ſon fort, & perſonne ne l'égaloit pour bien ranger ſes troupes, pour choiſir habilement les meilleurs poſtes, pour prendre tous ſes avantages, & pour profiter de toutes les fautes que pouvoit faire l'ennemi. Ici, piqué de jalouſie & animé de vengeance contre Nabis, il mit en uſage toute ſon habileté dans la ſcience militaire. Le combat ſe donna aſſez près de Sparte. Dans la premiére attaque les troupes auxiliaires de Nabis, qui faiſoient ſa principale force, enfoncérent les Achéens, les mirent en deſordre, & les firent plier. C'étoit par l'ordre du Géné-

ral qu'ils prirent la fuite, pour attirer les ennemis dans des embuſcades qu'il leur avoit préparées. Ils y donnérent tête baiſſée, & dans le moment qu'ils jettoient déja des cris de victoire, les fuiards tournérent viſage, les Achéens qui étoient en embuſcade tombérent ſur eux bruſquement, & en firent un grand carnage. Comme le pays étoit fourré, & très difficile pour la cavalerie à cauſe des ruiſſeaux & des fondriéres dont il étoit coupé, le Général ne livra pas ſes troupes à leur ardeur, & ne leur permit pas de pourſuivre l'ennemi auſſi vivement qu'elles l'auroient ſouhaité, mais il fit ſonner la retraite, & campa dans ce lieu-là même, quoi qu'il fût encore grand jour. Comme il ſe douta bien que, dès que la nuit ſeroit venue, les ennemis, revenant de leur fuite, ſe retireroient vers la ville par petits pelotons, il plaça en embuſcade tout autour dans tous les paſſages, ſur les ruiſſeaux & ſur les collines, différens corps de troupes : qui effectivement en tuérent ou en prirent un très grand nombre, de ſorte qu'à peine Nabis conſerva-t-il la quatriéme partie de ſon armée. Philopémen, l'aiant ren-

fermé dans sa ville, ravagea pendant un mois entier toute la Laconie ; &, après avoir considérablement affoibli les forces du Tyran, il retourna chez lui, chargé de butin & de gloire.

Cette victoire fit beaucoup d'honneur à Philopémen, parce qu'il étoit visible qu'on ne la devoit qu'à sa prudence & à son habileté. On raconte de lui une chose qui est peutêtre unique, & que les jeunes Officiers pourroient se proposer comme un modéle. Lorsqu'il étoit en marche, en tems de paix comme en tems de guerre, & qu'il trouvoit quelque endroit, quelque passage difficile, s'arrêtant tout court, il se demandoit à lui-même s'il étoit seul, ou demandoit à ceux qui l'accompagnoient, comment il faudroit s'y prendre si l'ennemi venoit brusquement tomber sur eux, s'il les attaquoit ou de front, ou par les flancs à droit ou à gauche, ou par l'arriére garde : s'il se présentoit en bataille rangée, ou avec moins d'ordre comme une armée qui est en marche. Quel poste devroit-il prendre pour lui ? Où placer ses bagages, & combien de troupes faudroit-il destiner pour leur garde ? Seroit-il à propos

de continuer son chemin, ou de retourner sur ses pas par où l'on étoit venu ? Où placer le camp ? Quelle étendue lui donner ? Comment assurer ses fourrages, & les moiens de faire de l'eau ? Par quel endroit faudra-t-il le lendemain, après qu'on aura décampé, dresser sa marche, & dans quel ordre ? Il s'étoit accoutumé de si bonne heure & s'étoit tellement exercé à ce manége guerrier, que rien n'étoit nouveau pour lui, que nul accident inopiné ne le déconcertoit, & qu'il prenoit son parti sur le champ comme s'il avoit tout prévû. Voila comment on devient un grand homme de guerre. Mais, pour cela, il faut aimer son métier, se faire un honneur d'y réussir, s'en occuper sérieusement, & se mettre au dessus des discours d'une Jeunesse indolente, sans élévation & sans vûes.

Pendant cette expédition des Achéens contre Nabis, les Etoliens avoient envoié une ambassade à Antiochus, pour l'exhorter à passer en Gréce. Non seulement ils lui promettoient de lui donner toutes leurs troupes pour agir avec les siennes, mais ils l'assuroient encore qu'il pouvoit compter sur Philippe

Liv. lib. 35. n. 31-34.

roi de Macédoine, ſur Nabis roi de Lacédémone, & ſur pluſieurs autres Etats de Gréce, qui étant tous ennemis des Romains dans le cœur, n'attendoient que ſa venue pour ſe déclarer contr'eux. Thoas, le Chef de cette ambaſſade, étala tous ces avantages avec beaucoup de pompe & de véhémence. Il lui repréſenta que les Romains aiant retiré leur armée de Gréce, l'avoient laiſſée ſans défenſe : que l'occaſion ne pouvoit être plus belle pour s'en ſaiſir : qu'il trouveroit tout diſpoſé à le recevoir, & qu'il n'avoit ſeulement qu'à ſe montrer pour ſe rendre le maître du pays. Ce portrait flaté qu'on lui fit de l'état des affaires de Gréce le frapa extrêmement, & ne lui laiſſa preſque plus lieu de délibérer ſur le parti qu'il avoit à prendre.

Les Romains de leur côté, qui n'ignoroient pas tous les mouvemens que ſe donnoit l'Etolie pour leur enlever leurs alliés, & leur ſuſciter de toutes parts des ennemis, avoient envoié en Gréce des Ambaſſadeurs, du nombre deſquels étoit Quintius. Il trouva tous les peuples fort bien diſpoſés, excepté les Magnétes, qu'on

avoit aliénés des Romains en répandant le bruit qu'ils étoient prêts de rendre à Philippe son fils qu'il leur avoit donné en otage, & de lui livrer la ville de Démétriade qui appartenoit aux Magnétes. Il falut les détromper, mais d'une maniére adroite & délicate, qui ne choquât pas Philippe, qu'on avoit bien plus intérêt de ménager. C'est ce que fit Quintius avec beaucoup d'habileté. L'auteur de ces faux bruits étoit Euryloque, qui exerçoit pour lors la premiére Magistrature. Comme il lui échapa quelque parole dure & injurieuse contre les Romains, qui donna lieu à Quintius de reprocher aux Magnétes avec chaleur leur ingratitude, Zénon, un des anciens, s'adressant à Quintius & aux autres Ambassadeurs les larmes aux yeux, les conjura de ne point imputer à tout le peuple la fureur d'un particulier, dont lui seul devoit répondre. Que les Magnétes étoient redevables à Quintius & au peuple Romain, non seulement de la liberté, mais de ce que les hommes ont de plus cher & de plus précieux; & qu'ils perdroient la vie, plutôt que de renoncer à l'amitié des Romains, & d'oublier les

obligations qu'ils leur avoient. Toute l'assemblée applaudit à ce discours. Euryloque voïant bien qu'il ne pouvoit plus demeurer en sureté dans la ville, se réfugia chez les Etoliens.

Thoas, le Chef de la nation, étoit revenu de chez Antiochus, & en avoit amené avec lui Ménippe, que le Roi envoioit aux Etoliens en qualité d'Ambassadeur. Avant que l'assemblée générale fût convoquée, ces deux hommes avoient travaillé de concert à préparer & à prévenir les esprits, en exagérant avec emphase les armées de terre & de mer qu'avoit le Roi, ses nombreuses troupes d'infanterie & de cavalerie, les éléphans qu'il avoit fait venir des Indes, sur tout (motif puissant pour la multitude) l'or immense que le Roi apporteroit avec lui, suffisant pour acheter les Romains mêmes.

Quintius étoit informé régulièrement de tout ce qui se disoit & se passoit en Etolie. Quoique tout lui parût desespéré de ce côté-là, cependant, pour n'avoir rien à se reprocher, & pour mettre encore plus les Etoliens dans leur tort, il jugea à propos d'envoier dans l'assemblée quel-

ques Députés des alliés, pour faire ressouvenir les Etoliens de leur alliance avec les Romains, & pour être en état de répondre librement à ce que pourroit avancer l'Ambassadeur d'Antiochus. Il chargea de cette commission les Athéniens, que la dignité de leur ville, & leur ancienne liaison avec les Etoliens, y rendoient plus propres que tous les autres.

Thoas ouvrit l'assemblée, en annonçant qu'il étoit venu un Ambassadeur de la part d'Antiochus : on le fit entrer. Il commença par dire qu'il auroit été à souhaiter pour les peuples de la Gréce & de l'Asie, qu'Antiochus fût intervenu plutôt dans leurs affaires, & pendant que celles de Philippe se soutenoient encore : que par ce moien chacun auroit conservé ses droits, & que tout ne seroit pas tombé sous le pouvoir des Romains. » Mais » à présent encore, dit-il, si vous met» tez à exécution les desseins que vous » avez formés, Antiochus pourra, » avec l'aide des dieux & votre se» cours, rétablir dans leur ancienne » splendeur les affaires de la Gréce, » en quelque mauvais état qu'elles » soient.

Les Athéniens, à qui l'on donna ensuite audience, sans dire un mot du Roi, se contentérent de rappeller aux Etoliens le souvenir de leur alliance avec les Romains, & des services que Quintius avoit rendus à toute la Gréce, les conjurant de ne rien précipiter dans une affaire aussi importante que celle dont il s'agissoit actuellement. Que les résolutions hardies, prises avec chaleur & vivacité, pouvoient avoir d'abord un premier coup d'œil flateur : qu'on en sentoit ensuite les difficultés dans l'exécution, & que rarement elles avoient un heureux succès. Que les Ambassadeurs Romains, & parmi eux Quintius, n'étoient pas loin. Que pendant que tout étoit encore indécis, il paroitroit plus de sagesse de discuter mûrement leurs intérêts & leurs prétentions dans des entrevûes paisibles, que d'engager précipitamment l'Europe & l'Asie dans une guerre, dont les suites ne pouvoient être que funestes.

La multitude, toujours avide de nouveauté, étoit entiérement pour Antiochus, & ne vouloit pas même qu'on admît les Romains dans l'assemblée. Les anciens & les plus sages

eurent besoin de tout leur crédit pour obtenir qu'on les y invitât. Quintius s'y rendit, moins dans l'espérance de faire aucune impression sur des esprits si fort prévenus, que pour convaincre tous les peuples que les Etoliens seuls étoient les auteurs de la guerre qui alloit s'allumer, & que les Romains ne s'y engageoient que malgré eux, & forcés par la nécessité. Il commença par rappeller le souvenir du tems où les Etoliens étoient entrés en alliance avec les Romains : parcourut légérement les différentes atteintes qu'ils y avoient données ; & après avoir dit peu de choses à l'égard des villes qui faisoient le prétexte de leurs querelles, il se réduisit à marquer, que s'ils croioient avoir quelque juste sujet de plaintes, il paroissoit bien plus raisonnable de faire leurs remontrances au Sénat qui seroit toujours prêt à les écouter, que de susciter de gaieté de cœur entre les Romains & Antiochus une guerre, qui alloit troubler tout l'univers, & qui causeroit infailliblement la ruine de ceux qui en auroient été les promoteurs.

L'événement justifia ses représentations, mais elles furent vaines alors,

Thoas, & ceux de sa faction, furent écoutés favorablement, & obtinrent que sans délai, & en présence même des Romains, on feroit un Décret par lequel on appelleroit Antiochus pour venir délivrer la Gréce, & pour se rendre l'arbitre des différens entre les Etoliens & les Romains. Quintius aiant demandé qu'on lui donnât une copie de ce Décret, Damocrite, qui étoit alors en charge, s'oublia jusqu'au point de lui répondre insolemment, qu'il avoit bien d'autres affaires pour le présent, & que dans peu il iroit lui-même lui porter ce Décret en Italie en campant sur les bords du Tibre: tant un esprit d'emportement & de fureur avoit alors saisi toute la nation, & même les premiers magistrats des Etoliens! Quintius & les autres Ambassadeurs retournérent à Corinthe.

Liv. lib. 35. c. 34-39. Les Etoliens, dans leur Conseil privé, formérent en un même jour trois résolutions étonnantes: c'étoit de s'emparer par ruse & par trahison de Démétriade, de Chalcis, & de Lacédémone. Trois des principaux citoiens furent chargés chacun de l'une de ces trois expéditions.

Dioclès partit pour Démétriade, &

& par le secours de la faction d'Euryloque, qui étoit actuellement en exil, & qui parut alors à la tête des troupes que Dioclès avoit amenées, il se rendit maître de la ville.

Thoas n'eut pas le même succès à Chalcis, dont il avoit espéré pouvoir aussi s'emparer par le moien d'un Exilé. Les Magistrats, qui étoient fort attachés aux Romains, aiant pressenti le dessein qu'on formoit contre la ville, la mirent en état de défense & hors d'insulte. Thoas ainsi manqua son coup, & s'en retourna tout confus.

L'entreprise contre Sparte étoit bien plus délicate & plus importante. On ne pouvoit y entrer que comme ami. Nabis, depuis lontems, sollicitoit le secours des Etoliens. Alexaméne fut chargé d'y conduire mille hommes d'infanterie. On y joignit trente jeunes gens, qui étoient l'élite de la cavalerie, auxquels les Magistrats commandérent d'exécuter ponctuellement les ordres de leur Commandant quels qu'ils fussent. Alexaméne fut reçu par le Tyran avec grande joie. Ils sortoient tous les jours l'un & l'autre avec leurs troupes pour leur faire faire l'exerci-

ce en pleine campagne ſur les bords de l'Eurotas. Un jour, Alexaméne aiant donné le mot à ſes Cavaliers, il attaque Nabis qu'il avoit tiré exprès à l'écart, & le renverſe de deſſus ſon cheval. Auſſitôt les Cavaliers accourent, & le percent de pluſieurs coups. Alexaméne, ſans perdre de tems, regagne la ville pour s'emparer du palais de Nabis. S'il eût convoqué ſur le champ l'aſſemblée, & qu'il y eût parlé d'une maniére conforme à la conjonſture préſente, ç'en étoit fait, & Sparte ſe ſeroit déclarée pour les Etoliens. Mais il paſſa le reſte du jour & la nuit entiére à fouiller dans les tréſors du Tyran, & ſes troupes, à ſon exemple, ſe mirent à piller la ville. Les Spartiates, aiant pris les armes, font un grand carnage des Etoliens qui s'étoient répandus de côté & d'autre, marchent droit au palais où ils tuent Alexaméne, qu'ils trouvérent preſque ſans défenſe, & uniquement occupé à mettre ſa riche proie en ſureté. Tel fut le ſuccès de l'entrepriſe contre Sparte.

Plut. in Philop. pag. 364. 365.

Au premier bruit de la mort de Nabis, Philopémen, le Général des Achéens, marcha avec un aſſez gros

corps de troupes vers Sparte, où il trouva tout en trouble & en confuſion. Il convoqua les principaux, leur parla comme auroit dû faire Alexaméne, & fit ſi bien que gagnant les uns par ſes raiſons, & entraînant les autres par la force, il obligea cette ville d'entrer dans la Ligue des Achéens.

Ce ſuccès augmenta merveilleuſement ſa réputation parmi ces peuples: car ce n'étoit pas un petit ſervice que d'avoir acquis à la Ligue une ville auſſi puiſſante que Sparte, & d'une ſi grande autorité. Par là il gagna auſſi l'amitié & la confiance des plus gens de bien de Lacédémone, qui eſpérérent l'avoir pour garant & pour défenſeur de la liberté. Voila pourquoi, quand la maiſon & tous les biens de Nabis eurent été vendus, ils réſolurent par un Décret public de lui faire préſent de tout l'argent qui étoit revenu de cette vente, qui montoit à ſix vingts talens, & de lui envoier une députation pour le prier de les recevoir. *Six vingts mille écus.*

Ce fut en cette occaſion qu'on vit très clairement, dit Plutarque, que la vertu de ce grand perſonnage étoit bien pure, & qu'il ne paroiſſoit pas ſeulement homme de bien, mais qu'il

l'étoit effectivement. Car il ne se trouva pas un seul Spartiate qui voulût se charger de la commission de lui aller offrir ce présent. Saisis de respect & de crainte, ils s'en excusérent tous, de sorte qu'enfin ils prirent le parti de lui envoier faire la proposition par un de ses hôtes, nommé Timolaüs.

Ce Timolaüs étant arrivé à Mégalopolis, logea chez Philopémen, qui le reçut avec beaucoup de marques de bonté. Là il eut le tems de considérer de près la gravité de toute sa conduite, la noblesse de ses sentimens, la frugalité de sa vie, & la régularité de ses mœurs, qui le rendoient incorruptible & invincible à l'argent; & il fut si étonné de tout ce qu'il vit, qu'il n'osa jamais lui ouvrir la bouche du présent qu'il venoit lui offrir, & qu'aiant donné quelque autre prétexte à son voiage, il s'en retourna comme il étoit venu. Il fut envoié une seconde fois, & ne fut pas plus hardi. Enfin, au troisiéme voiage il se hazarda, quoi qu'avec peine, à déclarer à Philopémen la bonne volonté de Sparte.

Philopémen l'écouta tranquillement : mais sur l'heure même il alla

à Sparte, & après avoir témoigné aux Spartiates ses vifs sentimens de reconnoissance, il leur conseilla de ne pas dépenser leur argent à gagner & corrompre leurs amis gens de bien, parce qu'ils pourroient toujours user & jouir gratuitement de leur vertu & de leur sagesse, mais de le garder pour acheter & gagner les méchans, & ceux qui dans les Conseils brouilloient & divisoient la ville par leurs discours séditieux, afin que l'argent les obligeant à se taire, ils leur fissent moins de peine dans le Gouvernement. » Car » il vaut beaucoup mieux, ajouta-t-il, » fermer la bouche à ses ennemis qu'à » ses amis. » Voila jusqu'où alloit le desintéressement de Philopémen. Que l'on compare cette noblesse & cette grandeur de sentimens, avec la bassesse de ces ames viles qui ne songent qu'à amasser.

Thoas s'étoit rendu auprès d'Antiochus; & par les promesses magnifiques qu'il fit à ce Prince, par tout ce qu'il lui dit de l'état présent de la Gréce, & en particulier de ce qui s'étoit fait dans l'assemblée générale des Etoliens, il le détermina à y passer incessamment. Il le fit avec tant de pré- *Liv. lib. 35. n. 43-45.*

cipitation, qu'il ne se donna pas le tems de prendre toutes les mesures que demandoit une guerre de cette importance, & n'emmena pas même assez de troupes. Il laissa derriére lui Lampsaque, Troas, & Smyrne, trois villes puissantes, qu'il eût falu réduire avant que de se déclarer; &, sans attendre les troupes qui lui venoient de Syrie, & de l'Orient, il n'emmena que dix mille hommes d'infanterie, & cinq cens chevaux. Ces forces auroient à peine suffi quand il ne se seroit agi que de prendre possession d'un pays sans défense, & qu'il n'y eût pas eu de guerre à craindre de la part des Romains.

Il arriva d'abord à Démétriade, & de là, après avoir reçu le Décret & l'Ambassade des Etoliens, il se rendit à Lamia où se tenoit leur assemblée. On l'y reçut avec de grandes démonstrations de joie. Il commença par s'excuser de ce qu'il venoit avec beaucoup moins de troupes qu'on ne l'avoit espéré, faisant entendre que cet empressement étoit une preuve de son zêle pour leurs intérêts, puisqu'au premier signal qu'ils lui en avoient donné, il étoit parti malgré la mau-

vaiſe ſaiſon, & ſans attendre que tout fût prêt : mais que bientôt leur attente ſeroit remplie. Que dès que le tems ſeroit propre à la navigation, ils verroient toute la Gréce couverte d'armes, d'hommes, de chevaux ; & toutes les côtes de la mer bordées de galéres. Qu'il n'épargneroit ni dépenſe, ni peine, ni danger, pour délivrer réellement la Gréce, & pour y procurer le premier rang aux Etoliens. Qu'avec ſes nombreuſes armées il arriveroit auſſi d'Aſie des convois de toutes ſortes : qu'ils euſſent ſoin ſeulement de fournir pour le préſent à ſon armée ce qui lui ſeroit néceſſaire. Après avoir ainſi parlé, il ſe retira.

Les plus ſenſés de l'aſſemblée voioient bien qu'Antiochus, au lieu d'un ſecours effectif & préſent tel qu'il l'avoit promis, ne leur donnoit preſque que des paroles & des eſpérances. Ils auroient ſouhaité qu'on le prît ſeulement pour médiateur & pour arbitre entr'eux & les Romains, & non pour Chef de la guerre. Mais Thoas emporta les ſuffrages, & le fit nommer Généraliſſime. On lui donna trente des principaux de la nation, pour délibérer avec eux quand il le jugeroit à propos.

§. VI.

Antiochus fait tenter vainement les Achéens. Il se rend maître de Chalcis, & de toute l'Eubée. Les Romains lui déclarent la guerre, & envoient contre lui dans la Gréce le Consul Manius Acilius. Antiochus profite mal des conseils d'Annibal. Il est vaincu près des Thermopyles. Les Etoliens se soumettent aux Romains.

An.M.3813. Av.J.C. 191. Liv. lib. 35. n. 46-51. Appian. in Syriac. pag. 92, 93.

LE PREMIER sujet de délibération entre le Roi & les Etoliens, fut de savoir par quelle expédition il faloit commencer. On jugea à propos de faire une nouvelle tentative sur Chalcis, & sans perdre de tems l'on s'y rendit. Quand on en fut près, le Roi laissa les principaux des Etoliens s'aboucher avec ceux de la ville qui en étoient sortis à leur arrivée. Les Etoliens les exhortérent vivement à faire alliance & amitié avec Antiochus, mais sans renoncer à celle des Romains. Ils dirent que ce Prince étoit passé dans la Gréce, non pour y porter la guerre, mais pour la délivrer réellement & de fait; & non simplement en paroles comme avoient fait

les Romains. Qu'il ne pouvoit y avoir rien de plus utile pour les villes de la Gréce, que d'être amies en même tems des deux puissances, parce que l'une les défendroit toujours contre l'autre, & que par là elles se tiendroient mutuellement en respect. Qu'ils vissent, s'ils ne prenoient pas ce parti, à quoi ils s'exposoient, le secours Romain étant éloigné, & le Roi présent & à leurs portes.

Miction, l'un des principaux de Chalcis, répondit, Qu'il ne pouvoit deviner pour la délivrance de qui Antiochus avoit quitté son roiaume, & étoit passé en Gréce. Qu'il n'y savoit aucune ville qui eût garnison Romaine, ou qui paiât quelque tribut à Rome, ou qui se plaignît d'être opprimée. Que pour les Chalcidiens, ils n'avoient besoin ni de libérateur, puisqu'ils étoient libres ; ni de défenseur, puisqu'ils vivoient en paix sous la protection & avec l'amitié des Romains. Qu'ils ne rejettoient pas l'amitié du Roi, ni des Etoliens : mais que la premiére démarche d'amis qu'ils devoient faire, étoit de se retirer de leur île. Qu'ils étoient bien déterminés, non seulement à ne les pas recevoir

dans leur ville, mais à ne faire avec eux aucune alliance que de concert avec les Romains.

Quand on eut raporté cette réponse au Roi, comme il avoit amené avec lui peu de troupes, & qu'il n'étoit pas en état de forcer la ville, il prit le parti de retourner à Démétriade. Une premiére démarche si peu sage, & si mal concertée, ne lui fit pas d'honneur, & ne fut pas d'un bon augure pour l'avenir.

On se tourna d'un autre côté, & l'on essaia de gagner les Achéens & les Athamanes. Les premiers donnérent audience aux Ambassadeurs d'Antiochus & des Etoliens à Ege où se tenoit leur assemblée, en présence de Quintius Général des Romains.

L'Ambassadeur d'Antiochus parla le premier. C'étoit [a] un homme vain, comme le sont d'ordinaire ceux qui vivent à la cour & aux frais des Princes, qui se croioit un beau parleur, & qui prenoit un ton emphatique & imposant. Il dit, Qu'une cavalerie innombrable passoit l'Hellespont

a Is, ut plerique quos opes regiæ alunt, vaniloquus, maria terrasque inani sonitu verborum compleverat. *Liv.*

pour venir en Europe, composée partie de cuirassiers, partie d'archers, qui de dessus leurs chevaux, dans la fuite même, lançoient à coup sûr leurs fléches en se retournant. A cette cavalerie, capable d'écraser seule toutes les forces de l'Europe réunies ensemble, il ajoutoit une infanterie encore plus nombreuse : les Dahes, les Médes, les Elyméens, les Caddusiens, noms inconnus & effraians. Pour la flote, que nul port de la Gréce ne pourroit contenir, l'aile droite devoit être composée des Tyriens & des Sidoniens, la gauche des Aradiens & des Sidétes de Pamphylie, nations les plus habiles inconteſtablement & les plus expérimentées dans la marine. Qu'il étoit inutile de faire un dénombrement des sommes immenses que le Roi apportoit avec lui, tout le monde sachant que les roiaumes d'Asie avoient toujours abondé en or. Qu'il faloit juger de la même sorte des autres préparatifs de guerre. Qu'ainsi les Romains n'auroient point ici affaire à un Philippe ou à un Annibal, celui-ci simple citoien de Carthage, l'autre renfermé dans les bornes étroites de son roiaume de Macédoine ; mais à un

Prince maître de toute l'Asie & d'une partie de l'Europe. Que cependant, quoi qu'il vînt des extrémités de l'Orient pour délivrer la Gréce, il n'exigeoit rien des Achéens qui fût contraire à la fidélité qu'ils croioient devoir aux Romains leurs premiers amis & alliés. Qu'il ne demandoit point qu'ils joignissent leurs armes aux siennes contr'eux, mais seulement qu'ils demeurassent neutres, sans se déclarer ni pour les uns, ni pour les autres.

Archidamus, Ambassadeur des Etoliens, parla en conformité, ajoutant que le parti le plus sûr & le plus sage pour les Achéens, étoit de demeurer simples spectateurs de la guerre, & d'en attendre en paix l'événement, sans y prendre de part, & sans courir aucun risque. Puis s'échaufant peu à peu, il se répandit en reproches & en injures contre les Romains en général, & personnellement contre Quintius. Il les traitoit d'ingrats, qui avoient oublié qu'ils devoient au courage des Etoliens, non seulement la victoire remportée contre Philippe, mais encore le salut de leur armée & de leur Général. Car enfin quelle

fonction de Capitaine Quintius avoit-il fait dans la bataille ? Qu'il ne l'avoit vû occupé dans cette action qu'à consulter les auspices, qu'à immoler des victimes, qu'à faire des vœux, comme s'il eût été là en qualité d'Augure & de Prêtre, pendant que lui il exposoit sa personne & sa vie aux traits des ennemis pour le défendre & le conserver.

A cela Quintius répondit, Qu'on voioit bien à qui Archidamus avoit cherché à plaire par son discours. Que convaincu de la parfaite connoissance qu'avoient les Achéens du caractére des peuples d'Etolie, qui faisoient consister toute leur bravoure en paroles & non en actions, il s'étoit peu mis en peine de ménager leur estime, mais n'avoit songé qu'à se faire valoir auprès des Ambassadeurs du Roi, & par leur moien auprès du Roi même. Que si l'on avoit pu ignorer jusqu'ici ce qui avoit formé l'alliance d'Antiochus & des Etoliens, le discours des Ambassadeurs le faisoit connoitre sensiblement. Que de part & d'autre ce n'avoient été que mensonges & vanteries, montrant des forces qu'ils n'avoient point, se séduisant & s'enflant

mutuellement par de fausses promesses & de vaines espérances : les Etoliens avançant d'un côté hardiment, comme vous venez de l'entendre, que c'étoient eux qui avoient vaincu Philippe, & sauvé les Romains ; & que toutes les villes de la Gréce étoient prêtes à se déclarer pour l'Etolie ; & le Roi d'un autre côté assurant qu'il alloit mettre en marche des troupes innombrables d'infanterie & de cavalerie, & couvrir la mer de ses flotes.
» Ceci me rappelle un repas que me » donna à Chalcis un ami, honnête » homme, dit-il, & qui entend à » merveille à traiter ses hôtes. Surpris » de la quantité & de la varieté des » mêts qui nous furent servis, nous » lui demandâmes comment, au mois » de Juin, il avoit pu amasser tant de » gibier. Cet homme, qui n'étoit pas » glorieux & vain comme ces gens-» ci, se mettant à rire, nous avoua de » bonne foi que tout ce gibier préten-» du n'étoit que du cochon assaison-» né diversement ; & mis à différen-» tes sauces. Il en est de même des » troupes du Roi qu'on nous a tant » fait valoir, & dont on a cherché à » enfler le nombre par de grands noms.

» Dahes, Médes, Caddusiens, Ely-
» méens, tout cela n'est qu'un même
» peuple, & encore un peuple d'esclaves
» plutôt que de soldats. Que ne puis-
» je, Achéens, vous représenter tous
» les mouvemens & toutes les cour-
» ses de ce grand Roi, qui tantôt se
» rend à l'assemblée des Etoliens pour
» y mendier un secours de vivres &
» d'argent, & tantôt se présente en-
» vain aux portes de Chalcis, d'où il
» est obligé de se retirer honteusement.
» Antiochus a cru mal à propos les Eto-
» liens, & ceux-ci se sont fiés mal-à-
» propos aussi à Antiochus. C'est ce qui
» doit vous apprendre à ne vous lais-
» ser pas tromper, & à vous fier plei-
» nement à la bonne foi des Romains,
» dont vous avez fait épreuve tant
» de fois. Je m'étonne qu'on ose vous
» dire que le parti le plus sûr pour
» vous est de vous conserver neutres,
» & de demeurer simples spectateurs
» de la guerre. Ce moien est sûr, mais
» pour devenir la proie du vainqueur.

La délibération de l'assemblée des Achéens ne fut ni longue, ni douteuse. Le résultat fut qu'on déclareroit la guerre à Antiochus & aux Etoliens. Ils envoiérent sur le champ, à

la priére de Quintius, quelque secours à Chalcis & à Athénes, cinq cens hommes pour chacune de ces villes.

Antiochus ne fut guéres plus content des Béotiens, qui répondirent qu'ils délibéreroient sur le parti qu'ils devoient prendre, quand ce Prince seroit arrivé en Béotie.

Cependant Antiochus fit un nouvel effort, & s'approcha de Chalcis avec un bien plus grand nombre de troupes que la premiére fois. La faction contraire aux Romains l'emporta, & la ville lui ouvrit ses portes. Les autres villes en firent bientôt autant, & il se rendit maître de toute l'Eubée. Il compta pour beaucoup d'avoir commencé la premiére campagne par la conquête & la réduction d'une Ile si considérable. Mais qu'est-ce qu'une conquête où l'on ne trouve point d'ennemis à combattre?

An.M.3813. Av.J C.191. *Liv. lib. 36. n. 1-15. Appian. in Syriac. pag. 93-96.*

Il s'en préparoit de terribles contre ce Prince. Les Romains, après avoir consulté la volonté des dieux par la voie des augures & des auspices, déclarérent la guerre à Antiochus & à ses adhérans. On ordonna des processions pendant deux jours,

pour implorer le ſecours & la protection des dieux. On voua de célébrer les grands Jeux pendant dix jours ſi le ſuccès de la guerre étoit favorable, & d'offrir des préſens dans tous les temples des dieux. Quelle honte un paganiſme ſi religieux, quoiqu'aveugle, ne feroit-il point à des Généraux chrétiens, qui rougiroient de la pieté & de la religion !

On n'omit rien non plus du côté des ſoins humains. Il fut défendu aux Sénateurs & aux Magiſtrats inférieurs de s'éloigner de Rome à une diſtance d'où ils ne puſſent pas revenir le même jour ; & l'on ne voulut pas que cinq Sénateurs puſſent s'en abſenter en même tems. L'amour du bien public prévaloit ſur tout. Le Conſul Acilius, à qui la Gréce étoit échue par le ſort, marqua le rendez-vous à ſes troupes à Brunduſe pour le quinze de Mai, & il partit de Rome quelques jours auparavant. *Brindes*

Il arriva à Rome preſque en même tems des Ambaſſadeurs de la part de Ptolémée, de Philippe, des Carthaginois, de Maſiniſſa, pour offrir aux Romains de l'argent, du blé, des troupes, des vaiſſeaux. Le Sénat leur

marqua la reconnoiſſance du peuple Romain, mais n'accepta de toutes ces offres que le blé à condition de le paier: il pria ſeulement Philippe d'aider le Conſul.

Antiochus cependant, après avoir ſollicité pluſieurs villes ou par ſes Envoiés ou par lui-même à entrer dans ſon alliance, ſe rendit à Démétriade, où il tint un Conſeil de guerre avec tous les hauts Officiers de ſon armée, ſur les opérations de la campagne que l'on commençoit. Annibal, qui étoit rentré en faveur, y aſſiſta. Ce fut à lui qu'on demanda le premier ſon avis. Il commença d'abord par inſiſter ſur la néceſſité de faire tous les efforts poſſibles pour engager Philippe dans les intérêts du Roi préalablement à tout le reſte: démarche ſi importante, que, ſi elle réuſſiſſoit, on pouvoit ſurement compter ſur un heureux ſuccès. » En effet, diſoit-il, ſi Philippe » a ſoutenu ſeul ſi lontems tout le poids » de la puiſſance Romaine, que ne doit » on point eſpérer d'une guerre où les » deux plus grands Rois de l'Europe » & de l'Aſie uniront enſemble leurs » forces : d'autant plus que les Ro- » mains auroient alors contr'eux tout

» ce qui les avoit auparavant rendu » supérieurs, c'est-à-dire les Etoliens » & les Athamanes, à qui seuls on » savoit qu'ils avoient été redevables » de la victoire. Or qu'il soit facile » de détacher Philippe du parti des » Romains, qui en peut douter, si ce » que Thoas a tant de fois répété au » Roi pour l'engager à passer dans la » Gréce est vrai, que ce Prince, fré» missant de colére de se voir réduit » à une honteuse servitude sous le nom » de paix, n'attendoit qu'une occa» sion pour éclater? En peut-il espé» rer une plus favorable que celle qui » s'offre maintenant à lui«? S'il ne l'acceptoit pas, Annibal étoit d'avis que le Roi envoiât son fils Séleucus avec l'armée qu'il avoit en Thrace, pour ravager les frontiéres de la Macédoine, & mettre Philippe hors d'état de porter du secours aux Romains.

Il insista sur un autre point encore plus important, & soutint, comme il avoit toujours fait dès le commencement, que l'on ne pouvoit battre les Romains qu'en Italie, & que c'étoit pour cela qu'il avoit toujours conseillé d'y aller commencer la guerre. Que puisque l'on avoit pris un au-

tre parti, & que le Roi se trouvoit actuellement en Gréce, son avis, dans l'état présent des affaires, étoit que le Roi fît venir incessamment toutes ses troupes d'Asie, sans compter davantage sur les Etoliens ou sur les autres alliés de Gréce, qui pourroient bien lui manquer tout d'un coup. Que dès que ces troupes seroient arrivées, il faloit marcher vers les côtes de Gréce qui sont vis-à-vis de l'Italie, & y faire aller aussi la flote. Qu'il faudroit en emploier la moitié à ravager & à tenir en allarme les côtes d'Italie ; & garder l'autre dans quelque port voisin pour faire mine de passer avec les troupes,& être effectivement prêt à le faire en cas qu'il se présentât quelque occasion dont on pût tirer avantage. C'étoit le moien, disoit-il, de retenir les Romains chez eux, afin de défendre leurs côtes ; & en même tems c'étoit celui qui étoit le plus propre pour porter la guerre en Italie, l'unique endroit, selon lui, où les Romains pouvoient être vaincus. » Voila, dit-il, » en finissant, ce que je pense : &, si » je suis moins habile pour une autre » guerre, je dois au moins avoir ap- » pris par mes bons & mes mauvais

» succès comment il la faut faire avec » les Romains. On peut compter sur » mon zêle & sur ma fidélité. Au » reste, je prie les dieux de faire prosperer le parti que vous aurez pris, » quel qu'il soit.

On ne put pas s'empécher dans le moment d'approuver l'avis d'Annibal ; & c'étoit l'unique qu'on pût donner à Antiochus dans l'état où étoient les choses. Il n'en suivit pourtant que l'article qui regardoit les troupes d'Asie : car il envoia aussitôt ordre à Polyxénide son Amiral de les transporter en Gréce. Pour tout le reste du plan d'Annibal, ses courtisans & ses flateurs l'en détournérent, en lui représentant que la victoire ne pouvoit lui manquer : que s'il suivoit le plan d'Annibal, Annibal en auroit tout l'honneur, parce que c'étoit lui qui l'avoit formé : qu'il faloit que le Roi en eût toute la gloire, & pour cela qu'il se fît lui-même un autre plan, sans s'arréter à celui du Carthaginois. Voila comment se dissipent les meilleurs avis, & comment aussi se ruinent les plus puissans empires.

Le Roi, aiant joint les troupes des alliés aux siennes, se rend maître de

plusieurs villes de Thessalie : il est pourtant obligé de lever le siége de devant Larisse, Bébius Préteur des Romains y aiant porté un promt secours, & il se retire à Démétriade.

De là il passa à Chalcis, où il devint éperdument amoureux de la fille de son hôte. Quoique ce Prince eût plus de cinquante ans, la passion qu'il prit pour cette jeune fille qui n'en avoit pas vingt fut si forte, qu'il résolut de l'épouser. Oubliant les deux grandes entreprises qu'il avoit formées, la guerre contre les Romains, & la délivrance de la Gréce, il passa tout le reste de l'hiver en divertissemens & en fêtes à l'occasion de ces noces. Ce goût pour les plaisirs passa aisément du Roi à tous ceux de sa Cour, & fit par tout négliger la discipline militaire.

Il ne revint de l'assoupissement où cette mollesse l'avoit jetté, que quand il apprit que le Consul Acilius marchoit à grandes journées contre lui dans la Thessalie. Il se mit aussitôt en chemin, & n'aiant trouvé au rendez-vous qu'un très petit nombre de troupes des alliés, dont les Officiers s'excusoient de n'avoir pu, quelques efforts qu'ils eussent faits, en amener

davantage, il reconnut, mais trop tard, combien Thoas l'avoit trompé en lui faisant de magnifiques promesses, & combien Annibal avoit eu raison de lui dire qu'il ne devoit point compter sur les forces de tels alliés. Tout ce qu'il put faire alors, fut de se saisir du défilé des Thermopyles, & d'envoier demander des troupes de renfort aux Etoliens. Le mauvais tems, ou les vents contraires, avoient empéché l'arrivée des troupes d'Asie que Polyxénide lui amenoit; & le Roi n'avoit avec lui que celles qu'il avoit amenées l'année précédente, qui n'étoient guéres que de dix mille hommes.

Antiochus croioit s'être bien mis en sureté contre l'approche des Romains en se saisissant du pas des Thermopyles, & en ajoutant aux fortifications naturelles du lieu des retranchemens & des murailles. Le Consul s'en approcha, résolu de l'attaquer. Les Officiers & les soldats de son armée étoient presque les mêmes qui avoient combattu contre Philippe. Il les anima par le souvenir de la célébre victoire qu'ils avoient remportée sur ce Roi, tout autrement guerrier

Liv. lib. 35. n. 16-21. Plut. in Caton. pag. 343. 344. Appian. in Syr. pag. 96-98.

& exercé dans les combats qu'Antiochus, qui, nouvel époux amolli par les délices & par les festins, s'imaginoit qu'on faisoit la guerre comme on célébre des noces. Acilius avoit envoié Caton, qui commandoit sous lui en qualité de Lieutenant, avec un assez gros détachement, pour chercher quelque route écartée qui pût le conduire sur la hauteur & au dessus des ennemis. Après avoir essuié des fatigues incroiables, Caton passa les montagnes par le même sentier où Xerxès, & Brennus après lui, s'étoient ouvert un passage; & tombant brusquement sur quelques soldats qu'il rencontra d'abord, il les mit aisément en fuite. Alors, sans différer, il fait sonner les trompettes, & s'avance à la tête de son détachement l'épée à la main, & avec de grands cris. Les Etoliens, le voiant descendre des montagnes, prennent la fuite, & se retirent vers leur grande armée, où ils remplissent tout de trouble & d'effroi. Dans le même moment le Consul de son côté attaque les retranchemens d'Antiochus avec toutes ses troupes, & les force. Le Roi, blessé à la bouche d'un coup de pierre qui lui fracassa les dents,

dents, fut obligé par la douleur à tourner bride. Après ſa retraite, aucune partie de ſon armée n'oſa tenir ferme, & attendre les Romains. Ce ne fut plus qu'une déroute, n'y aiant preſque point de paſſages ouverts pour la fuite, parce que d'un côté ce n'étoient que marais profonds, & de l'autre que roches eſcarpées, qui empêchoient qu'on ne pût s'écarter ni à droit ni à gauche. Cependant ſe pouſſant les uns les autres de peur de l'épée ennemie, ils ſe renverſoient dans ces marais & dans ces précipices, & ils y périrent preſque tous.

Au ſortir de l'action, le Conſul tint lontems embraſſé Caton tout échauffé & encore hors d'haleine, & cria dans les tranſports de ſa joie, que ni lui, ni le peuple Romain, ne pourroient jamais récompenſer dignement ſes ſervices. Caton, qui combattoit ici comme Lieutenant Général ſous les ordres d'Acilius, avoit été Conſul, & à la tête des armées en Eſpagne : mais il ne croioit pas ſe dégrader en acceptant un emploi ſubalterne pour le ſervice de l'Etat ; & cela étoit ordinaire chez les Romains. Cependant l'armée victorieuſe pourſui-

voit les fuiards, & les tailla tous en piéces à la réſerve de cinq cens, avec leſquels Antiochus ſe ſauva à Chalcis.

Acilius envoia Caton porter lui-même à Rome la nouvelle de cette victoire, marquant dans ſes dépêches la part conſidérable qu'il y avoit eue. Il eſt beau, pour un Général, de rendre ainſi juſtice au mérite d'autrui, & de ne point donner accès dans ſon cœur à la jalouſie. L'arrivée de Caton à Rome remplit la ville d'une joie d'autant plus vive, qu'on avoit plus appréhendé les ſuites d'une guerre contre un Roi ſi puiſſant, & d'une ſi grande réputation. On ordonna qu'on feroit aux dieux des prieres publiques & des ſacrifices en action de graces pendant trois jours.

Le Lecteur a ſans doute remarqué ſouvent avec admiration combien les peuples du paganiſme étoient exacts à commencer & à terminer les guerres par des actes de religion, travaillant d'abord à ſe rendre favorables par des vœux & des ſacrifices ceux qu'ils honoroient comme des dieux, puis leur rendant des actions de graces publiques & ſolennelles pour

l'heureux ſuccès de leurs armes. C'étoit un double témoignage qu'ils rendoient à une verité importante & capitale, dont la tradition, auſſi ancienne que le monde, s'eſt conſervée parmi tous les peuples, Qu'il y a un Etre ſouverain, une Providence, qui préſide à tous les événemens humains. Cette louable coutume s'ob erve réguliérement parmi nous, & ce n'eſt, à proprement parler, que dans le chriſtianiſme qu'on peut l'appeller une coutume religieuſe. Je ſouhaiterois qu'on y ajoutât une pratique, conforme certainement à l'intention des ſupérieurs tant eccléſiaſtiques que politiques : ce ſeroit d'ordonner en même tems des priéres pour tant de braves Officiers & ſoldats qui ont répandu leur ſang pour la défenſe de l'Etat.

La victoire remportée ſur Antiochus fut ſuivie de la reddition de toutes les places que ce Prince avoit priſes, & en particulier de Chalcis & de toute l'Eubée. Le [a] Conſul, après la victoire, montra en tout une modération, qui lui fit encore plus d'honneur que la victoire même.

[a] Multo modeſtia poſt victoriam, quàm ipſa victoria, laudabilior. *Liv.*

Liv. lib. 36. n. 22-26. Quoique les Etoliens, par leurs procédés violens & pleins d'insolence, se fussent rendus indignes de tout ménagement, Acilius tâcha néanmoins de les rappeller à leur devoir par la douceur. Il leur fit représenter que l'expérience au moins devoit leur apprendre le peu de fonds qu'ils pouvoient faire sur Antiochus : qu'il étoit encore tems d'avoir recours à la clémence du peuple Romain : que pour donner une preuve non douteuse de la sincérité de leur repentir, il faloit qu'ils remissent en son pouvoir Héraclée, leur ville capitale. Comme ces remontrances furent inutiles, il vit bien qu'il en faloit venir à la force. Il forma le siége de cette ville avec toutes ses troupes. Héraclée étoit une place très forte, d'une grande étendue, & en état de faire une longue & vigoureuse défense. Le Consul, aiant mis en usage les balistes, les catapultes, & toutes les autres machines de guerre qu'il avoit en grand nombre, fit attaquer la ville en même tems par quatre endroits. Les assiégés se défendoient avec un courage, ou, pour mieux dire, avec une fureur qui ne se peut exprimer. Ils ré-

tablissoient sur le champ les pans de murs qui avoient été abbatus : ils faisoient de fréquentes sorties avec une violence qu'il étoit difficile de soutenir, parce qu'ils se battoient en desespérés : ils bruloient en un moment la plus grande partie des machines qu'on emploioit contr'eux. L'attaque fut continuée ainsi pendant vingt quatre jours de suite, sans interruption ni jour ni nuit.

Il étoit aisé de juger que les forces de la garnison, qui n'étoit pas fort nombreuse en comparaison des Romains, devoient être épuisées par un travail si violent & si continu. Le Consul forma un nouveau plan. Il faisoit cesser l'attaque sur le minuit, & ne la faisoit recommencer que le lendemain matin vers les neuf heures. Les Etoliens, ne doutant point que cela ne vînt de lassitude, & que les assiégeans ne fussent autant accablés des fatigues qu'eux-mêmes, profitoient du repos qu'on leur laissoit, & se retiroient en même tems que les Romains. Cette pratique dura quelque tems. Mais le Consul aiant fait retirer ses troupes à l'ordinaire sur le minuit, trois heures après fit attaquer la

ville par trois endroits ſeulement, plaçant à un quatriéme côté un corps de troupes, qui avoit ordre de demeurer tranquille juſqu'au moment où on leur donneroit le ſignal pour agir. Ceux des Etoliens qui dormoient, accablés de ſommeil & de fatigue eurent bien de la peine à ſe réveiller : ceux qui veilloient coururent de tous côtés où le bruit les appelloit. Au point du jour, ſur le ſignal qui fut donné par le Conſul, on donna l'aſſaut à l'endroit de la ville qui juſqu'alors n'avoit point été attaqué, & que les aſſiégés, par cette raiſon, avoient dégarni. La place fut emportée dans le moment, & les Etoliens ſe réfugiérent précipitamment dans la citadelle. La ville fut livrée au pillage, moins par eſprit de haine & de vengeance, que pour dédommager le ſoldat, à qui juſques-là l'on n'avoit point permis de piller aucune des villes qu'il avoit priſes. La citadelle, qui manquoit de vivres, ne put pas tenir lontems ; & à la premiére attaque la garniſon ſe rendit. Entre les priſonniers étoit Damocrite l'un des principaux de la nation, qui au commencement de la guerre avoit répon-

du à Quintius, *Qu'il lui porteroit en personne dans l'Italie le Decret par lequel il venoit d'appeller Antiochus.*

Philippe, en même tems, assiégeoit Lamia, qui n'étoit éloignée d'Héraclée que de sept mille, c'est-à-dire environ de trois lieues. Elle ne tint pas lontems après la prise de cette derniére.

Lamia & Héraclée étoient l'une & l'autre dans la Phthiotide.

Quelques jours avant qu'Héraclée se fût rendue, les Etoliens avoient envoié à Antiochus des Ambassadeurs, qui avoient à leur tête Thoas. Le Roi leur promit un promt secours, leur fit compter sur le champ une somme d'argent considérable, & retint auprès de lui Thoas, qui y demeura volontiers pour hâter l'exécution de ses promesses.

Les Etoliens, à qui la perte d'Héraclée avoit abbattu le courage, songérent à mettre fin à une guerre, qui avoit déja été fort malheureuse pour eux, & qui pouvoit le devenir encore beaucoup plus. Mais la multitude n'aiant pu goûter les conditions de paix qu'on leur prescrivoit, cette négociation n'eut point de suite.

Liv. lib. 36. n. 27-35.

Le Consul cependant mit le siége devant Naupacte, où les Etoliens s'é-

toient renfermés avec toutes leurs forces. Ce siége avoit déja duré deux mois, lorsque Quintius, qui pendant cet intervalle avoit été occupé à différens soins dans la Gréce, s'y rendit, & se joignit au Consul. La ruine de cette ville entraînoit celle de presque toute la Nation. Quintius avoit toutes les raisons possibles d'être mécontent des Etoliens. Cependant il se laissa toucher de compassion à la vûe de leur ruine prochaine. Il s'approcha des murs assez près pour être reconnu par les assiégés. La ville étoit réduite aux abois. Le bruit s'y répandit que Quintius paroissoit. Aussitôt on accourut de toutes parts sur les murs. Ces infortunés citoiens, tendant les mains vers Quintius, & l'appellant par son nom, se mirent tous à pleurer, & à implorer son secours avec de grands cris. Quintius leur aiant marqué par un geste refusant qu'il ne pouvoit rien faire pour eux, retourna trouver le Consul. Etant entré en conversation avec lui, il lui représenta qu'après avoir vaincu Antiochus, il perdoit tout son tems à l'attaque de deux places, & que l'année de son commandement étoit près

d'expirer. Acilius en convint, mais la honte de lever le siége le retenant, il laissa Quintius maître de faire tout ce qu'il voudroit. Celui-ci s'étant approché des murs une seconde fois, les cris recommencérent, & on le supplia d'avoir pitié de la nation. Il fit signe de la main qu'on lui envoiât quelques Députés. Phénéas & les principaux sortirent, & vinrent se jetter à ses piés. Les voiant en cet état: » Votre malheur, leur dit-il,
» étoufe en moi tout sentiment de colére & de vengeance. Vous voiez
» l'accomplissement de tout ce que je
» vous avois prédit: & vous n'avez
» pas la consolation de pouvoir dire
» que tout cela est arrivé sans que vous
» y ayiez donné lieu. Mais, destiné
» comme je le suis à conserver la Gréce, l'ingratitude n'arrétera point
» mon inclination à faire du bien. Députez au Consul, pour obtenir de
» lui une tréve, qui vous donne le
» tems d'envoier des Ambassadeurs à
» Rome, pour faire vos soumissions
» au Sénat. Je vous servirai d'intercesseur & d'avocat auprès du Consul.
Ils suivirent en tout le conseil de Quintius. Le Consul leur accorda une tré-

ve, leva le siége, & remena son armée dans la Phocide.

Le Roi Philippe envoia des Ambassadeurs à Rome pour féliciter les Romains sur l'heureux succès de cette campagne, & pour offrir des présens & des sacrifices aux dieux dans le Capitole. Ils y furent reçus avec de grandes marques de distinction, & l'on remit entre leurs mains Démétrius fils de Philippe, qui étoit retenu à Rome en qualité d'otage. Ainsi fut terminée la guerre que les Romains firent dans la Gréce contre Antiochus.

§. VII.

Polyxènide, Amiral de la flote d'Antiochus, est battu par Livius. L. Scipion, nouveau Consul, est chargé de la guerre contre Antiochus : Scipion l'Africain, son frere, sert sous lui. Les Rhodiens défont Annibal sur mer. Le Consul marche contre Antiochus, & passe en Asie. Il remporte sur lui une célébre victoire près de Magnésie. Le Roi obtient la paix, & par le Traité céde toute l'Asie en deça du mont Taurus. Dispute entre Eumène & les Rhodiens devant le Sénat de Rome au sujet des villes Grecques de l'Asie.

PENDANT que tout ce que je viens de raporter se passoit dans la Gréce, Antiochus demeuroit tranquille à Ephése, s'assurant sur la parole de ses flateurs & de ses courtisans qu'il n'avoit rien à craindre de la part des Romains, & qu'ils ne songeoient point à passer en Asie. Annibal seul fut capable de le tirer de cet assoupissement. Il lui déclara nettement, qu'au lieu de se flater de vaines espérances comme il faisoit, & de se laisser endormir par des discours destitués de toute raison & de toute vraisemblance, il devoit compter qu'au premier jour il auroit à combattre par terre & par mer contre les Romains dans l'Asie & pour l'Asie, & qu'il faloit se résoudre ou à renoncer à l'Empire, ou à le défendre les armes à la main contre des ennemis qui n'aspiroient à rien moins qu'à se rendre maîtres de l'univers.

An.M.3813. Av.J C.191. Liv. lib. 36. n. 41-45. Appian. in Syr. pag. 99-100.

Le Roi comprit alors tout le danger où il étoit. Il envoia des ordres pour faire hâter la marche des troupes d'Orient qui n'étoient pas encore arrivées : il fit équiper sa flote, s'y embarqua, & passa dans la Quersonnése. Il y fortifia Lysimachie, Sestus,

Abyde, & les autres places des environs ; pour empécher les Romains de passer en Asie par l'Hellespont ; après quoi il revint à Ephése.

On y résolut, dans un grand Conseil, de hazarder un combat naval. Polyxénide, Amiral de la flote, eut ordre d'aller chercher C. Livius qui commandoit celle des Romains, arrivée tout nouvellement dans la mer Egée, & de l'attaquer. Ils se rencontrérent près du mont Coryque en Ionie. Le combat fut fort opiniâtre. Enfin Polyxénide fut battu, & obligé de prendre la fuite. On lui coula à fond dix vaisseaux, & on lui en prit treize. Il se sauva à Ephése avec le reste. Les Romains entrérent dans le port de Canes en Eolie, firent tirer leurs vaisseaux à terre, & fortifiérent d'un bon fossé & d'un rempart l'endroit où ils les mirent pour tout l'hiver.

Liv. lib. 37. n. 8. Appian. in Syr. pag. 100.

Antiochus, lorsque ceci arriva, étoit à Magnésie occupé à assembler ses forces de terre. Sur la nouvelle qu'il eut de la défaite de sa flote, il marcha vers la côte, & songea sérieusement à en équiper une nouvelle, capable de conserver l'empire de ces

mers. Pour cet effet, il fit réparer les vaisseaux qu'on avoit sauvés, y en ajouta de nouveaux, & envoia Annibal en Syrie pour lui amener ceux de Syrie & de Phénicie. Il donna aussi une partie de l'armée à son fils Séleucus, qu'il envoia en Eolie observer la flote Romaine, & tenir le pays d'alentour dans le devoir; & il alla avec le reste prendre ses quartiers d'hiver en Phrygie.

Pendant tous ces mouvemens, les Ambassadeurs des Etoliens étoient arrivés à Rome, & pressoient l'audience, parce que la tréve étoit près de sa fin. Quintius, qui étoit revenu de Gréce, les aida de son crédit. Mais ils trouvérent les esprits entiérement indisposés contre les Etoliens. On les regardoit, non comme des ennemis ordinaires, mais comme une nation intraitable, & avec qui on ne pouvoit point faire d'alliance. Après plusieurs jours de délibération, sans leur accorder ni leur refuser la paix, on leur fit deux propositions, dont on leur laissa le choix: c'étoit, ou de s'en remettre entiérement à la volonté du Sénat, ou de paier mille talens, & de reconnoitre pour amis & pour ennemis ceux

Liv. lib. 37. n. 1.

Trois millions.

qui le feroient du peuple Romain. Comme ils demandérent qu'on leur expliquât fur quoi il faloit s'en remettre à la volonté du Sénat, on ne leur fit point de réponfe fixe. Ainfi ils fe retirérent fans avoir rien obtenu, avec ordre de fortir ce jour-là même de Rome, & de l'Italie avant quinze jours.

AN.M.3814. AV J.C.190. Liv. lib. 37. n. 1-7. Appian. in Syr. pag. 99. & 100.

L'année fuivante, les Romains donnérent le commandement des armées de terre qu'avoit Acilius à L. Cornélius Scipion le nouveau Conful, fous qui Scipion l'Africain fon frere s'étoit offert à fervir en qualité de Lieutenant. On fut bien aife à Rome d'éprouver lequel des deux, du vainqueur ou du vaincu, de Scipion ou d'Annibal, feroit d'un plus grand fecours pour l'armée où il fe trouveroit. On donna à L. Emilius Rhégillus le commandement de la flote qu'avoit eu Livius.

Le Conful étant arrivé en Etolie, ne perdit point le tems à attaquer des places l'une après l'autre, mais uniquement occupé de fon grand deffein, après avoir accordé aux Etoliens une tréve de fix mois pour envoier une nouvelle ambaffade à Rome, il

songea à conduire son armée par la Thessalie, la Macédoine, & la Thrace, pour la faire passer de là en Asie. Il avoit cru devoir auparavant s'assurer des dispositions de Philippe. Ce Prince reçut l'armée Romaine avec toutes les marques de bonne volonté qu'on pouvoit attendre de l'Allié le plus fidéle & le plus zélé. A son arrivée & à son départ il lui fournit avec une générosité véritablement roiale tous les rafraîchissemens & tous les secours nécessaires. Dans [a] les repas qu'il donna au Consul, à son Frere, & aux principaux Officiers Romains, il montra un air aisé & gracieux, & une politesse, qui n'étoient pas sans mérite auprès de Scipion l'Africain. Car ce grand homme, qui excelloit en tout, n'étoit point ennemi d'une certaine élégance de mœurs & d'une noble générosité, pourvû qu'elle ne dégénérât point en luxe.

L'éloge que donne ici Tite Live à Scipion, en est un grand aussi pour Philippe. Il recevoit chez lui ce qu'il

a Multa in eo & dexteritas & humanitas visa, quæ commendabilia apud Africanum erant; virum, sicut ad cetera egregium, ita à comitate, quæ sine luxuria esset, non aversum. *Liv.*

y avoit pour lors de plus illustre dans le monde, un Consul du peuple Romain, Général en même tems de ses armées; & , ce qui étoit encore plus, Scipion l'Afriquain frere du Consul. La profusion est ordinaire, & paroit pardonnable dans ces occasions. Il n'y en eut point dans la réception que Philippe fit à ses hôtes. Il les traita en grand Roi, & avec une magnificence qui convenoit à leur dignité & à la sienne, mais qui n'avoit rien d'excessif & d'outré, ni qui ressentît le faste & l'ostentation; & qui étoit infiniment relevée par des maniéres prévenantes, & par une attention à placer avec goût & à propos tout ce qui pouvoit faire plaisir à ses hôtes. *Multa in eo dexteritas & humanitas visa.* Ces qualités personnelles lui firent plus d'honneur dans l'esprit de Scipion, & le lui rendirent plus estimable, que n'auroient pu faire les profusions les plus somptueuses. Ce bon goût de part & d'autre, rare dans les Princes & dans les grands Seigneurs, est pour eux un beau modéle.

Le Consul & son frere, en récompense de la maniére noble & généreuse dont Philippe avoit reçu l'armée,

lui remirent au nom du peuple Romain, dont ils en avoient reçu pouvoir, le reſte de la ſomme qu'il devoit lui paier.

Philippe parut ſe faire un devoir & un plaiſir d'accompagner l'armée Romaine, & de lui fournir tout ce qui lui étoit néceſſaire, non ſeulement dans la Macédoine, mais juſques dans la Thrace. L'expérience qu'il avoit faite de la ſupériorité des forces de Rome aux ſiennes, & l'impuiſſance où il ſe voioit de ſecouer le joug de l'obéiſſance & de la ſoumiſſion toujours dur à un Roi, l'obligeoient de ménager un peuple de qui deſormais ſon ſort dépendoit ; & il y avoit de la ſageſſe à lui de faire de bonne grace ce qu'il étoit en quelque ſorte contraint de faire. Car pour le fond, il étoit difficile qu'il ne conſervât pas contre les Romains un vif reſſentiment de l'état où ils l'avoient réduit ; les Rois ne pouvant jamais s'accoutumer à dépendre des autres, & à leur être ſoumis.

Cependant la flote Romaine s'avançoit du côté de la Thrace pour favoriſer le paſſage des troupes du Conſul en Aſie. Polyxénide Amiral d'Antiochus, qui étoit un Rhodien exilé, dé-

Liv. lib. 37. n. 9-11. & n. 18-22.
Appian. in Syr. pag. 102-103.

fit par un ſtratagéme Pauſiſtrate qui commandoit la flote de Rhodes, envoiée au ſecours des Romains. Il le ſurprit dans le port de Samos, & lui brula ou coula à fond vingt-neuf de ſes vaiſſeaux. Pauſiſtrate y périt lui-même. Les Rhodiens, loin de ſe décourager après une ſi grande perte, ne ſongérent qu'à ſe venger. Ils équipérent avec une diligence incroiable une nouvelle flote plus puiſſante que la premiére. Elle joignit celle d'Emilius, & ces deux flotes s'avancérent enſemble à * Elée pour dégager Euméne, aſſiégé dans ſa capitale par Séleucus. Ce ſecours arriva fort à propos, dans le tems qu'Euméne étoit prêt de ſuccomber aux efforts de ſes ennemis. Diophane Achéen, éleve du célébre Philopémen, acheva de mettre la ville en ſureté. Il y étoit entré avec mille hommes d'infanterie, & cent chevaux. Seul avec ſa troupe, il fit à la vûe des habitans qui n'oſérent le ſuivre, des actions d'une bravoure extraordinaire, qui obligérent enfin Séleucus de lever le ſiége, & de ſortir du pays.

* *Elée étoit le port de Pergame, & n'en étoit pas loin.*

La flote Rhodienne étant ensuite détachée pour aller contre Annibal, qui amenoit au Roi celles de Syrie & de Phénicie, les Rhodiens seuls lui livrérent le combat sur les côtes de Pamphylie. Par la bonté de leurs vaisseaux, & l'adresse de leurs matelots, ils battirent ce grand Capitaine, le poussérent dans un * port, & l'y bloquérent si bien, qu'il lui fut impossible d'agir, & de rendre aucun service au Roi. *Liv. lib. 37. n. 23. 24. Appian. in Syr. pag. 100. Cornel. Nep. in Annib. cap. 8.*

Antiochus reçut la nouvelle de cette défaite à peu près en même tems qu'il eut avis que le Consul Romain s'avançoit à grandes journées dans la Macédoine, & qu'il se préparoit à passer en Asie par l'Hellespont. Il vit bien alors que le danger étoit sérieux & prochain, & se hâta de prendre toutes les mesures possibles pour le prévenir.

Il envoia des Ambassadeurs à Prusias roi de Bithynie, pour lui apprendre que les Romains se disposoient à passer en Asie. Ils étoient chargés de lui représenter vivement les suites de ce passage. Qu'ils venoient pour exterminer tous les roiaumes & ne lais- *Liv. lib. 37. n. 25-30. Appian. in Syr. pag. 101-104. Polyb. in Excerpt. legat. cap. 22.*

* *Mégiste, port voisin de Patare.*

ser plus dans l'univers que l'empire Romain. Qu'après avoir vaincu & subjugué Philippe & Nabis, ils songeoient maintenant à l'attaquer. Que s'il avoit le malheur de succomber, l'incendie gagnant de proche en proche, passeroit bientôt en Bithynie. Que pour Euméne, il n'y avoit rien à attendre de lui, puisqu'il s'étoit jetté lui-même dans les fers, & s'étoit soumis volontairement à la servitude.

Ces motifs avoient fait beaucoup d'impression sur l'esprit de Prusias: mais les lettres qu'il reçut dans le même tems du Consul Scipion & de son frere, contribuérent beaucoup à dissiper tous ses soupçons & toutes ses craintes. Ce dernier lui représentoit la coutume perpétuelle du peuple Romain de combler d'honneurs les Rois qui recherchoient son alliance; & il en citoit des exemples ausquels lui-même il avoit eu grande part. Il lui marquoit qu'en Espagne, plusieurs, de petits Princes qu'ils étoient auparavant, étoient devenus de grands rois depuis qu'ils s'étoient mis sous la protection des Romains. Que Masinissa, non seulement avoit été rétabli dans son roiaume, mais y avoit

ajouté celui de Syphax, & étoit devenu l'un des plus puiſſans potentâts de l'univers. Que Philippe & Nabis, quoique vaincus dans la guerre par Quintius, avoient été laiſſés ſur le trône. Que l'année précédente on avoit remis à Philippe le tribut qu'il s'étoit obligé de paier, & qu'on lui avoit renvoié ſon fils qui étoit retenu à Rome en otage. Que Nabis ſeroit encore actuellement ſur le trône, ſi ſa propre fureur, & la perfidie des Etoliens, ne le lui avoient fait perdre avec la vie.

L'arrivée de Livius, qui avoit commandé la flote, & que le peuple Romain avoit envoié vers Pruſias en qualité d'Ambaſſadeur, acheva de fixer ſon eſprit. Il lui fit ſentir de quel côté on devoit raiſonnablement préſumer que tourneroit la victoire, & combien il étoit plus ſûr pour lui de ſe fier à l'amitié des Romains, qu'à celle d'Antiochus.

Antiochus, fruſtré de l'eſpérance qu'il avoit eue d'attirer Pruſias dans ſon parti, ne ſongea plus qu'à s'oppoſer au paſſage des Romains dans l'Aſie, pour empêcher qu'elle ne devînt le théatre de la guerre. Il crut

que le meilleur moien d'y réussir étoit de recouvrer l'empire de la mer qu'il avoit presque perdu par la perte des deux combats dont j'ai parlé : qu'alors il seroit en état d'emploier ses flotes où il lui plairoit, & qu'il seroit impossible aux ennemis de transporter une armée en Asie par l'Hellespont, ou par quelque autre trajet que ce fût, quand ses flotes n'auroient autre chose à faire qu'à l'empécher. Il résolut donc de hazarder encore une bataille,& pour cela il se rendit à Ephése où étoit sa flote. Il en fit la revûe,la mit dans le meilleur état qu'il put, l'équipa abondamment de tout ce qui étoit nécessaire pour une nouvelle action, & l'envoia encore une fois, sous le commandement de Polyxénide chercher les ennemis, & les combattre. Ce qui le détermina à ce parti est qu'il avoit appris qu'une grande partie de la flote des Rhodiens étoit demeurée près de Patare, & que le Roi Euméne étoit allé au devant du Consul dans la Quersonnése avec tous ses vaisseaux.

Polyxénide trouva Emilius & la flote Romaine près de Myonnése, ville maritime d'Ionie, & l'attaqua avec aussi peu de succès qu'aupara-

vant. Emilius remporta sur lui une victoire complette, & l'obligea à se retirer à Ephése, après lui avoir coulé à fond ou brulé vingt-neuf vaisseaux, & lui en avoir pris treize.

Antiochus fut si frapé de ce coup, qu'il en parut entiérement déconcerté. Comme si le bon sens l'eût tout d'un coup abandonné, il prit des mesures visiblement contraires à ses intérêts. Dans la consternation où il étoit, il envoia des ordres pour faire retirer ses troupes de Lysimachie & des autres villes de l'Hellespont, de peur qu'elles ne tombassent entre les mains des ennemis qui marchoient de ce côté-là pour passer en Asie : au lieu que le seul moien qui lui restoit de les empécher, eût été de laisser ces troupes où elles étoient. Car Lysimachie, qui étoit une place très bien fortifiée, auroit pu soutenir un long siége, & peutêtre jusques bien avant dans l'hiver, ce qui auroit extrêmement incommodé les ennemis par la disette de vivres & de fourages : & pendant ce tems il auroit pu songer à s'accommoder avec les Romains.

Liv. lib. 37. n. 31
Appian. in Syr. pag. 104.

Non seulement il fit une grande faute en retirant de là ses troupes dans

le tems qu'elles y étoient le plus né-cessaires, mais il le fit avec tant de précipitation, qu'on y laissa toutes les munitions de guerre & de bouche, dont il y avoit fait des magazins considérables. Ainsi, quand les Romains y entrérent, ils y trouvérent toutes les munitions dont ils avoient besoin pour leur armée avec autant d'abondance, que si elles eussent été préparées exprès pour eux, & le passage de l'Hellespont si libre, qu'ils transportérent leur armée sans la moindre opposition dans l'endroit de tous le plus avantageux à l'ennemi pour le leur disputer.

On voit ici sensiblement, ce qui est marqué si souvent dans les Ecritures, que quand Dieu veut perdre & punir un roiaume, il ôte au Roi, ou aux Commandans, ou aux Ministres, le conseil, la prudence, le cou-
Isai. 3. 1-3. rage. C'est la menace qu'il fait à son peuple par Isaïe. *Le dominateur, le Seigneur des armées va ôter de Jérusalem & de Juda le courage & la vigueur.... tous les gens de cœur & tous les hommes de guerre, tous les Juges & les vieillards.... les hommes d'autorité, & ceux qui peuvent donner conseil.* Mais, ce qui est bien remarquable, c'est que l'Historien paien

païen dit ici en termes formels, & le répéte deux fois, *que* [a] *Dieu ôta l'esprit au Roi, & lui renversa le raisonnement; punition,* dit-il, *qui arrive toujours, quand les hommes sont prêts de tomber dans quelque grand malheur.* L'expression est énergique : *Dieu renversa le raisonnement du Roi.* Il lui ôta, c'est-à-dire qu'il lui refusa le bon sens, la prudence, le jugement : il écarta de son esprit toute pensée salutaire : il le rendit distrait, & même opposé à tous les bons conseils qu'on pouvoit lui donner. C'est ce [b] que David demandoit à Dieu à l'égard d'Achitophel Ministre d'Absalom : *Seigneur, renversez je vous prie les conseils d'Achitophel.* Le terme original est bien plus fort : INFATUA. Quelque sages que soient ses avis, faites-les paroitre fous & insensés à Absalom. Et c'est ce qui arriva. *Ce fut par la volonté du Seigneur que le conseil d'Achitophel qui étoit le plus utile, fut ainsi détruit : afin que le Seigneur*

a θεοῦ βλάπτοντος ἤδη τοὺς λογισμοὺς, ὅπερ ἅπασι, προσιόντων ἀτυχημάτων, ἐπιγίγνεται ... οὐ μὴν οὔτε τὴν διάπλαν ἐφύλαξεν ὑπὸ θεοβλαβείας.

b Infatua, quæso, Domine, consilium Achitophel... Domini autem nutu dissipatum est consilium Achitophel utile, UT INDUCERET DOMINUS SUPER ABSALOM MALUM 2. *Reg.* c. 15. v. 31. & c. 17. v. 14.

fit tomber Absalom dans le malheur dont il étoit digne.

Justin. lib. 31. cap. 8. Les Romains étant entrés en Asie, s'arrétérent quelque tems à Ilion, qu'ils regardoient comme le berceau de leur origine, & comme leur patrie primitive, d'où Enée étoit parti pour aller s'établir en Italie. Le Consul offrit des sacrifices à Minerve qui présidoit à la Citadelle. La joie fut grande de part & d'autre, presque comme entre des peres & des enfans qui se revoient après une longue séparation. Les habitans de cette ville, voiant leurs petits fils vainqueurs de l'Occident & de l'Afrique, revendiquer l'Asie comme un roiaume qui avoit appartenu à leurs aieuls, s'imaginoient voir Ilion sortir de ses cendres, & renaître plus glorieuse que jamais. Les Romains, de leur côté, sentoient une joie infinie de se voir dans la demeure ancienne de leurs peres qui avoit donné la naissance à Rome, & d'y contempler les temples & les statues des divinités qui leur étoient communes avec cette ville.

Liv. lib. 37. n. 33-45. Polyb. in Excerpt. Legat. cap. 23. Quand Antiochus sut que les Romains étoient passés, il commença à se croire perdu. Il souhaitoit alors de

se délivrer d'une guerre où il s'étoit engagé mal à propos, & sans en avoir examiné mûrement toutes les suites. Il songea donc à envoier une ambassade aux Romains, pour leur proposer des conditions de paix. Une cérémonie de religion avoit retardé leur marche, l'armée s'étant tenue en repos pendant plusieurs jours qui étoient fêtés à Rome, où l'on conduisoit avec grande pompe dans une procession solennelle les Boucliers sacrés nommés *Ancilia*. Scipion l'Africain, qui étoit du nombre des prêtres Saliens, préposés à la garde de ces boucliers, n'avoit point encore passé la mer, parce qu'en sa qualité de Prêtre Salien il ne pouvoit pas sortir du lieu où la fête se trouvoit; & l'armée fut obligée de l'attendre. C'étoit un grand dommage, que des hommes si religieux ne fussent pas plus éclairés, & ne plaçassent pas mieux leur culte. Ce délai donna quelque espérance au Roi: car il s'étoit attendu que les Romains, aussitôt après leur passage en Asie, viendroient l'attaquer brusquement. D'ailleurs tout ce qu'il avoit entendu dire du caractére de Scipion l'Africain, de sa grandeur d'ame, de sa

Justin. l. 31. cap. 7. & 8. Appian. in Syr. pag. 105-110.

générosité, de sa clémence à l'égard des vaincus tant en Espagne qu'en Afrique, lui faisoit espérer que ce grand homme, rassasié de gloire, ne se montreroit pas difficile pour un accommodement ; d'autant plus qu'il avoit un présent à lui faire, auquel il ne pouvoit point n'être pas infiniment sensible. C'étoit son propre fils encore tout jeune, qui avoit été pris sur mer lorsqu'il passoit dans un esquif, de Chalcis à Oreum, selon Tite-Live.

Héraclide de Byzance, qui portoit la parole dans cette ambassade, aiant eu audience, commença par dire que ce qui avoit rendu inutiles les autres négociations de paix entre son Maître & les Romains, étoit ce qui lui faisoit espérer un heureux succès de celle-ci : parce que toutes les difficultés qui les avoient pour lors arrêtés, étoient actuellement levées. Que le Roi, pour ne point laisser lieu de se plaindre qu'il voulût retenir quelque chose en Europe, avoit abandonné Lysimachie. Qu'à l'égard de Smyrne, de Lampsaque, & d'Alexandrie dans la Troade, il étoit prêt de les remettre aux Romains, & telle autre ville de leurs alliés qu'ils lui deman-

deroient. Qu'il consentoit de paier au peuple Romain la moitié des frais de la guerre. Il finit en les exhortant à se souvenir de l'inconstance des choses humaines, & à ne pas trop compter sur leur prospérité présente. Qu'il devoit bien leur suffire de donner pour bornes à leur empire l'Europe, qui étoit d'une étendue immense. Que s'ils avoient l'ambition de vouloir y ajouter encore quelque partie de l'Asie, le Roi auroit assez de modération pour y consentir, pourvû que les limites en fussent marqués & fixés bien clairement.

L'Ambassadeur s'imaginoit que des propositions, selon lui si avantageuses & si favorables, ne pourroient être refusées : mais les Romains n'en jugeoient pas ainsi. Au regard des frais de la guerre, comme c'étoit le Roi qui l'avoit suscitée mal à propos, ils trouvoient qu'il étoit juste de les lui faire paier en entier. Ils ne se contentoient pas non plus qu'il fît sortir ses garnisons de l'Ionie & de l'Eolie: ils prétendoient rendre la liberté à toute l'Asie, comme ils l'avoient rendue à toute la Gréce ; ce qui ne pouvoit se faire si le Roi n'abandonnoit tou-

te l'Asie en deça du mont Taurus.

Héraclide n'aiant pu rien obtenir dans l'audience publique, essaia, selon les ordres qu'il en avoit reçus, de gagner en particulier Scipion l'Africain. Il lui déclara avant tout que le Roi lui rendroit son fils sans rançon. Puis, connoissant peu la grandeur d'ame de Scipion, & le caractére des Romains, il lui promit une somme considérable, & un pouvoir absolu auprès du Roi, s'il lui faisoit accorder la paix. Scipion lui répondit en ces termes : » Je ne m'étonne pas que vous ignoriez ce que je suis, & ce que sont les » Romains, voiant que vous ne connoissez pas même l'état où se trouve le Prince qui vous a envoié vers » nous. Si vous prétendiez que l'inquiétude du succès nous portât à » vous accorder plus facilement la » paix, il faloit que votre Maître se » maintînt dans la possession de Lysimachie, pour nous empécher d'entrer dans la Quersonnése ; où qu'il » vînt à notre rencontre dans l'Hellespont, pour nous disputer le passage en Asie. Mais, dès qu'il nous » l'a abandonné, c'est avoir reçu le » frein & le joug, & il ne lui reste

» plus d'autre parti que de ſe ſoumet-
» tre. Entre les offres qu'il me fait,
» celle de me rendre mon fils ne peut
» pas ne me point toucher ſenſible-
» ment : j'eſpére que les autres ne
» ſeront jamais capables de me tenter.
» Je puis lui promettre, comme par-
» ticulier, une vive reconnoiſſance
» pour un bienfait & pour un don ſi
» précieux : mais, comme homme pu-
» blic, qu'il n'attende rien de moi.
» Allez lui dire de ma part, que, s'il
» me croit, il mettra bas les armes,
» & ne refuſera aucune condition de
» paix. C'eſt le ſeul conſeil que je puiſ-
» ſe lui donner en bon & fidéle ami.

Antiochus trouva qu'on n'auroit pu lui impoſer dès conditions plus dures, quand il auroit été vaincu, & une paix de cette ſorte lui parut auſſi funeſte que la guerre la plus malheureuſe. Ainſi il ſe prépara à hazarder une bataille, & les Romains en firent autant de leur côté.

Le Roi étoit campé à Thyatire. Il y apprit que P. Scipion étoit reſté malade à Elée : il lui renvoia ſon fils. Ce fut un reméde qui fit impreſſion ſur le corps auſſi bien que ſur l'eſprit, en rendant à ce pere affligé & malade la

joie & la ſanté. Après avoir tenu lontems ſon fils embraſſé, & ſatisfait ſa tendreſſe : » Allez, dit-il aux Dépu-» tés, porter mes actions de graces au » Roi, & dites-lui que je ne puis, » pour le préſent, lui donner d'autre » marque de ma reconnoiſſance, qu'en » lui conſeillant de ne point ſonger à » combattre avant qu'il me ſache ar-» rivé au camp. » Peutêtre Scipion eſpéroit-il qu'un délai de quelques jours donneroit lieu au Roi de faire de plus ſérieuſes réflexions qu'il n'avoit fait juſques-là, & de ſonger à conclure une ſolide paix.

Quoique la ſupériorité des troupes d'Antiochus, beaucoup plus nombreuſes que celles des Romains, fût pour lui un motif puiſſant de hazarder ſans délai le combat ; cependant l'autorité d'un homme comme Scipion, ſur qui il avoit toujours compté en cas de quelque facheux accident, l'emporta dans ſon eſprit. Il paſſa la riviére de Phrygie, (on croit que c'eſt l'Hermus) alla ſe poſter près de Magnéſie au pié du mont Sipyle, & y fortifia ſon camp de maniére qu'il le mit hors d'inſulte.

Le Conſul l'y ſuivit de près. Les

armées furent plusieurs jours en présence, sans qu'Antiochus fit sortir la sienne du camp. Il avoit soixante-dix mille hommes de pié, douze mille chevaux, & cinquante quatre éléphans. Les Romains n'avoient en tout que trente mille hommes, & seize éléphans. Le Consul voiant que le Roi ne faisoit point de mouvement, assembla son Conseil pour délibérer sur le parti qu'il faloit prendre, en cas qu'il refusât toujours d'en venir aux mains. Il représenta que, l'hiver étant proche, il faudroit, malgré la rigueur de la saison, tenir les soldats sous des tentes; ou, si l'on prenoit des quartiers d'hiver, différer à l'année suivante la décision de la guerre. Jamais les Romains ne marquérent de mépris pour un ennemi comme dans cette occasion. Tous s'écriérent qu'il faloit sur le champ marcher contre l'ennemi, & profiter de l'ardeur des soldats qui étoient tout prêts à forcer les pallissades & à franchir les fossés, pour aller l'attaquer jusques dans son camp s'ils n'en sortoit point. Il est assez vraisemblable que le Consul souhaitoit prévenir l'arrivée de son frere, dont la présence seule auroit beaucoup diminué de sa gloire.

Le lendemain, après qu'on eut reconnu la ſituation du camp, le Conſul en fit approcher ſon armée rangée en bataille. Le Roi, craignant qu'un plus long délai n'abbatît le courage des ſiens, & n'augmentât la confiance des ennemis, fit enfin ſortir ſes troupes. Ainſi de part & d'autre tout ſe prépara à une action, qui devoit être déciſive.

Dans l'armée du Conſul, tout étoit aſſez uniforme & pour les hommes, & pour les armes. Il y avoit deux légions Romaines, compoſées chacune de cinq mille quatre cens hommes, & deux corps pareils d'infanterie Latine. Les Romains occupoient le centre, les Latins les deux ailes, dont la gauche étoit appuiée au fleuve. La première ligne du centre étoit compoſée des * Lanciers, *haſtati* : la ſeconde, de ceux qu'on appelloit *principes* : la troiſiéme, *des triariens*. Voila ce qui formoit, à proprement parler, le corps de bataille. A côté de l'aile droite, pour la couvrir & la ſoutenir, le Conſul avoit placé ſur une même ligne

* *Le premier corps de la Légion avoit conſervé le nom de* haſtati, *c'eſt à dire* lanciers, *quoique depuis lontems il n'eût plus de lances. Il ſe ſervoit de l'épée & du javelot.*

trois mille hommes d'infanterie des Achéens & des troupes auxiliaires d'Euméne, & tout de ſuite trois mille chevaux, dont huit cens étoient des troupes d'Euméne, & le reſte des Romains. Il mit à l'extrémité de cette aile les Tralliens & les Crétois armés à la légére. L'aile gauche ne paroiſſoit pas avoir beſoin d'un pareil renfort, parce qu'on jugeoit que le fleuve & les rives qui étoient fort eſcarpées la défendoient ſuffiſamment. On y plaça cependant quatre eſcadrons de cavalerie. On laiſſa pour la garde du camp deux mille ſoldats tant Macédoniens que Thraces, qui avoient ſuivi volontairement l'armée. Les ſeize éléphans furent laiſſés derriére les triariens, pour ſervir comme de corps de réſerve & d'arriére garde. On ne ſongea point à les oppoſer à ceux des ennemis, non ſeulement parce que ceux-ci étoient en plus grand nombre, mais encore parce que les éléphans d'Afrique, les ſeuls qu'euſſent les Romains, étoient beaucoup inférieurs & pour la taille & pour la vigueur à ceux des Indes, & ne pouvoient ſoutenir leur choc.

L'armée du Roi étoit plus variée par la diverſité des nations, & par la

différence des armes. Seize mille fantassins, armés à la Macédonienne, qui formoient la phalange, faisoient aussi le corps de bataille. Cette phalange étoit divisée en dix petits corps, dont chacun présentoit un front de cinquante hommes sur trente-deux de profondeur; & dans chacun des intervalles qui les séparoient on avoit placé deux éléphans. Elle faisoit la principale force de l'armée. La vûe seule des éléphans inspiroit de la terreur. Leur haute taille & leur grandeur, déja remarquable par elle-même, étoit encore relevée par leurs ornemens de tête, & leurs aigrettes, où brilloient l'or, l'argent, la pourpre, l'ivoire : vains ornemens, qui invitent l'ennemi par l'espérance de la proie, & ne sauvent point une armée. Ces éléphans portoient sur leur dos des tours, montées par quatre hommes qui combattoient, sans compter le conducteur. Au côté droit de cette phalange étoit rangée de suite & sur une même ligne une partie de la cavalerie : savoir quinze cens Gaulois d'Asie, trois mille cuirassiers armés de toutes pieces, mille autres cavaliers qui étoient l'élite des Médes & des autres peuples

voiſins. Tout de ſuite étoit placée une troupe de ſeize éléphans. Un peu au-dela étoit le régiment du Roi compoſé des Argyraſpides, ainſi appellés parce qu'ils avoient des armes d'argent. Après eux douze cens archers des Dahes, auxquels on en avoit joint deux mille cinq cens autres des Myſiens. Puis trois mille armés à la légére, partie Crétois, partie Tralliens. L'aile droite étoit fermée par quatre mille tant frondeurs qu'archers, moitié Cyrtéens, & moitié Elyméens. L'aile gauche étoit formée à peu près de la même maniére. Si ce n'eſt que devant une partie de la cavalerie on avoit placé les chariots armés de faulx, & les chameaux, montés par des archers Arabes, qui avoient des épées minces, & longues de ſix piés, pour pouvoir atteindre l'ennemi du haut de ces animaux. Le Roi commandoit la droite : Séleucus ſon fils, & Antipater ſon neveu, la gauche : & trois Lieutenans Généraux le corps de bataille.

Un brouillard épais s'étant élevé dès le matin, forma une grande obſcurité, qui empéchoit les troupes du Roi de ſe reconnoitre les unes les au-

tres, & d'agir de concert, à cause de leur grande étendue ; & l'humidité, causée par ce brouillard, amollit les cordes des arcs, les frondes, & les courroies dont on se servoit pour lancer les traits. Les Romains en souffrirent beaucoup moins, parce qu'ils ne faisoient guére usage que d'armes pesantes, d'épées & de javelots : & comme le front de leur armée avoit moins d'étendue, ils s'entrevoioient plus facilement.

Amenta.

Les chariots armés de faulx, par le moien desquels Antiochus avoit espéré jetter la terreur & le desordre parmi les troupes ennemies, commencérent la déroute des siennes. Le roi Euméne, qui en connoissoit le fort & le foible, lâcha contr'eux les archers Crétois, les frondeurs, & les cavaliers qui lançoient des javelots, avec ordre de les attaquer, non tous unis ensemble, mais partagés par petits pelotons, & de les accabler de tous côtés d'une grêle de traits, de pierres, & de javelots, en jettant tous en même-tems de grands cris. Les chevaux, effraiés par ces cris, comme s'ils avoient pris le mord aux dents, ne gardent plus d'ordre, sont emportés

de côté & d'autre, & se tournent contre leurs propres troupes, aussi bien que les chameaux. Ce vain épouvantail ainsi dissipé, on en vint aux mains.

Mais il causa bientôt la perte de l'armée du Roi. Car les troupes qui étoient près de ces chariots, aiant été entraînées par leur desordre, & mises en fuite, laissérent tout à découvert & sans défense jusqu'aux cuirassiers. Et la cavalerie Romaine étant venue fondre sur ceux-ci, ils n'en purent soutenir le choc, & se débandérent dans le moment, plusieurs demeurant sur la place, parce que la pesanteur de leurs armes ne leur permit pas de se sauver par la fuite. Toute l'aile gauche fut mise en déroute, & porta le desordre & l'allarme jusques dans le corps de bataille, formé par la phalange. Alors les légions Romaines l'attaquérent avec avantage, les phalangites ne pouvant faire usage de leurs longues piques, parce que les fuiards venoient se réfugier parmi eux, & les empêchoient d'agir, pendant que les Romains lançoient de tous côtés contr'eux leurs javelots. Les éléphans rangés dans les intervalles de la phalange ne lui furent

d'aucun ſecours. Les ſoldats Romains accoutumés dans les guerres d'Afrique à combattre contre ces bêtes, avoient appris comment il en faloit éviter l'impétuoſité, ou en les perçant de leurs javelots par les flancs, ou s'ils en pouvoient approcher, en leur coupant le jaret avec leur épée. Les premiers rangs de la phalange furent donc mis en deſordre; & déja on commençoit à enveloper par derriere ſes derniers rangs, lors qu'on apprit que l'aile gauche des Romains étoit en grand danger.

Antiochus, qui avoit remarqué que cette aile gauche étoit entiérement découverte par les flancs, & qu'on n'y avoit placé que quatre eſcadrons, comme étant aſſez défendue par le fleuve, l'avoit attaquée avec ſes troupes auxiliaires & ſa cavalerie peſamment armée, non ſeulement de front, mais par les flancs, parce que les quatre eſcadrons, ne pouvant ſoutenir le choc de toute la cavalerie ennemie, s'étoient retirés vers le gros de l'armée, & avoient laiſſé libre le terrain qui étoit près du fleuve. La cavalerie Romaine aiant été miſe en deſordre, l'infanterie la

ſuivit bientôt, & elles furent pouſſées jusques dans le camp. Marcus Emilius Tribun des ſoldats étoit demeuré pour la garde du camp. Quand il vit les Romains y venir en fuiant, il ſortit avec toutes ſes troupes au devant d'eux, leur reprochant leur lâcheté & leur fuite honteuſe. Il fit plus, & ordonna aux ſiens de tuer impitoiablement les premiers des fuiards qu'ils rencontreroient, & qui refuſeroient de tourner viſage. Cet ordre donné à propos & exécuté eut tout ſon effet: une plus grande crainte en ſurmonta une moindre. Les fuiards s'arrétent d'abord, puis ils retournent au combat. Emilius, avec ſon corps de troupes qui étoit de deux mille hommes tous braves & aguerris, s'oppoſe au Roi qui pourſuivoit vivement les fuiards. Attale, frere d'Euméne, ſur l'avis qu'il reçut de la déroute de l'aile gauche, aiant quitté la droite, y accourut, & arriva à propos avec deux cens chevaux. Antiochus, preſſé de tous côtés, tourna bride, & ſe retira. Ainſi les Romains, vainqueurs dans les deux ailes, s'avancent à travers des monceaux de corps morts juſqu'au camp du Roi, & le pillent.

[1] Appian.

On remarqua qu'une des causes de la perte de cette bataille, fut la maniére dont le Roi avoit rangé sa phalange. Elle faisoit la principale force de son armée. Jusques-là elle avoit passé pour invincible. C'étoient tous vieux soldats, aguerris, robustes, pleins de vigueur & de courage. Il faloit donc, pour les mettre en état de lui rendre plus de service, leur donner moins de profondeur, & plus de front : au lieu que les aiant rangés sur trente-deux de profondeur, il en rendoit la moitié inutile, & plaçoit sur le reste du front des troupes de nouvelle levée sans courage & sans expérience, sur lesquelles il ne devoit point compter. Antiochus, en cela, n'avoit pourtant fait que suivre la méthode observée par Philippe & par Alexandre, qui rangeoient ainsi la phalange.

Il y eut ce jour-là de tués, tant dans le combat, que dans la fuite & dans la prise du camp, cinquante mille hommes d'infanterie, & quatre mille de cavalerie : quatorze cens faits prisonniers, & quinze éléphans de pris avec leurs conducteurs. Les Romains ne perdirent pas plus de trois cens fantassins, & vingt-quatre cavaliers :

Euméne eut vingt-cinq cavaliers de tués. Le fruit de cette victoire fut la reddition de toutes les villes de l'Asie Mineure, qui vinrent se soumettre aux Romains.

Antiochus étoit arrivé à Sardes avec ce qu'il avoit pu recueillir des troupes qui avoient échapé au carnage. De Sardes il passa à Célénes en Phrygie, où il apprit que son fils Séleucus s'étoit sauvé. Il l'y trouva, & ils passérent tous deux en diligence le mont Taurus pour gagner la Syrie.

Annibal & Scipion l'Africain ne se trouvérent ni l'un ni l'autre à cette bataille. Le premier étoit bloqué par les Rhodiens dans la Pamphylie avec la flote de Syrie, & l'autre étoit resté malade à Elée.

Liv. lib. 37. n. 45-49. Polyb. in Excerpt. Legat. cap. 24. Appian. in Syr. pag. 110-113.

Dès qu'Antiochus fut arrivé à Antioche, il envoia Antipater fils de son frere, & Zeuxis qui avoit eu sous lui le gouvernement de la Lydie & de la Phrygie, pour demander la paix aux Romains. Ils trouvérent le Consul à Sardes. Son frere l'Africain, rétabli de sa maladie, y étoit aussi. Ils s'adressérent à ce dernier, & ce fut lui qui les présenta au Consul. Ils ne songérent en aucune sorte à excuser Antio-

chus, mais se bornérent à demander humblement la paix en son nom. » Vous avez toujours, lui dirent-ils, » pardonné avec grandeur d'ame aux » Rois & aux peuples vaincus. Com- » bien devez-vous être maintenant » plus portés à le faire dans une vic- » toire qui vous rend les maîtres de l'u- » nivers ? Desormais, devenus égaux » aux dieux, mettez bas toute animo- » sité contre les mortels, & ne son- » gez plus qu'à faire du bien au gen- » re humain.

On assembla le Conseil au sujet de cette ambassade, & après y avoir bien examiné l'affaire, on les fit entrer. Scipion l'Africain porta la parole, & dit ce qui s'y étoit résolu. Que comme les Romains ne se laissoient point abbattre par l'adversité, aussi la prospérité ne les enfloit point. Que par cette raison ils ne demanderoient après la bataille, que ce qu'ils avoient déja demandé auparavant. Qu'Antiochus évacueroit toute l'Asie en deça du mont Taurus. Qu'il paieroit tous les frais de la guerre, qui furent taxés à quinze mille talens * d'Eubée ; & le paie-

* *Les quinze mille talens Attiques seroient quarante-cinq millions : ceux d'Eubée, selon Budé, valoient un peu moins.*

ment en fut ainsi réglé : cinq cens talens comptant : deux mille cinq cens quand le Sénat auroit ratifié le Traité, & le reste en douze ans, mille talens par an. Qu'il rendroit à Euméne les quatre cens talens qu'il lui devoit, & le reste d'un paiement pour le blé que le Roi de Pergame son pere avoit fourni au Roi de Syrie. Qu'il donneroit vingt otages au gré des Romains. » Mais, ajouta-t-il, le peuple Romain » ne pourra point compter sur les dispotions pacifiques d'un Prince, qui » donnera un asyle dans ses Etats à » Annibal. Il demande qu'on le lui » livre, aussi bien que Thoas l'Etolien, qui a le plus contribué à allu» mer cette guerre. Toutes ces conditions furent acceptées.

On envoia L. Cotta à Rome avec les Ambassadeurs d'Antiochus, pour instruire le Sénat de tout ce qu'on avoit fait dans cette négociation, & en obtenir la ratification. Euméne partit en même tems pour Rome, & les Ambassadeurs des villes d'Asie s'y rendirent aussi. Peu de tems après on paia au Consul les cinq cens talens à Ephése. On lui donna des otages pour le reste du paiement, & pour assurance

des autres conditions du Traité. Antiochus, un des fils du Roi, étoit du nombre des otages : il parvint ensuite à la Couronne, & fut surnommé Epiphane. Dès qu'Annibal & Thoas eurent avis qu'on négocioit un Traité, jugeant bien qu'ils seroient sacrifiés, ils pourvurent l'un & l'autre à leur sureté en se retirant avant qu'il fût conclu.

Les Etoliens avoient dès auparavant envoié leurs Ambassadeurs à Rome, afin d'y solliciter un accommodement. Pour y mieux réussir, ils osérent, par une fourberie indigne du caractére qu'ils portoient, répandre à Rome la nouvelle de la prise des deux Scipions dans un pourparler, & de la défaite de leur armée par Antiochus. Ensuite, comme si cette nouvelle eût été certaine, & ils l'assuroient avec impudence, ils prirent un ton de fierté dans le Sénat, & semblérent moins demander la paix que l'exiger. Ils connoissoient mal le caractére Romain. On avoit d'ailleurs beaucoup de sujets de mécontentement d'eux. Ils eurent ordre de sortir de Rome ce jour-là même, & de l'Italie avant quinze jours. Bientôt après on reçut

des lettres du Consul, qui montrérent la fausseté de ce bruit.

Le peuple Romain venoit de nommer pour Consuls M. Fulvius Nobilior, & Cn. Manlius Vulso. Dans le département des provinces l'Etolie échut par le sort à Fulvius, & l'Asie à Manlius. AN. M 3815. AV. J.C. 189. Liv. lib. 37. n. 47. & 50.

L'arrivée de Cotta à Rome, qui y portoit le détail & les circonstances de la victoire & du Traité de paix, causa dans la ville une joie universelle. On ordonna des priéres & des sacrifices en action de graces pendant trois jours. Liv. lib. 37. n. 52-59. Polyb. in Excerpt. Legat. cap. 25. Appian. in Syr. pag. 116.

Après avoir satisfait aux devoirs de religion, le premier soin du Sénat fut de donner audience, d'abord au Roi Euméne, puis aux Ambassadeurs. Il s'agissoit dans cette audience d'une des affaires les plus importantes qui eussent jamais été proposées au Sénat, & qui intéressoit toutes les villes Grecques de l'Asie. On sait combien la liberté en général est chére & précieuse à tous les hommes. Mais les Grecs, en particulier, en étoient jaloux à un point qui ne peut s'exprimer. Ils la regardoient comme l'héritage de leurs peres, comme un bien patrimonial,

comme un privilége singulier qui les distinguoit des autres nations. En effet, pour peu d'attention qu'on fasse sur l'histoire des Grecs, on verra que la liberté étoit le grand mobile de toutes leurs entreprises & de toutes leurs guerres, & comme l'ame de leurs loix, de leurs coutumes, & de tout leur gouvernement. Philippe & Alexandre son fils avoient commencé à y donner une grande atteinte. Leurs successeurs avoient achevé de l'opprimer & de l'éteindre presque entiérement. Elle venoit d'être rendue par les Romains à toutes les villes de la Gréce après la victoire qu'ils avoient remportée sur Philippe roi de Macédoine. Celles de l'Asie, après la défaite d'Antiochus, espéroient des Romains la même grace. Les Rhodiens avoient envoié leurs Ambassadeurs à Rome principalement pour solliciter cette grace en faveur des Grecs d'Asie. Le Roi Euméne avoit un intérêt particulier de s'y opposer. Voila ce qui va faire le sujet de la délibération du Sénat, dont on peut dire que la décision tenoit en suspens l'Europe & l'Asie.

Euméne aiant eu le premier audience,

ce, commença par remercier en peu de mots le Sénat de la protection éclatante qu'il lui avoit accordée en le délivrant son frere & lui du siége qu'Antiochus avoit mis devant Pergame la capitale de ses Etats, & mettant son roiaume en sureté contre les entreprises injustes de ce Prince. Puis il félicita les Romains sur l'heureux succès de leurs armes par terre & par mer, & sur la célébre victoire qu'ils venoient de remporter, par laquelle ils avoient chassé Antiochus de l'Europe & de toute l'Asie située en deça du mont Taurus. Il ajouta, que pour ce qui regardoit sa personne & les services qu'il avoit tâché de rendre aux Romains, il aimoit mieux que le Sénat en fût informé par le raport des Généraux que par sa propre bouche. Une retenue si modeste fut généralement approuvée, mais on le pria de vouloir bien marquer expressément en quoi le Sénat & le peuple Romain pouvoïent lui faire plaisir, & ce qu'il attendoit d'eux, l'assurant qu'il pouvoit compter sur leur bonne volonté. Il répondit, que si le choix d'une récompense lui étoit proposé par d'autres, & qu'on lui permît de consulter

le Sénat, il prendroit la liberté de demander conseil à une Compagnie si respectable sur la réponse qu'il devroit rendre, pour ne point s'exposer à faire des demandes peu modestes & peu mesurées : mais que, comme c'étoit du Sénat même qu'il attendoit tout ce qu'il pouvoit espérer, il croioit devoir s'en raporter uniquement à sa générosité. On le pressa de nouveau de vouloïr bien s'expliquer clairement & sans ambiguité. Dans ce combat mutuel d'honnêteté & de déférence, Euméne ne pouvant gagner sur lui de céder, sortit de l'assemblée. Le Sénat persista toujours dans son sentiment, & sa raison étoit que le Roi seul connoissoit ce qui pouvoit lui convenir, & ce qui étoit à sa bienséance. On le fit donc rentrer, & on l'obligea de s'expliquer.

Pour lors il tint ce discours. » J'aurois continué à me taire, Messieurs, » si je ne savois que les Ambassadeurs » Rhodiens, à qui vous donnerez bientôt audience, doivent vous faire des » demandes absolument contraires à » mes intérêts. Ils plaideront devant » vous la cause des villes Grecques de » l'Asie, & prétendront qu'elles doi-

» vent toutes être déclarées libres. Or
» peut-il être douteux que par là ils
» veulent nous soustraire, non seule-
» ment les villes qui seront délivrées,
» mais celles même qui anciennement
» étoient nos tributaires ; & que leur
» dessein est, par un service si signalé,
» de se les assujettir réellement sous
» le titre de villes amies & alliées ?
» Ils ne manqueront pas de faire son-
» ner bien haut leur desintéressement,
» & de dire que ce n'est point pour
» eux-mêmes qu'ils parlent, mais uni-
» quement pour votre gloire & votre
» réputation. Vous ne vous laisserez
» point sans doute éblouir par un tel
» discours, & vous êtes bien éloignés
» de vouloir, non seulement marquer
» une inégalité affectée à l'égard de
» vos alliés, en abaissant les uns &
» élevant les autres sans mesure, mais
» encore faire de meilleures condi-
» tions à ceux qui ont porté les armes
» contre vous, qu'aux autres qui ont
» toujours été vos amis & vos alliés.
» Pour ce qui concerne mes préten-
» tions particuliéres & mes intérêts
» personnels, je puis facilement m'en
» départir : mais au regard de votre
» bienveillance, & des marques ho-

» norables de votre amitié, j'avoue
» que je ne pourrois sans peine voir
» d'autres l'emporter sur moi. C'est
» là la portion la plus précieuse de
» l'héritage que j'ai reçu de mon pere,
» qui le premier de tous ceux qui ha-
» bitent la Gréce & l'Asie a eu l'a-
» vantage de faire alliance & amitié
» avec vous, & qui l'a cultivée avec
» une constance & une fidélité invio-
» lable jusqu'au dernier soupir. Il
» ne s'en est pas tenu à de simples
» protestations d'une bonne volonté.
» Dans toutes les guerres que vous
» avez faites en Gréce soit par terre
» soit par mer, il vous a toujours cons-
» tamment suivis, & vous a aidés de
» toutes ses forces avec un dévoue-
» ment dont nul de vos alliés n'a ap-
» proché. On peut dire même que son
» zêle pour vos intérêts, en mettant
» le dernier sceau à sa fidélité, a mis
» fin à sa vie: car ce fut l'ardeur & la
» vivacité avec laquelle il exhorta les
» Béotiens à entrer dans votre allian-
» ce qui lui causa l'accident dont il
» mourut peu de jours après. Je me
» suis fait un honneur & un devoir
» de marcher sur ses traces. A la véri-
» té je n'ai pu aller au dela de son zê-

» le & de son attachement pour vous,
» la chose n'étoit pas possible : mais
» la conjoncture du tems & de la guer-
» re contre Antiochus m'a fourni plus
» d'occasions qu'à mon pere de vous en
» donner des preuves. Ce Prince, très
» puissant en Europe & en Asie, m'of-
» froit sa fille en mariage : il s'enga-
» geoit à me restituer toutes les villes
» qui s'étoient révoltées contre moi :
» il me promettoit d'aggrandir consi-
» dérablement mon roiaume, si je
» voulois me joindre à lui contre vous.
» Je ne me ferai point honneur de
» n'avoir point accepté ces offres qui
» me détachoient de votre amitié :
» comment l'aurois-je pu ? Je rapor-
» terai seulement ce que je me suis
» cru obligé de faire pour vous com-
» me ancien & fidéle allié. J'ai aidé
» vos Généraux par terre & par mer
» de troupes & de vivres plus, sans
» comparaison, qu'aucun de vos al-
» liés : je me suis trouvé à toutes les
» batailles navales que vous avez don-
» nées, & elles ne sont pas en petit
» nombre : je n'ai épargné ni travaux,
» ni dangers. J'ai essuié un siége, qui
» est ce que la guerre a de plus fa-
» cheux ; & je me suis vû enfermé

» dans Pergame, prêt à perdre la vie
» avec la couronne. Délivré de ce
» siége, pendant qu'Antiochus d'un
» côté, & Séleucus son fils de l'au-
» tre, campoient encore dans mes
» Etats, oubliant mes propres inté-
» rêts, je me suis transporté dans
» l'Hellespont avec toute ma flote au
» devant de L. Scipion votre Consul,
» pour lui faciliter le passage. Depuis
» son entrée en Asie, je n'ai point
» quitté le Consul: nul soldat n'a été
» plus assidu dans votre camp, que
» mon frere & moi. Il n'y a point
» eu sans moi d'action, point de com-
» bat de cavalerie. Dans la derniére
» bataille j'ai défendu le poste où le
» Consul m'avoit placé. Je ne deman-
» derai point, si aucun de vos alliés
» peut, en ce point, se comparer à
» moi. Ce que je puis dire avec con-
» fiance, c'est qu'il n'y a aucun des
» peuples & des Rois que vous avez
» le plus honorés, à qui je n'aie
» droit de m'égaler. Masinissa avoit
» été votre ennemi, avant que de
» devenir votre allié. Il ne vint
» point à vous avec de puissans se-
» cours, & pendant que son roiau-
» me étoit encore à lui en entier:

» mais banni & chassé de ses Etats,
» dépouillé de tous ses biens & de
» toutes ses forces, il se refugia dans
» votre camp avec un escadron de ca-
» valerie pour y chercher un asyle &
» une ressource dans son malheur. Ce-
» pendant, parce que depuis il vous
» servit fidélement contre Syphax &
» contre les Carthaginois, non seule-
» ment vous l'avez rétabli sur le trône
» de ses peres, mais en le gratifiant
» d'une grande partie du roiaume de
» Syphax vous l'avez rendu l'un des
» plus puissans Rois de l'Afrique. Que
» ne devons-nous donc point attendre
» de votre libéralité, nous qui avons
» toujours été vos alliés, & jamais vos
» ennemis ? Mon pere, mes freres, &
» moi avons toujours porté les armes
» pour vous sur mer & sur terre, non
» seulement dans l'Asie, mais loin de
» notre pays, dans le Péloponnése, dans
» la Béotie, dans l'Etolie, pendant
» les guerres contre Philippe, contre
» Antiochus, contre les Etoliens.
» Quelles sont donc vos prétentions ?
» me dira quelqu'un. Puisque vous
» m'obligez, Messieurs, de m'expli-
» quer, je le ferai. Si vous avez re-
» culé Antiochus au delà du mont

» Taurus pour occuper vous-mêmes
» ce pays, & le réunir à votre Empi-
» re, je ne puis point desirer un meil-
» leur voisinage que le vôtre, ni qui
» soit plus capable de mettre mes
» Etats en sureté. Mais si vous avez
» résolu d'y renoncer pour vous-mê-
» mes, & d'en rappeller vos armées,
» j'ose dire que de tous vos alliés il
» n'y en a aucun qui mérite mieux
» que moi de profiter de vos con-
» quêtes. Mais, dira-t-on, il est grand
» & glorieux de délivrer les villes de
» l'esclavage, & de leur rendre la li-
» berté ! Oui, si elles n'ont jamais
» exercé d'hostilités contre vous. Mais,
» si elles sont entrées avec chaleur
» dans le parti d'Antiochus, combien
» est-il plus digne de votre sagesse &
» de votre équité de faire tomber vos
» bienfaits sur des alliés qui vous ont
» servi utilement, que sur des enne-
» mis qui ont voulu vous perdre ?

Le discours du Roi plut fort aux Sénateurs, & l'on vit bien qu'ils étoient disposés à faire pour lui tout ce qui dépendroit d'eux.

On donna ensuite audience aux Rhodiens. Celui qui portoit la parole pour eux, après avoir exposé l'origine de

leur amitié avec le peuple Romain, & les services qu'ils lui avoient rendus, premiérement dans la guerre contre Philippe, puis dans celle contre Antiochus : » Rien, dit-il en s'a-
» dressant aux Sénateurs, ne nous af-
» flige tant aujourd'hui, que de nous
» voir obligés d'entrer en dispute avec
» Euméne, celui de tous les Rois avec
» lequel, soit notre République, soit
» nous-mêmes personnellement, en-
» tretenons la plus fidéle & la plus in-
» time amitié. Au reste ce qui nous sé-
» pare ici, ne prend point son origine
» dans la disposition des esprits, mais
» dans la différence des conditions.
» Nous sommes libres, & Euméne est
» roi. Il est naturel que nous, comme
» peuple libre, plaidions pour la li-
» berté des autres ; & que les Rois
» veuillent tout soumettre & tout as-
» servir à leur autorité. Quoi qu'il en
» soit, ce qui nous embarrasse ici,
» n'est pas tant le fond même de l'af-
» faire, qui ne paroit pas de nature
» à devoir beaucoup partager vos suf-
» frages, que les égards & les ména-
» gemens que nous devons à un Prince
» aussi respectable qu'Euméne. Si l'on
» ne pouvoit reconnoitre autrement

» les services importans d'un Roi ami
» & allié, qu'en lui assujettissant des
» villes libres, vous pourriez être in-
» certains & flotans, dans la crainte
» de paroitre ou ne pas marquer assez
» de reconnoissance à un Prince ami,
» ou renoncer à vos principes & à
» la gloire que vous vous êtes ac-
» quise dans la guerre contre Phi-
» lippe en rendant la liberté à toutes
» les villes de la Gréce. Mais la for-
» tune ne vous laisse point lieu de
» craindre aucun de ces deux incon-
» véniens. Graces aux dieux, la vi-
» ctoire que vous venez de rempor-
» ter, qui ne vous comble pas moins
» de richesses que de gloire, vous met
» en état de vous acquitter abondam-
» ment de ce que vous appellez une
» dette. La Lycaonie, les deux Phry-
» gies, la Pisidie entiére, la Querson-
» nése, & ce qui l'avoisine dans l'Eu-
» rope, tout cela est dans votre pou-
» voir. Une seule de ces provinces
» peut augmenter considérablement
» les Etats d'Euméne: toutes réunies
» ensemble l'égaleront aux Rois les
» plus puissans. Vous pouvez donc en
» même tems & récompenser riche-
» ment vos alliés, & ne point vous dé-

» partir des maximes qui font la gloire
» de votre Empire. C'eſt le même mo-
» tif qui vous a fait marcher contre
» Philippe & contre Antiochus. Dans
» une cauſe toute ſemblable, on at-
» tend auſſi une iſſue toute pareille ;
» non ſeulement parce que vous en
» avez déja donné l'exemple, mais
» parce que votre honneur l'exige.
» Les autres entrent en guerre pour
» enlever à leurs voiſins quelque con-
» trée, quelque ville, quelque place
» forte, quelque port de mer. Jamais
» pareil motif ne vous mit les armes
» en main. Vous ne combattez que
» pour l'honneur. Et c'eſt ce qui inſ-
» pire à toutes les nations pour votre
» nom & pour votre Empire un reſ-
» pect qui approche de celui qu'on a
» pour les dieux. Il s'agit de conſer-
» ver cette gloire. Vous vous êtes
» chargés de tirer de l'eſclavage des
» Rois & de rétablir dans ſon ancienne
» liberté une nation conſidérable par
» ſon antiquité, & plus illuſtre enco-
» re par ſes grandes actions & par ſon
» goût exquis pour les arts & pour
» les ſciences. C'eſt la nation entiére
» que vous avez priſe ſous votre pro-
» tection, & vous la lui avez accor-

» dée pour toujours. Les villes situées
» dans la Gréce même ne sont pas
» plus Grecques que les colonies qu'el-
» le a fait passer en Asie pour s'y éta-
» blir. Le changement de contrée n'a
» rien changé dans notre origine, ni
» dans nos mœurs. Tout tant que nous
» sommes de villes Grecques en Asie,
» nous nous sommes fait un devoir
» de le disputer à nos peres & à nos
» fondateurs en vertu & en science.
» Plusieurs d'entre vous ont vû les
» villes de Gréce, & celles d'Asie :
» toute la différence est que nous som-
» mes dans un plus grand éloignement
» de Rome. Si la différence du ter-
» roir changeoit le naturel, il y a
» lontems que les Marseillois, envi-
» ronnés comme ils sont de nations
» grossiéres & barbares, auroient dû
» se corrompre & dégénérer : cepen-
» dant nous apprenons que vous en
» faites autant de cas & d'estime que
» s'ils habitoient dans le centre même
» de la Gréce. En effet ils n'ont pas
» retenu seulement le son du langage,
» l'habillement, & tout l'extérieur des
» Grecs ; mais ils en ont encore plus
» conservé les mœurs, les loix, & l'es-
» prit, sans que le commerce des na-

» tions voisines y ait causé la moindre
» altération. Le mont Taurus sert
» maintenant de bornes à votre Em-
» pire. Tout ce qui est en deça de ce
» terme, ne doit point vous paroitre
» éloigné. Par tout où vos armes sont
» parvenues, faites-y passer aussi l'es-
» prit & la forme de votre gouver-
» nement. Que les barbares, accoutu-
» més à l'esclavage, demeurent sous
» l'empire des Rois, puisqu'ils s'y
» plaisent. Les Grecs, dans la médio-
» crité de leur fortune, se font gloi-
» re d'imiter la hauteur de vos senti-
» mens. Nés & nourris dans la liber-
» té, ils savent que vous ne leur ferez
» pas un crime d'en être jaloux à vo-
» tre exemple. Autrefois leurs propres
» forces suffisoient pour leur assurer
» l'empire. Maintenant ils souhaitent
» que les dieux le fassent subsister per-
» pétuellement où ils l'ont placé. Il
» leur suffit que vous protégiez par
» vos armes leur liberté, qu'ils ne
» sont plus en état de défendre par
» les leurs. Mais, dit-on, quelques-
» unes de ces villes ont favorisé An-
» tiochus. Les autres n'avoient-elles
» pas de même favorisé Philippe, &
» les Tarentins Pyrrhus? Pour ne point

» citer ici d'autres peuples, Carthage, votre ennemie & votre rivale, jouit de sa liberté & de ses loix. Considérez, Messieurs, à quoi cet exemple vous engage. Accorderez-vous à l'ambition d'Euméne, qu'il me pardonne ce terme, ce que vous avez refusé à votre juste indignation? Pour nous Rhodiens, dans cette guerre, & dans toutes celles que vous avez faites dans nos contrées, nous avons tâché de remplir le devoir de bons & fidéles alliés: c'est à vous de juger si nous y avons réussi. Maintenant qu'on jouit de la paix, nous prenons la liberté de vous donner un conseil qui ne peut tourner qu'à votre gloire. Si vous le suivez, il montrera à l'univers que vous savez plus noblement encore user de la victoire, que la remporter.

On ne put pas ne point applaudir à un tel discours. Il parut véritablement digne de la grandeur Romaine. Le Sénat se trouva ici comme partagé & combattu par deux sentimens & deux devoirs, dont il sentoit toute l'importance & la justice, mais qu'il étoit difficile de réunir dans cette oc-

casion. D'un côté, la reconnoissance pour les services d'un Roi qui s'étoit attaché à eux avec un zêle & une fidélité inviolable, faisoit beaucoup d'impression sur leur esprit : d'un autre, la gloire de paroitre n'avoir entrepris une guerre dangereuse que pour rendre aux villes Grecques leur liberté, les piquoit vivement. Il faut avouer que les motifs étoient puissans de part & d'autre. La Gréce entiére rétablie dans la jouissance de sa liberté & de ses loix, après la défaite de Philippe, avoit acquis aux Romains une réputation que nul triomphe ne pouvoit égaler. Mais il étoit dangereux de mécontenter un Prince aussi puissant qu'Euméne, & l'intérêt du peuple Romain demandoit qu'il engageât les autres Rois dans son parti par l'attrait & l'espoir de la récompense. La prudence du Sénat fut concilier ces deux devoirs.

On fit entrer les Ambassadeurs d'Antiochus après ceux des Rhodiens. Ils se bornérent à demander qu'il plût au Sénat de ratifier la paix que L. Scipion leur avoit accordée. Il le fit, & quelques jours après elle fut aussi ratifiée dans l'assemblée du peuple.

Les Ambassadeurs des villes d'Asie furent aussi entendus. On leur répondit que le Sénat envoieroit, selon sa coutume, dix Commissaires pour discuter & régler les affaires d'Asie. On leur déclara en général que la Lycaonie, les deux Phrygies, & la Mysie, seroient à l'avenir sous la dépendance du Roi Euméne. On ajugea aussi la Lycie aux Rhodiens, avec la partie de la Carie la plus voisine de Rhodes, & une portion de la Pisidie. On exceptoit pour l'un & pour l'autre les villes qui étoient libres avant le combat livré contre Antiochus. Il fut ordonné que les autres villes de l'Asie qui avoient paié tribut à Attale, le paieroient aussi à Euméne. Que celles qui avoient été tributaires d'Antiochus, demeureroient libres & exemtes de toute contribution.

Euméne & les Rhodiens parurent très contens de ce sage réglement. Les Rhodiens demandérent par grace qu'on accordât aussi la liberté aux habitans de Soles, ville de Cilicie, originaires comme eux d'Argos. Le Sénat, après avoir consulté les Ambassadeurs d'Antiochus sur cet article, représenta aux Rhodiens l'extrême op-

position que ces Ambassadeurs avoient témoignée à leur demande, parce que Soles, située au dela du mont Taurus, n'étoit point comprise dans le Traité. Que néanmoins, s'ils croioient l'honneur de leur ville intéressé à cette demande, il feroit de nouveaux efforts pour vaincre leur répugnance. Les Rhodiens, renouvellant leurs actions de graces pour les bienfaits & la bonté du peuple Romain à leur égard, répondirent qu'ils étoient bien éloignés de vouloir troubler la paix, & se retirérent fort contens.

L'honneur du triomphe fut accordé par les Romains à Emilius Régillus, qui avoit remporté une victoire navale sur l'Amiral de la flote d'Antiochus; &, à plus juste titre encore à L. Scipion, qui avoit vaincu le Roi en personne. Il prit le surnom d'Asiatique, pour ne le point céder à son frere qui avoit pris celui d'Africain.

Ainsi fut terminée la guerre contre Antiochus, qui ne fut pas de longue durée, couta peu de sang aux Romains, & contribua pourtant beaucoup à l'aggrandissement de leur Empire. Mais en même tems cette victoire contribua aussi d'une autre maniére au

dépériſſement & à la ruine de ce même Empire, en introduiſant à Rome, par les richeſſes qu'elle y fit entrer le goût du luxe, de la molleſſe, & des délices : car c'eſt à cette victoire remportée ſur Antiochus, & à cette conquête de l'Aſie, que Pline attache l'époque de la corruption des mœurs dans la République Romaine, & du funeſte changement qui y arriva. L'Aſie [a] vaincue par les armes de Rome, vainquit Rome à ſon tour par ſes vices. Les richeſſes étrangéres y étouférent l'amour de la pauvreté & la ſimplicité ancienne, qui en avoient fait l'honneur & la force. Le [b] luxe, qui entra comme en triomphe à Rome avec les ſuperbes dépouilles de l'Aſie, traînant à ſa ſuite tous les deſordres & tous les crimes, y fit plus de ravage que n'auroient pu faire les armées les plus nombreuſes, & vengea ainſi l'univers vaincu.

Plin. lib. 13. cap. 3.

a Armis vicit, vitiis victus eſt. *Senec. de Alex.*

b Prima peregrinos obſcœna pecunia mores
Intulit, & turpi fregerunt ſecula luxu
Divitiæ molles....
Nullum crimen abeſt facinuſque libidinis, ex quo
Paupertas Romana perit...
Sævior armis
Luxuria incubuit, victumque ulciſcitur orbem. *Juvenal. lib. 2. Satyr. 6.*

Réflexion sur la conduite des Romains à l'égard des Républiques Grecques, & des Rois tant de l'Europe que de l'Asie.

ON COMMENCE à démêler dans les faits que j'ai raportés jusqu'ici un des principaux caractéres des Romains, qui décidera bientôt du sort de tous les Etats de la Gréce, & qui causera dans l'univers un changement presque général : je veux dire l'esprit de domination & de souveraineté. Ce caractére ne se montre pas d'abord en entier & dans toute son étendue : il ne se dévelope que peu à peu & comme par degrés : & ce n'est que par des accroissemens insensibles, mais cependant assez rapides, qu'il est enfin porté à son comble.

Il faut l'avouer. Ce peuple, dans de certaines occasions, fait paroitre une modération & un desintéressement, qui, à n'en considérer que les dehors, sont au dessus de tout ce qu'on lit dans l'histoire, & auxquels il semble qu'on ne puisse refuser son admiration. Fut-il jamais une journée plus belle & plus glorieuse que celle où le peuple Romain, après avoir essuié une longue & périlleuse guerre, avoir pas-

ſé les mers, & s'être conſumé en frais, fait déclarer par la voix d'un héraut dans une aſſemblée générale qu'il rend la liberté à toutes les villes, & ne veut d'autre fruit de ſa victoire que le doux plaiſir de faire du bien à des peuples, que le ſeul ſouvenir de leur ancienne réputation pouvoit lui rendre chers ? On ne peut lire le récit de ce qui ſe paſſa dans cette célébre journée, ſans en être attendri preſque juſqu'aux larmes, & ſans entrer dans une eſpéce d'enthouſiaſme d'eſtime & d'admiration.

Si cette délivrance des villes Grecques avoit été pleinement gratuite, qu'elle n'eût eu d'autre principe que la généroſité des Romains, & que leur conduite n'eût jamais démenti de ſi beaux ſentimens, rien certainement ne ſeroit plus grand, ni plus capable de faire honneur à un peuple. Mais pour peu qu'on perce ces dehors éclatans, on entrevoit aiſément que cette prétendue modération des Romains avoit des racines dans une profonde politique, ſage à la vérité & prudente ſelon les régles ordinaires du gouvernement, mais bien éloignée de ce noble deſintéreſſement qu'on fait tant

valoir dans l'occaſion dont il s'agit. On peut dire que les Grecs alors ſe livrérent à une joie ſtupide, croiant être libres en effet, parce que les Romains les déclaroient tels.

Deux puiſſances, dans le tems dont nous parlons, partageoient la Gréce, les Républiques Grecques, & la Macédoine, & elles étoient toujours en guerre : les unes pour conſerver les débris de leur ancienne liberté, l'autre pour achever de les ſoumettre & de ſe les aſſervir. Les Romains, parfaitement inſtruits de cette ſituation de la Gréce, ſentoient bien qu'ils n'avoient rien à craindre de ces petites Républiques, affoiblies par le tems, par leurs diviſions inteſtines, par des jalouſies réciproques, & par les guerres qu'elles avoient eu à ſoutenir au dehors. Mais la Macédoine, qui avoit des troupes aguerries, qui ne perdoit point de vûe la gloire de ſes anciens Rois, qui avoit porté autrefois ſes conquêtes juſqu'au bout du monde, qui conſervoit toujours un vif deſir, quoique chimérique, de la monarchie univerſelle, & qui avoit une alliance comme naturelle avec les Rois d'Egypte & de Syrie ſortis de la

même origine, & réunis par les intérêts communs de la roiauté : la Macédoine, dis-je, donnoit de justes allarmes à Rome, qui, depuis la défaite de Carthage, ne pouvoit plus trouver d'obstacles à ses desseins ambitieux que dans ces puissans roiaumes qui partageoient entr'eux le reste de l'univers, & en particulier dans celui de Macédoine, plus voisin de l'Italie que tous les autres.

Pour mettre donc un contrepoids à la puissance Macédonienne, & pour enlever à Philippe le secours qu'il se flatoit de tirer de la Gréce, laquelle en effet auroit pu peutêtre le rendre invincible aux Romains, si elle avoit joint toutes ses forces aux siennes contre cet ennemi commun : dans cette vûe les Romains se déclarent hautement pour ces Républiques, font gloire de les prendre sous leur protection, sans autre dessein ce semble que de les défendre contre leurs oppresseurs ; &, afin de se les attacher par un lien plus ferme, ils affectent de leur montrer pour récompense de la fidélité qu'elles leur garderont la liberté, dont toutes ces Républiques étoient jalouses au dela de tout ce

qu'on peut dire, & que les Rois de Macédoine leur avoient toujours disputée.

L'appas étoit habilement préparé; & il fut avidement saisi par les Grecs qui ne portoient pas leurs vûes plus loin. Mais les plus sensés & les plus clairvoians découvrirent le péril caché sous cette amorce, & ils avertirent de tems en tems les peuples dans les assemblées publiques de se défier de ce nuage qui se formoit en occident, & qui bientôt, changé en un terrible orage, les submergeroit tous.

Rien ne fut plus doux ni plus équitable d'abord que la conduite des Romains. Ils traitoient avec bonté les villes & les peuples qui s'étoient mis sous leur protection : ils leur donnoient du secours contre leurs ennemis : ils s'appliquoient à pacifier leurs différens, & à faire cesser les troubles qui s'excitoient entr'eux; & n'exigeoient rien de leurs alliés pour tous ces services. Par là leur autorité s'établissoit de jour en jour, & préparoit les peuples à une entiére soumission.

En effet, sous prétexte de leur offrir leurs bons offices, d'entrer dans

leurs intérêts, de les réconcilier ensemble, ils se rendirent les arbitres souverains de ceux à qui ils avoient rendu la liberté, & qu'ils regardoient en quelque sorte comme leurs affranchis. Ils envoioient chez eux des Commissaires pour entendre leurs plaintes, pour examiner les raisons de part & d'autre, & pour terminer leurs querelles. Par raport aux articles où ils ne pouvoient pas les accorder sur le lieu, ils les invitoient à envoier à Rome leurs Députés. Ensuite ils y citoient de plein droit ceux qui refusoient de s'accommoder, les obligeoient d'y plaider leurs causes devant le Sénat, & même d'y comparoitre en personnes. D'arbitres & de médiateurs devenus juges souverains, ils prirent bientôt le ton de maîtres, regardérent leurs arrêts comme des décisions irrévocables, trouvérent fort mauvais qu'on ne s'y soumît pas, & traitérent de rebellion une seconde résistance. Ainsi il s'érigea dans le Sénat de Rome un Tribunal qui jugeoit en dernier ressort tous les peuples & tous les Rois. A la fin de chaque guerre il décidoit des peines & des récompenses que chacun avoit méritées. Il ôtoit une

une partie des terres du peuple vaincu, pour les donner aux alliés, en quoi il faisoit deux choses, & trouvoit un double avantage. Il attachoit à Rome des Rois dont elle avoit peu à craindre, & beaucoup à espérer ; & il en affoiblissoit d'autres dont Rome n'avoit rien à espérer, & tout à craindre.

Nous verrons un des premiers Magistrats de la République des Achéens se plaindre fortement dans une assemblée publique de cette injuste usurpation, demander de quel droit les Romains prenoient un si fier ascendant sur eux : si leur République n'étoit pas aussi libre & aussi indépendante que celle de Rome : sur quel titre celle-ci prétendoit assujettir les Achéens à lui rendre compte de leur conduite : si elle trouveroit bon que les Achéens à leur tour s'ingérassent d'entrer dans l'examen de ses affaires, & si de part & d'autre les choses ne devoient pas être égales. Toutes ces réflexions étoient de bon sens, fondées en raison, & sans réplique : la force seule donnoit l'avantage aux Romains.

Ceux-ci en usérent de même, & gardérent la même politique a l'égard

des Rois. Ils s'attachérent d'abord ceux qui étoient les plus foibles, & de qui ils avoient moins à craindre : ils leur donnoient le titre d'alliés qui les rendoit en quelque ſorte ſacrés & inviolables, & qui étoit à leur égard comme une ſauvegarde contre d'autres Rois plus puiſſans : ils s'appliquoient à augmenter leurs revenus, & à étendre leur domaine, pour faire voir ce qu'on pouvoit attendre de leur protection. C'eſt ce qui porta le roiaume de Pergame à un ſi haut point de grandeur.

Dans la ſuite, ſous divers prétextes, ils attaquérent ces grands Potentats, qui étoient les maîtres de l'Europe & de l'Aſie. Et avec quelle hauteur les traitérent-ils même avant la victoire ! Un puiſſant Roi enfermé dans un cercle étroit par un ſimple particulier de Rome, & obligé de donner ſa réponſe avant que d'en ſortir : quelle fierté ! Mais, après les avoir vaincus, comment en uſent-ils à leur égard ! Ils leur ordonnent de leur donner leurs enfans & les héritiers de leur couronne pour otages & pour garands de leur bonne conduite, leur font mettre bas les armes, leur défen-

dent de faire ni guerre ni alliance que sous leur bon plaisir, les reléguent au dela des monts, & ne leur laissent à proprement parler qu'un vain titre & un phantôme de roiauté dépouillée de tous ses droits & de ses avantages.

On ne peut pas douter que la Providence n'eût destiné les Romains à devenir les maîtres du monde, & leur future grandeur avoit été prédite dans les Ecritures : mais ces divins Oracles leur étoient inconnus ; & d'ailleurs la simple prédiction de leurs conquêtes ne les justifioit pas. Quoi qu'il soit difficile d'assurer, & encore plus de prouver, qu'ils aient formé d'abord le plan de tout conquerir & de tout soumettre, on ne peut cependant disconvenir, en examinant avec attention toutes leurs démarches, qu'ils agissoient comme s'ils eussent eu ce pressentiment, & qu'une espéce d'instinct les eût portés à s'y conformer en tout.

Quoi qu'il en soit, nous voions par l'événement où s'est terminée cette rare modération des Romains que l'on vante si fort. Ennemis de la liberté de tous les peuples, remplis de

mépris pour les Rois & pour la roiauté, regardant tout l'univers comme leur proie, ils ont embrassé par une ambition insatiable la conquête du monde entier : ils ont enlevé sans distinction toutes les provinces & tous les roiaumes, & ont renfermé sous leur domination tous les peuples : en un mot, ils n'ont mis de bornes à leurs vastes projets que celles que les déserts & les mers les ont forcés d'y mettre.

§. VIII.

Le Consul Fulvius soumet les Etoliens. Les Spartiates essuient un cruel traitement de la part de leurs Bannis. Manlius, l'autre Consul, soumet les Gaulois de l'Asie. Antiochus, pour paier aux Romains le tribut, pille un temple dans l'Elymaïde : il est tué. Explication de la prophétie de Daniel qui regarde Antiochus.

An.M.3815. Av.J.C.189. *Liv. lib. 38. n. 1-11. Polyb. in Excerpt. Legat. sep. 26-28.*

PENDANT l'expédition des Romains dans l'Asie, il y avoit eu quelques mouvemens dans la Gréce. Amynandre, par le secours des Etoliens, s'étoit rétabli dans son roiaume d'Athamanie, aiant chassé des villes les gar-

nisons Macédoniennes que le Roi Philippe y tenoit. Il envoia des Ambassadeurs à Rome au Sénat, & d'autres en Asie aux deux Scipions qui étoient alors à Ephése après la grande victoire remportée sur Antiochus, pour s'excuser de ce qu'il avoit emploié les armes des Etoliens contre Philippe, & pour faire des plaintes contre ce Prince.

Les Etoliens de leur côté avoient fait aussi quelques entreprises contre Philippe, qui leur avoient assez réussi. Mais, quand ils apprirent qu'Antiochus avoit été défait, que l'ambassade qu'ils avoient envoiée à Rome en étoit revenue sans rien obtenir, & que le Consul M. Fulvius marchoit contr'eux, alors ils entrérent dans de véritables allarmes. Voiant bien qu'ils n'étoient point en état de résister aux Romains par la voie des armes, ils eurent encore recours aux priéres; & pour les rendre plus efficaces, ils engagérent les Athéniens & les Rhodiens à joindre leurs Ambassadeurs à ceux qu'ils envoioient à Rome pour demander la paix.

Le Consul étant arrivé en Gréce, de concert avec les Epirotes avoit for-

mé le siége d'Ambracie, où les Etoliens avoient beaucoup de troupes, & qui se défendit vigoureusement. Mais, persuadés qu'ils ne pouvoient pas tenir lontems contre la puissance Romaine, ils envoiérent de nouveaux Ambassadeurs au Consul, avec de pleins pouvoirs de conclure le Traité à quelques conditions que ce fût. Celles qu'on leur proposoit leur paroissant extrêmement dures, quoiqu'ils fussent chargés de pleins pouvoirs, ils demandérent qu'il leur fût permis de consulter encore une fois l'Assemblée. Elle leur en fut mauvais gré, & les renvoia avec ordre de finir. Pendant l'intervalle, les Ambassadeurs des Athéniens & des Rhodiens, que le Sénat avoit renvoiés au Consul, étoient arrivés près de lui. Amynandre s'y étoit rendu aussi. Comme il avoit beaucoup de crédit dans la ville d'Ambracie où il avoit demeuré lontems pendant son exil, il engagea les habitans à se rendre enfin au Consul. La paix fut aussi accordée aux Etoliens. Les principales conditions du Traité furent, Qu'ils commenceroient par livrer aux Romains leurs armes & leurs chevaux : qu'ils

leur paieroient mille talens d'argent, (trois millions) dont moitié seroit paiée sur le champ : qu'ils rendroient tant aux Romains qu'à leurs alliés tous les transfuges & tous les prisonniers : qu'ils regarderoient comme amis & comme ennemis tous ceux qui le seroient du peuple Romain : enfin qu'ils donneroient quarante otages au choix du Consul. Quand leurs Ambassadeurs furent arrivés à Rome pour y faire ratifier le Traité, ils trouvérent les esprits terriblement indisposés contre les Etoliens, tant à cause de leur conduite passée, que pour les plaintes que Philippe avoit faites d'eux dans les lettres qu'il avoit écrites à ce sujet. Le Sénat enfin se laissa toucher à leurs priéres, & à celles des Ambassadeurs d'Athénes & de Rhodes qui les accompagnoient, & ratifia le Traité aux conditions que le Consul avoit prescrites. On permit aux Etoliens de paier en monnoie d'or la somme à laquelle ils avoient été taxés, de sorte qu'une piéce d'or seroit comptée pour dix piéces d'argent de même poids ; ce qui montre quelle étoit pour lors la proportion de l'or avec l'argent.

Le Consul Fulvius, après avoir *Liv. lib. 38. n. 28-30.*

terminé la guerre contre les Etoliens, passa à l'île de Céphallenie, pour la soumettre. Toutes les villes, à la premiére sommation, se rendirent de bon gré. Il n'y eut que Samé, qui, après avoir fait sa soumission comme les autres, s'en repentit, & ferma ses portes aux Romains. Il falut l'assiéger dans les formes. Elle se défendit très vigoureusement, & le Consul ne put venir à bout de la prendre qu'après un siége de quatre mois.

Delà il tourna vers le Péloponnése, où ceux d'Egium & de Sparte l'appelloient pour terminer les différens qui troubloient leur repos.

De tout tems l'Assemblée générale des Achéens se tenoit à Egium. Philopémen, qui pour lors étoit en charge, entreprit de changer cet usage, & de faire tenir l'Assemblée successivement dans toutes les villes qui composoient la Ligue des Achéens; & dès cette année-là il l'indiqua à Argos. Le Consul voulut bien s'y rendre; & quoiqu'il panchât pour ceux d'Egium dont la cause lui paroissoit la plus juste, voiant que l'autre parti certainement l'emporteroit, il se retira de l'Assemblée sans avoir rien décidé.

L'affaire de Sparte étoit plus importante & plus embarrassée. Ceux qui avoient été bannis de cette ville par le Tyran Nabis, s'étoient cantonnés dans des bourgs & des châteaux le long de la côte; & de là inquiettoient les Spartiates. Ceux-ci aiant attaqué de nuit un de ces bourgs nommé Las, s'en saisirent, mais en furent chassés bientôt après. Cette entreprise jetta l'allarme parmi les Bannis, & les obligea de recourir aux Achéens. Philopémen, qui étoit pour lors en charge, favorisoit sous main les Bannis, & en toute occasion cherchoit à diminuer le crédit & l'autorité de Sparte. Sur son avis, on fit un Décret, lequel portoit: Que Quintius & les Romains aiant mis sous la protection des Achéens les bourgs & les châteaux de la côte maritime de la Laconie, & en aiant interdit l'accès aux Lacédémoniens; & ceux-ci cependant aiant attaqué le bourg nommé Las, & y aiant commis des meurtres; l'Assemblée Achéenne demandoit qu'ils lui livrassent les auteurs de cette entreprise, sans quoi ils seroient déclarés avoir violé le Traité. On envoia des Ambassadeurs pour leur notifier ce

Liv. lib. 38. n. 30-34.

Décret. Une demande si fiére revolta les Lacédémoniens à un point qui ne peut s'exprimer. Ils firent mourir sur le champ trente de ceux qui avoient quelque liaison avec Philopémen & les Bannis, rompirent l'alliance qu'ils avoient avec les Achéens, & envoiérent des Ambassadeurs au Consul Fulvius, qui étoit pour lors dans la Céphallenie, pour remettre Sparte sous le pouvoir des Romains, & le prier d'en venir prendre possession. Quand les Achéens eurent appris ce qui s'étoit passé à Sparte, d'un commun accord ils lui déclarérent la guerre, qui commença par quelques légéres incursions tant par mer que par terre, la saison avancée ne leur permettant pas de rien faire de plus.

Le Consul, s'étant transporté dans le Péloponnése, entendit les deux parties dans une Assemblée publique. La dispute fut vive & extrêmement échaufée de part & d'autre. Sans rien décider sur le champ, il leur ordonna de mettre bas les armes, & d'envoier leurs Ambassadeurs à Rome. Ils s'y rendirent sans perdre de tems, & eurent audience. La Ligue des Achéens étoit fort considérée à Rome : on ne vouloit pas cependant mécontenter

entiérement les Lacédémoniens. Le Sénat rendit une réponſe obſcure & ambigue, (on ne la raporte point) qui laiſſa croire aux Achéens qu'on leur abandonnoit tout pouvoir contre Sparte, & aux Spartiates que ce pouvoir étoit fort reſtraint & limité.

Les Achéens y donnérent toute l'étendue qu'il leur plut. Philopémen avoit été continué dans la premiére Magiſtrature. Sans perdre de tems, il conduiſit l'armée près de Lacédémone, & fit demander de nouveau aux habitans qu'on lui livrât les auteurs de l'entrepriſe contre le bourg de Las, promettant qu'ils ne ſeroient point condannés ni punis ſans avoir été entendus. Sur cette aſſurance, ceux qu'on avoit demandés nommément partirent accompagnés de pluſieurs des plus illuſtres citoiens, qui regardoient leur cauſe comme la leur, ou plutôt comme celle du public. Quand ils furent arrivés au camp des Achéens, ils furent bien ſurpris de voir les Bannis à la tête de l'armée. Ceux-ci, ſortant du camp, allérent à leur rencontre d'un air inſultant, commencérent par les accabler de reproches & d'injures; puis, la querelle s'échaufant,

se jettérent sur eux avec violence ; & les maltraitérent indignement. Les Spartiates imploroient en vain les dieux & les hommes, & réclamoient le droit des gens : la multitude des Achéens, animée par les cris séditieux des Bannis, se joignit à eux malgré la protection des Ambassadeurs & les défenses du premier Magistrat. Dix-sept furent tués sur le champ à coups de pierres : soixante & trois furent arrachés ce jour-là par le Magistrat à la violence de ces forcenés. Ce n'est pas qu'il eût dessein de les sauver, mais il ne vouloit pas qu'on pût dire qu'ils avoient été mis à mort sans être écoutés. Le lendemain on les produisit devant cette multitude furieuse ; qui, sans avoir daigné presque les entendre, les condanna tous, & les fit exécuter.

Il est aisé de juger quelle allarme & quelle douleur un traitement si injuste & si cruel causa dans Sparte. Les Achéens lui imposérent des conditions comme à une ville qu'ils auroient prise de force. Ils ordonnérent que les murs seroient renversés ; que tous les soldats étrangers que les Tyrans avoient tenus à leur solde, sor-

tiroient de la Laconie ; que les esclaves, à qui ces mêmes Tyrans avoient donné la liberté, & le nombre en étoit très grand, seroient aussi obligés de quitter le pays devant un certain tems, sans quoi ils seroient arrétés par les Achéens, & vendus ou emmenés où il leur plairoit. Que les loix & les établissemens de Lycurgue seroient abrogés. Enfin que les Spartiates seroient associés à la Ligue des Achéens, avec lesquels ils ne feroient plus desormais qu'un même corps, dont ils suivroient les usages & les coutumes.

La destruction des murs ne couta pas beaucoup de peine aux Lacédémoniens, & c'est par où ils commencérent à exécuter les ordres qu'on venoit de leur imposer : aussi n'étoit-ce pas pour eux un grand malheur. Sparte [a] avoit subsisté lontems sans avoir

a Fuerat quondam sine muro Sparta. Tyranni nuper locis patentibus planisque objecerant murum : altiora loca & difficiliora aditu stationibus armatorum pro munimento objectis tutabantur. *Liv. lib. 34. n. 38.*

Spartani urbem, quam semper armis non muris defenderant, tum contra responsa fatorum & veterem majorum gloriam, armis diffisi, murorum præsidio includunt. Tantum eos degeneravisse à majoribus, ut, cùm multis seculis murus urbi civium virtus fuerit, tunc cives salvos se fore non existimaverint, nisi intra muros laterent. *Justin. lib. 14. cap. 5.*

d'autres murs ni d'autre défenſe que le courage de ſes citoiens. Pauſanias dit que les murs de Sparte avoient commencé * d'être bâtis au tems des incurſions de Démétrius, puis de Pyrrhus : mais que c'étoit Nabis, qui enſuite les avoit perfectionnés. Tite Live dit auſſi que les Tyrans, pour leur propre ſureté, avoient fortifié de murs les endroits de la ville qui étoient les plus ouverts & les plus acceſſibles. La démolition de ces murs n'affligea donc pas beaucoup les habitans de Sparte. Mais ils ne purent, ſans une vive douleur, y voir rentrer les Bannis, qui avoient cauſé ſa perte, & qu'on en pouvoit regarder comme les plus cruels ennemis. Sparte, entiérement affoiblie par ce dernier coup, perdit toute ſon ancienne vigueur, & demeura lontems ſoumiſe & aſſervie aux Achéens. Ce [a] qu'il y eut de plus funeſte pour cette ville, fut l'abolition des loix de Lycurgue, qui ſubſiſtoient depuis ſept cens ans,

In Achaic. pag. 412.

* *Juſtin marque que Sparte fut fortifiée de murs dans le tems que Caſſandre ſongeoit à attaquer la Gréce.*

a Nulla res tanto erat damno, quàm diſciplina Lycurgi, cui per ſeptingentos annos aſſueverant, ſublata. *Liv.*

& qui avoient fait toute sa gloire & toute sa force.

Ce traitement si dur à l'égard d'une ville aussi illustre que Sparte, ne fait pas honneur à Philopémen, & est, ce me semble, une grande tache pour sa réputation. Plutarque, qui le regarde avec raison comme un des plus grands Capitaines de la Gréce, coule légérement sur cette action, & n'en dit qu'un mot. Il est vrai que la cause des Bannis étoit favorable en elle-même. Ils avoient à leur tête Agésipolis, à qui le roiaume de Sparte étoit dû légitimement; & ils avoient tous été chassés de leur patrie par les Tyrans: mais un violement si ouvert du droit des gens, auquel Philopémen du moins donna lieu s'il n'y consentit pas, ne peut être excusé en aucune sorte.

On voit, dans un fragment de Polybe, que les Lacédémoniens portérent leurs plaintes à Rome contre Philopémen, comme aiant par cette action, également injuste & cruelle, bravé la puissance de la République Romaine, & insulté à sa Majesté. Ils furent lontems sans être écoutés. Enfin le Consul Lépidus écrivit une lettre à la Ligue des Achéens, dans la

Polyb. in Legat. cap. 37.

An. M. 3817. Av. J. C. 187.

quelle il se plaignoit du procédé qu'ils avoient tenu à l'égard des Lacédémoniens. Philopémen & les Achéens envoiérent à Rome un Ambassadeur pour se disculper : c'étoit Nicodéme d'Elée.

† Liv. lib. 38. n. 12-27. Polyb. in Excerpt. Legat. 29-35.

Dans la même campagne & presque dans le même tems que le Consul Fulvius termina la guerre contre les Etoliens, Manlius, l'autre Consul, finit aussi celle contre les Gaulois. J'ai parlé ailleurs de l'irruption que ces peuples avoient faite en différentes contrées de l'Europe & de l'Asie sous la conduite de Brennus. Ceux dont il s'agit ici s'étoient établis dans la partie de l'Asie Mineure, appellée de leur nom la Gallo-Gréce ou la Galatie ; & formoient trois corps, trois peuples différens : les Tolistoboges, les Trocmes, les Tecto-sages. Ils s'étoient rendus terribles à tous les peuples du voisinage, & portoient partout l'allarme & l'épouvante. Le prétexte de leur déclarer la guerre étoit qu'ils avoient aidé de leurs troupes Antiochus. Dès que L. Scipion eut remis son armée à Manlius, celui-ci partit d'Ephése, & marcha contre les Gaulois. Euméne, dans cette marche, lui

auroit été d'un grand secours : mais il étoit pour lors à Rome. Attale son frere tint sa place, & conduisit le Consul. La réputation des Gaulois étoit grande dans tout ce pays qu'ils avoient subjugué par les armes, & où ils n'avoient point trouvé de résistance. Manlius crut devoir prévenir ses troupes, & détruire ce préjugé, avant que de les mettre en action. » Je ne m'étonne pas, leur dit-il, que les Gaulois aient répandu la terreur de leur nom parmi des peuples aussi moux & efféminés que le sont ceux de l'Asie. Leur haute taille, leur chévelure blonde & qui pend jusqu'aux reins, leurs boucliers d'une énorme grandeur, leur longues épées : outre cela, les chants, les cris, & les hurlemens qu'ils poussent, en commençant le combat, le bruit épouvantable qu'ils font avec leurs armes & leurs boucliers : tout cela peut être un épouvantail pour des hommes qui n'y sont point accoutumés, non pour vous, Romains, qui avez tant de fois triomphé de cette nation. D'ailleurs vous savez par votre expérience, qu'après que les Gaulois ont jetté leur premier

» feu, une résistance opiniâtre de la
» part des ennemis émousse la pointe
» de leur courage aussi bien que la
» force de leurs corps ; & qu'incapa-
» bles de soutenir les ardeurs du so-
» leil, les fatigues, la poussiére, la
» soif, les armes leur tombent des
» mains, & qu'ils cédent par lassitu-
» de & par épuisement. Ne vous ima-
» ginez point que ce soient ces anciens
» Gaulois endurcis à la fatigue & aux
» dangers. L'abondance du pays qu'ils
» ont envahi, la douce température
» de l'air qu'ils y respirent, la mol-
» lesse & les délices des peuples avec
» qui ils habitent, les ont entiérement
» énervés. Ce ne sont plus que des
» Phrygiens couverts d'armes Gauloi-
» ses ; & tout ce que je crains, c'est
» que la défaite d'ennemis si peu di-
» gnes de vous ne vous fasse pas beau-
» coup d'honneur.

On avoit assez généralement cette idée des anciens Gaulois, que pour les vaincre il n'y avoit qu'à laisser passer leur premier feu, qui s'amortissoit bientôt par la résistance ; & que quand cette premiére pointe de vivacité étoit émoussée, il ne leur restoit plus ni force ni vigueur : que leurs

corps même étoient incapables de supporter lontems les plus légéres fatigues, & de soutenir les moindres chaleurs : qu'en un mot, comme ils étoient plus qu'hommes au commencement d'une action, ils étoient moins que femmes à la fin. *Gallos primo impetu feroces esse, quos sustinere satis sit... Gallorum quidem etiam corpora intolerantissima laboris atque æstus fluere; primaque eorum prælia plus quàm virorum, postrema minùs quàm feminarum esse.* Liv. lib. 38. n. 28.

Ceux qui connoissent mal le génie & le caractére de la nation Françoise moderne, en avoient à peu près la même idée. Mais ce qui vient de se passer en Italie, & principalement sur le Rhin, a dû les détromper. Quelque prévenu que je sois en faveur des Grecs & des Romains, je ne sai si l'on trouve rien parmi eux qui soit au dessus de la patience, de la fermeté, de la constance, & du courage que nos François ont fait paroitre devant Philisbourg. Je ne parle pas seulement des Généraux & des Officiers : le courage leur est ordinaire & comme né avec eux. Les simples soldats ont montré une ardeur, une intrépidité, & même une grandeur d'ame, qui ont

étonné nos Généraux. La présence de l'armée ennemie, formidable par le nombre de ses troupes, & encore plus par l'habileté & la réputation du Prince qui la commande, n'a servi qu'à les animer. Pendant un siége si long & si pénible, où ils ont eu à essuier & le feu des assiégés, & les ardeurs du soleil, & les incommodités de la pluie, & les inondations du Rhin, il ne leur est jamais échapé aucune plainte, ni aucun murmure. On les a vû passer de longues inondations, où ils avoient de l'eau jusqu'aux épaules, portant au dessus de leurs têtes leurs habits & leurs armes; puis marcher à découvert sur le revers des tranchées pleines d'eau, exposés à tout le feu des ennemis; s'avancer d'un pas ferme à la tête de l'attaque; demander à grands cris qu'on refusât à l'ennemi toute capitulation; & ne rien craindre, sinon qu'on leur otât l'occasion de signaler encore leur courage & leur zêle en prenant la ville d'assaut. Je ne dis rien ici qui ne soit connu de tout le monde. Il faut que ces sentimens d'honneur, de bravoure, d'intrépidité, soient gravés bien profondement dans le cœur de nos François, pour

s'être réveillés ainsi tout d'un coup dans une premiére campagne, après avoir paru comme endormis pendant vingt années de paix.

Le témoignage que Louis XV a cru devoir leur rendre, est trop glorieux à la nation, &, j'ose le dire, au Roi même, pour que je craigne qu'on ne me sache mauvais gré de l'avoir inséré ici tout entier. Si cette digression est condannable dans un Historien comme tel, il me semble qu'elle est excusable, & même louable, dans un bon François, pénétré de zêle pour son Prince & pour sa patrie.

Lettre du Roi à Mr le Maréchal d'Asfeld.

Mon Cousin,

Je reconnois toute l'importance du service que vous venez de me rendre par la conquête de Philisbourg. Il ne faloit pas moins que votre courage & votre fermeté pour surmonter les contretems que les débordemens du Rhin ont apportés à cette entreprise. Vous avez eu la satisfaction de voir que votre exemple a inspiré les

mêmes sentimens aux Officiers & aux soldats. Je me suis fait rendre compte jour par jour de tout ce qui s'est passé, & j'ai toujours remarqué, qu'à mesure que les difficultés augmentoient, soit par la crûe des eaux, ou par la présence des ennemis & par le feu de la Place, l'ardeur & la patience de mes troupes redoubloient dans la même proportion. Il n'est point de succès sur lequel on ne doive compter avec une nation aussi brave. Je vous charge de témoigner aux Officiers-Généraux & autres, & même en général à l'armée, combien je suis content de tous. Vous ne devez pas douter que je ne sois dans les mêmes sentimens à votre égard, la présente n'étant pas pour autre fin. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, mon Cousin, *en sa sainte & digne garde.*

A Versailles le 23 Juillet 1734.

Je reviens à la suite de l'histoire. Après le discours de Manlius que j'ai raporté, l'armée témoigna par ses cris l'impatience où elle étoit qu'on la menât contre l'ennemi. Le Consul entra donc sur leurs terres. Ils ne s'étoient point attendus que les Romains dussent jamais songer à les venir at-

taquer dans un pays si éloigné, & n'avoient fait aucuns préparatifs pour les repousser. Cependant leur résistance fut assez longue & assez vigoureuse. Ils attendoient Manlius dans des défilés, ils lui disputoient les passages, ils s'enfermoient dans leurs places les plus fortes, ils se retiroient sur des hauteurs qu'ils croioient inaccessibles. Le Consul, sans se rebuter, les suivit & les força par tout. Il les attaqua séparément, il prit leurs villes, il les battit plusieurs fois. J'épargne au Lecteur un détail peu intéressant, & qui pourroit lui paroitre ennuieux. Les Gaulois furent enfin obligés de se soumettre, & de se tenir renfermés dans le pays qui leur fut assigné.

Par cette victoire les Romains délivrérent toute la contrée de la terreur continuelle qu'y causoient ces Barbares, qui jusques-la n'avoient fait que harasser & piller leurs voisins. La tranquillité se trouva tellement rétablie de ce côté là, que l'Empire des Romains y fut fixé entre la riviére d'Halys d'une part & le mont Taurus de l'autre, & que les Rois de Syrie furent exclus pour toujours de toute l'Asie Mineure. On pré-

Cicer. orat. pro Dejot. n. 36. Val. Max. lib. 4. cap. 1.

tend [a] qu'Antiochus dit un jour, à ce sujet, qu'il avoit bien de l'obligation aux Romains de l'avoir déchargé des soins & des peines que lui auroit donné le gouvernement d'un pays si étendu.

AN.M.3816. AV.J.C. 188. *Liv. lib. 38. n. 35.*

Des deux Consuls, Fulvius retourna à Rome pour présider à l'assemblée. Le Consulat fut donné à M. Valérius Messala, & à C. Livius Salinator. Dès que l'assemblée fut finie, Fulvius retourna dans sa province. On lui continua, aussi bien qu'à Manlius son Collégue, le commandement des armées pour un an en qualité de Proconsuls.

Manlius s'étoit rendu à Ephése pour régler avec les dix Commissaires nommés par le Sénat les affaires les plus importantes qui avoient donné lieu à leur commission. Le Traité de paix avec Antiochus fut confirmé, aussi bien que celui que Manlius avoit conclu avec les Gaulois. Ariarathe roi de Cappadoce avoit été condanné à paier aux Romains six cens talens (six cens mille écus) pour avoir donné du se-

a Antiochus Magnus... dicere est solitus, Benignè sibi à populo Romano esse factum, quòd nimis magna procuratione liberatus, modicis regni terminis uteretur. *Cic.*

cours

cours à Antiochus. Ils furent réduits à la moitié à la priére d'Euméne, qui devoit épouser sa fille. Manlius fit present à Euméne de tous les éléphans qu'Antiochus, selon le Traité, avoit livrés aux Romains. Il repassa en Europe avec ses troupes après avoir donné audience aux Députés des villes, & réglé leurs principales difficultés.

Antiochus étoit fort embarrassé à trouver l'argent qu'il faloit paier aux Romains. Il alla faire un tour dans les provinces d'Orient, pour recueillir le tribut qu'elles lui devoient, & laissa la régence de la Syrie en son absence à son fils Séleucus, qu'il avoit déclaré son héritier présomptif. Quand il fut dans la province d'Elymaïde, il apprit qu'il y avoit un grand trésor dans le temple de Jupiter Bélus. La tentation étoit violente pour un Prince qui avoit peu de religion, & qui se trouvoit dans un extrême besoin. Sous un faux prétexte que les habitans de cette province s'étoient revoltés contre lui, il entra de nuit dans le temple, & en enleva toutes les richesses qui y étoient gardées religieusement depuis un fort long tems. Le peuple, irrité de ce sacrilége, se sou-

An.M.3817. Av. J.C.187. *Diod. in Excerpt. pag. 298. Justin. lib. 32. cap. 2. Hieron. in Dan. cap. 11.*

leva contre lui, & l'aſſomma avec toute ſa ſuite. Aurelius Victor dit qu'il fut tué par quelques-uns de ſes propres Officiers, qu'il avoit battus un jour qu'il étoit ivre.

De viris illuſtr. cap. 54.

C'étoit un Prince fort louable pour ſon humanité, ſa clémence, & ſa libéralité. Un Décret qu'on raporte de lui, par lequel il permettoit à ſes ſujets, & même leur commandoit, de ne point obéir à ſes ordonnances ſi elles ſe trouvoient contraires à la diſpoſition des loix, marque qu'il avoit un grand reſpect pour la juſtice. Juſqu'à l'âge de cinquante ans, il s'étoit conduit dans ſes affaires avec une valeur, une prudence, & une application, qui avoient fait réuſſir toutes ſes entrepriſes, & lui avoient mérité le titre de Grand. Mais, depuis ce tems, ſa ſageſſe & ſon application avoient fort décliné, & ſes affaires avoient pris le même train. Sa conduite dans la guerre contre les Romains, le peu d'uſage ou plutôt le mépris qu'il fit des ſages conſeils d'Annibal, la paix honteuſe qu'il fut obligé d'accepter, ternirent tout l'éclat de ſes premiers ſuccès ; & ſa mort, cauſée par une entrepriſe impie & ſacrilége, laiſſa à ſon

nom & à sa mémoire une tache ineffaçable.

Les prophéties du chapitre onziéme de Daniel, depuis le 10e. verset jusqu'au 19e, regardent les actions de ce Prince, & ont eu toutes leur accomplissement.

Les enfans du Roi du Septentrion ani- ỳ. 10
més par tant de pertes, leveront de puis-
santes armées ; & l'un d'eux, Antiochus
le Grand, *marchera avec une grande vi-*
tesse comme un torrent qui se déborde. Il
reviendra ensuite ; & étant plein d'ardeur,
il combattra contre les forces de l'Egypte.
Ce Roi du septentrion étoit Séleucus Callinicus, qui laissa en mourant deux enfans, Séleucus Céraunus, & Antiochus surnommé depuis le Grand. Le premier ne régna que trois ans : Antiochus son frere lui succéda. Après avoir pacifié les troubles de son roiaume, il fit la guerre à Ptolémée Philopator roi du Midi, c'est-à-dire de l'Egypte ; lui enleva la Célé-Syrie, qui lui fut livrée par Théodote Gouverneur de cette province ; battit les Généraux de Ptolémée aux défilés près de Beryte ; se rendit maître d'une partie de la Phénicie. Ptolémée alors chercha à l'amuser par des propositions

de paix. L'Hébreu eſt encore plus expreſſif. : *Il viendra :* c'eſt Antiochus. *Il inondera* le pays ennemi. *Il paſſera* le Liban. *Il s'arrêtera*, pendant qu'on lui fera des propoſitions de paix. *Il ira avec ardeur juſqu'aux forteresſes*, c'eſt-à-dire juſqu'aux frontiéres de l'Egypte. La victoire que Ptolémée remporta, eſt bien clairement déſignée dans les verſets ſuivans.

ỷ. 11. *Le Roi du Midi étant attaqué ſe mettra en campagne, & combattra contre le Roi du Septentrion : il levera une grande armée, & des troupes nombreuſes lui ſeront livrées entre les mains.* Ptolémée Philopator étoit un Prince mou & efféminé. Il falut l'exciter, le piquer, & comme le tirer de ſon aſſoupiſſement, pour le faire penſer à prendre les armes, & à repouſſer l'ennemi, qui étoit ſur le point d'entrer dans ſon pays : *provocatus.* Il ſe mit enfin à la tête de ſes troupes, & par la valeur & la bonne conduite de ſes Généraux il remporta ſur Antiochus la célébre victoire de Raphia.

ỷ. 12. *Il en prendra un très grand nombre, & ſon cœur s'élevera. Il en fera paſſer pluſieurs milliers au fil de l'épée : mais il ne prévaudra point.* Antiochus perdit plus

de dix mille hommes d'infanterie, & trois cens de cavalerie; & l'on fit ſur lui quatre mille priſonniers. Philopator étant allé, après ſa victoire, à Jéruſalem, eut l'audace de vouloir entrer dans le lieu Saint; *ſon cœur s'élevera*; & de retour chez lui il traita les Juifs avec une hauteur & une cruauté inouies. Il auroit pu dépouiller Antiochus de ſes Etats, s'il avoit ſu profiter d'une ſi belle victoire. Il ſe contenta de recouvrer la Célé-Syrie & la Phénicie, & ſe replongea avidement dans ſes débauches: *mais il ne prévaudra point.*

Car le Roi du Septentrion viendra de ℣. 13.
nouveau; il aſſemblera encore plus de troupes qu'auparavant, & après un certain nombre d'années il s'avancera en grande hâte avec une armée nombreuſe & une grande puiſſance. Antiochus aiant terminé la guerre qu'il avoit au dela de l'Euphrate, aſſembla dans ces provinces une armée prodigieuſe. Quatorze ans après la fin de la premiére guerre, voiant que Ptolémée Epiphane, qui n'avoit alors que quatre ou cinq ans, venoit de ſuccéder à Philopator ſon pere, il ſe joignit à Philippe roi de Macédoine pour dépouiller le Roi

pupille. Aiant vaincu Scopas à Panium vers la ſource du Jourdain, il ſe rendit maître de tout le pays que Philopator avoit conquis par la victoire remportée à Raphia.

ỳ. 14. *En ces tems-là, pluſieurs s'éleveront contre le Roi du Midi.* Cette prophétie ſe vérifia par la ligue des Rois de Macédoine & de Syrie contre le jeune Roi d'Egypte : par la conſpiration d'Agathocle & d'Agathoclée pour la Régence : & par celle de Scopas, qui vouloit lui ôter la couronne & la vie. *Les enfans des prévaricateurs de votre peuple* (l'Ange Gabriel parle à Daniel) *ſeront exaltés pour accomplir la prophétie, & ils tomberont.* Pluſieurs Juifs apoſtats, pour complaire au Roi d'Egypte, firent tout ce qu'il ſouhaita d'eux, même contre les ſaintes ordonnances de la Loi, & par ce moien devinrent fort puiſſans auprès de lui : mais leur crédit ne dura pas lontems. Quand Antiochus fut rentré en poſſeſſion de la Judée & de Jéruſalem, il extermina ou chaſſa du pays tous ceux du parti de Ptolémée. Par cet aſſujettiſſement des Juifs à la domination des Rois de Syrie ſe préparoit l'accompliſſement de la prophétie, qui marquoit les

maux que devoit faire à ce peuple Antiochus Epiphane, fils d'Antiochus le Grand : ce qui en fit *tomber* un grand nombre dans l'apostasie.

Le Roi du Septentrion viendra, il fera des terrasses, & il prendra les villes les plus fortes : les bras du Midi n'en pourront soutenir l'effort : les plus vaillans d'entr'eux s'éleveront pour lui résister, & ils se trouveront sans force. Il fera contre le Roi du Midi tout ce qu'il lui plaira, & il ne se trouvera personne qui puisse subsister devant lui. Il entrera dans la terre si célèbre, & elle sera consumée par lui. Antiochus, après avoir battu l'armée d'Egypte à Panéas, assiégea & prit, premiérement Sidon, ensuite Gaza, & après cela toutes les autres villes de ces provinces, sans que les troupes choisies qu'envoia contre lui le Roi d'Egypte, pussent l'en empécher. *Il fit tout ce qu'il lui plut* dans la Célé-Syrie & dans la Palestine, & personne ne lui put résister. En faisant la conquête de la Palestine, il entra dans la Judée, *terre célébre*, ou, selon l'hébreu, *terre desirable*. Il y établit son autorité, & l'y affermit en chassant du Château de Jérusalem la garnison que Scopas y avoit mise. Cette garnison s'é-

℣. 15.

℣. 16.

tant si bien défendue qu'Antiochus fut obligé d'y faire venir toutes ses forces pour en venir à bout, & le siége tirant en longueur, le pays fut ruiné & *consumé* par le séjour que l'armée fut obligée d'y faire.

℣. 17. *Il s'affermira dans le dessein de venir en Egypte avec toutes les forces de son roiaume. Il feindra de vouloir agir de bonne foi avec lui : il lui donnera sa fille en mariage dans le dessein de la corrompre. Mais son dessein ne lui réussira pas, & elle ne sera point pour lui.* Antiochus voiant que les Romains prenoient la défense du jeune Ptolémée Epiphane, crut ne pouvoir mieux faire que d'endormir le jeune Roi, en lui donnant sa fille en mariage, *dans le dessein de la corrompre*, & de la porter à trahir son mari. Mais son dessein ne lui réussit pas. Quand elle se vit femme de Ptolémée, elle abandonna les intérêts de son pere, & embrassa ceux de son mari. De là vient que nous [a] la voions jointe à lui dans l'ambassade d'Egypte à Rome, pour féliciter les

[a] Legati ab Ptolemæo & Cleopatra, Regibus Ægypti, gratulantes quòd Manius Acilius Consul Antiochum Regem Græciæ expulisset, venerunt. *Liv. lib.* 37. *n.* 3.

Romains de la victoire d'Acilius sur son pere aux Thermopyles.

Il tournera ses efforts contre les Iles, & il en prendra plusieurs. Le Prince fera cesser la honte dont Antiochus l'avoit chargé, *& la fera retomber sur lui.* Antiochus, aiant mis fin à la guerre de Célé-Syrie & de Palestine, envoia ses deux fils avec l'armée de terre à Sardes, il se mit lui-même sur la flote, & alla dans la mer Egée, où il prit plusieurs îles, & étendit extrêmement sa domination de ce côté-là. Mais *le Prince* du peuple à qui il avoit fait insulte par cette invasion, c'est-à-dire L. Scipion le Consul Romain, *fit retomber l'affront sur lui*, en le battant au mont Sipyle, & le chassant entiérement de l'Asie Mineure. ℣. 18.

Il reviendra dans les fortifications, ou *dans les terres de son Empire. Il y trouvera un piége, il tombera enfin, & il disparoitra pour jamais.* Antiochus, après sa défaite, retourna à Antioche, la capitale & la forteresse de son roiaume. Il alla bientôt après dans les provinces de l'Orient amasser de l'argent pour paier les Romains. Aiant pillé le temple de l'Elymaïde, il y périt misérablement. ℣. 19.

Telle eſt la prophétie de Daniel qui regarde Antiochus, que j'ai raportée ordinairement ſelon le texte hébreu. Il peut y avoir quelques termes obſcurs, douteux, difficiles à expliquer, & ſur leſquels les Interprétes varient; j'en conviens. Mais le gros & le fond de la prophétie peut-il paroitre obſcur & incertain ? Un eſprit raiſonnable peut-il, en faiſant uſage de ſa raiſon, attribuer une telle prédiction ou au pur hazard, ou aux conjectures d'une prudence & d'une ſagacité humaine ? Toute autre lumiére, que celle qui vient de Dieu, peut-elle pénétrer ainſi dans l'obſcurité de l'avenir, & en marquer les événemens d'une maniére ſi détaillée & ſi préciſe ? Pour ne point parler de ce qui eſt dit ici de l'Egypte, Séleucus Callinicus, roi de Syrie, en mourant laiſſe deux enfans. L'aîné ne régne que trois ans, ſans faire parler de lui : le Prophéte n'en dit rien. L'autre eſt Antiochus ſurnommé le Grand à cauſe de ſes grandes actions : le même Prophéte nous peint en abrégé les principales circonſtances de ſa vie, ſes entrepriſes les plus importantes, & le genre même de ſa mort. On y voit ſes expéditions dans la Célé-Syrie & la

Phénicie, dont il assiége & prend plusieurs villes; son entrée à Jérusalem, qui est désolée par le séjour de ses troupes; la conquête qu'il fait d'un grand nombre d'îles; le mariage de sa fille avec le Roi d'Egypte, qui ne réussit pas selon ses desseins; sa défaite par le Consul Romain; sa retraite à Antioche; & enfin sa mort funeste. Ce sont là comme les gros traits du portrait d'Antiochus, & qui ne peuvent convenir qu'à lui seul. Est-il possible que le Prophéte les ait jettés au hazard dans la peinture qu'il nous en a laissée? Les faits, qui marquent l'exécution de la prophétie, sont tous raportés par des Auteurs payens & non suspects, & qui ont vécu plusieurs siécles après le Prophéte. Il faut, ce me semble, renoncer, non seulement à la religion, mais à la raison, pour refuser de reconnoitre dans des prédictions de ce genre l'opération d'un Etre souverain, à qui tous les siécles sont présens, & qui gouverne le monde avec un pouvoir absolu.

§. IX.

Séleucus Philopator succède à son pere Antiochus. Commencemens du régne de Ptolémée Epiphane en Egypte. Diverses Ambassades envoiées aux Achéens & aux Romains. Plaintes contre Philippe. Rome envoie des Commissaires pour examiner ces plaintes, & pour prendre aussi connoissance du mauvais traitement fait à Sparte par les Achéens. Suite de cette dernière affaire. Mort d'Epiphane. Ptolémée Philométor son fils lui succéde.

AN.M.3817. Av J C.187. *Appian. in Syr. pag. 116.* APRE'S la mort d'Antiochus le Grand, Séleucus Philopator, l'aîné de ses fils, qu'il avoit laissé à Antioche en partant pour les provinces d'Orient, lui succéda. Il vécut dans l'obscurité & le mépris à cause de la misére où les Romains avoient réduit cette Couronne, & du tribut exorbitant de mille talens par an qu'il fut obligé de paier pendant tout le cours de son régne, en vertu du Traité de paix fait entre son pere & eux.

Trois millions.

Polyb. in Legat. cap. 37. Ptolémée Epiphane régnoit alors en Egypte. Dès le commencement de son régne, il avoit envoié un Ambassadeur

en Achaïe, pour renouveller l'alliance que le Roi son pere avoit faite autrefois avec les Achéens. Ceux-ci acceptérent la proposition avec joie, & députérent au Roi, pour ce sujet, Lycortas pere de Polybe l'historien, avec deux autres Ambassadeurs. L'alliance renouvellée, Philopémen, qui étoit alors en charge, aiant donné un repas à l'Ambassadeur de Ptolémée, la conversation tomba sur ce Prince. Dans l'éloge qu'en fit l'Ambassadeur, il s'étendit beaucoup sur la dextérité qu'il faisoit paroitre à la chasse, sur l'adresse avec laquelle il manioit un cheval, sur la vigueur & la force avec laquelle il se servoit de ses armes. Et pour faire voir combien ce qu'il disoit étoit vrai, il dit que ce Prince, en chassant, avoit de dessus son cheval tué un taureau sauvage d'un coup de trait.

La même année qu'Antiochus mourut, Cléopatre sa fille, Reine d'Egypte, accoucha d'un fils qui régna après Epiphane son pere sous le nom de Ptolémée Philométor. Tous les gens de qualité & de distinction de Célé-Syrie & de Palestine allérent à Alexandrie en féliciter le Roi & la Reine, & leur faire les présens or-

Joseph Antiq lib. 12. cap. 4.

dinaires dans ces occaſions. Hyrcan, l'un des fils de Joſeph Receveur Général de ces provinces, ſe diſtingua particuliérement au deſſus de tous les autres par la magnificence de ſes préſens, & s'acquit les bonnes graces du Roi & de la Reine, qui lui témoignérent beaucoup d'eſtime & d'amitié.

An.M.3820. Av.J.C.184. *Diod. In Excerpt. pag.* 294.

Dans les premiéres années Ptolémée gouverna d'une maniére qui lui attira l'approbation & les applaudiſſemens de tout le monde, parce qu'il ſuivoit en tout les avis d'Ariſtoméne qui lui tenoit lieu de pere. Dans la ſuite les flateries des Courtiſans, poiſon mortel pour les Rois, l'emportérent ſur les ſages conſeils de cet habile Miniſtre. Ce jeune Prince lui échapa, & commença à donner dans tous les vices & dans tous les défauts de ſon pere. Ne pouvant plus ſouffrir la liberté avec laquelle Ariſtoméne lui conſeilloit ſouvent de tenir une autre conduite, il s'en défit par un breuvage empoiſonné. Alors, délivré d'un Cenſeur incommode, dont la ſeule vûe l'importunoit par les ſecrets reproches qu'elle ſembloit lui faire, il s'abandonna ſans meſure à ſes mauvais panchans, ſe livra à toutes ſor-

tes de desordres & d'excès, ne suivit plus dans le gouvernement d'autres guides que ses passions, & traita ses sujets avec une cruauté tyrannique.

Les Egyptiens ne pouvant souffrir les violences & les injustices auxquelles ils se trouvoient exposés tous les jours, commencérent à cabaler, & à faire des associations contre le Roi qui les opprimoit. Quelques personnes de la premiére qualité s'étant mises à leur tête, on formoit déja des complots pour le déposer, qui furent sur le point de réussir.

Pour se tirer de ces embarras, il choisit pour premier Ministre Polycrate, homme de cœur & de tête, qui avoit une grande expérience des affaires tant en paix qu'en guerre. Car il étoit déja parvenu au Généralat sous son pere, & s'étoit trouvé en cette qualité à la bataille de Raphia, au gain de laquelle il avoit beaucoup contribué. Il avoit eu ensuite le Gouvernement de l'île de Cypre; & s'étant rencontré à Alexandrie lorsqu'on y découvrit la conspiration de Scopas, il avoit beaucoup aidé à sauver l'Etat. *Polyb. in Excerpt. pag. 113.*

Avec l'aide de cet habile Ministre, Ptolémée vint à bout des rebelles. Il *An. M. 3821. Av. J. C. 183.*

obligea leurs Chefs, qui étoient les plus grands Seigneurs du pays, à capituler, & à se soumettre à certaines conditions. Mais, quand il les eut en son pouvoir, il leur manqua de parole, & après avoir exercé sur eux plusieurs cruautés, il les fit tous mourir. Cette lâche perfidie le jetta dans de nouveaux embarras, dont l'habileté de Polycrate le tira encore.

Il paroit que la Ligue des Achéens, dans le tems dont nous parlons ici, étoit fort puissante & fort considérée. Nous avons vû que Ptolémée, dès le commencement de son régne, s'étoit empressé de renouveller avec eux l'ancienne alliance. Dans les dernières années il voulut le faire encore tout de nouveau. Il offrit à la République six mille boucliers & deux cens talens d'airain. On accepta ses offres, & on députa vers lui Lycortas, & deux autres Achéens, pour le remercier de ses présens, & pour renouveller l'alliance. Ils revinrent bientôt après avec l'Ambassadeur de Ptolémée, pour faire ratifier le Traité. Le Roi Euméne leur envoia aussi des Ambassadeurs pour le même sujet; & il offroit six vingts talens, (six vingts mille écus) dont

An.M.3818. Av.J.C.186. *Polyb. in Legat. cap. 41. pag. 850-852.*

l'intérêt feroit deftiné à l'entretien de ceux qui compofoient le Confeil public. Il en vint d'autres encore de Séleucus, qui, au nom de leur Maître, offrirent dix vaiffeaux armés en guerre, & qui demandérent que l'ancienne alliance faite avec ce Prince fût renouvellée. L'Ambaffadeur que Philopémen avoit envoié à Rome pour fe difculper, en étoit revenu, & demandoit d'être entendu pour rendre compte de fa Commiffion.

Pour toutes ces raifons on convoqua une grande Affemblée. Le premier qui y entra fut Nicodéme d'Elée. Il fit le raport de ce qu'il avoit dit dans le Sénat Romain fur l'affaire de Lacédémone, & de ce qui lui avoit été répondu. On jugea par les réponfes, qu'à la vérité le Sénat n'étoit content ni de la deftruction du Gouvernement de Sparte, ni du démoliffement des murs de cette ville, ni du meurtre des Spartiates: mais qu'il n'annulloit rien de ce qui avoit été ftatué. Et comme il ne fe rencontra perfonne qui parlât pour ou contre les réponfes du Sénat, il n'en fut plus fait mention pour lors. Mais cette même affaire fera fort agitée dans la fuite.

On donna ensuite audience aux Ambassadeurs d'Euméne. Après qu'ils eurent renouvellé l'alliance faite autrefois avec Attale pere du Roi, & qu'ils eurent proposé les offres que faisoit Euméne de six vingts talens, ils vantérent fort la bienveillance & l'amitié qu'avoit leur Maître pour les Achéens. Quand ils eurent fini, Apollonius de Sicyone se leva, & dit que le présent que le Roi de Pergame offroit, à le regarder en lui-même, étoit digne des Achéens: mais que si l'on faisoit attention au but qu'Euméne se proposoit, & à l'utilité qu'il se promettoit de tirer de sa libéralité, la République ne pouvoit accepter ce présent sans se couvrir d'infamie, & sans commettre la plus grande des prévarications. Car enfin, puisque la loi défendoit à tout particulier soit du peuple, soit d'entre les Magistrats, de rien recevoir d'un Roi sous quelque prétexte que ce fût, la transgression seroit beaucoup plus criminelle, si la République en corps acceptoit les offres d'Euméne. Qu'à l'égard de l'infamie, elle étoit sensible & sautoit aux yeux. Car, quoi de plus honteux pour un Conseil que de recevoir d'un Roi

chaque année de quoi se nourrir, & de ne s'assembler, pour délibérer sur les affaires publiques, qu'en qualité de ses pensionnaires, & sortant pour ainsi dire de sa table après avoir * avalé l'amorce qui cachoit l'hameçon. Mais que ne devoit-on point craindre des suites de cette coutume, si elle s'établissoit? Qu'après Euméne, Prusias ne manqueroit pas aussi de faire des largesses, & Séleucus après Prusias. Que les intérêts des Rois & ceux des Républiques étant d'une nature toute différente, & dans celle-ci les délibérations les plus importantes roulant presque toujours sur des contestations qu'on avoit avec les Rois, il arriveroit nécessairement de deux choses l'une : ou que les Achéens feroient l'avantage de ces Princes au préjudice de la nation, ou qu'ils se rendroient coupables d'une noire ingratitude envers leurs bienfaiteurs. Il finit en exhortant les Achéens à refuser le présent qu'on leur offroit, & il ajouta qu'ils ne devoient pas savoir bon gré

* *Par cette expression Polybe vouloit marquer qu'une telle pension étoit comme une amorce qui couvroit l'hameçon, c'est-à-dire le dessein qu'avoit Euméne de s'asservir tous ceux qui composoient le Conseil.* καταπεπωκότας ἐπὶ δέλεαρ.

à Euméne d'avoir voulu tenter leur fidélité par une offre de cette nature. Son avis fut suivi. Tous rejettérent avec de grands cris la proposition du Roi de Pergame, quelque éblouissante que fût l'offre qu'il faisoit d'une si grande somme d'argent.

On appella ensuite Lycortas & les autres Ambassadeurs qui avoient été envoiés à Ptolémée, & l'on fit la lecture du Décret fait par ce Prince pour le renouvellement de l'alliance. Aristéne, qui présidoit à l'Assemblée, aiant demandé quel étoit le Traité qu'on prétendoit renouveller, car on en avoit fait plusieurs avec Ptolémée sous des clauses très différentes, & personne n'aiant pu répondre à sa demande, la décision de cette affaire fut remise à un autre tems.

Enfin on donna audience aux Ambassadeurs de Séleucus. On renouvella l'alliance qu'on avoit avec lui, mais on ne crut pas devoir accepter pour lors les vaisseaux dont il faisoit présent.

An.M.3819. Av.J.C.185. L'état de la Gréce n'étoit point tranquille, & l'on portoit de toutes parts à Rome des plaintes contre Philippe. Le Sénat nomma trois Com-

miſſaires, dont Q. Cécilius étoit le principal, pour aller prendre connoiſſance de ces affaires ſur les lieux mêmes.

Philippe conſervoit toujours dans le cœur un vif reſſentiment contre les Romains, dont il croioit avoir un juſte ſujet d'être mécontent pour bien des choſes, mais ſur tout parce que dans le Traité de paix on ne lui avoit pas laiſſé la liberté de ſévir contre ceux de ſes ſujets qui l'avoient abandonné pendant la guerre. On avoit tâché de le conſoler, en lui permettant d'attaquer l'Athamanie & Aminandre ſon roi, en lui abandonnant quelques villes de Theſſalie dont les Etoliens s'étoient emparés, en laiſſant ſous ſa domination Démétriade & toute la Magnéſie, & en ne l'empéchant point de ſe rendre maître de pluſieurs villes dans la Thrace; ce qui l'avoit un peu appaiſé. Il ſongeoit toujours néanmoins à profiter du repos que lui laiſſoit la paix pour ſe préparer à faire la guerre quand il en trouveroit une occaſion favorable. Les plaintes qu'on avoit portées contre lui à Rome, & qu'on y avoit écoutées, re-

Liv. lib. 39. n. 23-29.

nouvellérent tous ses anciens mécontentemens.

Quand les trois Commissaires furent arrivés à Tempé de Thessalie, on convoqua une assemblée où comparurent, d'un côté les Ambassadeurs des Thessaliens, des Perrhébes, & des Athamanes, & de l'autre Philippe roi de Macédoine, démarche fort mortifiante déja en soi-même pour un Prince aussi puissant que lui. Les Ambassadeurs exposérent les divers sujets de plaintes qu'ils avoient contre Philippe, plus ou moins fortement, chacun selon son caractére & son génie. Les uns, après s'être excusés de ce qu'ils étoient obligés de plaider contre lui en faveur de leur liberté, le prioient de se montrer à leur égard plutôt ami que maître, & d'imiter la conduite du peuple Romain, qui aimoit mieux s'attacher les alliés par l'amitié que par la crainte. Les autres, moins retenus & moins mesurés, lui reprochoient en face ses injustices, ses violences, ses usurpations : représentoient aux Commissaires que s'ils n'y apportoient un promt reméde, c'est en vain qu'on auroit vaincu Phi-

lippe, & rendu la liberté aux Grecs voisins de la Macédoine : que [a] ce Prince, comme un coursier fougueux, ne pouvoit être retenu que par un mords dur & serré. Philippe afin de paroitre accusateur plutôt qu'accusé, fit de son côté de violentes plaintes contre ceux qui venoient de parler, sur tout contre les Thessaliens. Il dit que, [b] semblables à des esclaves affranchis subitement contre toute espérance qui s'emportent en injures contre leurs maîtres & leurs bienfaiteurs, ils abusoient insolemment de l'indulgence du peuple Romain, incapables, après une longue servitude, de faire un usage modéré de la liberté qui leur avoit été enfin accordée. Les Commissaires, après avoir entendu les accusations & les réponses, dont j'ai cru devoir supprimer le détail peu intéressant, & avoir fait quelques réglemens particuliers, différérent à prononcer sur

a Ut equum sternacem non parentem, frenis asperioribus castigandum esse. *Liv.*

b Insolenter & immodicè abuti Thessales indulgentia populi Romani; velut ex diutina siti nimis avidè meram haurientes libertatem. Ita, servorum modo præter spem repente manumissorum, licentiam vocis & linguæ experiri, & jactare se se insectatione & conviciis dominorum. *Liv.*

les demandes respectives de part & d'autre.

Ils passérent de là à Thessalonique, pour examiner ce qui regardoit les villes de Thrace, & le Roi fort mécontent les y suivit. Les Ambassadeurs d'Euméne représentérent aux Commissaires, que si Rome avoit résolu de rendre la liberté aux villes d'Æne & de Maronée, leur Maître étoit bien éloigné de s'y opposer : mais que si elle ne s'intéressoit point à l'état de ces villes conquises sur Antiochus, les services d'Euméne, & ceux d'Attale son pere, sembloient demander qu'on les abandonnât plutôt à leur Maître qu'à Philippe, qui n'y avoit aucun droit, & qui les avoit usurpées par une violence ouverte : que d'ailleurs ces villes avoient été abandonnées à Euméne par le Décret des dix Commissaires nommés par les Romains pour régler toutes ces contestations. Les Maronites, qu'on entendit après, se plaignirent amérement des injustices & des violences que la garnison de Philippe exerçoit dans leur ville.

Ici Philippe ne parla plus comme il avoit fait auparavant, mais adressant son

son discours personnellement aux Romains mêmes, il déclara que depuis lontems il s'apercevoit qu'ils étoient déterminés à ne lui rendre justice en rien. Il fit un long dénombrement & des torts considérables qu'il prétendoit avoir reçus, & des services qu'il avoit rendus aux Romains en différentes occasions, & de l'attachement inviolable qu'il avoit témoigné pour eux, jusques à refuser trois mille talens, cinquante vaisseaux armés en guerre, & un grand nombre de villes que lui offrit Antiochus pour entrer en alliance avec lui. Que cependant il avoit la douleur de voir qu'on lui préféroit en tout Euméne, avec qui il ne daignoit pas même se comparer; & que les Romains, loin d'ajouter quelque chose à son domaine comme il croioit l'avoir bien mérité, lui enlevoient des villes qui lui appartenoient de droit, ou dont eux-mêmes l'avoient gratifié. » C'est à vous, Romains, leur dit-il en finissant, à voir » sur quel pié vous voulez que je sois » avec vous. Si vous avez résolu de me » traiter en ennemi, & de me pousser » à bout, continuez d'en user à mon » égard comme vous avez fait jusqu'i-

Neuf millions.

» ci. Mais, si vous respectez encore
» en moi la qualité de Roi, d'allié,
» & d'ami, épargnez-moi, je vous
» supplie, la honte d'être traité si in-
» dignement.

Ce discours du Roi toucha les Commissaires. Ils crurent donc devoir laisser l'affaire en suspens par une réponse qui ne décidoit rien, en déclarant: Que si les villes en question avoient été ajugées à Euméne par les dix Commissaires, comme il le prétendoit, ils ne pouvoient rien changer à ce Décret: que si Philippe les avoit acquises par droit de conquête, il étoit juste qu'elles lui demeurassent: que si ni l'un ni l'autre n'étoit prouvé, il faloit réserver au jugement du Sénat la connoissance de cette affaire, & cependant retirer les garnisons des villes, le droit des parties demeurant en son entier de côté & d'autre.

Ce réglement, qui par provision ordonnoit à Philippe de retirer des villes les garnisons qu'il y avoit, loin de satisfaire ce Prince, laissa dans le fond de son cœur un mécontentement & une aigreur, qui auroient infailliblement éclaté par une guerre ouverte, si une plus longue vie lui en eût laissé le tems.

Les Commiſſaires, au ſortir de Macédoine, ſe rendirent en Achaïe. Ariſténe, qui étoit le premier Magiſtrat, aſſembla auſſi-tôt les principaux membres de la République dans Argos. Cécilius étant entré dans ce Conſeil, après avoir loué le zêle des Achéens, & la ſageſſe de leur gouvernement dans tout le reſte, ajouta qu'il ne pouvoit leur diſſimuler que la conduite qu'ils avoient tenue à l'égard des Lacédémoniens, avoit été fort improuvée à Rome, & il les exhorta à réformer autant qu'ils le pourroient tout ce qui s'étoit fait imprudemment contr'eux dans cette occaſion. Le ſilence d'Ariſténe, qui ne répliqua pas un ſeul mot, fit bien voir qu'il penſoit comme Cécilius, & qu'ils agiſſoient de concert. Diophane de Mégalopolis, homme plus guerrier que politique, & qui n'aimoit pas Philopémen, ſans toucher à l'affaire de Lacédémone, fit d'autres plaintes contre lui. Alors Philopémen, Lycortas, & Archon prirent hautement la défenſe de la République. Ils firent voir que tout ce qui avoit été fait au ſujet de Sparte, avoit été fait ſagement, & même à l'avantage des Lacédémo-

Polyb. in Legat. cap. 41. pag. 853. 854.

niens, & que l'on n'y pouvoit rien changer ſans violer tous les droits humains & le reſpect que l'on devoit aux dieux. Lors que Cécilius fut ſorti, le Conſeil, touché de ce diſcours, ordonna qu'il ne ſeroit rien changé à ce qui avoit été ordonné, & que l'on donneroit cette réponſe à l'Ambaſſadeur Romain.

Quand on la porta à Cécilius, il demanda que l'on convoquât l'Aſſemblée générale du pays. Les Magiſtrats répondirent qu'il faloit pour cela qu'il produisît une lettre du Sénat de Rome, par laquelle on priât les Achéens de s'aſſembler. Comme il n'en avoit point, on lui dit nettement qu'on ne s'aſſembleroit pas : ce qui le mit en ſi grande colére, qu'il partit d'Achaïe ſans vouloir entendre ce que les Magiſtrats avoient à lui dire. On crut que cet Ambaſſadeur, & avant lui Marcus Fulvius, n'auroient pas parlé avec tant de liberté, s'ils n'euſſent été ſûrs qu'Ariſténe & Diophane étoient pour eux. Auſſi furent-ils accuſés d'avoir attiré ces Romains dans le pays par haine pour Philopémen, & ils paſſérent pour ſuſpects dans l'eſprit de la multitude.

An.M.3820. Av J.C.184. *Polyb. in Legat. cap. 42. Liv. lib. 39. n. 33.*

Cécilius, de retour à Rome, fit au Sénat le raport de tout ce qui lui étoit arrivé dans la Gréce. On fit ensuite entrer les Ambassadeurs de Macédoine & du Péloponnése. Ceux de Philippe & d'Euméne furent introduits les premiers; après eux les exilés d'Ænum & de Maronée; qui tous répétérent ce qu'ils avoient déja dit auparavant devant Cécilius à Thessalonique. Le Sénat, après les avoir entendus, envoia vers Philippe de nouveaux Ambassadeurs, dont Appius Claudius étoit le chef, pour examiner sur les lieux s'il s'étoit retiré, selon qu'il l'avoit promis à Cécilius, des villes de la Perrhébie, & pour lui ordonner d'évacuer Ænum & Maronée, & de sortir en un mot de tous les châteaux, terres, & villes qu'il occupoit sur la côte maritime de la Thrace.

On écouta ensuite Apollonidas, Ambassadeur que les Achéens avoient envoié pour les justifier de n'avoir point donné de réponse à Cécilius, & pour informer le Sénat de tout ce qui avoit été fait au sujet de Lacédémone, qui de son côté avoit député à Rome Arée & Alcibiade, tous deux

de ces anciens Bannis que Philopémen & les Achéens avoient rétablis dans leur patrie. C'est ce qui irrita le plus les Achéens, de voir que, malgré un bienfait si précieux & si récent, ils s'étoient chargés de l'odieuse commission d'accuser ceux qui les avoient sauvés contre toute espérance, & qui leur avoient procuré le bonheur de rentrer dans leurs maisons, & de revoir leurs familles. Apollonidas tâcha de prouver qu'il n'étoit pas possible de régler mieux les affaires de Lacédémone, que Philopémen & les Achéens ne les avoient réglées : ils justifiérent aussi le refus qu'ils avoient fait de convoquer une Assemblée générale. De leur côté Arée & Alcibiade exposérent d'une maniére touchante le triste état où Sparte étoit réduite : ses murailles renversées, ses * citoiens emmenés en Achaïe & réduits en servitude, les saintes loix de Lycurgue, qui l'avoient fait subsister si lontems & avec tant d'honneur, entiérement abolies.

* *Par le Décret des Achéens il avoit été ordonné que les esclaves adoptés au nombre des citoiens de Sparte, sortiroient de la ville & de toute la Laconie : sans quoi ils pourroient être arrêtés par les Achéens, & vendus comme esclaves. Et c'est ce qui avoit été exécuté.*

Le Sénat, après avoir pesé & comparé les raisons de part & d'autre, chargea de l'examen de cette affaire les mêmes Ambassadeurs qu'il avoit nommés pour la Macédoine; & recommanda aux Achéens de convoquer leur Assemblée générale toutes les fois que les Ambassadeurs de Rome le requerreroient, comme à Rome le Sénat leur accordoit audience à eux-mêmes toutes les fois qu'ils la lui demandoient.

Quand Philippe eut appris de ses Ambassadeurs, qui lui avoient été renvoiés de Rome, qu'il faloit absolument qu'il vuidât les villes de la Thrace, irrité jusqu'à la fureur de voir sa domination resserrée de tous les côtés, il déchargea sa rage sur les habitans de Maronée. Onomaste, qui avoit le Gouvernement de la Thrace, se servit de Cassandre fort connu dans la ville, pour exécuter la barbare ordonnance du Prince. Il y fit entrer de nuit un corps de Thraces, qui firent main basse sur les citoiens, & en massacrérent un grand nombre. Philippe, ainsi vengé de ceux qui n'étoient pas de sa faction, attendoit tranquillement l'arrivée des Commissaires, persuadé que

Polyb. in Legat. cap. 44. Liv. lib. 39. n. 34. 35.

personne n'auroit la hardiesse de se déclarer son accusateur.

Quelque tems après arrive Appius, qui, bientôt informé du traitement fait aux Maronites, en fait de vifs reproches au Roi de Macédoine. Celui-ci soutint qu'il n'avoit point de part à ce massacre, & il le rejetta sur une émeute populaire. » Les uns, dit-il, inclinant pour Euméne, les autres pour » moi, la querelle s'échaufa, & ils s'é» gorgérent les uns les autres.« Il porta la confiance jusqu'à ordonner qu'on amenât devant lui quiconque voudroit l'accuser. Mais qui auroit osé le faire? La punition auroit suivi de près, & le secours qu'on auroit pu attendre des Romains étoit trop éloigné. *Il est inutile*, lui dit Appius, *que vous vous excusiez. Je sai ce qui s'est passé, & qui en est l'auteur.* Ce mot jetta Philippe dans de grandes inquiétudes. On ne poussa pas cependant la chose plus loin dans cette premiére entrevûe.

Mais le lendemain Appius lui commanda d'envoier sans délai Onomaste & Cassandre à Rome, pour être interrogés par le Sénat sur le fait en question, ajoutant que c'étoit pour lui l'unique moien de s'en justifier. A cet

ordre, Philippe changea de couleur, chancela, hésita lontems à répondre. Enfin il dit qu'il envoieroit Cassandre, soupçonné par les Commissaires d'être auteur du massacre : mais il s'obstina à retenir auprès de soi Onomaste, qui, disoit-il, étoit si peu à Maronée dans le tems de cette sanglante tragédie, qu'il n'étoit pas même dans le voisinage. Dans le fond, c'est qu'il craignoit qu'un homme qui avoit sa confiance, & pour qui il n'avoit rien de caché, ne trahît tous ses secrets devant le Sénat. Pour Cassandre, dès que les Commissaires furent sortis de la Macédoine, il le fit embarquer : mais il envoia des gens à sa suite qui l'empoisonnérent en Epire.

Après le départ des Commissaires, qui s'en allérent bien convaincus que Philippe avoit ordonné le massacre de Maronée, & qu'il étoit prêt de rompre avec les Romains, le Roi de Macédoine faisant réflexion, seul & avec ses amis, que sa haine contre les Romains & le desir de s'en venger commençoit à éclater, auroit bien voulu prendre incessamment les armes, & leur faire ouvertement la guerre : mais, comme ses préparatifs n'étoient pas

encore faits, il imagina un expédient pour gagner du tems. Il prit le dessein d'envoier à Rome son fils Démétrius, qui aiant été lontems en otage dans cette ville, & s'y étant acquis de l'estime, lui parut très en état, ou de le défendre contre les accusations qu'on pourroit intenter contre lui devant le Sénat, ou de l'excuser sur les fautes qu'il auroit en effet commises. Il disposa donc tout ce qui étoit nécessaire pour cette Ambassade, & avertit les amis dont il vouloit que le Prince son fils fût accompagné.

Il promit en même tems aux Bizantins de les secourir, non qu'il prît beaucoup d'intérêt à leur défense, mais parce qu'allant à leur secours, il jetteroit la terreur parmi les petits Souverains de Thrace voisins de la Propontide, & les empécheroit de mettre obstacle au dessein qu'il avoit de faire la guerre aux Romains. En effet, aiant vaincu ces petits Rois dans un combat, & pris leur Chef, il les mit hors d'état de lui nuire, & retourna en Macédoine.

Liv. lib. 39. n. 35-37. On attendoit dans le Péloponnése l'arrivée des Commissaires Romains, qui avoient ordre de passer de Macé-

doine dans l'Achaïe. Afin qu'on sût ce qu'on auroit à leur répondre, Lycortas convoqua un Conseil, où l'affaire des Lacédémoniens fut discutée. Il représenta ce qu'on avoit à craindre de leur part, les Romains paroissant leur être beaucoup plus favorables qu'aux Achéens. Il insista principalement sur l'ingratitude d'Arée & d'Alcibiade, qui aiant obligation aux Achéens de leur rétablissement, pour récompense s'étoient chargés de l'Ambassade contr'eux devant le Sénat, où ils avoient agi & parlé en ennemis déclarés, comme si les Achéens les eussent chassés de leur patrie, & ne fussent pas ceux qui les y avoient rétablis. Alors on jetta de tous côtés de grands cris, pour demander que le Président mît l'affaire en délibération. Et comme on n'y écoutoit que la passion & le desir de se venger, Arée & Alcibiade furent condannés à mort.

Les Commissaires Romains arrivérent peu de jours après. Le Conseil fut assemblé à Clitor en Arcadie. La terreur se répandit alors parmi les Achéens, qui voiant paroitre avec les Commissaires Arée & Alcibiade qu'ils venoient de condanner à mort, jugé-

rent combien la discussion qui alloit commencer leur seroit peu favorable.

Appius, aiant pris la parole, leur marqua que le Sénat avoit été vivement touché des plaintes des Lacédémoniens, & qu'il n'avoit pu s'empécher d'improuver tout ce qui s'étoit fait à leur égard : le meurtre de ceux qui, sur la parole de Philopémen, étoient venus pour plaider leur cause ; la démolition des murs de Sparte ; l'abolition des loix & des établissemens de Lycurgue, qui avoient rendu cette ville fameuse parmi tous les peuples, & l'avoient fait fleurir pendant plusieurs siécles.

Lycortas, & comme Président du Conseil, & comme uni de sentimens avec Philopémen auteur de tout ce qui s'étoit fait contre Lacédémone, entreprit de répondre aux reproches d'Appius. Il montra premiérement, que les Lacédémoniens aiant attaqué les Bannis contre la teneur du Traité, qui leur défendoit en termes formels de rien entreprendre contre les villes maritimes, ces Bannis, en l'absence des Romains, n'avoient pu recourir ailleurs qu'à la Ligue d'Achaïe, à qui l'on ne pouvoit pas faire un crime

de leur avoir prêté main forte dans un besoin si pressant. Quant au meurtre qu'Appius leur reprochoit, il ne devoit point être mis sur leur compte, mais sur celui des Bannis, qui avoient pour lors à leur tête Arée & Alcibiade, & qui de leur propre mouvement, & sans être autorisés par les Achéens, s'étoient jettés avec fureur contre ceux qu'ils regardoient comme les auteurs de leur exil, & de tous les maux qu'ils avoient soufferts. » Mais, ajouta-t-il, » on prétend que nous ne pouvons » disconvenir que l'abolition des loix » de Lycurgue & la destruction des » murs de Sparte ne soit notre ouvra» ge. Le fait est vrai : mais comment » peut-on nous faire cette double ob» jection en même tems ? Ces murs » n'étoient point l'ouvrage de Lycur» gue, mais des Tyrans, qui depuis » quelques années les avoient cons» truits, non pour la sureté de la ville, » mais pour la leur propre, & pour se » mettre en état d'abolir impunément » la discipline établie par ce sage Lé» gislateur. S'il sortoit aujourd'hui du » tombeau, il seroit ravi de voir ces » murs détruits, & il diroit que c'est » maintenant qu'il reconnoit sa patrie.

» & l'ancienne Sparte. Il ne faloit
» point attendre Philopémen, ni les
» Achéens : mais vous auriez dû vous-
» mêmes, Citoiens de Sparte, démo-
» lir ces murs de vos propres mains,
» & détruire tous les vestiges de la
» Tyrannie. C'étoient là comme les
» honteuses cicatrices de votre escla-
» vage : & après vous être conservés
» libres pendant près de huit cens ans,
» & avoir même été autrefois les do-
» minateurs de la Gréce sans le se-
» cours & l'appui des murs, ils sont
» devenus depuis cent ans l'instrument
» de votre servitude, & vous ont tenu
» lieu d'entraves & de chaînes. Pour
» ce qui est des anciennes loix de Ly-
» curgue, ce sont les Tyrans qui vous
» les ont enlevées, & nous n'avons
» fait qu'y substituer les nôtres, en
» vous égalant en tout à nous.

Adressant ensuite son discours à Appius : » Je ne puis dissimuler, lui
» dit-il, que le discours que j'ai tenu
» jusqu'ici, n'est point d'alliés à al-
» liés, ni d'une nation libre, mais
» d'esclaves qui parlent à leur maître.
» Car enfin, si la voix du héraut, qui
» avant tous les autres nous a décla-
» ré libres, n'a point été une vaine

» cérémonie ; si le Traité conclu pour
» lors est solide & réel ; si vous vou-
» lez conserver avec nous de bonne
» foi l'alliance & l'amitié, sur quoi
» donc est fondée cette distance infi-
» nie que vous mettez entre vous Ro-
» mains & nous Achéens. Je ne m'in-
» forme point du traitement que vous
» avez fait à Capoue après l'avoir
» prise : pourquoi vous informez-vous
» de celui que nous avons fait aux La-
» cédémoniens après les avoir vain-
» cus ? On en a tué quelques-uns : je
» suppose que ce soit nous. Eh quoi !
» n'avez-vous pas fait mourir sous la
» hache les Sénateurs Campaniens ?
» Nous avons démoli les murs de
» Sparte. Mais vous, ce n'est pas seu-
» lement leurs murs que vous avez ôtés
» aux Campaniens, c'est leur ville &
» leurs terres. A cela je sens bien que
» vous me direz que l'égalité expri-
» mée par les Traités entre les Ro-
» mains & les Achéens n'est qu'appa-
» rente, & seulement de style : que
» réellement nous n'avons qu'une li-
» berté précaire & empruntée, au lieu
» que l'empire & l'autorité est chez
» les Romains. Je ne le sens que trop,
» Appius. Mais, puisqu'il faut le souf-

» frir, je vous prie au moins, quelque différence que vous vouliez établir entre vous & nous, que vous ne mettiez pas de niveau vos ennemis & les nôtres avec nous qui sommes vos alliés, & même que vous ne leur fassiez pas un meilleur parti qu'à nous. Ils veulent qu'en nous parjurant, nous cassions & annullions tout ce que nous avons ordonné avec serment, & que nous révoquions ce qui étant inscrit dans nos Régîtres, & gravé sur le marbre pour en conserver éternellement la mémoire, est devenu un monument sacré, auquel il ne nous est plus permis de toucher. Nous vous respectons, Romains, &, si vous le voulez, nous vous craignons aussi: mais nous faisons gloire de respecter & de craindre encore plus les dieux immortels.

Le plus grand nombre applaudit à ce discours, & tous convinrent qu'il avoit véritablement parlé en Magistrat; de sorte qu'il faloit, ou que les Romains agîssent avec vigueur, ou qu'ils se résolussent à perdre leur autorité. Appius, sans entrer dans aucune discussion, leur conseilla, pen-

dant qu'ils étoient encore libres & n'avoient point reçu d'ordres, de se faire un mérite auprès du peuple Romain en ordonnant d'eux-mêmes ce qui pourroit dans la suite leur être enjoint. Cette parole les affligea, mais leur apprit à ne pas s'opiniatrer dans le refus d'exécuter ce qu'on souhaitoit d'eux. Ils se restraignirent à demander que les Romains décernassent à l'égard de Lacédémone tout ce qu'il leur plairoit, mais qu'on n'obligeât pas les Achéens à violer la religion du serment en cassant eux-mêmes leur Décret. Pour ce qui regarde le jugement porté récemment contre Arée & Alcibiade, il fut abrogé sur le champ.

Rome prononça l'année suivante. Les principaux articles de l'Ordonnance furent : que ceux que les Achéens avoient condannés, seroient rétablis ; que tous les jugemens qui regardoient cette affaire, seroient cassés ; que Sparte demeureroit unie à la Ligue des Achéens. Pausanias ajoute un article, dont Tite-Live ne parle point, qui est que l'on rebâtiroit les murs qui avoient été détruits. Q. Marcius fut nommé Commissaire pour aller

Liv. lib. 39. n. 48.

In Achaïc. pag. 414.

régler les affaires de la Macédoine, & celles du Péloponnése où il y avoit beaucoup de troubles, sur tout entre les Achéens d'un côté, & les Messéniens & les Lacédémoniens de l'autre. Ils avoient tous envoié des Ambassadeurs à Rome. Il paroit que le Sénat ne se mettoit pas fort en peine de mettre fin à leurs disputes. Il répondit aux Lacédémoniens que le peuple Romain ne vouloit plus desormais se mêler de leurs affaires. Les Achéens demandoient que le peuple Romain leur fournît du secours contre les Messéniens conformément au Traité : ou que du moins il ne permît pas qu'on envoiât d'Italie aux Messéniens des armes ou des vivres. On leur répondit que si quelques villes se retiroient de la Ligue des Achéens, le Sénat ne croioit point devoir entrer dans ces disputes : ce qui étoit ouvrir une porte à des ruptures & à des divisions, & même en quelque sorte les autoriser.

Polyb. in Legat. cap. 51.

On reconnoit dans ces procédés la politique jalouse & artificieuse des Romains, qui ne tendoit qu'à affoiblir Philippe & les Achéens qui leur faisoient ombrage, & couvroit leurs

desseins ambitieux du prétexte de secourir les foibles opprimés.

§. X.

Philopémen attaque Messéne. Il est pris par les Messéniens, & mis à mort. Messéne se rend aux Achéens. Célébre convoi de Philopémen, dont les cendres sont portées à Mégalopolis. Suite de l'affaire des Bannis de Sparte. Mort de Ptolémée Epiphane. Philométor son fils lui succéde.

DINOCRATE le Messénien, ennemi particulier de Philopémen, avoit détaché Messéne de la Ligue des Achéens, & songeoit à s'emparer d'un poste considérable près de cette ville, nommé Corone. Philopémen, âgé pour lors de soixante-dix ans, & Général des Achéens pour la huitiéme fois, étoit actuellement malade. Dès qu'il eut appris cette nouvelle, il partit malgré son incommodité, fit une marche forcée, & s'avança vers Messéne avec un escadron peu nombreux, mais composé de l'élite des jeunes gens de Mégalopolis. Dinocrate, qui étoit venu à sa rencontre, fut d'abord enfoncé & mis en fuite : mais cinq cens che-

AN.M.3821. Av.J.C.183. *Liv. lib.* 39. n. 48. *Plut. in Philop. pag.* 366-368. *Polyb. in Legat. cap.* 52. 53.

vaux, qui gardoient le plat pays de Messéne, étant survenus, & l'aiant renforcé, il tourna visage, & mit à son tour Philopémen en déroute. Celui-ci, uniquement attentif à sauver les jeunes gens qui l'avoient suivi, fit des actions extraordinaires de courage : mais étant tombé de son cheval, & sa chute l'aiant blessé considérablement à la tête, il fut pris par les ennemis, qui le menérent à Messéne. Plutarque regarde ce malheur de Philopémen comme la punition d'une parole téméraire & arrogante qui lui étoit échapée à l'occasion des louanges que l'on donnoit à un Général. *Comment*, dit-il, *peut-on faire cas d'un homme, qui, les armes à la main s'est laissé prendre en vie par les ennemis ?*

A la premiére nouvelle qui fut portée à Messéne qu'il étoit pris & qu'on l'amenoit, les Messéniens furent si transportés de joie, qu'ils coururent tous aux portes de la ville, ne pouvant croire que ce qu'on leur annonçoit fût vrai, s'ils ne le voioient de leurs yeux, tant cet événement leur paroissoit hors de toute vraisemblance. Pour satisfaire l'avide curiosité des habitans, dont plusieurs n'avoient pu venir à

bout de le voir, il falut produire l'illustre prisonnier sur le théatre, où la multitude s'étoit rendue en foule. Quand ils virent Philopémen qu'on traînoit lié & garroté; la plupart en furent touchés de compassion jusqu'à verser des larmes. Il se répandit même parmi le peuple un bruit sourd, qui partoit d'un fond d'humanité & de reconnoissance bien louable, » Qu'on » devoit se souvenir des bienfaits » qu'on avoit reçus de lui, & de la » liberté qu'il avoit conservée à l'A- » chaïe en chassant le Tyran Nabis. Les Magistrats ne le laissérent pas lontems en spectacle, craignant les suites de l'attendrissement qu'ils remarquoient dans le peuple. Ils l'enlevérent brusquement, & après avoir tenu conseil entr'eux, ils le firent conduire dans un lieu appellé *Le Trésor*. C'étoit un caveau sous terre, qui ne recevoit aucun air ni aucun jour du dehors, & qui n'avoit point de porte, mais qui se bouchoit avec une grosse pierre qu'on rouloit à l'entrée. Ils l'enfermérent dans ce caveau, & mirent des soldats tout autour pour le garder.

Dès que la nuit fut venue, & que

le peuple ſe fut retiré, Dinocrate ouvrit la priſon, & y fit deſcendre l'exécuteur pour porter le poiſon à Philopémen, avec ordre de ſe tenir là juſqu'a ce qu'il l'eût avalé. Dès qu'il vit de la lumiére, & cet homme près de lui tenant ſa lampe d'une main & la coupe de poiſon de l'autre, il ſe releva avec peine à cauſe de ſa grande foibleſſe, ſe mit en ſon ſéant, & prenant la coupe il demanda à l'exécuteur s'il n'avoit rien entendu dire de ſes Cavaliers, & ſur tout de Lycortas. L'exécuteur lui dit qu'il avoit oui dire qu'ils s'étoient preſque tous ſauvés. Philopémen le remercia d'un ſigne de tête, & le regardant avec douceur: *Tu me donnes là une bonne nouvelle*, lui dit-il. *Nous ne ſommes donc pas tout-à-fait malheureux.* Et ſans faire la moindre plainte, il prit le poiſon, & ſe recoucha ſur ſon manteau. Le poiſon fit bientôt ſon effet: car il étoit ſi abbattu & ſi foible, qu'il fut éteint dans un moment.

Quand le bruit de ſa mort fut répandu parmi les Achéens, toutes leurs villes furent plongées dans un deuil & dans un abbattement qu'on ne peut exprimer; & auſſitôt tous leurs jeunes

gens qui étoient en âge de porter les armes, & tous leurs Magiſtrats, ſe rendirent à Mégalopolis. Là, dans un grand Conſeil qui fut tenu, on réſolut de ne pas différer un ſeul moment la vengeance de cet horrible attentat; & aiant élu ſur l'heure même Lycortas pour leur Général, ils ſe jettérent dans la Meſſénie, où ils mirent tout à feu & à ſang. Les Meſſéniens, ſe voiant ſans reſſource, & hors d'état de ſe défendre par les armes, députérent vers les Achéens pour finir la guerre, & demander pardon de leurs fautes paſſées. Lycortas, touché de leurs prieres, ne crut pas devoir les rebuter comme leur revolte inſenſée & furieuſe sembloit le mériter. Il leur dit que l'unique moien d'obtenir la paix, étoit de livrer les auteurs de la rebellion & de la mort de Philopémen, de remettre tous leurs intérêts à la diſpoſition des Achéens, & de recevoir garniſon dans la Citadelle. Ces conditions furent acceptées & exécutées ſur le champ. Dinocrate, prévenant le ſupplice qu'il méritoit, ſe tua lui-même; & tous ceux qui avoient été d'avis de faire mourir Philopémen, ſuivirent ſon exemple.

Alors on ſongea aux obſéques de Philopémen. Après qu'on eut brulé ſon corps, qu'on eut ramaſſé ſes cendres, & qu'on les eut miſes dans une Urne, on ſe mit en marche pour les porter à Mégalopolis. Cette cérémonie reſſembloit moins à un convoi funébre qu'à une ſorte de pompe triomphale : ou plutôt c'étoit un mélange de l'une & de l'autre. On voioit d'abord les gens de pié, la tête ceinte de couronnes, & tous fondant en larmes. Suivoient les priſonniers Meſſéniens chargés de chaînes : puis le fils du Général, le jeune Polybe, portant dans ſes mains l'Urne couverte de rubans & de couronnes, & accompagné des plus nobles & des plus conſidérables d'entre les Achéens. L'Urne étoit ſuivie de toute la cavalerie, magnifiquement armée & montée ſuperbement, qui fermoit la marche, ſans donner ni de grandes marques d'abbattement pour un ſi grand deuil, ni de grands ſignes de joie pour une telle victoire. Tous les peuples des villes & des villages des environs venoient au devant de ce convoi, comme pour l'honorer au retour d'une victoire. Philopémen fut enterré très honorablement,

C'eſt Polybe l'hiſtorien, qui pouvoit avoir alors vingt-deux ans.

honorablement, & les prisonniers de Messéne furent lapidés autour de son tombeau. Toutes les villes, par des Décrets publics, lui décernérent tous les plus grands honneurs, & lui érigérent plusieurs statues avec de magnifiques inscriptions.

Plusieurs années après, dans le tems que Corinthe fut brulée & détruite par le Proconsul Mummius, un calomniateur Romain, comme je l'ai déja raporté ailleurs, fit tous ses efforts pour les faire abbattre, & le poursuivit lui-même criminellement comme s'il eût été en vie, l'accusant d'avoir été l'ennemi des Romains, & de s'être montré toujours mal intentionné pour eux en toute occasion. L'affaire fut portée au Conseil devant Mummius. Le calomniateur étala tous les chefs d'accusation, & expliqua tous ses moiens. Polybe lui répondit, & le réfuta avec beaucoup de force & d'éloquence. On doit bien regretter la perte d'un discours si intéressant. Ni Mummius, ni son Conseil ne voulurent ordonner qu'on détruisit les monumens de la gloire de ce grand homme, quoiqu'il se fût opposé comme une digue aux prospérités

Trente-sept ans.

des Romains. Car les Romains de ce tems-là, dit Plutarque, mettoient de la différence entre la vertu & l'intérêt, comme il convient de le faire: ils distinguoient le beau & l'honnête de l'utile, & ils étoient persuadés que les gens de bien doivent honorer & respecter la mémoire des grands hommes qui se sont rendus recommandables par leur vertu, eussent-ils été leurs ennemis.

Tite-Live remarque que les Ecrivains tant Grecs que Latins ont fait observer la mort de trois grands hommes arrivée la même année, ou à peu près; ce sont Philopémen, Annibal, Scipion: mettant par là Philopémen en parallèle & comme de niveau avec les deux plus célébres Capitaines des deux nations les plus puissantes du monde. Je croi avoir ailleurs assez marqué son caractére. Je me contente ici de faire ressouvenir le Lecteur de ce que j'ai déja dit, que Philopémen a été appellé le dernier des Grecs, comme Brutus le dernier des Romains.

Les Messéniens, qui par leur imprudence étoient tombés dans l'état le plus déplorable, furent, par la gé-

nérosité de Lycortas & des Achéens, réunis à la Ligue dont ils s'étoient séparés. Plusieurs autres villes, qui à leur exemple s'en étoient détachées, y rentrérent aussi. C'est le bon effet que produit ordinairement un acte de clémence placé à propos : au lieu qu'une sévérité outrée & excessive, qui ne respire que punition & vengeance, porte souvent au desespoir, & ne sert qu'à aigrir les maux, loin d'y apporter du reméde.

Quand on apprit à Rome que les Achéens avoient heureusement terminé la guerre qu'ils avoient avec les Messéniens, on n'y tint plus aux Ambassadeurs le même langage qu'on leur avoit tenu avant le succès. Le Sénat leur dit qu'il avoit été attentif à prendre garde que personne ne portât d'Italie à Messéne ni armes ni vivres : réponse qui découvre le peu de bonne foi des Romains, & leur politique peu délicate sur ce qui regarde la sincérité. Ils avoient d'abord semblé vouloir donner le signal de la révolte à toutes les villes de la Ligue Achéenne : & maintenant ils veulent faire croire aux Achéens qu'ils ont cherché à les servir.

Il est aisé de voir ici que le Sénat Romain consentit à ce qui avoit été fait, parce qu'il ne pouvoit l'empécher : qu'il voulut s'en faire un mérite auprès des Achéens, qui réunissoient presque toutes les forces du Péloponnése : qu'il évitoit d'indisposer cette Ligue & de l'irriter dans un tems, où il ne pouvoit point compter sur Philippe, où les Etoliens étoient mécontens, & où Antiochus pouvoit, en se joignant à eux, former quelque entreprise qui jetteroit Rome dans l'embarras.

Liv. lib. 39. n. 51. Cornel. Nep in Annib. cap. 10-12. Justin. l. 32. cap. 4.

J'ai raporté dans l'histoire des Carthaginois la mort d'Annibal. Au sortir de la Cour d'Antiochus, il s'étoit retiré chez Prusias roi de Bithynie, qui étoit pour lors en guerre avec Euméne roi de Pergame. Annibal ne lui fut pas d'un médiocre secours. On se préparoit à un combat naval, où la flote d'Euméne étoit beaucoup plus nombreuse que celle de Bithynie. Annibal substitua la ruse à la force. Il avoit ramassé un grand nombre de serpens venimeux, & en avoit rempli des vaisseaux de terre. Au moment du combat il ordonna aux Officiers & aux équipages de n'attaquer que la galére

d'Euméne, & il leur donna un signal pour la connoitre; & de se contenter de jetter leurs pots de terre dans les autres galéres. On ne fit qu'en rire d'abord, & l'on ne voioit pas à quelle fin pouvoient servir ces pots de terre. Mais quand on vit les galéres pleines de serpens, les soldats & les rameurs, occupés uniquement à s'en préserver, ne songérent plus à l'ennemi. Cependant la galére du Roi fut attaquée vivement, peu s'en falut qu'elle ne fût prise, & le Roi eut bien de la peine à se sauver. Il fit remporter aussi à Prusias d'autres victoires sur terre. Un jour que ce Prince n'osoit pas donner un combat, parce que les victimes n'annonçoient rien de bon : *Quoi* [a], dit-il, *vous comptez plus sur le foie d'une bête, que sur le conseil d'Annibal ?* Pour ne point tomber entre les mains des Romains qui firent demander à Prusias de le leur livrer, il fut obligé de se donner la mort à lui-même en avalant du poison.

J'ai marqué ci-devant que Rome, An.M.3822. Av.J.C.182.

a An tu, inquit, vitulinæ carunculæ, quàm Imperatori veteri mavis credere!.. Unius hostiæ jecinori longo experimento testatam gloriam suam postponi, æquo animo non tulit *Valèr. Max. lib 3. cap. 7.*

entre plusieurs autres articles, avoit statué que Sparte seroit jointe à la Ligue des Achéens. Quand les Ambassadeurs furent revenus, & qu'ils eurent rendu compte de ce que le Sénat leur avoit répondu, Lycortas assembla le peuple à Sicyone, & y mit en délibération si l'on recevroit Sparte dans la Ligue des Achéens. Pour porter la multitude à l'y recevoir, il représenta que les Romains, à la disposition desquels on avoit abandonné cette ville, ne vouloient plus en être chargés. Qu'ils avoient déclaré aux Ambassadeurs que cette affaire ne les regardoit pas. Que ceux qui dans Sparte étoient à la tête des affaires souhaitoient fort cette union, qui ne pouvoit être que d'une grande utilité à la Ligue Achéenne, vû que les anciens Bannis, dont ils avoient éprouvé l'ingratitude & l'impiété, n'y seroient point compris, mais seroient chassés de la ville, & d'autres citoiens substitués à leur place. Diophane & quelques autres particuliers prirent la défense des Bannis. Mais, malgré leur opposition, le Conseil décida que Sparte seroit reçue dans la Ligue; & en effet elle y fut reçue. A l'égard des

Polyb. in Legat. cap. 53.

anciens Bannis, on ne fit grace qu'à ceux qu'on ne pouvoit convaincre d'avoir rien entrepris contre la République des Achéens.

Quand l'affaire fut finie, on envoia des Ambassadeurs à Rome au nom de toutes les parties intéressées. Le Sénat, après avoir entendu ceux de Sparte & ceux des Bannis, ne dit rien aux Ambassadeurs de la ville qui marquât que l'on fût mécontent de ce qui s'étoit passé. Pour ceux qui étoient nouvellement exilés, on leur promit qu'on écriroit aux Achéens de leur permettre de retourner dans leur patrie. Quelques jours après, Bippe Député des Achéens étant arrivé à Rome, fut introduit dans le Sénat, & y raporta de quelle maniére les Messéniens avoient été rétablis dans leur premier état : & non seulement on ne desaprouva rien de ce qu'il avoit dit, mais on lui fit encore beaucoup d'honneurs & d'amitiés.

Les Exilés de Lacédémone ne furent pas plutôt revenus de Rome dans le Péloponnése, qu'ils remirent aux Achéens les lettres qu'ils avoient reçues pour eux de la part du Sénat, & par lesquelles on les exhortoit à réta- An.M.3823. Av J.C.181. *Polyb. in Legat. cap. 54.*

blir les Exilés dans leur patrie. On leur répondit qu'on attendroit à délibérer sur ces lettres, que les Ambassadeurs des Achéens fussent de retour de Rome. Bippe en arriva peu de jours après, & raporta que, quand le Sénat avoit écrit en faveur des Exilés, c'étoit moins parce qu'il avoit leur rétablissement à cœur, que pour se délivrer de leurs importunités. Sur cette assurance, les Achéens jugérent qu'il ne faloit rien changer à ce qui avoit été réglé.

An.M.3824. Av.J.C.180. *Polyb. in Legat. cap.* 58.

Hyperbate aiant été choisi Général des Achéens, mit de nouveau en délibération dans le Conseil, si l'on auroit égard aux lettres que le Sénat avoit écrites au sujet du rétablissement de ceux qui avoient été chassés de Lacédémone. Le sentiment de Lycortas fut que, sur cela, l'on devoit s'en tenir à ce qui avoit été arrêté. » Quand » les Romains, dit-il, écoutent favo» rablement les plaintes & les deman» des des malheureux qui leur pa» roissent justes & raisonnables, ils » font en cela ce qu'il leur convient » de faire. Mais, lorsqu'on leur re» présente, qu'entre les graces qu'on » veut obtenir d'eux, les unes passent

» leur pouvoir, les autres feroient » deshonneur & un tort considérable » à leurs alliés, ce n'est pas leur cou» tume de s'opiniâtrer, & de forcer » ces alliés à leur obéir. C'est aujour» d'hui le cas où nous sommes. Fai» sons connoitre aux Romains que » nous ne pouvons exécuter leurs or» dres sans violer nos sermens, sans » aller contre les loix sur lesquelles » notre Ligue est établie, ils se relâ» cheront sans doute, & conviendront » que c'est avec juste raison que nous » nous défendons de nous soumettre » à ce qu'ils nous ordonnent. « Hyperbate & Callicrate furent d'un avis contraire. Selon eux il faloit obéir, & il n'y avoit ni loi, ni serment, ni Traité, qu'on ne dût sacrifier à la volonté des Romains. Dans ce partage de sentimens, il fut résolu qu'on députeroit au Sénat pour lui représenter les raisons que Lycortas avoit exposées dans le Conseil. Les Ambassadeurs furent Callicrate, Lysiade, & Aratus. On leur donna des instructions conformes à ce qui avoit été délibéré.

Quand ces Ambassadeurs furent arrivés à Rome, Callicrate introduit dans le Sénat fit tout le contraire de

ce qui lui avoit été ordonné. Non seulement il eut l'audace de blâmer ceux qui ne pensoient pas comme lui, mais il se donna encore la liberté d'avertir le Sénat de ce qu'il devoit faire. » Si » les Grecs, dit-il en s'adressant aux » Sénateurs, ne vous obéissent pas, si » l'on n'a égard chez eux ni aux let- » tres ni aux ordres que vous leur en- » voiez, c'est à vous seuls que vous » devez vous en prendre. Dans tou- » tes les Républiques il y a maintenant » deux partis, dont l'un soutient que » l'on doit se soumettre à ce que vous » ordonnez, & que les loix, les Trai- » tés, tout en un mot doit plier sous » votre bon plaisir : l'autre prétend » que les loix, les Traités, les ser- » mens doivent l'emporter sur votre » volonté, & ne cesse d'exhorter le » peuple à s'y tenir inviolablement » attaché. De ces deux partis le der- » nier est le plus du goût des Achéens, » & a le plus de pouvoir parmi la mul- » titude. Qu'arrive-t-il de là ? Que » ceux qui se rangent de votre côté » sont en horreur chez le peuple, & » que ceux qui vous résistent sont ho- » norés & applaudis. Au lieu que pour » peu que le Sénat voulût bien se dé-

» clarer pour ceux qui prennent à cœur
» ſes intérêts, bientôt tous les Chefs
» des Républiques ſeroient pour les
» Romains, & le peuple intimidé ne
» tarderoit pas à ſuivre leur exemple.
» Mais ſi vous paroiſſez indifférens
» ſur ce point, attendez-vous que tous
» ces Chefs prendront le parti de ſe
» déclarer contre vous, comme une
» voie ſûre de ſe faire conſidérer par
» le peuple. Auſſi voions-nous des
» gens qui n'aiant pour tout mérite
» qu'une oppoſition invincible à vos
» ordres, & un prétendu zêle pour la
» défenſe & la conſervation des loix
» de leur patrie, ſont parvenus aux
» plus éminentes dignités de leur Ré-
» publique. Si vous ne vous embar-
» raſſez pas beaucoup que les Grecs
» vous ſoient ſoumis, vous ne pou-
» vez pas vous y mieux prendre que
» vous le faites. Mais ſi vous voulez
» qu'ils exécutent vos ordres, & qu'ils
» reçoivent vos lettres avec reſpect,
» ſongez-y ſérieuſement. Sans cela je
» puis vous aſſurer que vous les trou-
» verez toujours rebelles. Jugez-en
» par la conduite qu'ils gardent actuel-
» lement à votre égard. Depuis com-
» bien de tems leur avez-vous écrit

» de rappeller les Exilés de Lacédé-
» mone ? Cependant, loin de les rap-
» peller, ils ont donné un Décret tout
» contraire, & se sont engagés par
» serment à ne jamais les rétablir.
» C'est pour vous une leçon, qui doit
» vous apprendre quelles précautions
» vous avez à prendre pour l'avenir.

Après ce discours, Callicrate se retira. Les Exilés entrérent après lui, expliquérent leur affaire en peu de mots, & de façon à émouvoir la compassion de leurs auditeurs, & prirent congé.

Un discours aussi favorable aux intérêts de Rome que l'étoit celui de Callicrate, ne pouvoit qu'être fort agréable au Sénat. C'est ainsi que les Grecs commencérent à aller de leur propre gré au devant de la servitude, qu'ils prostituérent eux-mêmes leur liberté dont leurs ancêtres avoient été si jaloux, & qu'ils firent à l'égard des Romains des soumissions qu'on avoit constamment refusées au *Grand Roi* des Perses. Quelques flateurs & quelques traîtres ambitieux, occupés de leurs propres intérêts, vendirent & sacrifiérent pour toujours l'indépendance, & la gloire de la Gréce, dé-

couvrirent le foible de l'intérieur des Républiques, ſuggérérent les moiens de les affoiblir & de les abbattre, & fournirent eux-mêmes les chaînes pour les mettre aux fers.

En conſéquence de ce diſcours, on n'eut pas de peine à conclure qu'il faloit augmenter le crédit & le pouvoir de ceux qui prenoient en main la défenſe de l'autorité Romaine, & abaiſſer ceux qui oſoient la contredire. Polybe obſerve que ce fut alors pour la premiére fois qu'on prit à Rome le funeſte parti d'humilier & de décréditer ceux qui, chacun dans leur patrie, penſoient le mieux, & de combler de biens & d'honneurs ceux qui juſtement ou ſans raiſon tenoient pour la puiſſance Romaine: parti, qui peu de tems après multiplia les flateurs dans toutes les Républiques, & diminua beaucoup le nombre des vrais amis de la liberté. Ce fut là depuis une maxime conſtante de la politique Romaine, d'accabler par toutes ſortes de voies quiconque oſoit s'oppoſer à leurs projets ambitieux. Et cette ſeule maxime peut nous ſervir de clé pour entrer dans l'intérieur du gouvernement de cette

République, pour nous en découvrir les ressorts secrets, & pour nous faire connoitre ce que nous devons penser d'une prétendue équité & modération qu'ils font quelquefois paroitre, mais qui ne se soutient pas lontems, & dont on ne peut bien juger que par les suites.

Au reste, le Sénat ne se contenta pas, pour rétablir les Exilés, d'écrire aux Achéens : il écrivit encore aux Etoliens, aux Epirotes, aux Athéniens, aux Béotiens, aux Acarnaniens, comme voulant soulever tous les peuples contre les Achéens. Et, dans la réponse qu'il fit aux Ambassadeurs, sans dire un seul mot des autres, il ne parla que de Callicrate, auquel il seroit à souhaiter, dit le Sénat, que tous les Magistrats dans chaque ville ressemblassent.

Avec cette réponse, ce Député revint triomphant, sans considérer qu'il étoit la cause des malheurs qui alloient fondre sur toute la Gréce, & en particulier sur l'Achaïe. Car, jusqu'à lui, on voioit une sorte d'égalité entre les Achéens & les Romains, agréée par ceux-ci en reconnoissance des services considérables que les Achéens leur

avoient rendus, & de leur fidélité inviolable dans des tems très difficiles, comme dans les guerres contre Philippe & contre Antiochus. Cette Ligue se distinguoit alors d'une maniére particuliére par son crédit, ses forces, son zêle pour la liberté, & sur tout par le mérite & la réputation de ses Chefs. Mais la trahison de Callicrate, car on peut bien l'appeller ainsi, lui porta une atteinte mortelle. Les Romains, dit Polybe, nobles dans leurs sentimens, & pleins d'humanité, sont sensibles aux plaintes des malheureux, & se font un devoir de soulager ceux qui ont recours à leur protection : c'est ce qui les disposoit à favoriser la cause des Bannis de Lacédémone. Mais si quelqu'un, de la fidélité duquel ils sont sûrs, les avertit des inconvéniens où ils tomberoient en accordant certaines graces, ils reviennent bientôt à eux pour l'ordinaire, & réforment autant qu'ils peuvent ce qu'ils ont fait. Ici, au contraire, Callicrate ne cherche qu'à les flater. Il avoit été envoié à Rome pour plaider la cause des Achéens, & par une prévarication criminelle & sans exemple, il parle uniquement con-

tr'eux, & devient l'Avocat de leurs ennemis, par lesquels il s'étoit laissé corrompre. De retour en Achaïe, il sut si bien y répandre la terreur du nom Romain, & intimida tellement le peuple, qu'il se fit choisir pour Capitaine Général. Il n'eut pas plutôt cette dignité, qu'il rétablit dans leur patrie les Exilés de Lacédémone & de Messéne.

Polybe loue fort ici l'humanité des Romains, leur sensibilité aux plaintes des malheureux, & leur promtitude à réparer les injustices qu'ils ont pu commettre quand on les leur fait connoitre. Je ne sai s'il n'y a pas beaucoup à rabattre de ces louanges qu'il leur donne. Il faut se souvenir qu'il écrit à Rome sous les yeux des Romains, & après que la Gréce est réduite en servitude. On ne doit pas attendre d'un Historien dépendant & soumis une véracité telle qu'il auroit pu l'avoir dans un Etat & dans des tems libres; & l'on ne doit pas aussi se prêter avec une crédulité aveugle à tout ce qu'il avance de cette sorte: les faits parlent plus haut & plus clairement que lui. Les Romains ne se pressoient pas de faire eux-mêmes l'injusti-

ee, quand ils pouvoient emploier pour cela un miniſtére étranger, qui leur procuroit le même avantage, & ſervoit de voile à leur injuſte politique.

Euméne cependant étoit en guerre contre Pharnace roi du Pont. Celui-ci ſe rendit maître de Sinope, ville du Pont très-forte, dont ſes ſucceſſeurs demeurérent toujours en poſſeſſion après lui. Pluſieurs villes en portérent leurs plaintes à Rome. Ariarathe roi de Cappadoce y envoia auſſi ſes Ambaſſadeurs : il étoit uni d'intérêts avec Euméne. Le peuple Romain emploia à diverſes repriſes ſa médiation & ſon autorité, pour faire ceſſer entr'eux les ſujets de guerre : mais Pharnace agiſſoit de mauvaiſe foi, & manquoit à toutes les paroles qu'il donnoit. Malgré la foi des Traités il mit ſes armées en campagne. Les Rois alliés y oppoſérent les leurs. Il y eut quelques entrepriſes de part & d'autre. Quelques années s'étant ainſi écoulées, le Traité de paix fut enfin conclu.

AN. M. 3822. AV. J.C. 182. *Polyb. in Legat. cap. 51. 53. 55. 59.*

AN. M. 3824. AV. J.C. 180.

Jamais les Ambaſſades ne furent plus fréquentes que dans le tems dont nous parlons. On ne voioit de toutes parts qu'Ambaſſadeurs, ſoit des pro-

vinces à Rome, soit de Rome aux provinces, soit des alliés & des peuples entr'eux. Les Achéens envoiérent en cette qualité vers Ptolémée Epiphane roi d'Egypte Lycortas, Polybe son fils, & le jeune Aratus, pour le remercier des présens qu'il avoit déja faits à leur République, & des offres nouvelles qu'il y avoit ajoutées. Mais cette Ambassade ne sortit pas de l'Achaïe, parce que, lorsqu'elle se disposoit à partir, on apprit la mort de Ptolémée.

Polyb. in Legat. cap. 57.

AN.M.3824. Av.J.C.180. *Hieron. in Daniel.*

Ce Prince, après avoir soumis les rebelles au dedans de son roiaume comme je l'ai marqué auparavant, conçut le dessein d'attaquer Séleucus roi de Syrie. Lorsqu'il commençoit à se former un plan de cette guerre, un de ses principaux Officiers lui demanda où il prendroit de l'argent pour l'exécuter. Il répondit, que ses amis étoient son argent. Les principaux de sa Cour conclurent de cette réponse, que, regardant leur bourse comme le seul fonds qu'il avoit pour cette guerre, ils alloient tous être ruinés. Pour prévenir ce malheur, auquel ils étoient plus sensibles qu'à leur devoir, ils firent empoisonner le Roi, & terminé-

rent en même tems son projet & sa vie, après qu'il eut régné vingt-quatre ans, & vécu vingt-neuf. Ptolémée Philométor son fils, âgé de six ans, lui succéda. Cléopatre sa mere fut déclarée Régente.

ARTICLE SECOND.

CET ARTICLE second renferme l'espace de vingt années, depuis l'an du Monde 3821 jusqu'à 3840. Dans cet espace sont comprises:

Les vingt premiéres années du régne de Ptolémée Philométor en Egypte, qui en régna en tout trente-quatre.

Les cinq derniéres de Philippe, qui régna en Macédoine pendant quarante ans, & qui eut pour successeur Persée qui en régna onze.

Les huit ou neuf derniéres années du régne de Séleucus Philopator en Syrie, & les onze du régne d'Antiochus Epiphane qui lui succéda, & qui exerça d'horribles cruautés contre les Juifs.

On réserve les onze années du régne de Persée en Macédoine pour le Livre suivant, quoi qu'elles concou-

rent avec une partie de l'hiſtoire rapportée dans cet Article.

§. I.

Plaintes contre Philippe portées à Rome. Démétrius ſon fils qui y étoit, eſt renvoié vers ſon pere avec des Ambaſſadeurs. Complot ſecret de Perſée contre ſon frere Démétrius au ſujet de la ſucceſſion au trône. Il l'accuſe devant Philippe. Plaidoier de l'un & de l'autre. Philippe, ſur une nouvelle accuſation, fait mourir Démétrius. Il reconnoit quelque tems après ſon innocence, & le crime de Perſée. Dans le tems qu'il ſongeoit à punir celui-ci, il meurt. Perſée lui ſuccéde.

An.M.3821. Av.J.C.183. *Liv. lib. 39. n. 46. 47.*

DEPUIS que le bruit s'étoit répandu chez les peuples voiſins de la Macédoine, que ceux qui alloient à Rome ſe plaindre de Philippe y étoient écoutés, & que pluſieurs s'étoient bien trouvés de l'avoir fait, grand nombre de villes, & même de particuliers, y portérent leurs plaintes contre un Prince dont le voiſinage leur étoit fort à charge à tous, dans l'eſpérance ou d'être effectivement ſoulagés des torts qu'ils prétendoient avoir reçus, ou du

moins de s'en consoler en quelque sorte par la liberté qu'ils auroient de les déplorer. Le Roi Euméne entr'autres, à qui, par l'ordre des Commissaires Romains & du Sénat, les places de Thrace devoient être remises, envoia des Ambassadeurs, à la tête desquels étoit son frere Athénée, pour donner avis au Sénat que Philippe ne retiroit point ses garnisons de la Thrace comme il avoit promis de le faire, & pour se plaindre de ce qu'il avoit envoié du secours en Bithynie à Prusias qui faisoit la guerre à Euméne.

Démétrius, fils de Philippe roi de Macédoine, étoit actuellement à Rome, où nous avons vû que son pere l'avoit envoié pour veiller à ses intérêts. C'étoit à lui naturellement à répondre en détail aux divers chefs d'accusation formés contre son pere. Le Sénat jugeant bien que ce seroit un grand embarras pour un jeune Prince qui n'étoit point accoutumé à parler en public, pour lui épargner cette peine lui fit demander si le Roi son pere ne lui avoit point donné quelques mémoires, & se contenta de lui en entendre faire la lecture. Philippe

s'y justifioit le mieux qu'il lui étoit possible sur la plupart des faits qu'on lui objectoit; mais il faisoit sentir sur tout combien il étoit mécontent des Décrets portés à son sujet par les Commissaires que Rome avoit nommés, & de la maniére dont il avoit été traité. Le Sénat comprit aisément où tout cela tendoit ; & comme le jeune Prince tâchoit d'excuser certaines choses, & pour d'autres assuroit que tout se feroit selon le bon plaisir de Rome, le Sénat lui répondit, que Philippe son pere n'avoit pu rien faire de plus sage, ni qui fût plus agréable au Sénat, que d'envoier Démétrius son fils à Rome pour faire son apologie. Que par raport au passé, le Sénat pouvoit dissimuler, oublier, & souffrir beaucoup de choses : que pour l'avenir, il se fioit aux paroles que donnoit Démétrius. Que quoiqu'il fût prêt de quitter Rome pour retourner en Macédoine, il y laissoit pour otage de ses dispositions son bon cœur, & son attachement pour Rome, qu'il sauroit conserver inviolablement sans donner jamais d'atteinte au respect qu'il devoit à son pere. Que par considération pour lui, on envoieroit des

Ambassadeurs en Macédoine, pour rectifier sans bruit & sans éclat ce qui jusques-là auroit pu être fait contre les régles. Qu'au reste le Sénat étoit bien aise que Philippe sentît qu'il étoit redevable à son fils Démétrius de la maniére dont le peuple Romain agissoit à son égard. Ces marques de considération, que le Sénat lui donnoit pour relever son crédit auprès de son pere, ne servirent qu'à exciter contre lui l'envie, & causérent dans la suite sa perte.

Le retour de Démétrius en Macédoine, & l'arrivée des Ambassadeurs, y produisirent différens effets selon la différente disposition des esprits. Le peuple, qui craignoit extrémement les suites de la rupture avec les Romains & de la guerre qui se préparoit, voioit d'un bon œil Démétrius, dans l'espérance qu'il seroit le conciliateur & l'auteur de la paix. D'ailleurs il le regardoit comme celui qui devoit monter sur le trône après la mort de son pere. Car, quoique pour l'âge il fût le cadet, il avoit cet avantage sur son frere d'être né d'une mere qui étoit femme légitime de Philippe, au lieu que Persée passoit pour être né

Liv. lib. 39. n. 53.

d'une concubine, ou même pour avoir été supposé. On ne doutoit point non plus que les Romains ne dussent placer Démétrius sur le trône de son pere, Persée n'aiant aucun crédit auprès d'eux. C'étoient là les bruits communs.

Aussi d'un côté, Persée avoit-il beaucoup d'inquiétude, craignant que l'avantage de l'âge ne fût pour lui un foible titre, son frere lui étant supérieur dans tout le reste : & de l'autre, Philippe jugeant bien qu'il ne seroit pas maître de disposer du trône à son gré, regardoit d'un œil jaloux & redoutoit le trop grand crédit de son jeune fils. Il voioit aussi avec peine se former de son vivant même & sous ses yeux comme une seconde Cour, par l'affluence & le concours des Macédoniens chez Démétrius. Le jeune Prince lui-même n'étoit point assez attentif à prévenir ou à guérir l'indisposition des esprits. Au lieu de tâcher d'amortir l'envie par des maniéres douces, modestes, complaisantes, il ne faisoit que l'aigrir & l'irriter par un certain air de fierté qu'il avoit raporté de Rome, faisant valoir les marques de distinction qu'il y avoit

avoit reçues, & ne dissimulant point que le Sénat lui avoit accordé plusieurs choses qu'il avoit auparavant refusées à son pere.

Le mécontentement de Philippe augmenta encore beaucoup à l'arrivée des nouveaux Ambassadeurs, auxquels son fils faisoit plus réguliérement sa cour qu'à lui-même, & lorsqu'il se vit obligé d'abandonner la Thrace, d'en retirer ses garnisons, & de faire d'autres choses conformément aux Décrets des premiers Commissaires, ou sur les nouveaux ordres qui lui étoient venus de Rome : ordres & Décrets qu'il n'exécutoit que malgré lui, & frémissant en lui-même de colére ; mais qu'il exécutoit pour ne pas s'attirer sur les bras une guerre à laquelle il ne s'étoit pas encore assez préparé. Pour ôter même tout soupçon qu'il y songeât, il porta ses armes jusques dans le milieu de la Thrace contre des peuples auxquels les Romains ne prenoient aucun intérêt.

Mais ses dispositions n'étoient pas inconnues à Rome. Marcius, un des Commissaires qui avoient signifié à Philippe les ordres du Sénat, écrivit que tous les discours & toutes les démarches du *Liv. lib. 40. n. 3. 5.*

Roi annonçoient une guerre prochaine. Pour s'assurer davantage des villes maritimes, il en fit sortir tous les habitans avec leurs familles, les transplanta dans la partie de la Macédoine la plus septentrionale, & mit à leur place des Thraces & d'autres peuples barbares, sur lesquels il croioit pouvoir compter davantage. Ce changement excita un murmure général dans toute la Macédoine, & toutes les provinces retentissoient des cris & des plaintes de ces pauvres malheureux qu'on arrachoit de leurs maisons & de leur pays natal, pour les confiner dans des terres & dans des demeures inconnues. On n'entendoit de tous côtés que malédictions & qu'exécrations contre le Prince qui causoit tous ces mouvemens.

Dans l'Emathie, appelée autrefois la Péonie.

An. M. 3821.
Av. J.C. 182.

Loin d'en être touché, il n'en devint que plus féroce. Tout lui étoit suspect, & lui faisoit ombrage. Il avoit fait mourir un grand nombre de personnes qu'il soupçonnoit d'être attachées aux Romains. Il crut ne pouvoir mettre sa vie en sûreté, qu'en s'assurant de leurs enfans, & il prit le parti de les enfermer sous bonne garde, dans le dessein de les faire pé-

rir les uns après les autres. Rien n'étoit plus horrible en ſoi qu'une telle cruauté, mais le deſaſtre d'une famille des plus puiſſantes & des plus illuſtres de la Theſſalie la rendit encore plus criante.

Il avoit fait mourir pluſieurs années auparavant Hérodique un des principaux de ce pays, & quelque tems après ſes deux gendres. Ses deux filles, nommées Théoxéne & Archo, étoient demeurées veuves, aiant chacune un fils encore enfant. Théoxéne, recherchée par tout ce qu'il y avoit de plus puiſſant dans la Theſſalie, préféra la viduité au mariage : Argo épouſa un Seigneur du pays des Enianes, nommé Poris, dont elle eut pluſieurs enfans, qu'elle laiſſa dans un bas âge, aiant été enlevée par une mort prématurée. Théoxéne, pour être en état de faire élever ſous ſes yeux les enfans de ſa ſœur, épouſa Poris, & elle prit de ſes enfans le même ſoin que de ſon propre fils, comme ſi elle eût été leur mere. Quand elle eut connoiſſance du cruel Edit, par lequel Philippe ordonnoit de faire mourir les enfans de ceux qui avoient été tués, prévoiant bien qu'ils alloient être livrés

à la brutalité du Roi & de ses satellites, elle prit une étrange résolution, & déclara qu'elle égorgeroit de ses propres mains tous ses enfans plutôt que de les laisser tomber au pouvoir de Philippe. Poris, qui eut horreur d'une telle proposition, lui dit, pour l'en détourner, qu'il feroit passer tous ces enfans à Athénes chez des amis affidés, & qu'il les y conduiroit lui-même. Ils partent donc de Thessalonique pour se rendre à la ville des Enianes, & pour se trouver à une fête solennelle qui s'y célébroit tous les ans en l'honneur d'Enée leur fondateur. Tout le jour s'étant passé en festins & réjouissances, sur le minuit, lorsque tout le monde étoit endormi, ils s'embarquent sur une galére que Poris avoit fait préparer, comme pour retourner à Thessalonique, mais en effet dans le dessein de passer en Eubée. Malheureusement un vent contraire les aiant empéchés d'avancer quelques efforts qu'ils fissent, les repoussa vers la côte. A la pointe du jour les Officiers du Roi, à qui la garde du port étoit confiée, les aiant aperçus, envoiérent aussitôt une chaloupe armée, avec ordre, sous de

grandes menaces, de ne point revenir ſans la galére. A meſure qu'elle approchoit, Poris tantôt exhortoit vivement la chiourme de faire effort pour avancer, tantôt levoit les mains au ciel & prioit les dieux de venir à leur ſecours. Théoxéne cependant, revenant à ſon premier deſſein, & préſentant à ſes enfans le poiſon qu'elle avoit préparé & des poignards qu'elle avoit apportés avec elle : » La mort » ſeule, leur dit-elle, peut vous dé- » livrer. Voila dequoi vous la pro- » curer. Dérobez-vous à la brutalité » du Roi par la voie qui vous plaira » le plus. Allons, mes enfans, vous » qui êtes plus grands, prenez ces » poignards : ou, ſi vous aimez mieux » une mort plus lente, avalez ce poi- » ſon. « Les ennemis étoient tout près, la mere les preſſoit. Ils obéirent ; & tous, ou aiant pris du poiſon, ou s'étant enfoncé le poignard dans le ſein, furent jettés dans la mer. Théoxéne, aiant embraſſé ſon mari, ſe précipita avec lui dans la mer. Les Officiers ſe ſaiſirent de la galére, mais la trouvérent vuide.

L'atrocité de ce tragique événement alluma encore de nouveau &

augmenta infiniment la haine contre Philippe. On le déteſtoit publiquement comme un Tyran cruel, & l'on faiſoit par tout, contre lui & contre ſes enfans, d'horribles imprécations; qui eurent bientôt leur effet, dit Tite-Live, les dieux l'aiant livré à une fureur aveugle qui le porta à ſévir contre ſon propre ſang.

Liv. lib. 40. n. 5-16. Perſée voioit avec une peine & une douleur infinie que la conſidération de ſon frere Démétrius dans la Macédoine, & ſon crédit chez les Romains, augmentoient de jour en jour. N'aiant plus d'eſpérance de parvenir au trône que par le crime, il y mit toute ſa reſſource. Il commença par ſonder la diſpoſition de ceux qui étoient les plus puiſſans auprès du Roi, en leur tenant des diſcours encore obſcurs & ambigus. Quelques-uns d'abord parurent ne point entrer dans ſes vûes, & rejetter ſes propoſitions, parce qu'ils croioient avoir plus à eſpérer de la part de Démétrius. Enſuite, comme on voioit croître ſenſiblement la haine de Philippe contre les Romains, que Perſée travailloit à allumer de jour en jour, & à laquelle au contraire Démétrius s'oppoſoit

de toutes ses forces, ils changérent de sentimens. Jugeant bien que ce dernier, que sa jeunesse & son peu d'expérience rendoient peu précautionné contre les artifices de son frere, y succomberoit à la fin, ils crurent devoir se préter à un événement qui arriveroit toujours indépendamment d'eux, & embrasser dès lors le parti du plus fort. C'est ce qu'ils firent, & ils se livrérent totalement à Persée.

Aiant remis à d'autres tems l'exécution des desseins plus éloignés, ils convinrent pour le présent qu'il faloit emploier tous leurs efforts pour animer le Roi contre les Romains, & pour lui inspirer des pensées de guerre, à quoi il étoit déja fort porté de lui-même. En même tems, pour rendre Démétrius plus suspect de jour en jour, ils affectoient de faire tomber souvent la conversation en présence du Roi sur les Romains, témoignant du mépris les uns pour leurs loix & leurs coutumes, les autres pour leurs exploits, plusieurs pour la ville de Rome destituée d'ornemens & de bâtimens magnifiques, quelques-uns même pour ceux des Romains qui étoient les plus estimés, les

paſſant tous en revûe. Démétrius, qui ne preſſentoit pas où tendoient tous ces diſcours, ne manquoit pas de prendre feu par zêle pour les Romains, & par l'envie de contredire ſon frere. Par là, ſans y faire réflexion, il ſe rendoit ſuſpect & odieux au Roi, & ouvroit la voie aux accuſations & aux calomnies qu'on préparoit contre lui. Auſſi ſon pere ne lui communiquoit rien des deſſeins qu'il rouloit jour & nuit dans ſa tête contre Rome, & ne s'en ouvroit qu'à Perſée.

Des Ambaſſadeurs, qu'il avoit envoiés chez les Baſtarnes pour leur demander du ſecours, revinrent dans le tems dont nous parlons. Ils avoient amené avec eux de jeunes gens de qualité, & quelques Princes même du ſang, dont l'un promettoit ſa ſœur en mariage pour un des fils de Philippe. Cette nouvelle alliance avec une nation puiſſante relevoit beaucoup le courage du Roi. Perſée, profitant de cette occaſion : » De quel uſage, dit-il, » tout cela nous peut-il être ? Il n'y a » pas tant à eſpérer pour nous des ſe- » cours étrangers, qu'à craindre de la » part du dedans. Nous avons dans no- » tre ſein, je ne veux pas dire un traître,

» mais au moins un eſpion. Les Ro-
» mains, depuis qu'il a été en otage
» chez eux, nous ont rendu ſon corps,
» mais il leur a laiſſé ſon cœur. Preſ-
» que tous les Macédoniens tournent
» déja les yeux ſur lui, & ne comp-
» tent point avoir d'autre Roi que ce-
» lui qu'il plaira aux Romains de leur
» donner. On aigriſſoit par ces diſ-
cours l'eſprit du vieillard, qui étoit déja par lui-même fort mal diſpoſé contre Démétrius.

Il ſe fit alors une revûe de l'armée dans une fête qui ſe célébroit tous les ans avec une pompe religieuſe, dont voici les cérémonies. On * diviſe, dit Tite-Live, une chienne en deux parts, la coupant en long par le milieu du corps ; & l'on en met une moitié ſur chacun des bords du chemin. On fait paſſer les troupes armées à travers les deux parties de la victime ainſi diviſée. A la tête de cette marche on porte les armes éclatantes de tous les Rois de Macédoine, en remontant juſqu'à leur origine la plus reculée.

* *On trouve dans l'Ecriture ſainte une pareille cérémonie, où, pour conclure un Traité, les deux contractans, paſſent à travers les parties de la victime diviſée en deux.* Jerem. 34. 18

Le Roi paroit ensuite avec les Princes ses enfans. Ils sont suivis de toute la maison du Roi, & de toutes les compagnies des Gardes. La marche est fermée par la foule des Macédoniens. Dans l'occasion dont il s'agit, les deux Princes marchoient aux deux côtés du Roi : Persée âgé déja de trente ans, & Démétrius qui avoit cinq années moins : l'un dans la force, & l'autre dans la fleur de la jeunesse ; famille capable de rendre un pere heureux, s'il avoit eu l'esprit sain & raisonnable.

La coutume étoit, lorsqu'on avoit achevé les sacrifices qui accompagnoient cette cérémonie, de donner une espéce de tournoi, & de diviser l'armée en deux corps, qui en venoient aux mains armés simplement de fleurets, & représentoient l'image d'un combat. Les deux jeunes Princes commandoient ces deux corps. Ce ne fut pas une simple représentation de combat. Avec leurs armes simulées, ils se battirent aussi vivement que s'il s'étoit agi du trône : il y eut plusieurs blessures de part & d'autre, & pour en faire une juste bataille il n'y manqua que le fer. Le corps, commandé par Dé-

métrius fut beaucoup ſupérieur. Perſée ſouffrit cet avantage impatiemment. Ses amis au contraire s'en réjouirent, jugeant que ce ſeroit une occaſion favorable & toute naturelle d'intenter une accuſation contre ſon frere.

Les deux Princes donnérent ce jour-là chacun un grand repas à ceux qui avoient été de leur parti. Perſée, que ſon frere avoit invité à ſon feſtin, refuſa de s'y trouver. La joie fut grande des deux côtés, & l'on but à proportion. Pendant le repas, il fut beaucoup parlé du combat, & l'on méla dans le diſcours beaucoup de plaiſanteries, quelquefois très piquantes, contre ceux du parti contraire, ſans même épargner les Chefs. Perſée avoit envoié un eſpion pour obſerver ce qui ſe diroit au repas de ſon frere. Quatre jeunes gens qui étoient ſortis par hazard de la ſalle, l'aiant découvert, le maltraitérent fort. Démétrius, qui ne ſavoit rien de ce qui venoit de ſe paſſer, dit à la compagnie : » Que n'allons-nous achever notre » fête chez mon frere, pour adou» cir ſa peine, s'il lui en reſte enco» re, par une ſurpriſe agréable, qui

» lui montrera que nous agissons simplement, & que nous n'avons rien sur le cœur contre lui?« Tous criérent qu'il faloit y aller, excepté ceux qui craignoient qu'on ne se vengeât du mauvais traitement fait à l'espion. Mais Démétrius les y entraînant aussi, ils cachérent des épées sous leurs habits, pour se défendre en cas de besoin. Quand la discorde régne dans des familles, rien n'y peut demeurer secret. Un homme prenant les devants, alla trouver Persée, & l'avertit que Démétrius amenoit avec sa troupe quatre jeunes gens bien armés. Il pouvoit facilement en deviner la cause, car il savoit que c'étoient eux qui avoient maltraité son espion. Mais, pour rendre la chose plus criminelle, il fait fermer sa porte, & par une fenêtre de l'appartement supérieur qui donnoit sur la rue, il fait défense d'ouvrir à ces gens qui venoient à main armée pour l'assassiner. Démétrius, qui étoit en pointe de vin, après s'être plaint d'un ton haut & fâché de ce qu'on lui refusoit ainsi l'entrée, retourne chez lui, & se remet à table, n'aiant rien sû encore de ce qui touchoit l'espion de Persée.

Le lendemain dès que Persée put approcher de son pere, il entra dans sa chambre le visage tout troublé, & demeura quelque tems en sa présence, mais un peu éloigné, sans ouvrir la bouche. Philippe allarmé lui demandant avec empressement quel étoit donc le sujet du chagrin qu'il faisoit paroitre : » C'est le plus grand bonheur du monde, lui répondit-il, de ce que vous me voiez encore en vie. Ce n'est plus par des embuches secrettes que mon frere m'attaque. Il est venu de nuit avec des gens armés à ma maison pour m'assassiner. Je ne me suis sauvé de sa fureur qu'en faisant fermer mes portes, & en mettant un mur entre lui & moi. Voiant son pere frapé d'étonnement & de fraieur : » Si vous daignez nous prêter l'oreille, je vous mettrai en état de connoitre évidemment ce qui en est. « Philippe répondit qu'il ne refusoit pas de l'écouter, & sur le champ il fit appeller Démétrius. En même tems il fit venir Lysimaque & Onomaste pour s'aider de leur conseil. C'étoient deux hommes fort âgés, & de ses plus anciens amis, qui n'avoient pris aucun parti dans la dispute.

des deux freres, & qui ne paroissoient que très rarement à la Cour. En attendant qu'ils fussent venus, Philippe fit quelques tours dans sa chambre, seul, & roulant dans son esprit diverses pensées, pendant que son fils se tenoit à l'écart. Quand on lui eut annoncé leur arrivée, il se retira dans un appartement plus reculé avec ces deux amis, & autant de Gardes du corps, & permit à ses fils de faire entrer avec eux chacun trois personnes sans armes. Là, s'étant assis, il tint ce discours.

» Me voici, pere infortuné, con-
» traint de me rendre Juge entre deux
» fils, l'un accusateur, l'autre accusé
» de parricide ; réduit à la triste né-
» cessité de trouver en eux ou un cri-
» minel, ou un calomniateur. Il y a
» lontems à la vérité que certains dis-
» cours que j'entendois, certaines ma-
» niéres que je voiois entre vous peu
» convenables à des freres, me fai-
» soient craindre cet orage. Mais je
» me flatois de tems en tems que
» vos mécontentemens pourroient s'a-
» doucir, & vos soupçons se dissi-
» per. Je faisois réflexion que sou-
» vent des Princes & des Rois enne-
» mis, mettant bas les armes, avoient

» fait ensemble alliance & amitié ; &
» que des particuliers avoient mis fin
» à leurs différens. J'espérois qu'un
» jour vous vous souviendriez du nom
» de freres qui vous unit, de ces heu-
» reuses années de l'enfance où vous
» aviez vécu ensemble dans une gran-
» de simplicité & une grande union,
» enfin des avis d'un pere si souvent
» réitérés, que je crains bien, hélas !
» d'avoir donné vainement à des en-
» fans sourds & indociles à ma voix.
» Combien de fois, après vous avoir
» raporté des exemples de discordes
» entre freres, vous en ai-je représen-
» té les funestes suites, en vous mon-
» trant que par là ils s'étoient ruinés
» sans retour, eux, leurs enfans,
» leurs maisons, & leurs roiaumes ?
» Je vous proposois d'un autre côté
» de meilleurs exemples. L'étroite
» union entre les deux Rois de Lacé-
» démone, si salutaire pendant plu-
» sieurs siécles à eux & à leur patrie ;
» au lieu que la division & l'intérêt
» particulier y ont changé la roiauté
» en tyrannie, & causé la ruine de
» Sparte. Par quelle autre voie, que
» par la concorde fraternelle, les deux
» freres Euméne & Attale, après des

» commencemens si foibles, & qui fai-
» soient presque honte à la dignité
» roiale, sont-ils parvenus à une puis-
» sance qui égale la mienne, celle
» d'Antiochus, & de tous les Princes
» que nous connoissons ? Je ne me
» suis pas même fait une peine de vous
» citer des exemples des Romains,
» que je connoissois par moi-même,
» ou dont j'avois entendu parler : les
» deux freres Titus & Lucius Quin-
» tius, qui ont fait la guerre contre
» moi : les deux Scipions, Publius &
» Lucius, qui ont vaincu & soumis
» Antiochus : leur pere & leur oncle,
» qui aiant été unis inséparablement
» pendant leur vie, l'ont été même
» dans leur mort. Ni le crime des uns
» suivi d'effets si funestes, ni la vertu
» des autres accompagnée de succès
» si heureux, n'ont pu vous inspirer
» de l'horreur pour la discorde, ou
» vous faire passer à des sentimens de
» paix & d'union. Vous avez l'un &
» l'autre, moi vivant & respirant en-
» core, porté vos yeux & vos desirs
» criminels sur mon trône. Vous ne
» me laissez la vie, que jusqu'à ce que,
» survivant à l'un de vous, j'assure le
» trône à l'autre par ma mort. Vous

» ne pouvez souffrir ni frere, ni pere.
» Ni tendresse, ni respect ne vous tou-
» chent. L'impatient desir de régner
» étoufe en vous tout autre sentiment,
» & en a pris la place. Eh bien donc,
» parlez maintenant. Souillez les oreil-
» les de votre pere par des accusations,
» ou vraies, ou supposées. Ouvrez vos
» bouches criminelles pour vous ca-
» lomnier mutuellement, en atten-
» dant que vous armiez l'un contre
» l'autre vos mains parricides. Je suis
» prêt à vous écouter, bien résolu de
» fermer dans la suite les oreilles aux
» raports secrets & aux accusations
» sourdes du frere contre le frere.
Après que Philippe eut prononcé ces dernières paroles avec émotion & d'un ton de colére, tous se mirent à pleurer, & demeurérent lontems dans un morne silence.

Persée enfin prenant la parole : » Je
» le voi bien, dit-il. Il faloit de nuit
» ouvrir ma porte, recevoir dans ma
» maison les assassins, présenter ma
» gorge à leur fer meurtrier, puisque le
» crime n'est cru qu'après qu'il est exé-
» cuté, & que moi qui ai été attaqué,
» je reçois les mêmes reproches que
» l'aggresseur. Ce n'est point sans rai-

» ſon qu'on dit que vous ne recon-
» noiſſez pour vrai fils que Démétrius,
» & qu'on me regarde comme un
» étranger, né d'une concubine, ou
» ſuppoſé. Car, ſi vous aviez pour
» moi la tendreſſe qu'un pere doit à
» ſon enfant, vous ne croiriez pas de-
» voir ſévir contre moi à qui l'on a
» dreſſé des embuches, mais contre
» celui qui me les a dreſſées; & vous
» ne compteriez pas pour ſi peu ma
» vie, que vous ne fuſſiez touché ni
» du danger que j'ai couru, ni de ce-
» lui auquel je vais être expoſé, ſi le
» crime de mes ennemis demeure im-
» puni. S'il faut mourir ſans ſe plain-
» dre, à la bonne heure, gardons le
» ſilence, & contentons-nous de prier
» les dieux que le crime, commencé
» dans ma perſonne, s'y termine, &
» ne paſſe point juſqu'à la vôtre. Mais
» ſi, ce que la nature inſpire à ceux
» qui ſe voiant attaqués & ſurpris dans
» une ſolitude, implorent le ſecours
» des perſonnes mêmes qu'ils n'ont
» jamais vûes, je puis le faire par ra-
» port à vous en cette occaſion: ſi,
» lorſque je voi les épées tirées con-
» tre moi, il m'eſt permis de faire en-
» tendre une voix plaintive & ſup-

» pliante : Je vous conjure par le doux » nom de pere, dont vous ſavez de- » puis lontems lequel a fait le plus de » cas de mon frere ou moi, de m'é- » couter dans ce moment comme ſi, » éveillé par le tumulte de ce qui s'eſt » paſſé cette nuit, vous étiez ſurvenu » dans le tems de mon danger & de » mes plaintes, & que vous euſſiez » trouvé de nuit Démétrius à l'entrée » de ma maiſon accompagné de gens » armés. Ce que je vous aurois dit hier » tout hors de moi & ſaiſi de fraieur, » je vous le dis aujourd'hui.

» Mon frere, depuis lontems nous » ne vivons point entre nous comme » des perſonnes qui ſongent à faire » enſemble des parties de plaiſir. Vous » voulez abſolument régner. Vous » trouvez un obſtacle invincible à vos » deſirs dans mon âge, dans le droit » des gens, dans l'ancien uſage de la » Macédoine, &, ce qui eſt encore » plus fort, dans la volonté de mon » pere. Vous ne pouvez forcer ces » barriéres, & monter ſur le trône, » qu'en m'arrachant la vie. Vous met- » tez tout en œuvre, & faites eſſai de » tout, pour parvenir à votre but. Juſ- » qu'ici, ſoit ma vigilance, ſoit mon

» bonheur, m'ont préſervé de vos
» mains meurtriéres. Hier dans la cé-
» rémonie de la revûe, & du tournoi
» qui la ſuivit, vous rendites la ba-
» taille preſque ſanglante & funeſte,
» & je ne me ſauvai de la mort qu'en
» me laiſſant vaincre moi & les miens.
» De ce combat vraiment d'ennemis,
» vous voulutes, comme ſi ç'avoit été
» un jeu entre freres, m'entraîner à vo-
» tre ſouper. Croiez-vous, mon pere,
» que j'euſſe trouvé à ce repas des con-
» vives ſans armes, moi chez qui ces
» mêmes convives ſont venus de nuit
» bien armés? Croiez-vous qu'au milieu
» des ténébres je n'aurois eu rièn à crain-
» dre de leurs épées, après qu'en plein
» jour & ſous vos yeux ils m'avoient
» preſque tué avec leurs armes de bois?
» Quoi! Vous, qui êtes mon ennemi
» déclaré, qui ſavez que j'ai un juſte
» ſujet de me plaindre de vous, vous
» venez à moi de nuit, à une heure
» indue, avec de jeunes gens armés?
» Je n'ai pas cru pouvoir en ſûreté
» me trouver à votre repas: & je vous
» recevrai chez moi, lorſqu'échaufé
» par le vin vous vous préſentez à ma
» maiſon ſi bien accompagné? Si j'a-
» vois alors ouvert ma porte, mon

» pere, vous prépareriez mes funerail-
» les dans ce moment où vous vou-
» lez bien écouter mes plaintes. Je
» n'avance rien de douteux, & je ne
» parle point sur de simples conjectu-
» res. Car enfin Démétrius peut-il nier
» qu'il soit venu à ma porte avec une
» troupe de jeunes gens, & que parmi
» eux il y en ait eu d'armés ? Qu'on
» fasse venir ceux que je nommerai.
» Je les croi capables de tout : mais
» ils n'auront pas la hardiesse de nier
» ce fait. Si je vous les amenois après
» les avoir surpris chez moi avec des
» armes, vous seriez pleinement con-
» vaincu de leur crime : leur aveu ne
» doit pas être pour vous une moin-
» dre conviction.

» Vous prononcez des imprécations
» & des exécrations contre des fils
» impies qui aspirent à votre trône.
» Vous avez raison, mon pere: mais
» que vos malédictions ne soient pas
» aveugles. Discernez l'innocent du
» coupable. Que celui qui a formé le
» dessein de tuer son frere, éprouve
» la juste colére des dieux vengeurs de
» l'autorité paternelle : mais que celui
» qui par le crime de son frere s'est
» vû prêt de périr, trouve un asyle

» dans la bonté & la justice de son
» pere. Car où en puis-je trouver ailleurs, moi pour qui ni la cérémonie de la revûe, ni la solennité du
» tournoi, ni ma maison, ni le festin,
» ni le tems de la nuit accordé aux
» mortels pour le repos, n'ont eu de
» sureté? Si je vais au repas où mon
» frere m'invite; je suis perdu: je le suis
» encore aussi certainement, si je le reçois chez moi lorsqu'il y vient de
» nuit. Par tout des embuches m'attendent: par tout la mort m'est préparée.
» Où faut-il donc que je me réfugie?

» Je ne me suis attaché qu'aux dieux,
» & à vous, mon pere. Je n'ai point
» fait ma cour aux Romains, & ne
» puis recourir à eux. Ils souhaitent
» ma perte, parce que je suis sensible
» aux injustices qu'on vous fait; parce que je souffre avec peine & avec
» indignation qu'on vous ait enlevé
» tant de villes, tant de peuples, &
» tout récemment encore les côtes maritimes de la Thrace. Ils n'espérent
» point se rendre maîtres de la Macédoine de votre vivant, ni du mien.
» Ils savent que, si le crime de mon
» frere me fait périr, & si la vieillesse
» vous enleve, ou si même on n'at-

» tend pas l'ordre de la nature, le Roi » & le roiaume de Macédoine seront » à eux.

» Si les Romains vous avoient laissé quelque ville, quelque pays, hors » de la Macédoine, peutêtre pourrois-» je m'y retirer. Mais, me dira-t-on, » je trouverai une protection assez » puissante dans les Macédoniens. » Vous vites hier, mon pere, com-» ment les soldats m'attaquérent dans » le combat. Que leur manquoit-il, » sinon d'être armés d'épées? Ce qu'ils » n'avoient pas pour lors, les convi-» ves de mon frere l'ont pris pendant » la nuit. Que dirai-je d'une grande » partie des principaux de votre Cour, » qui attendent tout des Romains, & » de celui qui est tout-puissant auprès » d'eux. Ils ne rougissent point de le » préférer, non seulement à moi qui » suis son aîné, mais, je pourrois pres-» que le dire, à vous même qui êtes » notre roi & notre pere. Car c'est » lui à qui l'on prétend que vous êtes » redevable de ce que le Sénat vous » a remis une partie de ce qu'il auroit » exigé de vous : c'est lui qui main-» tenant empêche les Romains de ve-» nir à main armée dans votre roiau-

» me : enfin, si on l'en croit, votre
» vieillesse n'est en sureté & en paix
» qu'à l'abri de la protection que vous
» procure un jeune fils. Il a pour lui,
» & les Romains, & les villes qu'on a
» tirées de votre domaine, & tout ce
» qu'il y a de Macédoniens qui atten-
» dent leur fortune de Rome. Pour
» moi, mon pere, je fais gloire de n'a-
» voir que vous pour protecteur, &
» de ne rien espérer d'ailleurs.

» Quel croiez-vous que soit le but
» de la lettre que Quintius vient de
» vous écrire, dans laquelle il vous
» marque en termes formels que vous
» avez agi prudemment pour vos in-
» térêts d'avoir envoié Démétrius à
» Rome, & où il vous exhorte de l'y
» renvoier avec de nouveaux Ambas-
» sadeurs, & un plus grand nombre
» des principaux d'entre les Macédo-
» niens ? Quintius lui tient lieu main-
» tenant de tout. Il ne se conduit que
» par ses conseils, ou plutôt par ses
» ordres. Oubliant que vous êtes son
» pere, il semble l'avoir substitué en
» votre place. C'est à Rome, & sous
» ses yeux, qu'il a formé le plan des
» desseins secrets & clandestins qu'il
» fera bientôt éclore. C'est pour les
faire

» faire réussir plus surement, que
» Quintius vous ordonne d'envoier
» avec lui un plus grand nombre d'en-
» tre les principaux de Macédoine. Ils
» partent d'ici pour Rome attachés de
» bonne foi à votre personne & à vos
» intérêts : mais gagnés par les carres-
» ses dont on les y comble, ils en re-
» viennent imbus & infectés de princi-
» cipes tout contraires. Démétrius seul
» est tout pour eux : ils osent déja, de
» votre vivant, l'appeller roi. Si je
» marque de l'indignation pour une
» telle conduite, j'ai la douleur de
» voir que non seulement les autres,
» mais vous-même, mon pere, m'ac-
» cusez d'aspirer au trône. Si cette
» accusation est laissée commune en-
» tre nous, je ne m'y reconnois point:
» elle ne peut me regarder. Car qui
» est-ce que je déplace, pour m'em-
» parer de ce qui appartiendroit à un
» autre ? Je n'ai que mon pere avant
» moi, & je prie les dieux qu'il y soit
» lontems. En cas que je lui survive,
» & je ne le souhaite qu'autant qu'il
» m'en jugera digne, je recevrai la
» succession du roiaume si mon pere
» m'y appelle. Celui-là peut être ac-
» cusé d'aspirer au trône, & d'y as-

» pirer d'une maniére injuste & crimi-
» nelle, qui se hâte de violer l'ordre
» & de franchir les bornes prescrites
» par l'âge, par la nature, par l'usa-
» ge & les coutumes de Macédoine,
» & par le droit des gens. Mon fre-
» re aîné, dit en lui-même Démétrius,
» à qui le roiaume appartient par le
» droit d'aînesse & par la volonté de
» mon pere, est pour moi un obsta-
» cle. Il faut m'en défaire. Je ne serai
» pas le premier qui me serai fait roi
» en répandant le sang d'un frere. Mon
» pere, âgé & sans appui, craindra
» trop pour lui-même, pour songer à
» venger la mort de son fils. Les Ro-
» mains seront bien aises de me voir
» sur le trône, ils approuveront ma
» conduite, & sauront bien me sou-
» tenir. Ces projets peuvent manquer,
» mon pere, je l'avoue ; mais ils ne
» sont point sans fondement. En un
» mot, voici où je réduis tout. Vous
» pouvez mettre ma vie en sureté en
» punissant ceux qui prirent hier les
» armes pour m'assassiner : mais si leur
» crime réussit, vous ne serez pas en
» état de poursuivre la vengeance de
» ma mort.

Après que Persée eut fini son dis-

cours, tous les assistans jettérent les yeux sur Démétrius, comme s'il eût dû répondre sur le champ. Mais comme Démétrius, accablé de douleur & baigné de larmes, paroissoit hors d'état de parler, tous demeurérent lontems dans le silence. Enfin ce Prince, pressé de se défendre, fit céder sa douleur à la nécessité, & parla ainsi.

» Persée, en m'accusant devant vous, » mon pere, & répandant de fausses » larmes pour exciter votre compassion, vous a rendu suspectes les » miennes qui ne sont que trop vraies, » & m'a enlevé tous les avantages » qu'ont ordinairement les accusés. » Au lieu que, depuis que je suis revenu de Rome, il ne cesse jour & » nuit, dans les secrets entretiens qu'il » a avec ses créatures, de me tendre » des embuches; il me représente devant vous comme non seulement lui » tendant des piéges cachés pour le faire périr, mais l'attaquant à force ouverte & à main armée. Il cherche à » vous allarmer par son péril, pour se » hâter de perdre par votre moien un » frere innocent. Il se dit sans refuge » & sans asyle, pour m'empécher d'en » trouver dans votre bonté & dans

» votre justice. Dans l'état de solitude » & d'abandon où je suis ici, sans » amis & sans protecteurs, il veut me » rendre odieux par le reproche d'un » crédit étranger, qui me nuit plutôt » qu'il ne me sert.

» Remarquez, je vous prie, com- » ment, en accusateur artificieux, il a » mêlé & confondu l'action de cette » nuit avec tout le reste de ma vie, » pour rendre d'un côté suspecte par » ma conduite passée cette dernière » action, dont vous connoitrez bien- » tôt l'innocence; &, de l'autre, pour » appuier par cette fable vaine d'une » attaque nocturne l'accusation éga- » lement vaine qu'il intente contre » moi de vûes, d'espérances, & de » prétentions criminelles. Il a cherché » en même tems à faire croire que » cette accusation n'étoit point prémé- » ditée ni préparée, mais que la crain- » te seule & le tumulte de cette nuit » y avoit donné lieu. Si je songeois à » trahir mon pere & son roiaume, si » j'avois formé des complots avec les » Romains, avec les ennemis de l'E- » tat, il ne faloit pas, Persée, atten- » dre la fable de cette nuit, mais m'ac- » cuser dès auparavant de trahison. Si

» l'accusation de trahison, séparée de » l'autre, étoit dénuée de toute vraisemblance, & ne pouvoit servir qu'à » prouver votre envie contre moi, & » non mon crime ; il faloit aujourd'hui » n'en point faire mention, & différer à un autre tems à me poursuivre comme traître à la patrie, pour » n'examiner présentement que cette » seule question, si c'est moi qui vous » ai dressé des embuches, ou si c'est » vous qui m'en avez dressé. Je tâ» cherai néanmoins, autant que le » trouble d'une accusation subite & » imprévûë me le permettra, de distin» guer ce que vous avez confondu ; & » de déméler si c'est à vous ou à moi » qu'on doit imputer les embuches de » cette nuit.

» Persée avance que j'ai formé le » dessein de l'assassiner, afin que par » la mort de mon aîné, à qui le trône » devoit appartenir par le droit des » gens, par l'usage de la Macédoine, » & même, à ce qu'il prétend, par » votre jugement, je pusse, quoique » son cadet, occuper sa place. Que » signifie donc cette autre partie de » son discours, où il dit que j'ai cul» tivé avec un soin particulier les bon-

» nes graces des Romains, & que
» j'ai compté pouvoir monter sur le
» trône par leur crédit ? Car, si je
» croiois les Romains assez puissans
» pour donner le sceptre de Macédoi-
» ne à qui il leur plairoit, & si je comp-
» tois si fort sur mon crédit auprès
» d'eux, pourquoi commettre gratui-
» tement un parricide ? Quoi ! Aurois-
» je donc affecté de ceindre ma tête
» d'un diadême souillé du sang de mon
» frere, afin de me rendre odieux &
» exécrable à ceux-là même, chez
» qui je me suis acquis du crédit, s'il
» est vrai que j'y en aie quelqu'un,
» par une probité ou feinte ou véri-
» table ? Si ce n'est que vous vous ima-
» giniez que Quintius, par les avis
» duquel on m'accuse de me laisser
» conduire, lui qui vit avec une si
» grande union avec son frere, m'ait
» conseillé le meurtre du mien. Il a
» ramassé tous les avantages par les-
» quels il prétend que je puis me pro-
» mettre la supériorité sur lui, le cré-
» dit des Romains, les suffrages des
» Macédoniens, & le consentement
» presque universel des dieux & des
» hommes : & en même tems, com-
» me si je lui étois inférieur en tout,

» il m'accuſe d'avoir eu recours à une
» reſſource qui n'eſt emploiée que
» par les plus grands ſcélérats. Vou-
» lez-vous qu'on nous juge ſur ce
» principe & ſur cette régle, que celui
» de nous deux qui aura craint que
» l'autre ne fût jugé plus digne du dia-
» déme, ſoit déclaré avoir formé le
» deſſein de faire périr ſon frere ?

» Mais venons au fait, & exami-
» nons l'ordre & le plan de l'entre-
» priſe criminelle qu'on m'impute. Il
» prétend avoir éte attaqué par plu-
» ſieurs voies, renfermées toutes néan-
» moins dans l'eſpace d'un ſeul jour.
» J'ai voulu le faire périr, dit-il, en
» plein jour dans le combat dont la
» cérémonie ſacrée de la revûe fut
» ſuivie : j'ai voulu, en l'invitant à un
» repas chez moi, m'en défaire par le
» poiſon : enfin j'ai voulu l'attaquer
» à force ouverte, quand de nuit des
» gens armés m'ont accompagné chez
» lui dans une partie de plaiſir.

» Vous voiez, mon pere, quels tems
» j'avois choiſis pour le parricide ; un
» tournoi, un feſtin, une partie de
» plaiſir. Quel jour encore, & com-
» bien reſpectable ! où l'armée paſſe
» en revûe, où les armes brillantes de

» tous les Rois de Macédoine sont
» portées à la tête de la cérémonie,
» où l'on passe à travers les deux par-
» ties de la victime sacrée, où nous
» avons l'honneur de marcher à vos
» deux côtés, suivis de toute la foule
» du peuple Macédonien. Quoi! pu-
» rifié par cet auguste sacrifice des fau-
» tes que j'aurois pu commettre au-
» paravant, aiant sous les yeux la
» victime sacrée à travers laquelle
» nous passions, j'avois l'esprit occu-
» pé de parricide, de poisons, de
» poignards! Souillé de la sorte par les
» crimes les plus horribles, par quel-
» les cérémonies ensuite, par quelles
» victimes aurois-je pu me purifier?

» On sent visiblement que mon
» frere, emporté par l'aveugle passion
» de me calomnier & de me perdre, en
» voulant rendre tout suspect & m'en
» faire un crime, se trahit & se contre-
» dit lui-même. Car enfin, mon frere,
» si j'ai pensé à me défaire de vous par
» le poison dans le repas, qu'y avoit-il
» de moins sensé que de vous irriter
» & de vous mettre sur vos gardes
» par un combat opiniâtre, où j'aurois
» fait paroitre des desseins violens con-
» tre vous, & de vous empécher par

» là de vous trouver au repas où je
» vous avois invité, comme effecti-
» vement vous refusates d'y venir ?
» Mais, après ce refus, n'aurois-je pas
» dû travailler à me réconcilier avec
» vous, &c, puisque j'avois résolu d'em-
» ploier le poison à votre égard, cher-
» cher une autre occasion d'en faire
» usage ? Y avoit-il du sens à passer
» brusquement le jour même à un au-
» tre dessein, & à entreprendre de
» vous assassiner sous prétexte d'aller
» chez vous en partie de plaisir ? Pou-
» vois-je raisonnablement espérer, si
» j'étois dans la pensée que la crainte
» de la mort vous avoit fait refuser de
» venir à mon repas, que la même
» crainte ne vous empêcheroit pas de
» me recevoir chez vous ?

» Je ne croi pas, mon pere, de-
» voir rougir de vous avouer ; que
» dans un jour de fête & de réjouis-
» sance, me trouvant avec de jeunes
» gens de mon âge, j'ai pris un peu
» plus de vin qu'à l'ordinaire. Infor-
» mez-vous, je vous prie, comment
» se passa hier notre repas, avec quels
» éclats de réjouissance, avec quels
» transports d'une gaieté folâtre, à
» quoi ne contribuoit pas peu la joie,

» peut-être trop indiscrette, de ce que
» dans le tournoi notre parti n'avoit
» pas eu du dessous. C'est le triste état
» d'une accusation imprévûe, c'est le
» danger où je me trouve maintenant,
» qui n'a que trop aisément dissipé les
» fumées du vin : sans quoi, assassin
» tranquille, je serois encore entre les
» bras du sommeil. Si j'avois eu dessein
» d'attaquer votre maison, pour en
» tuer le maître, est-ce que je n'au-
» rois pu m'abstenir pour un jour de
» prendre tant de vin, & imposer la
» même loi à mes compagnons ?

» Mais, pour ne pas laisser croire
» que j'agisse seul avec simplicité,
» écoutons mon frere, qui agit sans
» malice, & qui n'est point soupçon-
» neux. Tout ce que je sai, dit-il, &
» tout ce qui fait l'objet de ma plain-
» te, c'est qu'ils sont venus chez moi
» avec des armes sous prétexte d'une
» partie de plaisir. Si je vous demande
» comment vous l'avez su, vous serez
» forcé d'avouer, ou que ma maison
» étoit remplie d'espions envoiés de
» votre part, ou que mes gens avoient
» pris des armes si ouvertement que
» tout le monde le savoit. Que fait mon
» frere ? Pour ne pas paroître avoir

» ci-devant fait épier mes démarches,
» ni maintenant se fonder sur de sim-
» ples inductions, il vous prie de vous
» informer vous-même de ceux qu'il
» vous nommera, s'il n'est pas vrai
» qu'ils sont venus chez lui avec des
» armes ; afin que, comme si la chose
» étoit douteuse, après cette enquête
» d'un fait qu'ils avouent d'eux-mê-
» mes & qu'ils reconnoissent, ils pas-
» sent pour convaincus dûment & dans
» les formes. Est-ce là de quoi il s'a-
» git ? Que ne demandez-vous qu'on
» s'informe s'ils ont pris des armes
» pour vous assassiner, & s'ils les ont
» prises à ma sollicitation & à mon sût ?
» Car c'est là ce que vous prétendez ;
» & non ce qu'ils avouent hautement ;
» & ce qui est clair ; qu'ils les ont
» prises pour leur propre défense. S'ils
» ont eu raison de le faire ou non, c'est
» à eux d'en rendre compte. Ne mêlez
» point ma cause avec la leur : elles
» n'ont rien de commun. Dites-nous
» seulement si notre dessein étoit de
» vous attaquer ouvertement, ou par
» surprise. Si c'étoit ouvertement ;
» pourquoi n'avons-nous pas tous pris
» des armes ? Pourquoi aucun de nous
» n'en a-t-il eu, excepté ceux qui

» avoient maltraité votre espion ? Si
» ce devoit être par surprise, quel au-
» roit été le plan de l'attaque ? Quoi !
» Après que le repas auroit été fini
» chez vous, & que je me serois re-
» tiré avec ma troupe, ces quatre
» hommes armés y seroient restés,
» pour vous attaquer lorsque vous se-
» riez endormi ? Comment auroient-
» ils pu se cacher dans la maison, étant
» étrangers, m'appartenant, & de-
» vant être fort suspects, parce que
» quelques heures auparavant ils
» avoient été dans la querelle ? Mais,
» après vous avoir assassiné, comment
» auroient-ils pu se sauver ? Quatre
» hommes armés pouvoient-ils ainsi
» se rendre maîtres de votre logis ?

» Laissez-là cette fable nocturne,
» & venez à ce qui vous pique & vous
» tient au cœur. Pourquoi, semble-
» me dire mon frere, pourquoi, Dé-
» métrius, parle-t-on de vous faire
» roi ? Pourquoi quelques-uns vous
» jugent-ils plus digne que moi de
» succéder à notre pere ? Pourquoi
» venez-vous rendre douteuse & in-
» certaine mon espérance, qui sans
» vous seroit assurée ? Voila ce que
» pense Persée, quoi qu'il ne parle pas

» ainsi : voila ce qui le rend mon en-
» nemi & mon accusateur : voila ce
» qui remplit le palais & tout le roiau-
» me de soupçons & d'accusations. Si
» je ne dois pas, mon pere, espérer
» maintenant le sceptre, ni peutêtre
» songer jamais à le disputer, parce-
» que je suis le cadet, & que vous
» voulez que je céde à mon aîné : il
» ne s'ensuit pas que je m'en doive
» faire juger indigne, soit * par vous,
» mon pere, soit par tous les Macédo-
» niens ; ce qui ne pourroit m'arriver
» que par ma mauvaise conduite. Je
» puis bien, par modération, le céder
» à qui il appartient : mais je ne puis
» renoncer ni à ma vertu, ni à ma
» réputation.

» Vous me reprochez l'affection
» des Romains, & me faites un cri-
» me de ce qui doit faire ma gloire.
» Je n'ai point demandé d'être envoié
» à Rome, ni comme otage d'abord,
» ni ensuite comme Ambassadeur.
» Vous le savez, mon pere. Quand
» vous m'avez ordonné d'y aller, je
» vous ai obéi ; & je croi m'y être

* *Au lieu d'*indignus te pater, *Gronove lit*, indignus tibi, pater ; *ce qui paroit faire une meilleure suite.*

» conduit de maniére à ne vous point
» faire de honte, ni à vous, ni à vo-
» tre couronne, ni à la nation. C'est
» donc vous, mon pere, qui avez
» donné occasion à l'amitié qui me lie
» avec les Romains. Tant que vous
» aurez la paix avec eux, notre ami-
» tié subsistera : au premier signal de
» guerre, après avoir été chez eux en
» qualité d'otage, & y avoir exercé la
» fonction d'Ambassadeur d'une façon
» qui n'a peutêtre pas été inutile à mon
» pere, je me déclare dès le moment
» même leur ennemi. Je ne deman-
» de point aujourd'hui que la faveur
» des Romains me soit de quelque se-
» cours : je desire & prie seulement
» qu'elle ne me nuise point. Elle n'a
» pas commencé dans la guerre, &
» n'est pas destinée à y subsister. Com-
» me otage, & comme Ambassadeur,
» la paix a été mon objet : qu'on ne
» m'en fasse ni un crime, ni un mé-
» rite.

» Si j'ai violé en quelque chose le
» respect que je vous dois, ô mon
» pere, si j'ai formé quelque entrepri-
» se criminelle contre mon frere, qu'on
» me punisse comme je le mérite; j'y
» consens : mais si je suis innocent, je

» demande que nul crime ne pouvant
» m'être reproché, on ne me faſſe
» point ſuccomber à l'envie. Ce n'eſt
» pas d'aujourd'hui que mon frere
» commence à m'accuſer : mais c'eſt
» d'aujourd'hui qu'il commence à le
» faire ouvertement, ſans que j'y aie
» donné lieu. Si mon pere étoit fâché
» contre moi, vous devriez, en qua-
» lité de frere aîné, intercéder pour
» votre cadet, ſolliciter ſa grace, de-
» mander qu'on eût égard à ſon âge,
» & qu'on lui pardonnât une faute
» commiſe par inadvertence. Ma per-
» te me vient, d'où je devois atten-
» dre mon ſalut.

» Preſque endormi après le feſtin
» & une partie de plaiſir, je ſuis en-
» trainé ici tout-à-coup pour répon-
» dre à une accuſation de parricide,
» & ſuis obligé de plaider moi-même
» ma cauſe, ſans le ſecours d'avocats,
» ni d'aucune perſonne qui m'aide de
» ſon crédit ou de ſes conſeils. Si j'a-
» vois à parler pour un autre, j'aurois
» pris du tems pour préparer & com-
» poſer mon diſcours ; & cependant je
» ne courrois riſque que de ma réputa-
» tion,& il ne s'agiroit que de faire pa-
» roitre mon eſprit & mon éloquence.

» Dans ce moment, sans savoir pour-
» quoi l'on me mande ici, j'entends un
» pere en colére qui m'ordonne de me
» défendre, & un frere qui me char-
» ge des crimes les plus atroces. Il a
» eu tout le tems qu'il a voulu pour
» préparer son accusation ; & moi,
» pour connoitre de quoi il s'agissoit,
» je n'ai eu que celui où j'ai été accu-
» sé. Dans ce rapide moment, devois-
» je être plus attentif à écouter mon
» accusateur, qu'à méditer mon apo-
» logie ? Surpris par une accusation
» subite & imprévûe, à peine ai-je pu
» comprendre ce qu'on m'objectoit,
» loin de savoir comment je dois me
» défendre. Quelle espérance me re-
» steroit-il, si je n'avois pour juge
» mon pere ? Il peut témoigner plus
» d'affection à mon frere comme à
» l'aîné, mais il me doit plus de com-
» passion à moi comme à l'accusé. Car
» moi je vous conjure de me conser-
» ver pour vous & pour moi, au lieu
» que Persée vous demande de me sa-
» crifier à sa sureté. Que pensez-vous
» qu'il doive faire quand vous lui au-
» rez donné le sceptre, puisque dès à
» présent il exige que vous lui soyiez
» favorable au prix de mon sang ?

Pendant qu'il se défendoit ainsi, les soupirs & les sanglots mélés de pleurs lui coupérent la parole. Philippe, les aiant fait sortir l'un & l'autre pour un moment, après s'être entretenu avec ses amis, les fit rentrer & leur dit: » Qu'il ne décideroit point leur affai- » re sur de simples paroles & sur des » discours d'une heure, mais sur l'in- » formation qu'il feroit de leur con- » duite, & de la maniére dont ils se » comporteroient dans les petites » comme dans les grandes choses, dans » leurs discours & dans leurs actions. Ce jugement fit assez connoitre, que si d'un côté Démétrius s'étoit lavé du crime d'avoir attenté à la vie de son frere, de l'autre néanmoins ses liaisons avec les Romains le rendoient suspect à Philippe. Ce furent là comme les semences de la guerre de Macédoine qui furent jettées du vivant de Philippe, & qui devoient fur tout éclore sous Persée son successeur.

Le Roi, quelque tems après, envoia à Rome en qualité d'Ambassadeurs Philocle & Apelle, moins pour y traiter d'aucune affaire, que pour y sonder la disposition des esprits à l'égard de Démétrius, & pour s'in- AN. M. 3823. Av. J. C. 181. *Liv. lib.* 49. n. 20-24.

former sous main des discours qu'il y avoit tenus, principalement avec Quintius, sur la succession du trône. Philippe ne les croioit point attachés à aucun parti, mais ils l'étoient en effet à Persée, & avoient part à son complot. Démétrius, qui ne savoit rien de tout ce qui se passoit, excepté l'accusation de son frere qui avoit éclaté, n'avoit aucune espérance de pouvoir appaiser son pere à son égard, sur tout quand il le vit obsédé de telle sorte par son frere, qu'il ne pouvoit plus en approcher. Il se réduisit à s'observer scrupuleusement tant sur ses discours que sur ses actions, pour ne donner aucune prise aux soupçons & à l'envie. Il évitoit de parler des Romains, & d'avoir aucun commerce avec eux, même par lettres, sachant que c'étoit ce qui aigrissoit sur tout les esprits contre lui. Il auroit dû prendre ces précautions plutôt. Mais ce jeune Prince, qui étoit sans expérience, qui avoit beaucoup de simplicité, & qui jugeoit des autres par lui-même, n'avoit pas cru qu'il y eût rien à craindre pour lui à la Cour, dont il devoit mieux connoitre les intrigues & les artifices.

Philippe, sur une opinion vulgaire répandue dans le pays, que du haut du mont Hémus on découvroit la mer Noire & la mer Adriatique, aussi bien que le Danube & les Alpes, eut la curiosité de s'en assurer par ses yeux, croiant que cette vûe pourroit lui être de quelque usage pour le dessein qu'il avoit de porter la guerre en Italie. Il ne mena avec lui que Persée, & renvoia Démétrius en Macédoine, lui donnant pour l'escorter Didas, Gouverneur de Péonie, l'un des principaux Officiers du Roi. Il étoit vendu à Persée, qui eut bien soin de l'instruire, & qui lui recommanda sur tout de s'insinuer adroitement dans l'esprit du jeune Prince, pour tirer de lui tous ses secrets.

Didas s'acquita parfaitement de sa commission. Il entra dans les sentimens de Démétrius, plaignit son sort, parut détester l'injustice & la mauvaise foi de ses ennemis qui le décrioient dans l'esprit de son pere, & lui fit offre de ses services dans tout ce qui dépendroit de son ministére. Démétrius songeoit à se retirer chez les Romains. Il crut que le ciel lui en fournissoit un moien sûr, car il faloit passer par

la Péonie dont Didas étoit Gouverneur, & il lui découvrit son dessein. Didas, sans perdre de tems, en donna avis à Persée, & celui-ci au Roi Philippe, qui après avoir essuié des fatigues infinies pour arriver au sommet du mont Hémus, étoit revenu de son voiage aussi peu instruit qu'auparavant. On ne détruisit pas néanmoins l'opinion vulgaire, plutôt apparemment pour ne point exposer à la raillerie publique la folle entreprise d'un voiage si ridicule, que parce qu'ils avoient vû d'un même lieu des mers, des montagnes, & des riviéres si écartées les unes des autres. Quoi qu'il en soit, le Roi étoit actuellement occupé au siége d'une ville nommée Pétra, quand il apprit la nouvelle dont je viens de parler. On arréta Hérodote, le principal des amis de Démétrius, & l'on donna ordre de garder à vûe le jeune Prince.

Philippe revint en Macédoine fort triste. Cette derniére entreprise de Démétrius le touchoit vivement. Il crut pourtant devoir attendre le retour des Ambassadeurs qu'il avoit envoiés à Rome. On leur avoit fait la leçon avant qu'ils partissent de Macédoine.

Ils raportérent exactement tout ce qu'on leur avoit dicté, & présentérent au Roi une fausse Lettre scellée du sceau contrefait de T. Quintius, par laquelle » il le prioit de ne point sa» voir mauvais gré à son fils Démé» trius de quelques paroles impruden» tes qui pouvoient lui être échapées » à Rome dans des conversations au » sujet de la succession au trône, l'as» surant qu'il n'entreprendroit rien » contre les droits du sang & de la » nature. Il ajoutoit, en parlant de » lui-même, qu'il étoit fort éloigné » de lui donner jamais de pareils con» seils. « Cette Lettre confirma tout ce que Persée avoit avancé contre son frere. Hérodote fut mis à la question, & il mourut dans les tourmens, sans avoir chargé en rien son Maître.

Persée accusa de nouveau son frere devant le Roi. On lui faisoit un crime d'avoir projetté le dessein de s'enfuir à travers la Péonie, & d'avoir corrompu quelques particuliers pour l'accompagner dans sa fuite. Mais ce qui le chargeoit le plus, étoit la fausse lettre de Quintius. Son pere néanmoins ne prononça rien contre lui en public, se réservant de s'en défaire en

secret, non par égard pour son fils; mais de peur que l'éclat que feroit sa punition ne découvrît trop ses desseins contre Rome. En partant de Thessalonique pour Démétriade, il chargea Didas de l'en délivrer. Celui-ci aiant mené avec lui Démétrius dans la Péonie, lui donna du poison dans un repas qui suivit la cérémonie d'un sacrifice. Il n'eut pas plutôt pris ce breuvage, qu'il se sentit saisi de douleurs violentes. Il se retira dans son appartement, se plaignant avec amertume de la cruauté de son pere, & accusant hautement le parricide de son frere, & le crime de Didas. Ses douleurs augmentant, deux domestiques de Didas qui étoient entrés dans sa chambre lui jettérent des couvertures sur la tête, & l'étouférent. Telle fut la fin de ce jeune Prince, qui méritoit un meilleur sort.

An.M.3825. Av.J.C.179. *Liv. lib.* 40. *n.* 54-57.

Il se passa près de deux ans sans qu'on découvrît rien du complot formé par Persée contre son frere. Cependant Philippe, dévoré de chagrins & de remords, déploroit sans cesse la mort de son fils, & se reprochoit à lui-même sa cruauté. Le fils qui lui restoit, qui se comptoit déja pour roi, & à

qui les Courtisans commençoient à s'attacher le regardant comme devant être bientôt leur maître, ne lui causoit pas moins d'amertume. Il voioit avec une peine infinie sa vieillesse méprisée, les uns attendant sa mort avec impatience, & les autres même ne l'attendant pas.

Parmi ceux qui l'approchoient, Antigone tenoit le premier rang. Il étoit neveu d'un autre * Antigone, qui avoit été Tuteur de Philippe, & qui sous ce nom & en cette qualité avoit régné pendant dix ans. Il étoit toujours demeuré, au milieu des mouvemens & des cabales de la Cour, attaché inviolablement par devoir & par affection à la personne du Prince. Persée ne l'aimoit pas déja par lui-même : mais cette fidélité & cet attachement inviolable à son pere l'en rendit l'ennemi déclaré. Antigone sentit à quel danger il se trouveroit exposé, quand ce Prince seroit monté sur le trône. Quand il vit que l'esprit de Philippe commençoit à s'ébranler, & qu'il regrettoit de tems en tems avec larmes & soupirs son fils Démétrius,

* *Il avoit pour surnom* Doson.

il crut devoir profiter de cette ouverture ; & tantôt prêtant l'oreille aux discours qu'il tenoit sur ce sujet, tantôt l'y mettant de lui-même, & regrettant la précipitation avec laquelle on s'étoit conduit dans cette affaire, il entroit dans ses sentimens & dans ses plaintes, & leur donnoit par là une nouvelle force. Et comme la vérité laisse toujours après elle quelques vestiges & quelques traces qui la font discerner, il s'appliquoit avec toute l'attention possible à découvrir & à démêler les intrigues secrettes du complot de Persée.

Ceux qui y avoient eu le plus de part, & sur qui les soupçons pouvoient tomber le plus justement, étoient Apelle & Philocle, qui avoient été envoiés à Rome en qualité d'Ambassadeurs, & qui en avoient raporté, comme sous le nom de Quintius Flamininus, la Lettre qui avoit été si funeste au jeune Prince. Le bruit commun à la Cour étoit qu'on avoit supposé cette Lettre, & qu'on y avoit mis une fausse signature. Mais ce n'étoit qu'une simple conjecture, & l'on n'en avoit point de preuve. Heureusement Xychus, qui avoit été à Rome avec

avec Apelle & Philocle en qualité de Sécretaire de l'Ambaſſade, ſe préſenta par hazard devant Antigone. Il le fit arrêter, le fit conduire au palais, & l'aiant laiſſé entre les mains des gardes, il alla trouver Philippe. » Il » m'a paru, lui dit-il, par pluſieurs » diſcours que vous m'avez tenus, » que rien ne vous feroit plus de plai- » ſir que de ſavoir au vrai ce que vous » deviez penſer de vos deux fils, & » d'être bien aſſuré lequel avoit dreſ- » ſé des embuches à l'autre. Vous avez » en votre pouvoir l'homme du mon- » de le plus capable de vous en éclair- » cir : c'eſt Xychus. Il eſt dans votre » palais, & vous pouvez le faire ve- » nir. « On l'amena ſur le champ. Il commença d'abord par nier tout, mais foiblement, & de maniére qu'on vit bien que pour peu qu'on l'intimidât, il découvriroit tout ce qu'on vouloit ſavoir. En effet, dès que le miniſtre de la Juſtice parut, & qu'on fit mine de le mettre à la queſtion, il avoua tout, dévelopa toute l'intrigue des Ambaſſadeurs, & expliqua la part qu'il y avoit priſe par ſon miniſtére. On fit arrêter ſur le champ Philocle, qui ſe trouva à la Cour. Apelle, qui

étoit absent, aiant appris que Xychus avoit tout découvert, se sauva en Italie. On ne sait pas bien certainement ce qu'on tira de Philocle. Quelques-uns prétendent qu'après avoir d'abord nié hardiment le fait, lorsqu'on lui eut confronté Xychus, il ne put pas soutenir sa présence. D'autres disent qu'il souffrit constamment la torture, & protesta jusqu'à la fin de son innocence. Tout cela ne servit qu'à renouveller & qu'à redoubler la douleur de Philippe, pere également infortuné & à plaindre, soit qu'il jettât les yeux sur celui de ses fils qui étoit mort, soit qu'il envisageât celui qui lui avoit survécu.

Persée aiant appris que tout étoit découvert, connoissoit trop son pouvoir & son crédit, pour croire qu'il dût songer à se mettre en sureté par la fuite : il prit seulement la précaution de se tenir éloigné de la Cour, attentif alors uniquement, pendant que son pere vivroit encore, à se soustraire à son indignation.

Philippe n'espéroit pas de pouvoir le faire arrêter, pour le punir comme il le méritoit. La seule pensée qui l'occupa, fut d'empécher qu'avec l'impunité il ne pût encore jouir du fruit

de ſon crime. Dans cette vûe, il fait venir Antigone, à qui il étoit redevable de la découverte du complot, & qu'il jugeoit très propre à remplir le trône de Macédoine par ſon mérite perſonnel, & par la réputation & la gloire encore toute récente de ſon oncle Antigone. » Réduit au triſte état, » lui dit-il, de ſouhaiter pour moi ce » que les autres peres déteſtent comme » le plus horrible des malheurs, je veux » dire d'être ſans enfans, je ſonge à re- » mettre entre vos mains un roiaume » dont je ſuis redevable à la tutéle de » votre Oncle, & que non ſeulement » il m'a conſervé par ſa fidélité, mais » qu'il a encore beaucoup augmenté » par ſon courage. Je n'ai que vous » que je juge digne du ſceptre. Si je » ne trouvois perſonne capable de le » porter dignement, j'aimerois mieux » qu'il périt & s'anéantît pour tou- » jours, que de le voir paſſer entre » les mains de Perſée comme la ré- » compenſe de ſa perfide impiété. Je » croirai Démétrius ſorti du tombeau, » & rendu à ſon pere, ſi je puis vous » ſubſtituer à ſa place, vous qui ſeul » avez pleuré ſur la mort de mon fils, » & ſur la malheureuſe crédulité qui » me l'a fait perdre.

Depuis ce discours, il le combla de toutes sortes d'honneurs pour le mettre en vûe, & le produire en public. Pendant que Persée étoit dans la Thrace, Philippe visita plusieurs villes de Macédoine, & recommanda Antigone aux grands Seigneurs avec beaucoup de zêle & d'affection : &, s'il avoit vécu plus lontems, on ne doutoit point qu'il ne l'eût mis en possession du trône. Etant parti de Démétriade, il s'étoit arrété lontems à Thessalonique, de là il passa à Amphipolis, où il tomba dans une grosse maladie. On convenoit pourtant qu'il étoit plus malade d'esprit que de corps. Le chagrin lui causoit une insomnie continuelle, & il s'imaginoit souvent voir pendant la nuit l'ombre de son fils, qui lui reprochoit sa mort, & le chargeoit de malédictions. Il expira, en pleurant l'un de ses fils, & prononçant des execrations contre l'autre. Antigone auroit pu être mis sur le trône, si la mort du Roi eût été d'abord rendue publique. Le médecin Calligéne, qui présidoit aux consultations, n'attendit pas la mort du Roi, & dès les premiers indices qu'il ne pouvoit pas relever de cette maladie,

il dépécha vers Perſée des courriers qu'il tenoit tout prêts comme ils en étoient convenus enſemble ; &, juſqu'à ce qu'il fût venu, il céla la mort du Roi à tous ceux qui étoient hors du palais. Perſée ſurprit tout le monde par ſa promte arrivée, & ſe mit en poſſeſſion du roiaume qu'il avoit acquis par ſon crime.

Son régne fut d'onze années, dont les quatre derniéres furent emploiées dans la guerre contre les Romains, à laquelle il s'étoit préparé depuis qu'il étoit monté ſur le trône. Enfin Paul Emile remporta ſur lui une célébre victoire, qui mit fin au roiaume de Macédoine. Pour ne point être obligé de couper & d'interrompre le fil de l'hiſtoire de Perſée, qui eſt preſque entiérement ſéparée de celle des autres Rois, je diférerai d'en parler juſqu'au Livre ſuivant, où je la raporterai toute entiére & ſans interruption.



§. II.

Mort de Séleucus Philopator, après un régne assez court, & obscur. Son frere Antiochus, surnommé Epiphane, lui succéde. Semences de guerre entre les Rois d'Egypte & de Syrie. Antiochus remporte une victoire sur Ptolémée. Le Vainqueur se rend maître de l'Egypte, & de la personne même du Roi. Sur le bruit d'une revolte générale, il passe en Palestine, assiége & prend Jérusalem, & y exerce d'horribles cruautés. Les Alexandrins, à la place de Philométor qui étoit entre les mains d'Antiochus, nomment pour roi son cadet Ptolémée Evergéte, surnommé aussi Physcon. Antiochus recommence la guerre en Egypte. Les deux freres s'accordent. Il marche vers Alexandrie pour l'assiéger. Popilius, un des Ambassadeurs Romains, l'oblige de sortir d'Egypte, & de laisser les deux freres en repos.

Le regne de Séleucus Philopator en Asie ne fut pas de longue durée, & n'eut rien de mémorable. C'est sous lui qu'arriva l'histoire célébre d'Héliodore, raportée dans le second li-

vre des Maccabées. La Cité sainte de *II. Maccab. 3.*
Jérusalem jouissoit alors d'une paix profonde. La piété & la fermeté du Grand-Prêtre Onias y faisoient observer les loix de Dieu, & inspiroient aux Rois même & aux Princes idolâtres un grand respect pour le lieu saint. Ils l'honoroient de riches présens, & le roi Séleucus dont nous parlons, faisoit fournir des revenus de son domaine tout ce qui étoit nécessaire pour le ministére des sacrifices. Mais la perfidie d'un Juif nommé Simon, préposé à la garde du Temple, jetta tout d'un coup la ville dans le trouble. Cet homme, pour se venger de la résistance que le Grand-Prêtre Onias apportoit à ses entreprises injustes, fit dire au Roi qu'il y avoit dans le Trésor du Temple des sommes immenses qui n'étoient point destinées à la dépense des sacrifices, & qu'il pouvoit s'approprier. Sur cet avis le Roi envoia à Jérusalem Héliodore son premier Ministre, avec ordre de faire transporter tout cet argent.

Héliodore, après avoir été reçu du Grand-Prêtre avec toutes sortes d'honneurs, lui déclara le sujet de

ſon voiage, & lui demanda ſi l'avis qu'on avoit donné au Roi touchant cet argent étoit véritable. Le Grand-Prêtre lui répondit que c'étoient des dépôts, & des ſommes deſtinées à la nourriture des veuves & des orphelins; qu'il ne pouvoit abſolument en diſpoſer au préjudice de ceux à qui cet argent appartenoit, & qui avoient cru ne pouvoir mieux l'aſſurer, qu'en le mettant en dépôt dans un Temple dont la ſainteté étoit révérée par toute la terre. Ces ſommes conſiſtoient en quatre cens talens d'argent, (quatre cens mille écus) & en deux cens talens d'or. (ſix millions.) Le Miniſtre du Prince inſiſtant ſur les ordres de la Cour, lui dit nettement qu'il faloit, à quelque prix que ce fût, que cet argent fût porté au Roi.

Le jour pris pour l'enlever, Héliodore vint au Temple dans le deſſein d'exécuter ſa commiſſion. Toute la ville alors fut remplie de trouble & d'effroi. Les Prêtres revêtus de leurs robes ſacerdotales, ſe proſternoient au pié de l'autel, conjurant celui qui eſt dans le ciel, & qui a fait la loi touchant les dépôts, de conſerver ceux qui avoient été confiés à ſon

Temple. Plusieurs accouroient en troupes, & s'unissoient ensemble pour prier Dieu de ne permettre pas qu'un lieu si saint fût exposé au mépris. Les filles & les femmes, couvertes de cilices, levoient les mains au ciel. C'étoit un spectacle vraiment digne de pitié, de voir toute cette multitude, & sur tout le Grand-Prêtre accablé d'affliction, dans l'attente de ce qui alloit arriver.

Cependant Héliodore, avec ses gardes, étoit déja à la porte du Trésor, & il se préparoit à la forcer. Mais [a] l'Esprit du Dieu tout-puissant se fit voir alors par des marques bien sensibles, ensorte que tous ceux qui avoient osé obéir à Héliodore furent renversés par une vertu divine, & frapés d'une fraieur qui leur ôta la force & le courage. Car ils virent paroitre un cheval richement couvert, qui fondant tout d'un coup sur Héliodore, lui donna plusieurs coups des deux piés de devant. Celui qui étoit monté sur ce cheval avoit un regard effraiant, & ses armes paroissoient d'or. En même tems on vit deux jeu-

a Sed spiritus omnipotentis Dei magnam fecit suæ ostensionis evidentiam.

nes hommes d'une éclatante beauté ; qui s'étant mis aux deux côtés d'Héliodore, le frapoient sans relâche, & lui donnoient de grands coups de fouet. Héliodore étant tombé par terre, on le prit, on le mit dans une chaise ; & cet homme, qui un moment auparavant étoit entré dans le Temple avec une multitude d'archers & de gardes, fut enlevé & chassé de ce saint lieu, sans pouvoir être secouru de personne ; parce que la vertu de Dieu s'étoit fait connoître manifestement. Par un effet de cette même vertu, il étoit couché par terre, sans voix, & sans aucune espérance de vie, tandis que le Temple, auparavant rempli de trouble & de tumulte, retentissoit des cris de joie de tout le peuple, qui benissoit Dieu de ce qu'il venoit de relever la gloire de son lieu Saint par un coup de sa puissance.

Alors quelques amis d'Héliodore suppliérent le Grand-Prêtre d'invoquer pour lui le Très-haut. Aussitôt Onias offrit pour sa guérison une hostie salutaire. Pendant qu'il faisoit sa priére, les deux jeunes hommes dont on a parlé, se présentérent à Héliodore, & lui dirent : » Rendez graces au

» Grand-Prêtre Onias ; car c'est en sa
» considération que le Seigneur vous a
» accordé la vie. Après avoir été châ-
» tié de Dieu, annoncez à tout le mon-
» de ses merveilles & sa puissance.
Aiant ainsi parlé, ils disparurent.

Héliodore offrit ses vœux, & fit de grandes promesses à celui qui lui avoit redonné la vie. Il remercia Onias, & s'en retourna, rendant témoignage à tout le monde des œuvres merveilleuses du Tout-puissant, qu'il avoit vûes de ses yeux. Comme le Roi lui demandoit qui il jugeoit qu'on pouvoit encore envoier à Jérusalem, il lui répondit : » Si vous avez quelque
» ennemi, ou quelqu'un qui ait des
» desseins sur votre Couronne, en-
» voiez-le en ce lieu, & vous le ver-
» rez revenir déchiré de coups, si
» néanmoins il en revient. Car celui
» qui habite dans le ciel, est lui-même
» présent en ce lieu : il en est le pro-
» tecteur, & il frape & fait périr ceux
» qui y viennent pour faire du mal.

Le Roi fut bientôt puni de ce sacrilége par celui-là même qu'il avoit emploié pour piller le Temple. Antiochus le Grand, aiant fait avec les Romains, après sa défaite au Sipyle,

cette paix ignominieuse dont j'ai parlé, lui avoit donné entr'autres otages Antiochus un de ses fils, & cadet de Séleucus. Il y avoit treize ans qu'il étoit à Rome. Son frere Séleucus souhaita de l'avoir, on ne sait pas pour quelle raison ; (peutêtre pour le charger de quelque expédition guerriére dont il le croioit capable) & pour l'obtenir, il envoia Démétrius son fils unique, âgé de douze ans à Rome, pour servir d'otage en la place d'Antiochus. Pendant l'absence des deux héritiers de la Couronne, dont l'un étoit allé à Rome, & l'autre n'en étoit pas encore revenu, Héliodore crut qu'il lui seroit aisé de l'usurper en se défaisant de Séleucus, & il le fit empoisonner.

Appian. in Syr. pag. 116.

AN. M. 3829. Av. J.C. 175.

Ainsi fut accomplie la prophétie de Daniel. Après avoir parlé de la mort d'Antiochus le Grand, il ajoute : *Un homme très méprisable, & indigne du nom de Roi, prendra sa place, & il périra en peu d'années**, *non par une mort violente, ni dans un combat.* Ce peu de mots désigne clairement le régne court & obscur de Séleucus ; & son genre de

Dan. 11. 20.

* *Le mot hébreu se prend également pour* jours *&* *pour* années.

mort. Le texte hébreu le caractérise encore plus particuliérement. *Il s'élévera en sa place* (d'Antiochus) *un homme, qui, en qualité d'Exacteur, de Collecteur de taxes, fera passer*, fera périr *la gloire du roiaume*. En effet, ce fut là toute l'occupation de son régne. Il faloit trouver tous les ans mille talens pour les Romains en vertu du Traité de paix ; & les douze années de ce tribut finissent justement où finit sa vie. Il ne régna qu'onze ans.

Trois millions.

Antiochus, surnommé depuis Epiphane, qui revenoit de Rome en Syrie, apprit à Athénes la mort de son frere Séleucus. On lui donna avis que l'Usurpateur avoit un fort gros parti, mais qu'il s'en formoit pourtant un autre pour Ptolémée, qui prétendoit faire valoir les droits de sa mere, sœur du feu Roi. Antiochus eut recours à Euméne roi de Pergame, & à son frere Attale, qui le placérent sur le trône après avoir chassé Héliodore.

Appian. in Syr. pag. 116. 117. Hieron. in Dan.

Le Prophéte Daniel, depuis le verset 21 du chapitre XI. jusqu'à la fin du chapitre XII. prédit tout ce qui devoit arriver à Antiochus Epiphane, cruel persécuteur des Juifs, & désigné ailleurs par *la petite corne qui devoit*

Dan. 8. 9.

sortir de l'une des quatre grandes *cornes.* J'expliquerai cette prophétie dans la suite.

Ici, dans le verset 21, le Prophéte désigne son avénement à la Couronne. *Un Prince méprisé*, ou, *méprisable lui succèdera*, (à Séleucus) *à qui l'on ne donnera point les honneurs de la roiauté. Il viendra en secret* ou *à petit bruit*, *& il se rendra maître du roiaume par fraude.* La conduite d'Antiochus fera voir combien il étoit *méprisable.* Il est dit *qu'on ne lui donnera point les honneurs de la roiauté.* Il ne monta sur le trône, ni par le droit de sa naissance, puisque Séleucus son frere avoit laissé un fils qui étoit son héritier légitime ; ni par le choix volontaire des peuples : Euméne & Attale le placérent sur le trône. Etant revenu d'occident *à petit bruit* pour surprendre son rival, il sut gagner le peuple par ses artifices, & par les dehors d'une clémence étudiée.

Athen. l. 5. pag. 193. Il prit le titre *d'Epiphane*, c'est-à-dire l'*Illustre :* jamais ce titre ne fut plus mal appliqué. Toute la suite de sa vie fera voir qu'il méritoit bien plus celui d'*Epimane* que quelques-uns lui donnérent : ce mot signifie *Insensé*, *Furieux.*

On raconte de lui des choſes qui prouvent combien eſt juſte l'épithéte de *mépriſable* que lui donne l'Ecriture. Il ſortoit ſouvent du Palais avec deux ou trois domeſtiques,& s'en alloit courir les rues à Antioche. Il s'amuſoit à cauſer avec des orfévres & des graveurs dans leurs boutiques,& à diſputer avec eux des minucies de leur art, qu'il ſe piquoit ridiculement d'entendre auſſi bien qu'eux. Il s'abaiſſoit fort communément juſqu'à entrer en converſation avec la plus vile populace, & ſe méloit avec elle dans les lieux où elle étoit attroupée. Dans ces rencontres, il bûvoit ſouvent avec des étrangers de la plus baſſe condition. Quand il apprenoit qu'il y avoit quelque partie de plaiſir faite par des jeunes gens, il alloit, ſans rien dire, faire le fou, chanter & boire avec eux, ne gardant aucune meſure ni aucune bienſéance. Quelquefois il lui prenoit fantaiſie de quitter ſes habits roiaux, de mettre une robe à la Romaine, & d'aller par la ville dans cet équipage de rue en rue, comme il l'avoit vû pratiquer à Rome aux élections pour la Magiſtrature. Il demandoit les ſuffrages des citoïens, en donnant la main

à l'un, & en embrassant un autre ; & se mettoit sur les rangs tantôt pour la charge d'Edile, tantôt pour celle de Tribun. Quand il avoit été élu, il se faisoit apporter la Chaire * Curule, & s'y plaçant entendoit les petits procès qui survenoient pour des contrats de vente, & des affaires du marché ; & prononçoit sa Sentence avec une attention & une gravité aussi grandes que s'il se fût agi des affaires de la derniére importance. On dit aussi qu'il étoit fort adonné à l'ivrognerie, qu'il dépensoit une grande partie de son revenu en débauches, & que quand le vin lui étoit monté à la tête, il alloit souvent courir dans la ville en jettant l'argent à poignées parmi la canaille, & criant *Attrape qui peut.* D'autres fois il sortoit avec une couronne de roses, & une robe à la Romaine, & marchoit seul dans les rues ; & si quelqu'un s'avisoit de le suivre, il avoit toujours dans ces occasions sous sa robe provision de pierres qu'il lui jettoit. Il alloit aussi souvent se baigner aux bains publics avec le commun peuple, & y faisoit des extravagances qui le

* *C'étoit une chaire d'ivoire, qui n'étoit accordée à Rome qu'aux premiers Magistrats.*

faiſoient mépriſer de tous ceux qui le voioient. Qu'on juge, après tous ces traits, & j'en paſſe beaucoup d'autres, ſi Antiochus ne méritoit pas à plus juſte titre le ſurnom d'*Inſenſé*, que celui d'*Illuſtre*.

A peine Antiochus étoit-il bien éta- An.M.3830.
bli ſur le trône, que Jaſon, frere d'O- Av.J.C.174. 2. *Maccab.*
nias Grand-Prêtre des Juifs, aiant *cap.* 4.
formé le deſſein de ſupplanter ſon frere, fit offrir ſecrettement à ce Prince trois cens ſoixante talens (un million quatre-vingts mille livres,) outre quatre-vingts autres pour un autre article, (deux cens quarante mille livres) afin d'être mis en poſſeſſion de la charge de Souverain Sacrificateur. Sa négociation réuſſit: Onias, reſpecté généralement pour ſa piété & ſa juſtice, fut dépoſé, & Jaſon mis à ſa place. Celui-ci changea toute la religion de ſes peres, & fit des maux infinis à ſa nation, comme on le peut voir dans le ſecond Livre des Maccabées, & dans Joſéphe.

En Egypte, depuis la mort de Pto- An.M.3831.
lémée Epiphane, Cléopatre ſa veuve, Av.C.J.173. *Hieron. in*
ſœur d'Antiochus Epiphane, avoit pris *Dan.*
la Régence, & la Tutelle du jeune Roi ſon fils, & s'en étoit acquittée

avec beaucoup de ſoin & de prudence. Mais étant morte cette année, la Régence tomba entre les mains de Lénée, grand Seigneur du pays; & l'éducation du Roi fut commiſe à Eulée Eunuque. Dès qu'ils furent en charge, ils firent demander la Célé-Syrie & la Paleſtine à Antiochus Epiphane: demande, qui fut bientôt après la ſource de la guerre entre les deux Couronnes. Cléopatre, qui étoit mere d'un de ces Rois, & ſœur de l'autre, avoit empéché, tant qu'elle avoit vécu, qu'on n'en vînt à une rupture. La nouvelle Régence n'eut pas les mêmes ménagemens pour Antiochus, & ne fit point difficulté de lui demander ce qu'ils croioient appartenir à leur maître. Il faut avouer que l'Egypte avoit toujours été en poſſeſſion de la Souveraineté de ces provinces depuis le premier Ptolémée, juſqu'à ce qu'Antiochus le Grand les arracha à Ptolémée Epiphane par la force, & les laiſſa à ſon fils Séleucus ſans autre droit que celui de conquête. De celui-ci elles avoient paſſé à ſon frere Antiochus.

Polyb. in Legat. cap. 72. 82.

Les Egyptiens, pour ſoutenir leurs prétentions, alléguoient que dans le

dernier partage de l'empire fait entre les quatre successeurs d'Alexandre qui demeurérent maîtres de tout après la bataille d'Ipsus, ces provinces avoient été assignées à Ptolémée Soter : que lui, & ses successeurs à la Couronne d'Egypte, en avoient toujours joui depuis, jusques à la bataille de Panéas, dont le gain avoit mis Antiochus le Grand en état de les leur enlever : que ce Prince étoit convenû, en donnant sa fille au Roi d'Egypte, de lui rendre en même tems ces provinces à titre de dot, & que ç'avoit été le principal article de ce mariage.

Antiochus nioit l'un & l'autre de ces faits, & prétendoit qu'au contraire, dans le partage général qui s'étoit fait de l'Empire d'Alexandre, toute la Syrie, y compris la Célé-Syrie & la Palestine, avoient été assignées à Séleucus Nicator, & que par conséquent elles appartenoient à celui qui occupoit le roiaume de Syrie. Pour l'article du mariage, en vertu duquel on redemandoit ces provinces, il soutenoit que c'étoit une chimére sans réalité & sans fondement. Enfin, après avoir ainsi étalé leurs raisons de part &

d'autre ſans convenir de rien, il falut avoir recours aux armes pour en décider.

I. Maccab. 4. 21. 22.

Ptolémée Philométor, étant entré dans ſa quinziéme année, fut déclaré Majeur. On fit de grands préparatifs à Alexandrie pour la ſolennité de ſon couronnement, comme on le pratiquoit en Egypte. Antiochus envoia Apollonius, un des plus grands Seigneurs de ſa Cour, avec le caractére d'Ambaſſadeur, pour y aſſiſter, & pour féliciter de ſa part le jeune Roi. C'étoit en apparence pour faire honneur à ſon Neveu : mais le vrai motif étoit de découvrir le deſſein de cette Cour par raport aux provinces de Célé-Syrie & de Paleſtine, & quelles meſures on y prenoit ſur cette affaire. Dès qu'il apprit, au retour d'Apollonius, que tout ſe diſpoſoit à la guerre, il alla par mer à Joppé, viſita la frontiére du pays, & y fit faire tout ce qu'il faloit pour la mettre en état de ſe bien défendre contre toutes les attaques des Egyptiens.

En faiſant ſa ronde, il paſſa par Jéruſalem. Jaſon & toute la ville l'y reçurent avec beaucoup de magnificence & une grande pompe. Mais les hon-

neurs qu'on lui rendit ne détournérent pas les maux qu'il fit souffrir ensuite à cette ville & à toute la nation des Juifs. De Jérusalem il passa dans la Phénicie, & après y avoir mis ordre à tout, il revint à Antioche.

Le même Apollonius, dont je viens de parler, avoit été envoié à Rome par Antiochus à la tête d'une Ambassade. Il fit des excuses au Sénat de ce que son Maître envoioit le tribut plus tard qu'il n'étoit marqué dans le Traité. Outre la somme dûe, il fit présent au peuple de plusieurs vases d'or. Il demanda, au nom de ce Prince, qu'on renouvellât avec lui l'alliance & l'amitié qui avoit été avec son pere; & que le peuple Romain lui donnât les ordres qu'il convenoit de donner à un Roi qui se piquoit d'être un affectionné & fidéle Allié. Il ajouta que son Maître n'oublieroit jamais les marques de bonté qu'il avoit reçues du Sénat, de toute la Jeunesse, & de tous les Ordres de la ville pendant son séjour à Rome, où il avoit été traité, non comme un simple otage, mais comme un Roi. Le Sénat répondit obligeamment à tous ces chefs, & renvoia Apollonius comblé d'hon-

Liv. lib. 42. n. 6.

neurs & de présens. On savoit par le témoignage des Ambassadeurs Romains qui avoient été en Syrie, qu'il étoit fort considéré du Roi, & très affectionné au peuple Romain.

AN.M.3832. AV.J.C.172. II. Maccab. 4. 23. &c. L'année suivante, Jason envoia à Antioche son frere Ménélas pour paier le tribut au Roi, & négocier quelques autres affaires importantes. Mais, dans l'audience qu'on lui donna, au lieu de se renfermer dans sa commission, ce traître supplanta son frere, & obtint sa charge, aiant offert trois cens talens plus que lui. Ce nouveau choix fut une source de troubles, de desordres, de meurtres, & de sacriléges. La mort d'Onias, généralement aimé & respecté, y mit le comble. Antiochus, quelque dur & insensible qu'il fût, pleura sa perte, & punit le meurtrier comme il le méritoit. Je passe légérement sur ces faits, & j'en omets les principales circonstances, parce qu'elles appartiennent proprement à l'histoire des Juifs, qui n'entre point dans mon plan, & dont je me contente de raporter plus au long quelques endroits seulement, qui sont trop intéressans pour être passés sous silence, ou pour être abrégés de sorte

qu'on n'en sentiroit pas la beauté.

Antiochus, qui depuis le retour d'Apollonius de la Cour d'Egypte s'étoit toujours préparé à la guerre, dont il voioit bien qu'il étoit menacé de la part de Ptolémée pour la Célé-Syrie & la Palestine, se trouvant enfin en état de la commencer, résolut de ne la pas attendre dans ses Etats, & de la porter lui-même dans ceux de son ennemi. Il crut pouvoir mépriser impunément la jeunesse de Ptolémée, qui n'avoit que seize ans, & la foiblesse des Ministres entre les mains de qui il étoit tombé. Il se persuada que les Romains, sous la protection de qui l'Egypte s'étoit mise, avoient trop d'affaires sur les bras pour songer à la secourir, & que la guerre qu'ils avoient avec Persée roi de Macédoine ne leur en laisseroit pas le loisir. Enfin il trouvoit que la conjoncture présente étoit très favorable pour décider la querelle qu'il avoit avec l'Egypte au sujet de ces provinces.

An M. 3833.
Av. J.C. 171.
Liv. lib. 42. n. 9.
Polyb. in Legat. cap. 71. 72.
Justin. l. 34. cap. 2.
Diod. Legat. 18.
Hieron. in Dan.

Cependant, pour garder quelques mesures avec les Romains, il envoia représenter au Sénat par des Ambassadeurs son droit sur les provinces de Célé-Syrie & de Palestine, dont il

étoit actuellement en possession ; & l'obligation où il se trouvoit d'entrer en guerre pour le soutenir : & en même tems il se mit à la tête de son armée, & marcha vers la frontiére de l'Egypte. L'armée de Ptolémée & la sienne se joignirent entre le mont Casius & Péluse, & l'on en vint à une bataille où Antiochus remporta la victoire, dont il profita si bien, qu'il mit la frontiére en état de servir de barriére, & d'arréter tous les efforts que pouvoit faire l'Egypte pour regagner ces provinces. Ce fut là sa premiére expédition contre l'Egypte. Ensuite, sans entreprendre autre chose cette année, il retourna à Tyr, & il mit son armée en quartier d'hiver dans les places voisines.

AN.M.3834. AV.J.C.170. *II. Maccab.* IV. 44-50.

Pendant le séjour qu'il y fit, trois Députés du Sanédrin de Jérusalem vinrent lui faire des plaintes contre Ménélas, qu'ils convainquirent en sa présence d'impiété & de sacrilége. Le Roi étoit prêt de le condanner : mais, sur l'avis de Ptolémée Macron un de ses Ministres, que Ménélas avoit gagné, il le renvoia absous, & fit mourir les trois Députés comme calomniateurs : injustice, dit l'Auteur sacré, qui

qui n'auroit pas eu lieu même parmi des Scythes. Les Tyriens, touchés de compassion, les firent enterrer honorablement.

Ce Ptolémée Macron, aiant été autrefois Gouverneur de l'île de Cypre sous le Roi Ptolémée Philométor, avoit retenu pendant sa minorité tous les revenus du pays entre ses mains, & n'avoit jamais voulu les remettre aux Ministres qui les avoient demandés avec de vives instances, & à qui il les avoit constamment refusés, sur les justes soupçons qu'il avoit de leur infidélité. Au couronnement du Roi, il apporta le tout à Alexandrie, & le remit au fisc. Exemple rare de desintéressement dans un homme qui manie les deniers publics ! Une somme si considérable, venue si à propos dans l'extrême besoin où se trouvoit l'Etat, lui avoit fait beaucoup d'honneur à la Cour, & l'y avoit rendu fort puissant. Dans la suite, piqué de quelque affront que lui firent les Ministres, ou de ce qu'on ne récompensoit pas comme il l'auroit voulu un service de cette importance, il se révolta contre Ptolémée, entra au service d'Antiochus, & lui livra l'île de Cypre. Il en

Polyb. in Excerpt. Vales. pag. 126. II. Maccab. X. 13. VIII. 8. IV. 29. & I. Maccab. III. 38.

fut reçu avec toutes sortes d'agrémens. Le Roi le mit au nombre de ses confidens, & lui donna le Gouvernement de la Célé-Syrie & de la Palestine, & envoia à sa place en Cypre Cratès, qui avoit commandé dans le Château de Jérusalem sous Sostrate. Il est beaucoup parlé de ce Ptolémée Macron dans les Livres des Maccabées.

II. Maccab. V. 1. I. Maccab. I. 17-20. Hieron. in Dan. Diod. in Excerpt. Vales. pag. 311.

Antiochus emploia tout l'hiver à faire de nouveaux préparatifs de guerre pour une seconde expédition en Egypte; &, dès que la saison le permit, il l'attaqua par mer & par terre. Ptolémée avoit mis une nombreuse armée sur pié: mais elle ne tint pas devant Antiochus. Celui-ci gagna une seconde bataille sur la frontiére, prit la ville de Péluse, & entra jusques dans le cœur de l'Egypte. Dans cette derniére défaite des Egyptiens il ne tint qu'à lui de n'en pas laisser échaper un seul homme: mais pour mieux ruiner son Neveu, au lieu de profiter de son avantage, il arréta lui-même ses gens en allant de tous côtés, après la victoire, faire cesser le carnage. Cette clémence, en effet, lui gagna le cœur des Egyptiens; & quand il avança dans le pays, tous venoient en fou-

le se rendre à lui : de sorte qu'il se vit bientôt sans peine maître de Memphis & de tout le reste de l'Egypte, à la réserve d'Alexandrie, qui seule tint bon contre lui.

Philométor ou fut pris, ou vint se mettre lui-même entre les mains d'Antiochus, qui lui laissa sa liberté entiére. Ils mangeoient à la même table, vivoient en amis ; &, pendant quelque tems même, Antiochus affectoit de prendre soin des intérêts de ce jeune Roi son neveu, & de régler les affaires comme son Tuteur. Mais, quand une fois il se fut rendu maître du pays, sous ce prétexte il se saisit de tout ce qui lui convenoit, pilla de tous les côtés, & s'enrichit, aussi bien que ses troupes, des dépouilles des Egyptiens.

Justin. lib. 34. cap. 2. Diod. in Excerpt. Vales. pag. 310.

Philométor fit un triste personnage pendant tout ce tems-là. A l'armée il s'étoit toujours tenu aussi loin qu'il avoit pu du danger, & ne s'étoit pas seulement montré à ceux qui combattoient pour lui. Après cela, quelle lâcheté que la maniére dont il se soumit à Antiochus, & dont il se laissa enlever un si beau roiaume, sans rien entreprendre pour le conserver ! Ce n'étoit pourtant pas tant en lui man-

que de courage & de capacité natu-relle, car dans la suite il donna des preuves du contraire, qu'un effet de l'éducation molle & effeminée de son Gouverneur Eulée. Cet Eunuque, qui étoit aussi son premier Ministre, avoit emploié tous ses soins à le plonger dans le luxe & dans la mollesse, afin de le rendre incapable des affaires, & de se rendre lui-même aussi nécessaire quand ce jeune Prince seroit Majeur, qu'il l'avoit été pendant sa minorité, & conserver ainsi toujours le pouvoir entre ses mains.

I. Maccab. I. 20-29. II. Maccab. V. 5-21. Joseph Antiq. lib. 12. cap. 7. Diod. l. 34. Ecloz. 1. Hieron. in Dan.

Pendant qu'Antiochus étoit en Egypte, un faux bruit de sa mort se répandit dans toute la Palestine. Jason crut l'occasion propre à recouvrer le poste qu'il y avoit perdu. Il vient avec un peu plus de mille hommes à Jérusalem, & avec le secours de ceux de son parti qui étoient dans la ville il la prend, en chasse Ménélas qui se retire dans la Citadelle, commet toutes sortes de cruautés contre ses concitoiens, & fait mourir sans miséricorde tous ceux qui lui tombent entre les mains, & qu'il regardoit comme ses ennemis.

Quand Antiochus apprit ces nou-

velles en Egypte, il conclût que c'étoit une revolte générale des Juifs, & se mit aussitôt en marche pour la réprimer. Il étoit particuliérement en colére de ce qu'on lui dit que le peuple de Jérusalem avoit fait de grandes réjouissances sur le bruit de sa mort. Il forma le siége de la ville, la prit d'assaut, &, en trois jours de tems que la ville fut livrée à la fureur du soldat, il en couta la vie à quatre-vingts mille hommes qu'il fit égorger. Il y en eut outre cela quarante mille faits prisonniers, & pareil nombre vendus aux nations voisines.

Non content de cela, cet impie entra par force dans le temple jusques dans le Sanctuaire & les lieux les plus sacrés, souillant même par sa présence le Lieu très Saint, où le traître Ménélas le conduisit. Ensuite, ajoutant le sacrilége à la profanation, il emporta l'autel des parfums, la table des pains de proposition, le chandelier à sept branches du Sanctuaire, (le tout étoit d'or) plusieurs autres vases, utensiles, & dons des Rois, aussi d'or. Il pilla la ville, & s'en retourna à Antioche, chargé des dépouilles de la Judée & de l'Egy-

pte, qui jointes ensemble faisoient des sommes * immenses. Pour mettre le comble au desespoir des Juifs, en partant il nomma pour Gouverneur de la Judée un Phrygien nommé Philippe, homme d'une cruauté barbare; pour la Samarie, Andronique d'un caractére tout pareil; & il laissa à Ménélas, le plus méchant des trois, le titre de Souverain Sacrificateur, avec l'autorité qui étoit attachée à cette charge.

II. Maccab. V. 2-4. Voila le commencement des maux qui avoient été présagés à Jérusalem par d'étranges phénoménes qui y parurent quelque tems auparavant pendant quarante jours. C'étoient des hommes, les uns à cheval, & les autres à pié, armés de boucliers, de lances, & d'épées, qui formant des corps assez considérables, se battoient en l'air comme font des armées ennemies.

An.M.3835. Av.J.C.169. *Porphyr. in Græc. Euseb. Scalig.* Les Alexandrins voiant Philométor entre les mains d'Antiochus, à qui il laissoit disposer comme il lui plaisoit de son roiaume, le regardérent com-

* *Il est marqué dans le II livre des Maccabées ch. 1. verset 21. qu'il emporta du temple seul mille huit cens talens, qui font cinq millions quatre cens mille livres.*

me perdu pour eux, & mirent ſon cadet ſur le trône, déclarant l'autre déchu de la Couronne. On lui donna dans cette occaſion le nom de Ptolémée *Evergéte* II. qui fut bientôt changé en celui de *Cacergéte*. Le premier ſignifie, *Bienfaiſant*; le ſecond, *Malfaiſant*. Il eut dans la ſuite le ſobriquet de * *Phyſcon*, qui veut dire *Gros ventre*, parce que ſes excès de table l'avoient rendu extrêmement gros & replet. C'eſt ſous ce dernier titre que la plupart des Ecrivains en parlent. Cinéas & Cumanus lui furent donnés pour Miniſtres, & on les chargea de rétablir les affaires délabrées de cet Etat.

Athen. l. 4. pag. 184.

Polyb. in Legat. cap. 81.

Antiochus, qui eut avis de ce qui ſe paſſoit, en prit occaſion de revenir encore pour une troiſiéme fois en Egypte, ſous prétexte de rétablir le Roi dépoſé, mais en effet pour ſe rendre maître abſolu du roiaume. Il battit les Alexandrins dans un combat naval près de Péluſe, entra par terre en Egypte, & marcha droit à Alexandrie dans le deſſein d'en former le ſiége. Le jeune Roi conſulta ſes deux Mi-

* φύσκων. Ventricoſus. Obeſus. *de* φύσκη. Craſſum inteſtinum. Venter.

niſtres. Ils lui conſeillérent de faire aſſembler un grand Conſeil composé de tous les hauts Officiers de l'armée, & de prendre leurs avis ſur les reſſources qu'il ſeroit poſſible de trouver pour ſortir de l'embarras où l'on ſe trouvoit. Après bien des délibérations, on convint enfin, que l'état des affaires demandoit qu'on cherchât des voies d'accommodement avec Antiochus, & que l'on engageroit les Ambaſſadeurs des différens Etats de la Gréce qui ſe trouvoient à Alexandrie d'emploier leur médiation pour y réuſſir. On les trouva tout diſpoſés à le faire.

Ils allérent par eau en remontant le fleuve trouver Antiochus, & furent chargés des ouvertures de paix : deux Ambaſſadeurs de Ptolémée les accompagnoient, qui avoient les mêmes inſtructions. Il les reçut fort bien dans ſon camp, les régala magnifiquement ce jour-là, & leur marqua le lendemain pour entendre les propoſitions qu'ils avoient à lui faire. Les Achéens parlérent les premiers, & les autres enſuite chacun à leur tour. Tous s'accordérent à charger Eulée, & à attribuer la guerre à ſa mauvaiſe conduite,

& au bas âge de Ptolémée Philométor, faisant adroitement l'apologie du nouveau Roi, & tâchant de radoucir Antiochus à son égard pour le porter à traiter avec lui, appuiant beaucoup sur la parenté qui se trouvoit entr'eux.

Antiochus, dans sa réponse, convint de tout ce qu'ils avoient dit sur la cause de la guerre, prit occasion de là d'étaler les droits qu'il avoit sur la Célé-Syrie & la Palestine, allégua toutes les raisons qu'on a vûes ci-dessus, & produisit les piéces authentiques, qui furent trouvées si fortes, que tous les Membres de ce Congrès furent convaincus de la bonté de son droit sur ces provinces. Pour les conditions de la paix, il les renvoia à un autre tems, leur faisant espérer qu'il feroit travailler à un Traité solennel lorsqu'il auroit auprès de lui deux personnes absentes qu'il leur nomma, & sans qui il leur déclara qu'il ne vouloit point l'entamer. *Page 222.*

Après cette réponse il décampa, vint à Naucratis, de là devant Alexandrie, & commença à en former le siége. Dans cette extrémité, Ptolémée Evergéte & Cléopatre sa sœur, qui étoient dans la place, envoiérent *Liv. lib. 44. n. 19. Polyb. Legat. 90.*

des Ambaſſadeurs à Rome, repréſenter le triſte état où ils étoient réduits, & implorer le ſecours du peuple Romain. Ils parurent à l'audience que le Sénat leur accorda, avec toutes les marques de douleur uſitées alors dans les plus grandes afflictions, & tinrent un diſcours encore plus touchant. Ils repréſentérent que l'autorité du peuple Romain étoit ſi reſpectée par tous les peuples & par tous les Rois, & qu'Antiochus en particulier lui avoit de ſi grandes obligations, que, s'il lui faiſoit déclarer par des Ambaſſadeurs que le Sénat ne trouvoit pas bon qu'on fît la guerre à des Rois alliés de Rome, ils ne doutoient point que ſur le champ Antiochus ne ſe retirât de devant Alexandrie, & ne remenât ſon armée en Syrie. Que, ſi le Sénat refuſoit de leur accorder ſa protection, Ptolémée & Cléopatre, chaſſés de leur roiaume, ſeroient obligés au premier jour de ſe réfugier à Rome; & qu'il ne ſeroit pas honorable au peuple Romain d'avoir laiſſé ſans ſecours le Roi & la Reine dans une telle extrémité.

Le Sénat, touché de leurs remontrances, & perſuadé d'ailleurs qu'il n'étoit pas de l'intérêt des Romains

de laisser si fort agrandir Antiochus, & que son pouvoir seroit exorbitant s'il joignoit la Couronne d'Egypte à celle de Syrie, résolut d'envoier une ambassade en Egypte pour mettre fin à la guerre. C. Popilius Lénas, C. Décimius, & C. Hostilius, furent les trois qu'on choisit pour cette importante négociation. Leurs instructions portoient qu'ils iroient trouver premiérement Antiochus, & ensuite Ptolémée : qu'ils leur déclareroient de la part du Sénat qu'ils eussent à suspendre toutes les hostilités, & à terminer la guerre : & que, si l'un des deux refusoit de le faire, le peuple Romain ne le regarderoit plus comme son ami & comme son allié. Comme le danger étoit pressant, trois jours après la résolution prise dans le Sénat ils partirent de Rome avec les Ambassadeurs d'Egypte.

Peu de tems avant leur départ il arriva en Egypte des Ambassadeurs de Rhodes, qui venoient exprès pour tâcher d'accommoder les différens des deux Couronnes. Ils débarquérent à Alexandrie, & de là passérent au camp d'Antiochus. Ils firent tous leurs efforts pour le porter à un accommo-

Polyb. Legat. 84.

dément avec le Roi d'Egypte, insistant beaucoup sur l'amitié dont les deux Couronnes les avoient honorés depuis si lontems, & sur l'obligation où elle les mettoit d'emploier leurs bons offices pour rétablir la paix entr'elles. Comme ils s'étendoient beaucoup sur ces lieux communs, Antiochus les interrompit, & leur dit en peu de mots: Qu'il n'étoit pas nécessaire de faire là dessus de longues harangues; que la Couronne appartenoit à l'aîné des deux freres, avec qui il avoit fait la paix, & lié une étroite amitié; que, si on vouloit le rappeller & le remettre sur le trône, la guerre étoit finie.

Liv. lib. 45. n. 11. Il le disoit, mais ce n'étoit nullement son dessein. Il ne cherchoit qu'à embrouiller les affaires, pour venir à ses fins. La résistance qu'il trouvoit dans Alexandrie, dont il vit bien qu'il faudroit lever le siége, lui fit changer de batterie, & conclure, qu'il faloit desormais entretenir l'animosité entre les deux freres, & allumer entr'eux une guerre qui les affoiblît si fort, qu'il n'eût plus, quand il le voudroit, qu'à se montrer pour venir à bout de l'un & de l'autre qui se trouveroient alors tout-à-fait épuisés. Dans cette

vûe, il leva le siége, marcha du côté de Memphis, & remit en apparence Philométor en possession de tout le pays, excepté Péluse, qu'il garda comme une clé pour entrer quand il lui plairoit en Egypte, dès qu'il verroit les choses venues au point où il les faloit pour commencer à agir. Après avoir ainsi disposé toutes choses, il retourna à Antioche.

Philométor commença enfin à revenir de l'assoupissement prodigieux où l'avoit jetté son indolente mollesse, & à sentir les maux que lui avoient fait toutes ces révolutions. Il se trouva même assez de pénétration naturelle pour entrevoir le dessein d'Antiochus. L'article de Péluse retenue par Antiochus lui ouvrit les yeux. Il vit bien qu'il ne gardoit cette porte de l'Egypte que dans le dessein d'y rentrer quand son frere & lui seroient si abbatus par la guerre qu'ils se faisoient, qu'ils ne pourroient plus résister, & qu'ils seroient alors tous deux en proie à son ambition. Ainsi, dès qu'il vit Antiochus parti, il fit dire à son frere qu'il étoit disposé à s'accommoder avec lui; & l'accommodement se fit effectivement par le moien de Cléo-

patre leur sœur, à condition que les deux freres régneroient conjointement. Philométor revint à Alexandrie, & l'Egypte eut la paix, au grand contentement des peuples, & sur tout de ceux d'Alexandrie qui avoient beaucoup souffert de la guerre.

Antiochus, si ses discours avoient été sincéres lorsqu'il disoit que le but de son entrée en Egypte étoit uniquement de rétablir Philométor sur le trône, auroit dû apprendre avec joie la réconciliation des deux freres. Mais il s'en faloit bien qu'il pensât si raisonnablement; & j'ai déja remarqué qu'il couvroit sous ce discours spécieux le dessein réel d'accabler les deux freres, après qu'il les auroit affoiblis de part & d'autre par les pertes qu'ils auroient faites.

Polyb. Legat. 89. & 91. Les deux freres jugeant qu'Antiochus ne manqueroit pas de revenir les attaquer vigoureusement, envoiérent des Ambassadeurs en Gréce, pour obtenir des Achéens quelques troupes auxiliaires. L'assemblée se tenoit à Corinthe. Les deux Rois demandoient seulement qu'on leur envoiât mille fantassins sous la conduite de Lycortas, & deux cens chevaux sous celle

de Polybe. Ils avoient donné ordre aussi de lever mille soldats mercénaires. Callicrate, qui présidoit à l'assemblée, s'opposa à la demande des Ambassadeurs, sous prétexte qu'il étoit de l'intérêt de la Ligue de ne pas se mêler des affaires étrangéres, & qu'elle devoit réserver ses troupes pour être en état de secourir les Romains qu'on croioit devoir donner au premier jour une bataille contre Persée. Alors Lycortas & Polybe prenant la parole, dirent entr'autres choses, que l'année précédente Polybe étant allé trouver Marcius qui commandoit l'armée Romaine en Macédoine pour lui offrir le secours que la Ligue des Achéens lui avoit décerné, ce Consul, en le remerciant, lui avoit dit qu'étant une fois entré dans la Macédoine, il n'avoit plus besoin des forces des Alliés: qu'on ne devoit donc pas se servir de ce prétexte pour abandonner les Rois d'Egypte. Que d'ailleurs, la Ligue étant en état de mettre sur pié, sans s'incommoder, trente ou quarante mille hommes, une aussi petite diversion que celle dont il s'agissoit ne diminueroit point ses forces. Que dans les conjectures où les deux Rois se

trouvoient, il faloit saisir l'occasion de leur être utiles; qu'on ne pouvoit, sans ingratitude, oublier les bienfaits qu'on avoit reçus de l'Egypte; & qu'en manquant à ce devoir on violeroit les Traités & les sermens sur lesquels l'Alliance étoit fondée. Comme la multitude panchoit à accorder le secours, Callicrate congédia les Députés, sous couleur que les loix ne permettoient pas de délibérer sur une affaire de cette nature dans une telle assemblée.

Elle fut donc convoquée quelque tems après à Sicyone; & comme on étoit prêt d'y prendre la même résolution, Callicrate, sur une lettre supposée de Q. Marcius, qui exhortoit les Achéens à s'entremettre pour finir la guerre entre les deux Ptolémées & Antiochus, fit porter un Décret par lequel on se contentoit d'envoier des Ambassadeurs vers ces Princes.

An.M.3836. Av.J.C.168. Liv. lib. 45. n. 11-13. Polyb. Legat. 92.

Dès qu'Antiochus eut appris la réunion des deux freres, il résolut d'emploier contr'eux toutes ses forces. Il envoia de fort bonne heure sa flote en Cypre pour s'en conserver la possession. En même tems il se mit en marche par terre avec une armée nombreuse, dans le dessein de faire cette fois-ci la con-

quête de l'Egypte tout ouvertement, sans faire mine, comme auparavant, de travailler pour un de ses neveux. Il trouva, en arrivant à Rhinocorura, des Ambassadeurs de Philométor, qui lui dirent : Que leur Maître reconnoissoit qu'il lui avoit l'obligation de son rétablissement ; qu'il le conjuroit de ne pas détruire son propre ouvrage en emploiant la voie des armes & de la violence, & de lui marquer amiablement ce qu'il souhaitoit de lui. Antiochus, levant le masque, ne parla plus de l'affection & de la tendresse dont il avoit jusques-là fait tant de parade, & se déclara sans détour ennemi de l'un & de l'autre. Il dit aux Ambassadeurs qu'il demandoit qu'on lui cédât à perpétuité l'île de Cypre, & la ville de Péluse avec toutes les terres qui sont le long du bras du Nil sur laquelle elle étoit située, & qu'il ne feroit de paix avec eux qu'à ces conditions. Il marqua aussi un jour auquel il vouloit qu'on lui rendît réponse sur sa demande.

Quand il vit ce jour passé sans qu'on lui eût donné la satisfaction qu'il prétendoit, il commença les hostilités, perça jusqu'à Memphis en soumettant

tous les pays qu'il traversoit, & là il reçut la soumission de presque tout ce qui restoit. Il prit ensuite la route d'Alexandrie, dans le dessein de former le siége de cette ville, dont la prise l'auroit rendu maître absolu de tout le roiaume. Il y auroit infailliblement réussi, s'il n'eût trouvé en y allant une Ambassade de Rome qui l'arréta, & rompit toutes les mesures qu'il avoit prises depuis si lontems pour se rendre maître de l'Egypte.

On a vû ci-dessus comment les Ambassadeurs nommés pour l'Egypte s'étoient pressés de partir de Rome. Ils débarquérent à Alexandrie précisément dans le tems qu'Antiochus se mettoit en marche pour en aller former le siége. Les Ambassadeurs le rencontrérent à * Eleusine, qui n'étoit qu'à un petit quart de lieue d'Alexandrie. Voiant Popilius, qu'il avoit connu très particuliérement à Rome pendant qu'il y étoit en otage, il lui tendit la main pour l'embrasser en qualité d'ancien ami. Le Romain, qui ne se regardoit plus là comme particulier mais comme homme public, voulut

* *Turnébe & Henri de Valois croient qu'il faut lire dans Tite-Live* Eleusinem *au lieu de* Leusinem.

ſavoir, avant que de recevoir ſa civilité, s'il parloit à un ami ou à un ennemi de Rome. Il lui préſenta le Décret du Sénat, lui demanda de le lire, & de lui rendre ſa réponſe ſur le champ. Antiochus, après l'avoir lu, lui dit qu'il en délibéreroit avec ſes amis, & lui rendroit ſa réponſe dans peu. Popilius, indigné que le Roi parlât de délai, fit avec une baguette qu'il avoit à la main un cercle ſur le ſable autour d'Antiochus, & hauſſant la voix : *Rendez réponſe*, lui dit-il, *au Sénat, avant que de ſortir du cercle que je viens de tracer*. Le Roi étourdi d'un ordre ſi fier, après avoir un peu penſé en lui-même, répondit qu'il feroit ce que le Sénat ſouhaitoit. Alors Popilius reçut ſes civilités, & en uſa enſuite à tous égards en ancien ami. Quelle [a] hauteur d'ame ! quelle fierté de langage ! Ce Romain, d'un ſeul mot, jette dans l'effroi le Roi de Syrie, & ſauve celui d'Egypte.

Ce qui inſpiroit à l'un tant de hardieſſe, à l'autre tant de docilité, étoit la nouvelle qu'on avoit reçue tout

a Quàm efficax eſt animi ſermoniſque abſciſſa gravitas ! Eodem momento Syriæ regnum terruit, Ægypti texit *Valer. Max. lib.* 6. *cap.* 4.

fraîchement de la grande victoire que les Romains avoient remportée sur Persée roi de Macédoine. Depuis ce moment tout plia devant eux, & le nom Romain devint redoutable à tous les Princes & à toutes les nations.

Antiochus étant sorti d'Egypte dans le jour marqué, Popilius retourna avec ses Collégues à Alexandrie, où il mit le sceau & la derniére main au Traité d'accommodement entre les deux freres qui n'étoit encore qu'ébauché. De là il passa en Cypre, en renvoia la flote d'Antiochus qui avoit remporté une victoire sur celle des Egyptiens, fit rendre toute l'Ile aux Rois d'Egypte à qui elle appartenoit de droit, & revint à Rome rendre compte au Sénat du succès de son ambassade.

Il y arriva aussi presque en même tems des Ambassadeurs de la part d'Antiochus, & de celle des deux Ptolémées & de Cléopatre leur sœur. Les premiers dirent, » Que la paix qu'il » avoit plu au Sénat de donner à leur » Maître, lui paroissoit préférable à » toutes les victoires qu'il auroit pu » remporter, & qu'il avoit obéi aux

» ordres des Ambaſſadeurs Romains » comme à ceux des dieux mêmes. Quelle baſſeſſe, & quelle impiété! Enſuite ils félicitérent le peuple Romain ſur la victoire qu'ils venoient de remporter ſur Perſée. Les autres Ambaſſadeurs, non moins outrés que les premiers, déclarérent » Que les deux » freres Ptolémées & Cléopatre ſe » croioient plus redevables au Sénat » & au peuple Romain qu'à leurs peres & meres, & qu'aux dieux mê» mes, aiant été délivrés par la pro» tection de Rome d'un ſiége très fa» cheux, & rétablis ſur le trône de » leurs ancêtres, dont ils étoient preſ» que entiérement déchus. » Le Sénat répondit, » Qu'Antiochus avoit fait » ſagement d'obéir aux Ambaſſadeurs; » que le Sénat & le peuple Romain lui » en ſavoient bon gré. « Je ne ſai s'il eſt poſſible de pouſſer plus loin la fierté. Quant à Ptolémée & Cléopatre, on répondit » Que le Sénat étoit fort » aiſe d'avoir trouvé une occaſion de » leur faire quelque plaiſir, & qu'il » tâcheroit de leur faire connoitre » qu'ils devoient regarder l'amitié & » la protection du peuple Romain » comme le plus ferme appui de leur

» roiaume. « Le Préteur eut ordre de faire les présens ordinaires aux Ambassadeurs.

§. III.

Antiochus, outré de ce qui lui étoit arrivé en Egypte, fait tomber sa colére sur les Juifs. Il entreprend d'abolir le culte du vrai Dieu adoré à Jérusalem. Il y exerce les plus grandes cruautés. Généreuse résistance de Mathathias; qui, en mourant, exhorte ses fils à combattre pour la Loi de Dieu. Judas Maccabée remporte plusieurs victoires sur les Généraux & les armées d'Antiochus. Ce Prince, qui étoit allé en Perse pour y amasser des trésors, entreprend de piller un riche temple à Elymaïde : il en est honteusement repoussé. Aiant appris la défaite de ses armées dans la Judée, il part brusquement pour exterminer tous les Juifs. En chemin, la main de Dieu le frape. Il meurt au milieu des plus vives douleurs, après un régne d'onze ans.

An.M.3836. Av.J.C.168. *I. Maccab.* 1. 30-40. & *II.* v. 24-27.

ANTIOCHUS, à son retour d'Egypte, outré de se voir arracher par les Romains une Couronne sur laquelle il avoit compté, & dont il se voioit

déja presque en possession, fit tomber tout le poids de sa colére sur les Juifs, qui ne lui en avoient donné aucun sujet. Il détacha, en traversant la Palestine, vingt-deux mille hommes, dont il donna le commandement à Apollonius, & lui ordonna de détruire la ville de Jérusalem. *Joseph Antiq. lib. 12. cap. 7.*

Apollonius y arriva justement deux ans après la prise de cette ville par Antiochus. Il ne témoigna rien du tout au commencement qui pût faire soupçonner les ordres cruels qu'il avoit, & attendit, pour les faire éclater, le premier jour de Sabbat. Alors, voiant tout le peuple assemblé paisiblement dans les Synagogues, & occupé à y rendre à Dieu le culte religieux, il s'acquitta de la commission barbare dont il étoit chargé, & lâcha sur eux toutes ses troupes, avec ordre de massacrer tous les hommes, de prendre toutes les femmes & tous les enfans, & de les vendre. Ses ordres furent executés avec la derniére rigueur & la derniére cruauté. On n'épargna pas un seul homme, tous ceux qu'on put trouver furent massacrés impitoiablement, & les rues remplies de sang. On pilla la ville ensuite, &

on y mit le feu en plusieurs endroits après en avoir tiré tout ce qui s'y rencontroit de richesses. On abbattit le reste des maisons, & on se servit des matériaux pour bâtir une bonne Forteresse sur le haut d'une des éminences de la Cité de David, vis-à-vis du temple qu'elle commandoit. On y mit une grosse garnison, pour tenir en bride toute la nation des Juifs: on en fit une place d'armes munie de bons magazins, & on y serra les dépouilles prises dans le sac de la ville.

De là, la garnison fondoit sur ceux qui venoient adorer Dieu dans le temple, & répandoit leur sang de tous les côtés du sanctuaire, qu'elle souilla de toutes les maniéres. Ce fut alors que les sacrifices du soir & du matin cessérent, pas un des véritables serviteurs de Dieu n'osant plus venir l'y adorer.

Judas Maccabée, avec un petit nombre d'autres, s'étoit retiré dans le desert, où ils n'eurent pendant lontems pour toute nourriture que des herbes, & ce qu'ils pouvoient prendre sur les montagnes & dans les bois.

I. Maccab. I. 41-64 & II V. 1-7. Joseph. ibid. Dès qu'Antiochus fut de retour à Antioche, il ordonna que toutes les nations de ses Etats eussent à quitter leurs

leurs anciennes cérémonies religieuses, & leurs usages particuliers ; qu'elles se conformassent à la religion du Roi, & adorassent les mêmes dieux & de la même maniére que lui. Cette Ordonnance, quoique conçue en termes généraux, avoit principalement en vûe les Juifs, dont il vouloit absolument exterminer la religion aussi bien que la nation.

Pour tenir la main à l'exécution de ce réglement, il envoia des Intendans dans toutes les provinces de son Empire, qui eurent ordre de le faire observer, & d'instruire les peuples de toutes les cérémonies & coutumes auxquelles ils devoient se conformer.

Les Gentils eurent moins de peine à s'y résoudre. Culte pour culte, dieux pour dieux, il semble que cela leur devoit être assez indiférent : ils ne furent pourtant pas insensibles à ce changement de religion. Personne ne parut entrer plus aisément dans ce que demandoit la Cour, que les Samaritains. Ils présentérent une requête au Roi, dans laquelle ils déclaroient qu'ils n'étoient point Juifs, & demandoient que leur temple, bâti sur le mont Garizim, qui jusques-là n'avoit été dé-

dié à aucune divinité * particuliére, fût desormais consacré à *Jupiter Grec*, & qu'il en portât le nom. Antiochus reçut favorablement cette requête, & donna ordre à Nicanor, sous-Gouverneur de la province de Samarie, de dédier leur temple à Jupiter Grec comme ils le souhaitoient, & de ne les point inquiéter.

Les Samaritains ne furent pas les seuls apostats qui abandonnérent leur Dieu & leur Loi dans cette épreuve. Plusieurs Juifs, soit pour éviter la persécution, soit pour faire leur cour au Roi ou à ses Officiers, soit enfin par inclination & par libertinage, en firent de même. Tous ces différens motifs causérent bien des chutes en Israël; & plusieurs de ceux qui avoient une fois franchi ce pas-là, devenoient, comme cela est assez ordinaire, en se joignant aux troupes du Roi, plus grands persécuteurs de leurs freres que les payens mêmes qu'on avoit chargés de cette commission barbare.

1. Maccab. 6. 21-24.

L'Intendant, qui fut envoié en Judée & en Samarie pour faire exécuter

* *Ils parloient ainsi, parce que le grand nom du Dieu d'Israel* (Jehova) *ne se prononçoit jamais par les Juifs.*

l'Ordonnance du Roi, étoit Athénée, homme d'âge, & fort versé dans toutes les cérémonies de l'idolatrie des Grecs, qu'on jugea par cette raison fort propre à y inviter ces peuples. Dès qu'il fut arrivé à Jérusalem, il commença par faire cesser les sacrifices qu'on offroit au Dieu d'Israél, & à supprimer toutes les observances de la religion Judaïque. On souilla le temple, de sorte qu'il n'étoit plus propre au service de Dieu : on profana les Sabbats & les autres fêtes : on défendit de circoncire les enfans : on enleva & on brula tous les exemplaires de la Loi par tout où on les trouvoit : on abolit toutes les Ordonnances de Dieu dans tout le pays, & l'on fit mourir tous ceux que l'on put reconnoitre avoir contrevenu en quelque point à celle du Roi. Les soldats de Syrie, & l'Intendant qui les commandoit, furent les principaux ministres par le moien desquels se fit la conversion des Juifs à la religion du Prince.

Pour l'établir plus promtement dans toute la nation, on bâtit dans toutes les villes des autels, & des chapelles avec des idoles : on y ajouta des bois

ſacrés. On y mit des Officiers, qui y faiſoient ſacrifier tout le monde une fois le mois, le jour du mois auquel étoit né le Roi, & qui leur faiſoient manger de la chair de pourceau, & des autres bêtes impures qu'on y offroit en ſacrifice.

I. Maccab. II. 1-30. Joſeph. Antiq. lib. 12. cap. 8.

Un de ces Officiers, nommé Apelle, vint à Modin, où demeuroit Mathathias de la race Sacerdotale, homme vénérable & fort zélé pour la Loi de Dieu. Il étoit fils de Jean, & petit-fils de Simon, dont le pere Aſmonée avoit donné à ſa famille le nom d'Aſmonéens. Il avoit avec lui cinq fils, tous gens de cœur, & zélés comme lui pour la Loi de Dieu : Jean ſurnommé *Gaddis*, Simon ſurnommé *Thaſi*, Judas ſurnommé *Maccabée*, Eléazar qui avoit le ſurnom d'*Abaron*, & Jonathas qui avoit celui d'*Apphus*. En arrivant à Modin, Apelle fit aſſembler les habitans, & leur expliqua le ſujet de ſa commiſſion. Enſuite adreſſant la parole à Mathathias, il tâcha de lui perſuader de ſe conformer à la volonté du Roi, afin d'entraîner tout le reſte des habitans par l'exemple d'un homme ſi reſpectable & ſi conſidéré. Il lui promit que s'il le faiſoit, le Roi

le mettroit au nombre de ses amis & dans son Conseil, & que lui & ses fils recevroient tous des honneurs & des bienfaits de la Cour. Mathathias lui répondit avec une voix ferme qui le fit entendre de toute l'assemblée, Que[a] quand toutes les nations obéiroient au Roi Antiochus, & que tous ceux d'Israél abandonneroient la Loi de leurs peres pour se soumettre à ses ordonnances, lui, ses enfans, & ses freres demeureroient toujours inviolablement attachés à la Loi de Dieu.

Après cette déclaration, apercevant un Juif qui se présentoit à l'autel que les payens y avoient élevé, pour y sacrificier selon l'ordonnance du Roi; saisi d'un zêle semblable à celui de Phinées, & transporté d'une * juste & sainte indignation, il s'élance contre cet apostat, & le tue: puis soutenu de ses enfans & de quelques autres qui se joignirent à eux, il traita de la même sorte l'Officier & toute sa suite. Aiant

a Etsi omnes gentes regi Antiocho obediunt, ut discedat unusquisque à servitute legis patrum suorum, & consentiat mandatis ejus: ego, & filii mei, & fratres mei, obediemus legi patrum nostrorum.

* *Dieu avoit ordonné à son peuple de tuer ceux qui voudroient leur persuader de sacrifier aux idoles.* Deuter. 13. 6-11.

comme levé l'étendard par ce coup d'éclat, il cria à haute voix dans la ville : *Que* [a] *quiconque est zélé pour la Loi, & veut demeurer ferme dans l'alliance* du Seigneur, *me suive*. Alors aiant assemblé toute sa famille, & ceux qui étoient véritablement attachés au culte de Dieu, il se retira avec eux dans les montagnes, où ils furent bientôt suivis de quelques autres ; & en assez peu de tems les deserts de Judée furent remplis de ceux qui fuioient la persécution.

I. Maccab. II. 31-41. II VI. 11. Joseph. ibid. D'abord, comme on les attaquoit des jours de Sabbat, de peur d'en violer la sainteté ils n'osoient se défendre, & se laissoient égorger. Mais ils comprirent bientôt que la loi du Sabbat n'obligeoit personne dans le cas d'une nécessité si pressante.

AN.M.3837. AV J.C.167. *Joseph. de Maccab. cap. 4. & 5.* Antiochus aiant avis que ses ordres ne trouvoient pas en Judée la même soumission que par tout ailleurs, s'y rendit en personne pour les faire exécuter. Il exerça les plus grandes cruautés sur tous les Juifs qui refusoient d'abjurer leur religion, & pour obliger les autres, par la crainte de pareils tourmens, à faire ce qu'on demandoit,

a Omnis, qui zelum habet legis, statuens testamentum, exeat post me.

d'eux. Ce fut alors qu'arriva le martyre d'Eléazar, & celui de la mere & de ses sept fils, appellés ordinairement les Maccabées. Quoique ces histoires soient connues de tout le monde, elles me paroissent trop intéressantes, & trop personnelles à Antiochus dont je décris l'histoire, pour être passées sous silence. Je les raporterai presque dans les termes mêmes de l'Ecriture. II. Maccab. cap. 6. & 7.

La violence de la persécution fit tomber plusieurs Juifs : mais plusieurs aussi demeurérent fermes, & aimérent mieux mourir que de se souiller par des viandes impures. Un des plus illustres entre ceux-ci, fut Eléazar. C'étoit un vénérable vieillard, âgé de quatre-vingts dix ans, docteur de la Loi, dont la vie avoit toujours été pure & innocente. On le pressoit de manger de la chair de porc, & on vouloit l'y contraindre en lui ouvrant la bouche par force. Mais Eléazar, préférant une mort glorieuse à une vie criminelle, alla volontairement & de lui-même au supplice; & persévérant dans la patience, il résolut de ne rien faire contre la Loi pour l'amour de la vie.

Ses amis qui étoient présens, touchés d'une injuste compassion, le pri-

rent à part, & le conjurérent de trouver bon qu'on lui apportât des viandes dont il lui étoit permis de manger, afin qu'on pût faire croire qu'il avoit mangé des viandes du sacrifice selon le commandement du Roi, & que par là on lui sauvât la vie. Mais Eléazar, considérant ce que demandoit de lui son grand âge, les sentimens nobles & généreux avec lesquels il étoit né, & cette vie innocente qu'il avoit menée dès son enfance, répondit selon les ordonnances de la sainte Loi de Dieu, qu'il aimoit mieux être envoié au tombeau, que de consentir à ce qu'on lui proposoit. »Car il est indigne, » leur dit-il, à l'âge où nous sommes, » d'user de cette fiction, qui seroit cause » que plusieurs jeunes hommes s'imaginant qu'Eléazar à l'âge de quatre-» vingts dix ans auroit embrassé la vie » des payens, seroient trompés par » cette feinte dont j'aurois usé pour » conserver un petit reste de cette vie » corruptible : & ainsi je deshonorerois ma vieillesse, & je l'exposerois à » l'exécration des hommes. D'ailleurs » quand je me délivrerois présente-» ment des supplices des hommes, je » ne pourrois néanmoins éviter la

» main du Toutpuiſſant, ni pendant » ma vie, ni après ma mort. C'eſt pourquoi en mourant courageuſement, » je paroitrai digne de la vieilleſſe; & » je laiſſerai aux jeunes gens un exemple de fermeté, en ſouffrant volontiers & avec conſtance une mort honorable pour nos vénérables & ſaintes loix.« Auſſitôt qu'il eut achevé de parler, on le traîna au ſupplice. Ceux qui le conduiſoient, & qui juſques-là avoient fait paroitre quelque douceur envers lui, entrérent tout d'un coup en fureur, à cauſe de ce qu'il venoit de dire, & qu'ils attribuoient à orgueil. Lorſqu'il étoit près de mourir ſous les coups, il jetta un grand ſoupir, & dit, » Seigneur, qui connoiſſez » toutes choſes par une ſcience toute » ſainte, vous voiez qu'aiant pu me » délivrer de la mort, je ſouffre dans » mon corps de cruelles douleurs; mais » que dans mon ame je ſens de la joie » de les ſouffrir, parce que je vous » crains. « Ainſi mourut ce ſaint vieillard, laiſſant non ſeulement aux jeunes hommes, mais encore à toute ſa nation, un grand exemple de vertu & de fermeté dans le ſouvenir de ſa mort.

Il arriva que l'on prit auſſi ſept fre-

res avec leur mere ; & le Roi Antiochus voulut les contraindre de manger de la chair de porc contre la défense de la Loi, en les faisant déchirer à coups de fouets & d'escourgées. Mais l'un d'eux qui étoit l'ainé lui dit: » Que » demandez-vous, & que voulez-vous » apprendre de nous ? Nous sommes » prêts à mourir plutôt que de violer » les saintes loix que Dieu a données » à nos peres. « Le Roi entrant en colére, commanda qu'on mît sur le feu des poëles & des chaudiéres d'airain : & lorsqu'elles furent toutes brulantes, il fit couper la langue à celui qui avoit parlé le premier ; lui fit arracher la peau de la tête, & couper les extrémités des piés & des mains à la vûe de sa mere & de ses freres. Après qu'il eut été ainsi mutilé par tout le corps, on l'approcha du feu, & on le fit rôtir dans la poële. Pendant qu'on le tourmentoit ainsi, ses freres avec leur mere s'encourageoient l'un l'autre à mourir généreusement, en disant : » Le Seigneur Dieu considérera la vérité : il aura pitié de nous & nous » consolera, comme Moyse le promet » dans son Cantique.

Le premier étant mort de cette for-

te, on prit le second ; & après qu'on lui eut arraché la peau de la tête avec les cheveux, on lui demanda s'il vouloit manger des viandes qu'on lui présentoit, avant qu'on lui coupât les membres l'un après l'autre. Mais il répondit en la langue du pays : » Je n'en » ferai rien. Ainsi on lui fit souffrir les mêmes tourmens qu'au premier. Etant près de rendre l'esprit, il dit au Roi : » Méchant prince, vous nous » ôtez la vie présente : mais le Roi du » ciel & de la terre nous ressuscitera » un jour pour la vie éternelle, si nous » mourons pour la défense de ses loix.

Après celui-ci, on alla au troisiéme. On lui demanda sa langue, qu'il présenta aussi-tôt : il étendit les mains constamment, & dit avec confiance : » J'ai reçu ces membres du ciel, mais » je les méprise maintenant pour la » défense des loix de Dieu, parce que » j'espére qu'il me les rendra un jour. Le Roi & tous ceux de sa suite étoient surpris de voir le courage de ce jeune homme, qui comptoit pour rien les plus grands tourmens.

Le quatriéme fut tourmenté de même ; & lorsqu'il alloit rendre l'esprit, il dit au Roi : » Il nous est avantageux

» d'être tués par les hommes, parce » que nous espérons que Dieu nous » rendra la vie en nous ressuscitant : » mais pour vous, votre résurrection » ne sera point pour la vie.

Le cinquiéme, pendant qu'on le tourmentoit, dit au Roi : » Vous faites » maintenant ce que vous voulez, par- » ce que vous avez en main la puissan- » ce parmi les hommes, quoique vous » ne soiez qu'un homme mortel. Mais » ne vous imaginez pas que Dieu ait » abandonné notre nation. Attendez » un peu, & vous verrez sa puissance, » & de quelle maniére il vous tour- » mentera, vous & votre race.

Le sixiéme vint après ; & il dit un moment avant que de rendre l'esprit : » Ne vous trompez pas vous-même. » Il est vrai que ce sont nos pechés qui » nous ont attiré les maux extrêmes » que nous souffrons : mais ne vous » flattez pas de l'espérance de l'impu- » nité, après avoir entrepris de faire » la guerre à Dieu même.

Cependant leur mere, soutenue par l'espérance qu'elle avoit en Dieu, voioit avec une fermeté admirable ses sept enfans périr en un même jour. Elle les encourageoit par des discours

pleins de force & de sagesse ; & alliant un courage mâle avec la tendresse d'une mere, elle leur disoit : » Je » ne sai comment vous avez été formés dans mon sein. Car ce n'est point » moi qui vous ai donné l'ame, l'esprit, & la vie, ni qui ai assemblé tous » vos membres : mais je sai que le » Créateur du monde qui a formé » l'homme dans sa naissance, & qui a » donné l'être à toutes choses, vous » rendra un jour l'esprit & la vie par » sa miséricorde, en récompense de » ce que vous les méprisez maintenant » pour l'amour de ses loix.

Le plus jeune de ces enfans restoit encore. Antiochus commença à l'exhorter, & l'assura même avec serment qu'il le rendroit riche & heureux, & qu'il le mettroit au nombre de ses favoris, s'il vouloit abandonner les loix de ses peres. Mais ce jeune enfant étant insensible à toutes ses promesses, le Roi appella sa mere, & l'exhorta à donner à son fils un conseil salutaire. Elle le lui promit : puis s'approchant de l'enfant, & se moquant de la cruauté du tyran, elle lui dit en la langue du pays : » Mon fils, aiez » pitié de moi, qui vous ai porté neuf

» mois dans mon sein, qui vous ai
» nourri de mon lait pendant trois ans,
» & qui vous ai élevé jusqu'à l'âge où
» vous êtes. Je vous conjure, mon
» cher enfant, de regarder le ciel & la
» terre & tout ce qui y est renfermé,
» & de penser que c'est Dieu qui a fait
» de rien toutes choses, aussi bien que
» le genre humain. Ne craignez point
» ce cruel bourreau ; mais montrez-
» vous digne de vos freres, en rece-
» vant la mort de bon cœur, afin que,
» par la miséricorde de Dieu, je vous
» reçoive avec vos freres dans la gloi-
» re que nous attendons.

Lorsqu'elle parloit encore, le jeune enfant dit tout haut : » Qu'attendez-
» vous de moi ? Je n'obéis point au
» commandement du Roi, mais à
» la loi qui nous a été donnée par
» Moyse. Pour vous, qui êtes l'auteur
» de tous les maux qu'on fait souffrir
» aux Hébreux, vous n'éviterez point
» la main de Dieu. Il est vrai que c'est
» à cause de nos péchés que nous souf-
» frons : mais si le Seigneur notre
» Dieu, pour nous châtier & nous cor-
» riger, s'est mis pour un peu de tems
» en colére contre nous, il s'appaisera
» enfin, & se réconciliera avec ses

» serviteurs. Mais vous, le plus méchant & le plus impie de tous les hommes, ne vous flatez pas d'une vaine espérance. Vous n'échaperez pas au jugement de Dieu, qui peut tout & qui voit tout. Quand à mes freres, après avoir supporté une douleur d'un moment, ils sont entrés dans l'alliance éternelle. A leur exemple, j'abandonne volontiers mon corps & ma vie pour les loix de mes peres; & je prie Dieu qu'il se rende bientôt favorable à notre nation; qu'il vous contraigne par les tourmens & les plaies de confesser qu'il est le seul Dieu; & que sa colére qui est tombée justement sur notre nation, finisse à ma mort & à celle de mes freres.

Le Roi transporté de fureur, & ne pouvant souffrir de se voir insulté, fit tourmenter ce dernier encore plus cruellement que les autres. Ainsi il mourut saintement comme ses freres, dans une parfaite confiance en Dieu. Enfin la mere souffrit aussi la mort après ses enfans.

Mathathias, avant que de mourir, fit venir ses cinq fils, & après les avoir exhortés à combattre vaillamment & AN.M.3838. Av.J.C.166. I. Macab. II. 49-70.

Joseph Antiq. lib. 8. cap. 12. constamment pour la Loi de Dieu contre les persécuteurs, il nomma Judas pour Général, & Simon pour présider au Conseil. Ensuite il rendit l'esprit, & fut enterré à Modin dans le sepulcre de ses ancêtres, extrêmement pleuré & regretté par tous les fidéles Israélites.

Polyb. apud Athen. lib. 5. pag. 193. &c. Diod. in Excerpt. Vales. pag. 321. Antiochus voiant que Paul Emile, après avoir battu Persée, & fait la conquête de la Macédoine, avoit célébré des Jeux à Amphipolis sur le Strymon, eut envie d'en faire autant à Daphné près d'Antioche. Il en marqua le tems, envoia de tous côtés inviter des spectateurs, & en attira une foule prodigieuse. Les Jeux se firent avec une pompe & une dépense extraordinaire, & durérent plusieurs jours. Le personnage qu'il y joua pendant tout ce tems-là répondit parfaitement *Dan. 11.21.* au trait de la prophétie de Daniel, qui l'appelle un *homme méprisable* : j'en ai parlé ailleurs. Il y fit tant d'extravagances en présence de cette multitude infinie de peuple assemblé de différens endroits du monde, qu'il s'attira le mépris & la risée de tous les assistans: plusieurs même en furent si choqués, que pour éviter de voir une conduite

ſi indigne d'un Prince, & ſi contraire aux régles de la bienſéance & de la pudeur, ils ne voulurent plus aller aux feſtins où ils étoient invités de ſa part.

A peine avoit-il achevé la célébration de ces Jeux, qu'il vit arriver chez lui Tibérius Gracchus, envoié par les Romains en qualité d'Ambaſſadeur pour obſerver quelles étoient ſes diſpoſitions. Antiochus le reçut avec tant de politeſſe & d'amitié, que non ſeulement cet Ambaſſadeur ne conçut aucun ſoupçon contre lui, & ne s'aperçut point qu'il eût ſur le cœur ce qui s'étoit paſſé à Alexandrie, mais qu'il blâma tous ceux qui faiſoient contre ce Prince ces ſortes de raports. En effet, outre les autres honnêtetés qu'Antiochus lui fit, il ſortit de ſon palais pour l'y loger, & peu s'en falut qu'il ne lui cédât auſſi ſon diadême. En habile politique il auroit dû ſe défier de toutes ces honnêtetés : car il eſt certain qu'Antiochus, dès lors, étoit très réſolu à ſe venger des Romains ; mais il diſſimuloit, pour gagner du tems, & s'y mieux préparer.

Polyb. Legat. 101-105. Diod. in Excerpt. Vales. pag. 322.

Pendant qu'Antiochus s'amuſoit à Daphné à célébrer des Jeux, Judas

I. Maccab. III. 1-26. II. VIII. 5-7.

Joseph Antiq. lib. 12. cap. 10.

jouoit un rôle bien différent en Judée. Après avoir assemblé son armée, il fit fortifier les villes, rebâtit leurs forteresses, y plaça de bonnes garnisons, & se rendit formidable dans tout le pays. Apollonius, qui étoit Gouverneur de la Samarie pour Antiochus, crut pouvoir arrêter ses progrès, & marcha droit à lui. Judas le battit, le tua, & fit un grand carnage de ses troupes. Séron, autre Commandant, qui s'étoit flaté de venger l'affront fait à son Maître, eut le même sort qu'Apollonius, &, comme lui, fut battu & tué dans le combat.

Antiochus entra en furie, quand il apprit ces deux défaites. Il fit aussitôt assembler toutes ses forces, & avec cette grosse armée il résolut d'aller détruire toute la nation Juive, & de donner leur pays à d'autres. Quand il fut question de paier ses troupes, il ne se trouva pas assez d'argent dans ses coffres : il les avoit épuisés dans les folles dépenses qu'il venoit de faire. Faute d'argent, il falut suspendre la vengeance qu'il vouloit tirer de la nation Juive, & tous les plans qu'il avoit formés pour en venir à bout avec la derniére rapidité.

Il avoit emploié des sommes immenses à ses Jeux. Outre cela, il poussoit la magnificence en toutes sortes de rencontres jusqu'à la profusion dans les présens qu'il faisoit aux particuliers, & à des corps entiers. Fort souvent il donnoit son argent à pleines mains à ceux de sa suite, & à d'autres, quelquefois assez à propos, mais le plus souvent sans raison. Il vérifioit en cela ce que le prophête Daniel avoit prédit de lui : *Qu'il répandroit parmi eux le pillage, le butin, & les richesses* ; & l'Ecriture dit, *qu'il avoit fait des largesses extraordinaires, & qu'il avoit surpassé en magnificence tous les Rois qui l'avoient précédé*. Athénée nous apprend que les fonds d'où il tiroit de quoi fournir à ces dépenses, étoient, en premier lieu, le butin qu'il avoit fait en Egypte contre la foi donnée au Roi Philométor Mineur ; puis, ce qu'il tiroit de ses amis comme don gratuit ; enfin, & cet article étoit le plus considérable, le pillage d'un grand nombre de temples où il avoit exercé ses sacriléges.

Joseph Antiq. lib. 12. cap. 11.

Dan. 11. 24.

I. Maccab. III. 30.

Athen. lib. 5. pag. 195.

Outre l'embarras où le jettoit la disette d'argent, il en avoit encore d'autres qui lui venoient, selon la prédiction de Daniel, *des nouvelles de l'O-*

Dan. 11. 44. & Hieron. in hunc locum.

rient & de l'Aquilon qui le troubloient. Car, au Nord, Artaxias, roi d'Arménie, s'étoit revolté contre lui ; & dans la Perse, qui étoit à l'Orient, on ne lui paioit plus les tributs réguliérement. Là, aussi bien que dans presque tout le reste de ses Etats, tout étoit, pour ainsi dire, bouleversé par la nouvelle ordonnance qui leur ôtoit leurs anciennes coutumes, & y établissoit à leur place celles des Grecs, dont il s'étoit entêté. Ces agitations causoient du desordre par raport aux paiemens, qui dans ce riche & vaste Empire s'étoient faits jusques-là fort réguliérement, & avoient toujours fourni aux grandes dépenses qu'il y faloit faire.

I. Maccab. III. 29.

Pour remédier à cet embarras, aussi bien qu'a quelques autres, il résolut de partager ses troupes en deux : de donner une de ses armées à Lysias, qui étoit de la famille roiale, pour domter les Juifs ; & de mener l'autre lui-même en Arménie, & ensuite en Perse, pour rétablir ses affaires, & remettre l'ordre dans ces provinces. Il laissa donc effectivement à Lysias le Gouvernement de tout ce qui étoit en deça de l'Euphrate, & le soin de l'éducation de son fils, qui n'avoit que

I. Maccab. III. 31-60. & IV. 1-25. II. VIII. 8-28. Joseph. Antiq. lib. 12. cap. 11. Appian. in Syr. pag. 117. Hieron. in Dan. XI. 44.

ſept ans, & qui fut appellé dans la ſuite *Antiochus Eupator*. Après avoir paſſé le mont Taurus, il entra en Arménie, battit Artaxias, & le fit priſonnier. Il paſſa de là en Perſe, où il crut n'avoir qu'à prendre le tribut de cette riche province, & de celles qui étoient au voiſinage. Il ſe flatoit d'y trouver de quoi remplir ſon tréſor, & remettre toutes les affaires ſur un auſſi bon pié qu'elles euſſent jamais été.

Pendant qu'il rouloit tous ces projets dans ſa tête, Lyſias de ſon côté ſongeoit à exécuter les ordres qu'il lui avoit laiſſés, & ſur tout ceux qui regardoient les Juifs. Le Roi lui avoit commandé de les exterminer entiérement, & de n'en pas laiſſer un ſeul dans le pays, où il mettroit enſuite de nouveaux habitans, à qui il diſtribueroit les terres par ſort. Il crut devoir faire d'autant plus de diligence dans cette expédition, qu'il apprenoit tous les jours les progrès que faiſoit Judas, qui s'aggrandiſſoit en ſoumettant toutes les places dont il approchoit.

Philippe, à qui Antiochus avoit laiſſé le Gouvernement de la Judée,

voiant les succès de Judas, avoit dépeché des exprès pour en donner avis a Ptolémée Macron Gouverneur de la Celé-Syrie & de la Palestine, dont la Judée étoit une dependance ; & l'avoit pressé par ses lettres de prendre des mesures pour soutenir les intérêts de leur commun Maître dans cette conjoncture importante. Macron avoit communiqué ses avis & ses lettres a Lysias. On résolut la dessus d'envoier incessamment une armée en Judée. Ptolémée Macron fut nommé pour y commander en chef. Il choisit Nicanor son intime ami, pour son Lieutenant-Général, l'envoia devant avec vingt mille hommes, & lui donna Gorgias, vieil Officier d'une expérience consommée, pour l'assister. Ils entrérent dans le pays, & furent bientôt suivis de Ptolemée, avec le reste des troupes destinées a cette expédition. L'armée, après la jonction, vint camper a Emmaüs près de Jérusalem. Elle consistoit en quarante mille hommes d'infanterie, & sept mille chevaux.

Il s'y rendit aussi une autre espéce d'armée : c'étoient des marchands, qui venoient acheter les esclaves qu'ils

comptoient qu'on feroit dans cette guerre. Nicanor, qui s'étoit proposé de lever par là de grosses sommes d'argent, & même assez pour paier les deux mille talens que le Roi devoit encore aux Romains de l'ancien Traité de Sipyle, fit publier dans tous les pays voisins, qu'on vendroit les prisonniers qu'on feroit dans cette guerre, & qu'on en auroit quatre-vingts-dix pour un talent. Effectivement on avoit résolu de passer au fil de l'épée tous les hommes faits, & de mettre tout le reste dans l'esclavage ; & cent quatre-vingts mille têtes de ces derniers, au prix qu'on vient de dire, auroient fait la somme dont il s'agit. Les marchands donc, voiant qu'il y auroit beaucoup à gagner pour eux, parce que ce prix étoit fort bas, s'y rendirent en foule avec des sommes considérables. On compte qu'il y en avoit jusqu'au nombre de mille, tous gros marchands, qui vinrent au camp des Syriens dans cette occasion ; sans compter leurs valets, & les gens dont ils avoient besoin pour conduire les esclaves qu'ils devoient acheter.

Six millions.

Mille écus.

Judas & ses freres, voiant le danger dont ils étoient menacés à l'appro-

che d'une si puissante armée, qu'ils savoient avoir reçu ordre d'exterminer entiérement leur nation, résolurent de se défendre courageusement; de combattre pour eux-mêmes, pour leur Loi, & pour leur liberté; & de vaincre ou de mourir les armes à la main. Ils partagérent les six mille hommes qu'ils avoient en quatre corps de quinze cens hommes chacun. Judas se mit à la tête du premier, & donna le commandement des trois autres à ses freres. Ensuite il les mena à Maspha, pour y offrir tous ensemble leurs priéres à Dieu, & implorer son secours dans le danger extrême auquel ils se trouvoient exposés. Il choisit cet endroit, parce que Jérusalem étant entre les mains de leurs ennemis, & le Sanctuaire foulé aux piés, ils ne pouvoient s'y assembler pour cet acte de religion; & Maspha leur parut l'endroit le plus propre pour s'acquitter de ce
Judic. 20. 1. devoir, parce que c'étoit un lieu où
1. *Reg.* 7. 5. l'on servoit Dieu avant la fondation du temple.

Voilà deux armées prêtes à en venir aux mains, avec un nombre bien inégal, & des dispositions encore plus différentes. Elles conviennent en un point,

point, c'est que toutes deux comptent également sur une victoire assurée, l'une parce qu'elle a des troupes nombreuses, aguerries, commandées par des Chefs également braves & expérimentés ; l'autre, parce qu'elle met toute sa confiance dans le Dieu des armées.

Après la proclamation faite selon la * loi, Que ceux qui avoient bâti cette année-là une maison, ou épousé une femme, ou planté une vigne, ou qui avoient peur, pourroient se retirer; les six mille hommes de Judas se trouvérent réduits à la moitié. Cependant ce vaillant Capitaine du peuple de Dieu, résolu de combattre la nombreuse armée des ennemis avec cette poignée de gens, & d'en abandonner l'événement à la Providence, s'avança avec sa petite troupe, vint camper tout proche de l'ennemi, & déclara à ses gens, après les avoir animés par tous les motifs que la conjoncture présente lui fournissoit, qu'il avoit dessein de livrer bataille aux Syriens le lendemain, & qu'ils eussent à s'y préparer.

* Deuterон. 20. 5. &c.

Mais, sur l'avis qu'il reçut le soir que Gorgias avoit été détaché du camp ennemi avec cinq mille hommes d'in-

fanterie & mille chevaux, toutes troupes choisies, & qu'il leur faisoit prendre des détours que lui enseignoient les Juifs apostats, dans le dessein de venir le surprendre cette nuit-là dans son camp : il ne se contenta pas de parer le coup qu'on lui vouloit porter, il se servit du stratagême de l'ennemi même contre lui ; & son dessein lui réussit. Car, quittant son camp sur le champ, & le laissant tout vuide, il alla donner sur celui de l'ennemi affoibli par le détachement de ses meilleures troupes, & y jetta si bien la confusion & l'épouvante, qu'on le lui abandonna par la fuite, en y laissant trois mille Syriens tués.

Comme Gorgias & son détachement étoient encore à craindre, Judas, en homme qui entend la guerre, retint ses troupes, & les empécha de s'abandonner au pillage ou à la poursuite de l'ennemi, jusques à ce qu'ils eussent encore défait ce corps-là. Il y réussit sans combat. Gorgias, après avoir manqué Judas dans son camp, & l'avoir cherché inutilement dans les montagnes où il crut qu'il se seroit retiré, revint enfin au camp ; & le trouvant en feu, & l'armée débandée & en fuite, il ne fut

pas le maître de ses soldats. Ils jettérent leurs armes, & s'enfuirent aussi. Alors Judas & sa troupe les poursuivirent vivement, & leur tuérent plus de monde qu'ils n'en avoient tué dans le camp ; de sorte qu'en tout il demeura sur la place neuf mille Syriens, & la plupart de ceux qui se sauvérent furent blessés ou estropiés.

Après cela Judas ramena ses gens recueillir les dépouilles du camp, où ils trouvérent de grandes richesses : & plusieurs de ceux qui étoient venus comme à une Foire pour acheter les Juifs, furent pris avec leur argent, & vendus eux-mêmes. Le lendemain, qui étoit le Sabbat, fut célébré avec beaucoup de religion. On s'y livra à une sainte joie, & on rendit à Dieu des actions de graces solennelles de la grande & signalée délivrance qu'il venoit de leur accorder.

On voit ici sensiblement ce que c'est qu'un bras de chair contre le bras du Tout-puissant, de qui seul dépend le sort des batailles. Il est bien évident que Judas sentoit toute sa foiblesse. *Comment pourrons-nous subsister devant eux*, disoit-il à Dieu avant le combat, *si vous-même ne nous assistez?* Et il n'est

pas moins évident qu'il comptoit sur un succès assuré. *La victoire*, avoit-il dit auparavant, *ne dépend point de la grandeur des armées, mais c'est du ciel que nous vient toute la force.* Mais avec cette pleine confiance en Dieu, Judas emploie tout ce que la science la plus parfaite de la guerre & la prudence la plus consommée pouvoient imaginer de plus propre à lui faire vaincre les ennemis. Modéle admirable pour les Généraux ! Prier humblement, parce que tout dépend de Dieu : agir vivement, comme si tout dépendoit de l'homme. Nous avons encore, graces à Dieu, des Généraux qui se font gloire de penser ainsi ; & qui à la tête d'armées nombreuses, composées de soldats les plus braves qui furent jamais, aussi bien que d'Officiers & de Commandans d'un courage & d'un zêle qui ont peu d'exemples, ne comptent point sur tous ces avantages humains, mais uniquement sur la protection du Dieu des armées.

II. Maccab. Judas, animé par l'importante vic-
VIII. 30-33. toire qu'il venoit de remporter, & renforcé par un grand nombre de troupes que ce succès lui attira, se servit de cet avantage pour accabler ses autres

ennemis. Sachant que Timothée & Bacchide, deux Lieutenans d'Antiochus, aſſembloient des troupes contre lui, il marcha à eux, les défit dans une grande bataille, & leur tua plus de vingt mille hommes.

Lyſias aiant appris le mauvais ſuccès des armes du Roi en Judée, & les grandes pertes qu'on y avoit faites, fut bien ſurpris & bien embarraſſé. Néanmoins, comme il ſavoit combien le Roi avoit à cœur d'exterminer cette nation, il fit de grands préparatifs pour une nouvelle expédition contre les Juifs. Il mit ſur pié une armée de ſoixante mille hommes d'infanterie, & de cinq mille chevaux, tous gens de courage, ſe mit lui-même à leur tête, & les mena en Judée, réſolu de ruiner entiérement le pays, & d'exterminer les habitans.

AN.M.3839. AV.J.C.165. *I. Maccab.* IV. 26-35. *Joſeph. Antiq. lib.* 12. *cap.* 11.

Il vint camper à Bethſura, ville ſituée au midi de Jéruſalem, vers la frontiére d'Idumée. Judas l'y vint chercher à la tête de dix mille hommes; & ne doutant point de l'aſſiſtance de Dieu, il livra la bataille avec une armée ſi inférieure en nombre, tua cinq mille hommes des ennemis, & mit le reſte en fuite. Lyſias, effraié

de la valeur des ſoldats de Judas ; qui ſe battoient avec un courage intrépide réſolus de vaincre ou de mourir, ramena à Antioche ſon armée battue ; dans le deſſein pourtant de les venir attaquer de nouveau l'année ſuivante avec une armée encore plus nombreuſe.

I. Maccab. IV. 36-61. & V. 1.2. II. X. 1-8. Joſeph. Antiq. lib. 12. cap. 11.

Cette retraite de Lyſias laiſſant Judas maître de la campagne, il profita de ce repos pour aller à Jéruſalem tirer le Sanctuaire des mains des payens, le purifier, & le dédier de nouveau au ſervice de Dieu. La ſolennité de cette Dédicace dura huit jours, qui ſe paſſérent en actions de graces pour la délivrance que Dieu leur avoit accordée ; & il fut ordonné qu'on en renouvelleroit la célébration tous les ans. Les peuples voiſins, jaloux de la proſpérité des Juifs, ſe liguérent enſemble pour les perdre, & réſolurent de ſe joindre à Antiochus pour exterminer entiérement cette nation.

AN.M.3840. AV.J.C.164. *I. Maccab. VI. 1 16. II. IX. 1-29. Polyb. in Excerpt. Vales. pag. 145.*

Ce Prince étoit paſſé en Perſe, pour recueillir le tribut qu'on avoit manqué de paier réguliérement. Il fut averti que la ville d'Elymaïde paſſoit pour avoir de grandes richeſſes en or & en argent ; & ſur tout que dans un temple

de cette ville, dédié ſelon Polybe à Diane, & ſelon Appien à Venus, il y avoit des tréſors immenſes. Il y alla, dans le deſſein de prendre la ville, & de la piller avec ſon temple, de même qu'il en avoit uſé à l'égard de Jéruſalem. Comme on fut averti de ſon deſſein, les habitans de la campagne & les bourgeois de la ville prirent les armes pour défendre leur temple, & le repouſſérent honteuſement. Il ſe retira à Ecbatane, outré de cette diſgrace.

Appian. in Syr. pag. 131.

Pour ſurcroit de douleur, il y reçut la nouvelle de ce qui venoit d'arriver en Judée à Nicanor & à Timothée. Tranſporté de rage il ſe mit en chemin pour venir en diligence faire ſentir à cette nation les effets les plus terribles de ſa colére, ne reſpirant tout le long du chemin que menaces, & ne parlant que de ruine & de deſtruction totale. En s'avançant ainſi vers la Babylonie qui ſe trouvoit ſur ſa route, il reçut de nouveaux couriers, qui lui apportoient la nouvelle de la défaite de Lyſias, & qui lui apprirent comment les Juifs avoient repris le temple, abbattu les autels & les idoles qu'il y avoit miſes, & rétabli leur ancien culte. A ces nouvelles ſa rage redouble. Il com-

mande à son cocher de le mener à tou te bride afin d'arriver plutôt sur le lieux, & d'assouvir sa vengeance, me naçant de faire de Jérusalem le sépul cre de toute la nation Juive, & de n'e pas laisser un seul. A peine eut-il pro noncé ce blasphéme, que la main d Dieu le frapa. Il fut attaqué d'une ef froiable douleur dans les entrailles, & d'une colique qui le tourmentoi cruellement. *Et ce fut avec beaucoup d justice*, dit l'Ecriture; *puisqu'il avoit de chiré lui-même les entrailles des autres pa un grand nombre de nouveaux tourmens.*

Mais ce premier coup n'abbattit poin encore son orgueil. Au contraire, s laissant aller aux transports de sa fu reur, & ne respirant que feu & flam mes contre les Juifs, il command qu'on hâtât son voiage. Lors que se chevaux couroient avec impétuosité il tomba de son chariot, & eut tout l corps froissé, & les membres tou meurtris de cette chute. Il falut le met tre dans une litiére, où il souffrit de tourmens horribles. Il sortoit des ver de son corps, toutes les chairs lui tom boient par piéces, avec une odeur s effroiable, que toute l'armée n'en pou voit souffrir la puanteur. Ne pouvan

lui-même la ſupporter, *Il eſt juſte*, s'écria-t-il, *que l'homme ſoit ſoumis à Dieu, & que celui qui eſt mortel ne s'égale pas au Dieu ſouverain.* Reconnoiſſant que c'étoit la main du Dieu d'Iſraël qui le frapoit à cauſe des maux qu'il avoit faits dans Jéruſalem, il promet de combler ſon peuple de faveurs, d'enrichir de dons précieux le ſaint temple de Jéruſalem qu'il avoit pillé, de fournir de ſes revenus les dépenſes néceſſaires pour offrir des ſacrifices, de ſe faire lui même Juif, & de parcourir toute la terre pour publier la toute-puiſſance de Dieu. Il eſpéroit fléchir ſa colére par ces magnifiques promeſſes, que la vivacité des douleurs préſentes & la crainte des maux futurs arrachoient de ſa bouche, non de ſon cœur. *Mais*, [a] ajoute l'Ecriture, *ce ſcélérat prioit le Seigneur, de qui il ne devoit point recevoir miſéricorde.* En effet, ce [b] meurtrier & ce blaſphémateur (ce ſont les noms que le ſaint Eſprit ſubſtitue au ſurnom d'*Illuſtre* que les hommes avoient donné à ce Prince) frapé d'une horrible

a Orabat autem hic ſcelestus Dominum, à quo non eſſet miſericordiam conſecuturus.

b Igitur homicida & blaſphemus peſſimè percuſſus, & ut ipſe alios tractaverat... miſerabili obitu vita functus eſt.

plaie, & traité comme il avoit traité les autres, finit sa vie criminelle par une misérable * mort.

Avant que de mourir, il avoit fait venir Philippe son frere de lait & son favori, & lui avoit donné la Régence de Syrie pendant la minorité de son fils, âgé pour lors de neuf ans. Il lui avoit mis entre les mains sa couronne, le sceau de l'Empire, & toutes les autres marques de la roiauté; en lui recommandant sur tout d'emploier tous ses soins à élever son fils de la maniére la plus propre à lui enseigner l'art de régner, & de gouverner les peuples avec justice & modération. Ce sont des documens, que la plupart des Princes ne donnent à leurs enfans qu'en mourant, après leur avoir donné pendant toute leur vie des exemples tout contraires. Philippe prit le soin de faire transporter le corps du Roi à Antioche. Ce Prince avoit régné onze ans.

* *Polybe atteste ce fait, & dit qu'Antiochus tomba dans un délire continuel, croiant avoir toujours devant les yeux des spectres, qui lui reprochoient ses crimes. Cet Historien, à qui les saintes Ecritures étoient inconnues, assigne pour cause de cette punition l'entreprise sacrilége que ce Prince avoit formée contre le temple de Diane à Elymaïde.* Polyb. in Excerpt. Vales. pag. 145.

§. IV.

Prophéties de Daniel qui regardent Antiochus Epiphane.

COMME Antiochus Epiphane fut un grand persécuteur du peuple de Dieu qui formoit l'Eglise Judaïque, & qu'il est la figure de l'Antechrist qui doit opprimer dans la suite des siecles l'Eglise Chrétienne ; la prophétie de Daniel s'étend beaucoup plus sur ce Prince que sur aucun des autres dont elle parle. Cette prophétie a deux parties , dont l'une regarde ses guerres avec l'Egypte, & l'autre la persécution qu'il a faite au peuple Juif. Nous les traiterons séparément , en réunissant les divers endroits où il en est parlé.

I. GUERRES D'ANTIOCHUS EPIPHANE CONTRE L'EGYPTE, PREDITES PAR LE PROPHETE DANIEL.

Un Prince méprisé, ou *méprisable , lui succédera* , (à Séleucus Philopator) *à qui l'on ne donnera point les honneurs de la roiauté. Il viendra en secret , & il se rendra maître du roiaume par fraude.* Ce verset , qui désigne l'avénement d'Antio- Dan. ch. XI. vers. 21.

chus à la Couronne, a été expliqué ci-devant.

v. 22. *Les forces de ceux qui auront inondé la Syrie, seront renversées dès qu'il* (Antiochus Epiphane) *paroitra : elles seront détruites, aussi bien que le Chef de ce parti.* Héliodore meurtrier de Séleucus & ses partisans, aussi bien que ceux du Roi d'Egypte qui avoient quelques desseins sur la Syrie, furent vaincus par les forces d'Attale & d'Euméne, & dissipés par l'arrivée d'Antiochus, dont la présence déconcerta tous leurs desseins. Par *le Chef du parti*, on peut entendre, ou Héliodore chef du complot qui avoit ôté la vie à Séleucus, ou plutôt Ptolémée Epiphane roi d'Egypte, qui périt par une conspiration de ses propres sujets dans le tems même qu'il songeoit à porter la guerre en Syrie. Ainsi la Providence fit disparoitre ce puissant adversaire, pour applanir les voies à Antiochus, & le conduire sur le trône.

Il paroit que le Prophéte, dans les versets suivans, désigne assez clairement les quatre diverses expéditions d'Antiochus dans l'Egypte.

Premiére Expédition d'Antiochus en Egypte.

Et après avoir fait amitié avec lui ; (avec Ptolémée Philométor son neveu, roi d'Egypte) *il le trompera, il s'avancera dans l'Egypte, & prévaudra avec peu de troupes.* Antiochus, quoiqu'il eût déja des desseins de guerre dans le cœur, *conservoit pourtant les dehors d'amitié avec le Roi d'Egypte.* Il envoia même Apollonius à Memphis à la fête du couronnement du jeune Philométor, pour marquer la part qu'il y prenoit. Mais bientôt après, sous prétexte de défendre son Neveu, il marcha contre l'Egypte avec *une armée encore médiocre*, en comparaison de celles qu'il y mena dans la suite. Le combat se donna près de Péluse. Antiochus *prévalut*, & remporta la victoire : après laquelle il retourna à Tyr. Et c'est à quoi se termina sa premiére expédition.

v. 23.

Seconde Expédition d'Antiochus en Egypte.

Il entrera dans les riches provinces de l'Egypte *dans le tems qu'elles jouiront d'une paix profonde ; & il fera ce que ne firent*

v. 24.

jamais ses peres ni ses ayeux. Il partagera à ses troupes *le butin, les dépouilles, & les richesses de ce roiaume. Il formera des entreprises contre les villes les plus fortes. Mais cela ne durera qu'un tems.*

℣. 25. *Sa force se réveillera; son cœur s'animera contre le roi du midi*, de l'Egypte. *Il l'attaquera avec une grande armée: le Roi du midi armera puissamment pour faire la guerre avec de fortes & nombreuses troupes: mais il ne se soutiendra pas, parce qu'on formera des desseins contre lui.*

℣. 26. *Ceux qui mangeront avec lui*, avec le Roi d'Egypte, *le ruineront. Son armée sera accablée, & un grand nombre des siens mis à mort.*

On reconnoit dans ces trois versets les principaux caractéres de la seconde expédition d'Antiochus contre l'Egypte : Ses nombreuses armées, ses rapides conquêtes, les riches dépouilles qu'il en emporta, la dissimulation & la fourbe dont il commença d'user à l'égard de Ptolémée.

Antiochus, après avoir emploié tout l'hiver à faire de nouveaux préparatifs de guerre pour une seconde expédition en Egypte, l'attaqua par mer & par terre dès que la saison le

permit. » Il entra, dit l'Auteur du Livre des Maccabées, dans l'Egypte » avec une puissante armée, avec des » chariots, des éléphans, de la cavalerie, & un grand nombre de vaisseaux. Ptolémée eut peur devant » lui, & il s'enfuit avec perte de beaucoup des siens. Et Antiochus prit les » villes les plus fortes de l'Egypte, & » s'enrichit de ses dépouilles. 1. Maccab. I. 17-20.

Daniel, quelques versets après, prédit le même événement dans un détail encore plus circonstancié.

Le Roi du midi combattra contre lui (il s'agit de Ptolémée) *au tems qui a été marqué; & le Roi de l'aquilon* (Antiochus) *marchera contre lui comme une tempête avec une multitude de chariots & de gens de cheval, & avec une grande flote.* ♈. 40.

Il entrera dans ses terres, il ravagera tout, & il passera au travers de son pays. ♈. 41.

Il étendra sa main contre les provinces, & le pays d'Egypte n'échapera point. ♈. 42.

Il se rendra maître des trésors d'or & d'argent, & de tout ce qu'il y a de plus précieux dans l'Egypte. ♈. 43.

En comparant le récit des Maccabées avec la prédiction de Daniel, on trouve une parfaite ressemblance, si ce n'est que le Prophéte est encore plus

clair & plus précis que l'hiſtorien.

In Excerpt. Vales. pag. 312. Diodore dit qu'Antiochus, après cette victoire, ſe rendit maître de toute l'Egypte. Du moins il s'en falut peu. Car toutes les villes, à l'exception d'Alexandrie, ouvrirent leurs portes au Vainqueur. Il fit la conquête de l'Egypte avec une facilité étonnante, & exécuta *ce que ſes peres & ſes ayeux n'avoient jamais pu faire.*

Ptolémée lui-même ſe remit ou tomba entre les mains d'Antiochus, qui le traita d'abord avec bonté, mangea avec lui familiérement, parut embraſſer ſes intérêts, & lui laiſſer la poſſeſſion de ſon roiaume, mais en retenant Péluſe qui en étoit la clé. Car il n'affectoit tous ces dehors d'amitié que pour le tromper, & pour le perdre plus ſûrement. *Ceux qui mangeront avec lui le ruineront.*

Antiochus ne demeura pas pour lors lontems en Egypte. Le bruit d'une revolte générale des Juifs l'obligea de marcher contr'eux.

Cependant les habitans d'Alexandrie, irrités que Philométor eût fait alliance avec Antiochus, mirent ſur le trône en ſa place Evergéte ſon cadet.

Antiochus, qui eut avis de ce qui

s'étoit passé à Alexandrie, en prit occasion de revenir encore en Egypte, sous prétexte de rétablir le Roi déposé, mais en effet pour se rendre maître absolu du roiaume.

Troisiéme Expédition d'Antiochus en Egypte.

Ces deux Rois auront le cœur attentif à se faire du mal l'un à l'autre : étant assis à la même table, ils diront des paroles pleines de mensonge, & ils ne réussiront point, parce que la fin est différée en un autre tems. ℣. 27.

Antiochus *retournera en son pays avec de grandes richesses.* ℣. 28.

Il seroit difficile de mieux caractériser la troisiéme expédition d'Antiochus. Ce Prince, aiant appris que les Alexandrins avoient mis sur le trône Evergéte, revint en Egypte sous le spécieux prétexte de rétablir Philométor : *per honestam speciem majoris Ptolemæi reducendi in regnum.* (Liv. lib. 45 n. 19.) Après avoir vaincu les Alexandrins à Péluse dans un combat naval, il mit le siége devant Alexandrie. Mais comme il traînoit en longueur, il se contenta de se rendre de nouveau maître du reste de l'Egypte au nom de son Neveu, pour les intérêts (Liv. lib. 45. n. 11.)

de qui il faisoit entendre qu'il travailloit : *cui regnum quæri suis viribus simulabat.* Ils se virent pour lors à Memphis: ils mangeoient ensemble : ils se parloient avec toutes les apparences d'une amitié sincére. L'oncle paroissoit plein de zêle pour son Neveu, & le Neveu plein de confiance pour son Oncle : mais il n'en étoit rien : de part & d'autre c'étoit pure grimace. L'Oncle songeoit à opprimer son Neveu : *cui regnum quæri suis viribus simulabat, ut mox victorem aggrederetur* ; & le Neveu qui s'aperçut bien de son dessein, *voluntatis ejus non ignarus*, songea dès lors à faire son accommodement avec son frere. Ainsi *ils ne réussirent point* de part ni d'autre à se tromper. Il n'y eut encore rien de décidé, & Antiochus retourna en Syrie.

Hieron. in Dan.

Liv. ibid.

Quatriéme Expédition d'Antiochus contre l'Egypte.

℣. 29. *Il retournera quelque tems après, & reviendra vers le midi, mais ce dernier voiage ne ressemblera pas au premier.*

℣. 30. *Des vaisseaux de Cethim viendront contre lui. Il sera percé de douleur & de dépit. Il s'en retournera, & il répandra son indignation contre l'alliance du San-*

ctuaire. C'est ainsi qu'on lit dans l'hébreu. La Vulgate porte : *Les Romains viendront contre lui sur des vaisseaux : il sera frapé , il retournera , & il repandra , &c.*

Antiochus , sur la nouvelle que les deux freres s'étoient réconciliés , leva le masque , & déclara alors ouvertement qu'il prétendoit à l'Egypte pour lui-même. Et pour soutenir ses prétentions , *il retourna vers le midi* , c'est-à-dire en Egypte : mais il n'y réussit pas comme auparavant. Comme il s'avançoit pour former le siége d'Alexandrie , Popilius & les autres Ambassadeurs Romains , qui étoient arrivés sur une flote composée de vaisseaux Macédoniens ou Grecs (c'est ce que signifie le mot hébreu *Kittim*) qu'ils avoient trouvée à l'île de Délos , l'obligérent de mettre bas les armes , & de sortir de l'Egypte. Il obéit, mais *plein de douleur & de dépit , & il répandit son indignation sur la ville & le temple de Jérusalem* , comme on va le voir.

Liv. lib. 45. n. 10.

Quand le Prophéte auroit été témoin de cet événement , auroit-il pu le marquer d'une maniére plus claire & plus précise ?

II. PERSECUTIONS CRUELLES EXERCE'ES PAR ANTIOCHUS CONTRE LES JUIFS, ET PREDITES PAR LE PROPHETE DANIEL.

J'AI RAPORTE' & expliqué ailleurs la defcription que fait le Prophéte Daniel du régne d'Alexandre le Grand, & de fes quatre Succeffeurs :
Dan. ch. IV. verf. 5. *Un bouc viendra de l'Occident, qui parcourra tout le monde fans toucher la terre....* Peut-on mieux défigner la ra-
℣. 8. pidité des conquêtes d'Alexandre ? *Ce bouc enfuite deviendra extrêmement grand: après quoi fa grande corne fe rompra, & il s'élevera quatre cornes en fa place, qui regarderont les quatre vents du ciel.* Ce font les quatre fucceffeurs d'Alexan-
℣. 9. dre. *De l'une de ces quatre cornes il en fortira une petite, qui s'agrandira fort vers le midi, vers l'orient, & contre la force.* C'eft Antiochus Epiphane, qui remporta plufieurs victoires vers le midi & l'orient, & qui s'éleva beaucoup *contre la force*, c'eft-à-dire contre l'armée du Seigneur & le peuple Juif, dont Dieu étoit le protecteur & la force.

Le Prophéte marque enfuite la guerre qu'Epiphane déclara au peuple de

Dieu, aux Prêtres du Seigneur, à ses Loix, à son Temple.

Il élevera sa grande corne jusqu'aux ar- ℣. 10.
mées du ciel, & il en fera tomber plusieurs
de ceux qui étoient comme *des étoiles,*
& il les foulera aux piés. Il s'élevera mê- ℣. 11.
me jusqu'au Prince de cette armée, jusqu'à
Dieu : *il lui ravira son sacrifice perpétuel,*
& il deshonorera le lieu de son Sanctuaire.
La puissance lui sera donnée contre le sa- ℣. 12.
crifice perpétuel à cause des pechés des
hommes ; & la verité sera renversée sur la
terre. Il entreprendra tout, & tout lui
réussira.

Daniel donne plus d'étendue à cette même prophétie dans le chapitre XI.

Son cœur se déclarera contre l'alliance Chap. XI.
sainte : il fera beaucoup de maux... Il re- ℣. 28.
tournera, & concevra une grande indi- ℣. 30.
gnation contre l'alliance du Sanctuaire.

Pendant le siége d'Alexandrie, il avoit couru un bruit qu'Antiochus étoit mort, & on avoit accusé les Juifs d'en avoir témoigné beaucoup de joie. Il marcha contre leur ville, la prit de force, & y commit toutes les violences que lui inspira sa fureur. Il y eut environ * quarante mille hommes de tués, & autant de vendus dans l'espace de trois jours. Antiochus monta au

I. Maccab. I. 21-24. II. Maccab. V. 5. 21. Joseph. lib. de Maccab. &c.

* *Ce nombre est double dans les Maccabées.*

temple, le fouilla, & en tira tous les vases, les trésors, & les ornemens précieux.

I. Maccab. I. 30-34 II. V. 24-26. Quand Popilius l'eut obligé de sortir d'Egypte, outré de fureur il fit tomber sa colére sur les Juifs. Il envoia contr'eux Apollonius, avec ordre de faire mourir tous les hommes en âge de porter les armes, & de vendre les femmes & les enfans. Apollonius fit main basse sur tout ce qu'il trouva à Jérusalem, brula la ville, abattit les murailles, & emmena captifs les femmes & les enfans.

℣. 30. *Il reviendra, & il pensera à ceux qui ont abandonné l'alliance du Sanctuaire.*
℣. 31. *Des hommes puissans viendront de sa part, & souilleront le Sanctuaire du Dieu fort. Ils feront cesser le sacrifice perpétuel, & ils mettront dans le temple l'abomination de*
℣. 32. *la désolation. Et les impies contre l'alliance useront de déguisemens.*

I. Maccab. I. 43. &c. II Maccab. IV. 7. &c. & VI. 1. &c. Antiochus se déclara ouvertement pour tous ceux qui renoncérent à la Loi. Aiant donné une Ordonnance qui obligeoit tous les Juifs de changer de religion sous peine de la vie, il envoia à Jérusalem des Officiers avec ordre de souiller le temple, & d'y faire cesser le culte du Seigneur. Ils dédiérent ce tem-

ple à Jupiter Olympien, & y placérent sa statue. Ils érigérent dans toute la ville des temples, & des autels profanes, & contraignirent les Juifs d'y sacrifier, & de manger des viandes immolées aux idoles. Plusieurs, par la crainte des supplices, firent semblant de consentir a tout ce qu'on demandoit d'eux, & portérent même les autres à imiter leur déguisement pour couvrir leur lâche apostasie.

Antiochus *engagera par ses caresses les* ℣. 32
prévaricateurs de l'alliance à faire semblant d'embrasser l'idolatrie : mais le peuple qui connoitra son Dieu, s'attachera fortement à la Loi, & fera ce qu'elle ordonne. Il est aisé de reconnoitre ici le vieillard Eléazar, les sept freres Maccabées avec leur mere, & beaucoup d'autres d'entre les Juifs, qui résistérent courageusement aux ordres impies du Roi.

Ceux qui seront savans parmi le peuple ℣. 33
en instruiront plusieurs, & ils seront tourmentés par l'épée, par la flamme, par la captivité, & par des brigandages qui dureront plusieurs jours. Ceci regarde principalement Mathathias & ses fils.

Et après qu'ils seront abbatus, ils se ℣. 34
releveront par un petit secours, & plusieurs se joindront à eux secrettement & sans bruit.

Mathathias & Judas Maccabée ſoutinrent la nation opprimée & la religion preſque généralement abandonnée, avec de ſi petites forces, qu'on ne peut conſidérer que comme un miracle le ſuccès que Dieu donna à leurs armes & à leurs travaux. Leur troupe ſe groſſit peu à peu, & devint enſuite fort conſidérable.

℣. 35. *Il y en aura entre ces ſavans qui ſuccomberont, afin que paſſant par le feu* de la tribulation, *ils deviennent purs & blancs de plus en plus, juſqu'au tems preſcrit, par ce qu'il y a encore un autre tems.* Les ſouffrances & la mort de ceux qui refuſérent conſtamment d'obéir au Roi, furent leur gloire & leur triomphe.

℣. 36. *Le Roi agira ſelon qu'il lui plaira : il s'élevera, & il portera le faſte de ſon orgueil contre tout dieu. Il parlera inſolemment contre le Dieu des dieux. Il réuſſira juſqu'à ce que la colére* de Dieu *ſoit accomplie, parce qu'il a été ainſi arrêté.*

℣. 37. *Il n'aura aucun égard au dieu de ſes peres : il ſera dans la paſſion des femmes : il ne ſe ſouciera de quelque dieu que ce ſoit, parce qu'il s'élevera contre toutes choſes.*

Epiphane traduiſoit toutes les religions en ridicule. Il pilla les temples de

la Gréce, & voulut encore dépouiller celui d'Elymaïde. Il exerça principalement sa fureur impie contre Jérusalem & les Juifs, sans presque y trouver de résistance. Dieu sembla dissimuler pour un tems toutes les abominations qui se commettoient dans son temple, jusqu'à ce que sa colére contre son peuple fût satisfaite.

Il sera troublé par des nouvelles qui lui viendront de l'orient & de l'aquilon, & il sortira avec une grande colére pour perdre tout, & pour faire un grand carnage. ℣. 44.

Antiochus fut troublé de la nouvelle qu'il reçut, que les provinces d'orient, & qu'Artaxias roi d'Arménie au septentrion, remuoient, & étoient prêts à se soulever contre lui. Tacite [a] assure qu'en ce tems-là, c'est-à-dire lorsqu'il s'étoit mis dans la tête de faire changer de religion aux Juifs & de leur faire prendre celle des Grecs, les Parthes s'étoient révoltés contre Antiochus. Avant que de partir pour les provinces de dela l'Euphra-

a Antiochus demere superstitionem, & mores Græcorum dare adnixus, quominus teterrimam gentem in melius mutaret, Parthorum bello prohibitus est: nam ea tempestate Arsaces defecerat. *Tacit. lib. 5. cap. 8.*

1. Maccab. III. 31-39. te, il donna à Lysias, qu'il laissoit pour gouverner le roiaume en son absence, la moitié de toute son armée, avec ordre d'exterminer la nation Juive, & de donner leur pays à d'autres peuples.

℣. 45. *Il dressera ses tentes dans Apadno des deux mers, près la montagne Sainte de Zabi. Il arrivera à sa fin, & il n'y aura personne pour le secourir.* Ce verset, traduit ici litéralement selon l'hébreu, souffre de grandes difficultés pour la première partie, à cause de ces deux noms, *Apadno* & *Zabi*, inconnus dans la géographie ancienne. On sait que je n'entre point dans ces sortes de difficultés. Porphyre, qui ne doit pas nous être suspect, a cru que ce verset regardoit l'expédition d'Antiochus au dela de l'Euphrate, & sa mort arrivée dans ce voiage. C'est le sentiment de presque tous les Interprétes, & cela doit nous suffir.

Le Prophéte marque donc qu'Antiochus campera près de la montagne de *Zabi*, (la même sans doute que *Taba* *, où Polybe dit qu'il mourut;) & que là il *trouvera sa fin* & périra,

Polyb. in Excerpt. Vales. pag. 145.

* Taba *étoit dans la Perse, selon Polybe; & dans la Parétacéne, selon Quinte-Curce.*

abandonné de Dieu *& sans secours*. On a vû comment il étoit mort au milieu des plus vives douleurs, & percé d'un repentir inutile, qui ne servit qu'à augmenter ses tourmens.

Théodoret, saint Jérôme, & plusieurs Interprétes entendent de l'Antechrist dans un second sens tout ce que le Prophéte Daniel dit d'Antiochus Epiphane. Il est certain que ce Prince, également impie & cruel, est une des figures les plus sensibles & les plus expressives de cet ennemi de Jesus-Christ & de sa sainte religion.

On ne peut point, en lisant cette prophétie, n'être pas extraordinairement frapé de la justesse & de l'exactitude avec laquelle le Prophéte peint les principaux caractéres d'un Roi, qui a eu un si grand raport avec l'histoire du peuple de Dieu; & l'on voit bien que c'est pour cette raison que le Saint Esprit, omettant ou ne faisant que parcourir légérement les actions d'autres Princes beaucoup plus éclatantes, s'arréte si lontems sur celles d'Antiochus Epiphane.

Avec quelle certitude Daniel prédit-il une foule d'événemens si éloignés, & qui dépendoient de tant de

circonstances arbitraires ! Combien l'Esprit qui lui découvroit l'avenir, le lui montroit-il comme présent, & par une lumiére aussi infaillible, que s'il l'avoit vû des yeux corporels ! La divinité des Ecritures, &, par une suite nécessaire, la certitude de la religion chrétienne, ne deviennent-elles pas, par de telles preuves, comme sensibles & palpables ?

Jamais prophétie n'a eu un accomplissement si clair, si parfait, si incontestable que celle-ci. Porphyre *, l'ennemi déclaré du christianisme, aussi bien que des saintes Ecritures tant de l'ancien que du nouveau Testament, se trouvant infiniment embarrassé par la conformité des faits prédits par Daniel avec ce qu'en disoient les meilleures histoires, ne songea point à la nier, car ç'auroit été heurter le bon sens, & nier le soleil en plein midi. Il prit un autre tour, pour saper l'autorité des Ecritures. Il travailla lui-même, en citant tous les Historiens qu'on avoit pour lors, & qui depuis se sont perdus, à faire voir

* *Porphyre étoit un savant payen, né à Tyr l'an de Jesus-Christ 233. qui avoit écrit un gros volume contre la religion chrétienne.*

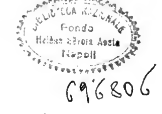
avec beaucoup d'étendue que tout ce qui eſt écrit dans l'onziéme chapitre de Daniel, étoit arrivé préciſément comme Daniel le dit ; & il concluoit de cette parfaite uniformité, que tout ce détail ſi juſte de tant d'événemens ne pouvoit pas avoir été écrit par Daniel tant d'années avant qu'ils fuſſent arrivés ; & qu'il faloit abſolument que ce fût l'ouvrage de quelqu'un qui avoit vécu depuis Antiochus Epiphane, & emprunté le nom de Daniel.

Dans ce procès entre les chrétiens & les payens, le chriſtianiſme gagnoit ſa cauſe ſans réplique & ſans appel, s'il venoit à bout de démontrer par de bonnes preuves que les prophéties de Daniel étoient véritablement de lui. Or c'eſt ce que les chrétiens prouvoient d'une maniére inconteſtable, en citant un peuple entier de témoins, je veux dire les Juifs ; dont le témoignage ne pouvoit être ſuſpect ni récuſé, puiſqu'ils étoient ennemis du chriſtianiſme encore plus violemment déclarés que les payens mêmes. Le ſouverain reſpect qu'ils avoient pour les Ecritures, dont la Providence les avoit conſtitué gardiens & dépoſitai-

res, étoit porté si loin, qu'ils auroient regardé comme un crime & comme un sacrilége d'y transposer un seul mot, ou d'y changer quelque lettre : combien plus de supposer quelques Livres ? Voila les témoins qui attestoient la réalité des prophéties de Daniel. Vit-on jamais des preuves si convaincantes, & une cause si victorieuse ? *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.*

Ps. 92. 5.

Fin du huitième Tome.





TABLE

DU HUITIEME VOLUME.

HISTOIRE ANCIENNE DES GRECS.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

SUITE DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

LIVRE DIX-HUITIEME.

ARTICLE PREMIER.

ARTICLE SECOND.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le huitiéme Volume de l'*Histoire Ancienne &c.* de M. Rollin, je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression, & je crois qu'il sera aussi favorablement reçu du public, que l'ont été les précédens. Ce treize de Novembre mil sept cens trente quatre.

SECOUSSE.

De l'imprimerie de QUILLAU, rue Galande, à l'Annonciation.

image
not
available